DANIEL LESUEUR

DU SANG DANS LES TÉNÈBRES

Flaviana, Princesse

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

Tous droits réservés

Sommaire

I FRANCINE ET SON SECRET
II L'ÉNIGME DES CHIFFRES
III L'ENFANT
IV LADY MAUD
V LE VOYAGE MORTEL
VI FLAVIANA, ÉTOILE
VII TROIS CŒURS… TROIS SECRETS
VIII DANSEUSE OU PRINCESSE
IX LA GUIRLANDE DE MARGUERITES
X DANS L'OMBRE INTERDITE
XI UNE MATINÉE DU PRINCE BORIS
XII L'AFFRONT
XIII LABEUR TRAGIQUE
XIV LA SOURICIÈRE
XV LE GROS CHÊNE
XVI LE BALLET DE FAUST
XVII UN DUEL INATTENDU
XVIII LA MINIATURE
XIX LA VRAIE GUIRLANDE DES MARGUERITES

Association des Amis
www.daniel-lesueur.com
de Daniel-Lesueur

Association des Amis
www.daniel-lesueur.com
de Daniel-Lesueur

I FRANCINE ET SON SECRET

— « Madame n’est pas rentrée ?

— Non, monsieur, pas encore, » dit la femme de chambre, en aidant son maître à se débarrasser de son pardessus.

Le jeune docteur Raymond Delchaume eut ce léger coup au cœur dont il tressaillait quand, au retour d’une tournée de visites, il ne trouvait pas sa Francine à la maison.

Absurde, cette piqûre d’angoisse, qui ne répondait à rien, pas à la moindre inquiétude. Francine avait les mêmes raisons que lui pour s’attarder involontairement, pour ne pas répondre de ses heures. N’exerçait-elle pas, comme lui, cette rude et noble profession de médecin, où l’on ne s'appartient pas ?

Ils s’étaient connus, estimés, puis aimés, à travers le travail et le devoir, parmi les mêmes préoccupations, les mêmes travaux, les mêmes fatigues, les mêmes joies austères. À cause de cela, leur amour était d’une essence vraiment supérieure. De quelles profondeurs il était né ! Comme il avait fleuri lentement, fortement accru jour à jour d’une pensée commune, d’un sentiment partagé, d’un enthousiasme scientifique ou d’une émotion de pitié devant la douleur humaine ! Quelle incomparable communion d’esprit et de cœur, avant même la révélation passionnée dont, un jour, brusquement, s’éblouit leur jeunesse !

Maintenant ils étaient mariés, — depuis si peu de temps ! Ils s’étaient unis non seulement pour s’appartenir, mais aussi pour continuer côte à côte le labeur dont ils avaient le goût, et auquel l’existence les destinait. Dénués de fortune l’un et l’autre, ils commenceraient par réaliser le même effort. Puis, peu à peu, si le succès venait, et, surtout, si une heureuse maternité —

ardemment souhaitée de tous deux — arrêtait Francine, on réduirait la part d'activité extérieure de la jeune femme.

« Que n'en sommes-nous déjà là ! » pensait Delchaume en l'attendant ce soir plus impatiemment que de coutume. « Il me tarde qu'elle ne soit plus astreinte à courir ainsi au dehors. Avec un cabinet de consultations, des articles dans les journaux de médecine, des travaux personnels (elle écrit si bien ! tant de logique, d'intuition, de lucidité !) et ne se déplaçant plus que pour des cas très spéciaux, très graves, ma Francine ferait encore une belle et productive carrière. »

Un espoir plus secret lui faisait battre le cœur. L'enfant... Ce serait l'enfant qui retiendrait à la maison cette vaillante, dont les cartes de visite portaient fièrement, comme les siennes propres, un titre conquis dans les mêmes luttes : « LE DOCTEUR FRANCINE DELCHAUME. »

Un attendrissement gagna Raymond.

Sur la cheminée de son cabinet, une grande photographie, dressée dans un cadre ancien, montrait la lumineuse physionomie de l'adorée. Une figure de grâce et de loyauté, d'intelligence virile et de féminine douceur. Comme voilà bien la souple silhouette, le visage à l'ovale arrondi, presque enfantin encore, malgré la fermeté de la belle bouche sinueuse et le sérieux du regard, droit, franc... Puis la somptueuse chevelure brune, toujours un peu croulante et rapidement coiffée.

Mais un bruit de pas secoua le jeune homme. Il courut joyeusement à une porte, l'ouvrit.

— « Toi, ma chérie. Enfin !

— Non, monsieur, pardon... C'est, moi... Je mets le couvert. »

La femme de chambre était là, en effet, avec de la vaisselle dans les mains, que la sortie brusque du docteur faillit lui faire lâcher.

— « C'est drôle... Quelle heure avez-vous donc, Marie ?

— Je vais demander à Louise. Elle a, dans sa cuisine, un cartel très exact. »

La montre de Delchaume était très exacte aussi. Elle indiquait la même heure que le cartel, et cette heure semblait singulièrement avancée.

— « Que Monsieur ne s’inquiète pas. Madame est déjà rentrée beaucoup plus tard.

— N’est-ce pas, Marie ? C’est ce que je me disais. »

La tranquille indifférence de la petite caméristeе calma pour une minute l’anxiété qui, décidément, s’insinuait en Raymond. Pour y donner le change, le docteur, au lieu de rentrer dans son cabinet, se dirigea vers celui de sa femme.

C’était la grande chambre à coucher de l’appartement qu’on avait consacrée à cet usage. Elle ouvrait sur le salon, comme le cabinet de Delchaume, qui, en réalité, était le petit salon.

Ces trois pièces, en façade sur la rue du Général-Foy, bien meublées, entre leurs murs blancs aux légères moulures modernes, éclairées, comme en ce moment, par de jolies lampes électriques, chauffées par des radiateurs dont les cages se dissimulaient derrière des paravents ou des jardinières, offraient une installation toute neuve, gracieuse, et qui devait inspirer confiance aux clients de l’un ou l’autre des deux docteurs Delchaume.

Gentil luxe, escomptant l’avenir, — d’ailleurs sans témérité. Ils en jouissaient vivement, ces deux êtres d’origine modeste, venus l’un vers l'autre à travers l’isolement de leur enfance et de leur jeunesse et qui, pour la première fois, goûtaient ensemble la joie délicieuse du nid, — d’un nid capitonné, délicat, dont l’élégance relative n’était pas loin de leur paraître de la splendeur.

Un instant encore, Raymond trouva une distraction à parcourir des yeux les meubles, les objets choisis ensemble, — après quelles hésitations, quelles réflexions ! — les tapis clairs, les rideaux soyeux, et, dans le cabinet de Francine, la richesse grave des livres, l’étincellement des appareils en nickel, en cuivre, en cristal, sous des glaces limpides. Le reflet de son bonheur palpita, pour le jeune homme, sur la face des choses. Une ivresse reconnaissante lui gonfla le cœur. Puis, brusquement, il eut la sensation du silence, de la solitude. Un sursaut d’anxiété le secoua. Pour la vingtième fois, il regarda sa montre.

Neuf heures moins dix ! C’était inconcevable. Cette fois l’effarement le prit. La suggestion du décor changea. Des possibilités redoutables

s’inscrivirent dans l’immobile aspect des meubles familiers.

Où donc devait aller Francine cet après-midi ? Quels malades devait-elle voir ? En cherchant à se rappeler des indications, Raymond eut la surprise de constater qu’il n’en possédait aucune. Singulier hasard ! Sa femme, — sans lui rendre des comptes, et surtout sans qu’il en demandât, — le tenait plus ou moins au courant de ses travaux. Un mot, une préoccupation professionnelle, un conseil demandé, un détail de leur causerie, le fixait plus ou moins sur l'emploi de son temps. Aujourd’hui, rien ! Pas un fil conducteur. Le vide, le néant.

Il chercha un carnet de visites, un agenda où elle notât les obligations quotidiennes.

D’abord il ne découvrit rien de ce genre. Puis il finit par mettre la main sur un bloc-notes, qui contenait des adresses, des renseignements de ménage, des listes d'objets à acheter. Ce n’était pas ce qu’il voulait. Malgré cela, il parcourut fiévreusement ces griffonnages, comme espérant y trouver un indice qui le rassurât.

Tout à coup, il s’arrêta, dans un saisissement. Il venait de lire un nom de jour, une date : *« Jeudi, 27 avril. »* Précisément, c’était aujourd’hui le jeudi 27 avril. Ah !... Ce jour-là comptait donc particulièrement pour Francine ? Elle l’avait marqué d’avance, réservé pour une occupation importante. Mais quelle occupation ?...

À côté de la date, elle avait écrit une simple initiale, un S. Et, au-dessous, des chiffres, qui, d’abord, parurent à Raymond incohérents, presque cabalistiques.

Mais, en examinant bien ces chiffres, il reconnut qu’ils étaient disposés comme ceux qu’on lit dans les horaires des chemins de fer.

Sur une ligne il y avait :

3.45 — 4.50

et sur la ligne suivante :

7.3 — 8.7

Ce qui pouvait signifier, quand on y réfléchissait :

Départ de Paris à 3 heures 45, pour arriver à 4 heures 50.

Départ de la destination inconnue à 7 heures 3, pour revenir û Paris à 8 heures 7.

— « Huit heures sept, » répéta tout haut Delchaume. « Si c'est une gare éloignée, si le train

a eu du retard, Francine n'arriverait guère que maintenant. D'ailleurs, ce train, elle a pu le

manquer. »

Ce raisonnement le rassurait. Mais un autre s'imposa :

— « Si Francine est allée voir une malade à la campagne, comment se serait-elle réservé plus de deux heures pour sa visite : de 4 h. 50 à 7 h. 3 ? Tous les environs de Paris sont desservis plus fréquemment. Et comme il serait étrange qu'elle ne m'eût pas parlé de ce véritable petit voyage, qu'elle n'eût pas prévu un incident qui la retînt, l'inquiétude qui en résulterait pour moi !... »

Le cours de ses déductions fut interrompu. Il bondit. Dans la silencieuse rue du Général-Foy, glissait et soufflait une auto. Elle s'arrêta devant la maison.

En un éclair, Delchaume fut à la croisée, l'ouvrit. Un flot de joie inonda sa poitrine, la dilata en un soupir de délivrance. Descendant de voiture la silhouette de Francine s'estompait, obscure dans les demi-ténèbres, — mais discernable pour lui malgré tout, entre toutes. — Ah ! chère, chère silhouette... Les vêtements si bien connus, la toque neuve, avec sa grosse touffe de violettes pales. C'était elle... Elle !... enfin !... mon Dieu !...

Toutefois, après un second coup d'œil, il sentit son cœur s'alourdir. Est-ce que la jeune femme n'avait pas chancelé ? De quel pas traînant elle s'enfonça sous la voûte, — elle qui aurait dû s'élancer avec tant de hâte.

Allons ! elle était malade. Voilà l'explication de son retard. Et un détail encore frappa Delchaume. La voiture repartit sans attendre, sans que la voyageuse eût rien donné au chauffeur. Celui-ci était donc payé d'avance ? À moins que ce ne fût une auto particulière ?... Mais alors ?... La circonstance, infime en elle-même, et qui ne devait retenir que plus tard l'attention de Raymond, se fixa en lui. Cependant une appréhension le jeta

dehors, vers l'escalier, au-devant de sa femme. En même temps, il criait aux deux bonnes, qui chuchotaient dans le couloir de la cuisine :

— « Voici Madame ! On va pouvoir servir. »

Cri sans conviction. Ce dîner, que serait-il ? La douceur quotidienne de se retrouver devant le pimpant couvert, les broderies coquettes de la nappe, sous la gaie lumière électrique, dans l'émoustillement de leur jeune appétit, — goûteraient-ils cela ce soir? Quelque chose en Delchaume disait : non.

Penché vers la cage de l'ascenseur, il écoutait. Nul bruit d'appareil en mouvement. Nulle vibration de la corde. Quatre à quatre le jeune docteur descendit les étages.

Sur le palier du premier, il se vit en face de son malheur, — de ce malheur dont l'approche, peu à peu, durant la dernière heure interminable, lui hérissait les cheveux, lui glaçait la chair. Francine était là, cramponnée à la rampe, pâle, muette, les yeux fous, et comme à bout d'un effort qu'elle n'aurait pu soutenir une minute de plus. Elle vit accourir son mari. Elle le regarda d'un indescriptible regard, dilaté d'horreur et d'angoisse. Mais ses lèvres contractées ne s'ouvrirent pas.

— « Ma chérie !... mon amour !... ma Francine... Oh ! qu'est-ce que tu as ? »

La jolie tête — si jolie malgré l'atroce pâleur, sous la toque fleurie de violettes, oscilla légèrement. Mais Mme Delchaume ne répondit pas. Elle semblait retenir son souffle. On eût dit que de parler, de respirer, dût lui causer une intolérable douleur, ou lui enlever ses dernières forces, rassemblées par une volonté désespérée.

Raymond ne la questionna plus. Il la saisit dans ses bras, l'enleva. Le svelte corps ne pesait guère. Il l'eut bientôt porté jusqu'à leur appartement.

— « Vite, Marie... la lumière dans la chambre... le lit de Madame... »

Les deux domestiques s'exclamaient. Il leur imposa silence, et, loin d'exiger leur aide, ne songea qu'à se débarrasser de leur curiosité.

— « Vous, Louise, allez faire bouillir de l'eau... une boule bien chaude pour les pieds. Et vous, Marie, descendez chez le pharmacien, rapportez-moi ceci... Vous attendrez que ce soit prêt. Je déshabillerai Madame. »

Il griffonnait une ordonnance. Non qu'il eût besoin de rien — sa pharmacie, sa trousse, étant au complet pour tous les cas urgents. Mais il saurait agir seul. Il ne voulait personne entre sa Francine et lui. La porte refermée, il s'approcha du lit où il venait de l'étendre. Avec des précautions infinies, ne sachant où était son mal. il commença de défaire ses vêtements.

— « Est-ce là que tu souffres, ma chérie ? Est-ce là ?... Es-tu tombée ?... Quelqu'un t'a-t-il fait peur ?... Que t'est-il arrivé, mon Dieu !... »

Toujours l'effrayant mutisme, les lèvres serrées comme par une angoisse spasmodique. Et ces yeux d'impuissance, de détresse infinie... ces yeux attachés sur ceux de Raymond avec une expression qui les lui rendait méconnaissables et qui le déchirait.

Cependant il dominait son émotion. L'énergie du médecin domptait en lui l'effarement de son amour. Il avait déchaussé Francine. Maintenant, il retirait les longues épingles à chapeau. Les cheveux lourds, d'un châtain sombre, délivrés de la toque, s'écroulèrent sur l'oreiller.

Pas plus à la tête qu'aux jambes, Raymond ne découvrit les indices du mal mystérieux. Mais il souleva le buste, pour ôter la jaquette. D'un mouvement assez vif, il fit glisser une des manches. Quel gémissement !... Lejeune docteur s'arrêta, terrifié. Au bord des lèvres, enfin ouvertes, de Francine, une petite vague pourpre palpita, puis déborda en un ruisselet de sang.

Il n'eut pas un cri. Toute sa science à l'aide, maintenant !... Tout son sang-froid... Pour la sauver ! Des ciseaux à la main, il taillait dans les étoffes, dénudait les épaules, — ces délicates épaules, si charmantes, dont la fine chair exhala son parfum de jeunesse...

— « Mon trésor aimé... » murmura Delchaume.

Et alors il ne contint pas le cri rauque, tragique, étouffé, qui lui souleva la poitrine. Au-dessous de la clavicule gauche, une blessure... la blessure d'une arme à feu.

On avait assassiné sa Francine !...

Il se pencha, affolé, voulant savoir.

— « On a tiré sur toi ?... Un revolver ?... »

Les paupières de la jeune femme firent signe que oui. Une volonté surhumaine se lisait maintenant sur ce visage, qui devenait le visage d'une mourante. Francine rappelait sa force défaillante, ses idées qui, déjà, s'obscurcissaient, pour répondre à son mari, pour révéler l'essentiel, — du moins, ce qu'elle pouvait ou voulait dire.

— « Qui t'a blessée, mon amour ? Oh ! mon amour... »

Elle essaya de parler. Mais, de nouveau, le sang vint à sa bouche.

— « Est-ce un bandit ?... un apache ?... » questionna son mari.

Nettement, presque énergiquement, elle fit signe que non.

Cependant Raymond, de ses mains savantes et tendres, de ses mains de médecin et d'amant, palpait ce corps déchiré. Il le souleva avec tant de douceur, qu'il parvint à explorer le buste, en arrière, pour savoir si la balle l'avait traversé de part en part. Non... Il ne trouva pas trace d'une autre blessure. Le projectile n'était pas ressorti. Où était-il ? Où était la meurtrière petite masse de plomb ? Quel chemin avait-elle parcouru ? Quels ravages accomplis dans les chairs adorées ?

Hélas ! le malheureux ne le devinait que trop. Le poumon devait être atteint. L'état de Francine était d'une gravité effrayante, si même il n'était pas désespéré.

Une douleur indicible atterra Delchaume. La confiance qu'il avait en lui-même l'abandonna. Il ne savait plus. Sa raison chancelait. Il faillit ouvrir les fenêtres, les portes, hurler au secours, appeler à l'aide une puissance quelconque qui fit reculer la mort. Ce n'était pas possible que Francine fût perdue, et qu'au delà des murs de cette chambre la vie normale continuât, dans la tranquillité de la rue paisible, la tiédeur des appartements sourds.

— « Louise !... Marie !... le téléphone... Vite, demandez le professeur Perrelot ! »

C'était un maître, un ami, l'illustre chirurgien dans le service de qui Raymond avait appris la partie opératoire de sa spécialité, — traitement des maladies du larynx.

Perrelot seul pourrait mettre à coup sûr la sonde, le bistouri, dans la précieuse et douce chair. Avec son habileté miraculeuse, il extrairait la balle... Il sauverait Francine. Oui, c'était certain. Pourquoi ne pas l'avoir fait venir tout de suite ?... Le nom seul de Perrelot donnait de l'espoir à Delchaume.

Et puis... Et puis... il y avait encore ceci. C'est que le prince de la science, vieilli dans le contact de toutes les détresses humaines, ne s'étonnerait pas, ne questionnerait pas, agirait d'abord... et, s'il le fallait, leur garderait ensuite le silence.

Car, dans l'inquiétude atroce de Delchaume, se glissait une pudeur étrange de ce drame, une honte indéfinissable, le désir de préserver l'âme bien-aimée d'une publicité brutale, comme le corps chéri des profanes regards. Lui pourrait tout souffrir, pourvu que Francine vécût, et pourvu qu'on ne la fit pas souffrir, elle.

Il retourna près du lit, pendant que la femme de chambre réclamait vainement, au téléphone, le numéro du professeur Perrelot.

Tout de suite le regard de Francine accrocha le sien avec une énergie d'expression presque magnétique.

« Reviens, » ordonnait ce regard, « reste! Si tu savais tout ce que j'ai à te dire !... »

Bouleversé, Raymond s'inclina vers ce visage dont l'expression lui semblait plus torturante, plus cruelle à voir, que l'aspect de la mortelle blessure.

— « Ma Francine... sois calme. N'essaie pas de parler... Notre ami Perrelot va venir... »

Elle secoua la tête.

— « Tu ne veux pas ? »

Un faible son sortit de la bouche convulsive au bord de laquelle Raymond, d'un fin mouchoir, essuyait la mousse sanglante. Distinctement, il entendit ceci :

— « ... pas le temps.

— Pourquoi ?... »

Elle prononça encore :

— «... mourir. »

Il essaya de protester. Mais le regard, — ce regard plein de supplication et de terrible vouloir, — ce regard inconnu jusqu'ici dans les tendres prunelles aux reflets de joie et de volupté, ce regard qui dominait Raymond en le suppliant, lui interdit les phrases vaines.

— « Ma Francine... mon adorée... Tu m'épouvantes ! M'aimes-tu ?... »

Un éclair de leurs divines ivresses, de tous leurs bonheurs passés, restitua un instant à Raymond les yeux de sa Francine. Son cœur en bondit d'attendrissement... Mais tout de suite, l'autre regard, — le regard d'effroi, de mort, d'objurgation redoutable, reparut et s'attacha au sien, avec un peu plus d'ombre vacillante, un peu plus d'impuissance éperdue.

— « Francine... Tu veux me parler de ton meurtrier ? »

Le regard se creusa en abîme. Mais rien ne bougea sur le pauvre visage, où maintenant perlait une sueur d'agonie.

— « Son nom ?... Dis-moi son nom... »

Une oscillation négative de la tête.

— « Tu ne le sais pas ?... »

Un prodigieux effort galvanisa le corps frêle, qui frémit de la pointe des pieds jusque sous le fardeau sombre des cheveux. Et alors Francine parla. Elle dit quelques mots, très vite, avant que le sang les interrompît en refluant jusqu'aux lèvres :

— « L'enfant... cherche l'enfant... sois bon... confiance... Tout... tu liras... j'ai écrit... cachette...

— Où ?... » cria Raymond.

— « Les marguerites... caché dedans... n'oublie pas... les marguerites... la guirlan... »

Une suffocation. La rosée pourpre perla sur la blancheur des dents.

Cette fois, Raymond ne l'étancha pas. Il demeurait pétrifié. Ce mot : « l'enfant » résonnait dans sa tête en une rumeur de tonnerre. Un enfant ?... Quel enfant ?... Que pouvait être pour sa femme, pour Francine Delchaume,

pour sa pure et fière Francine, un enfant, qui, lorsqu'elle mourait d'une balle dans la poitrine, occupait sa dernière pensée plus que son meurtrier ? et même... même plus que lui, son mari, son Raymond, à qui elle ne s'adressait que pour recommander l'intrus.

L'horreur de ce moment, de cette scène, de sa douleur si effroyablement distraite et d'autant plus déchirante, engourdissait Delchaume dans une espèce d'hallucination. Il en fut tiré par un choc matériel, par le lancinant carillon du téléphone, qui lui causa une souffrance physique, comme d'une vrille de feu à travers les moelles.

Aussitôt, un affreux gémissement de la mourante répondit.

Ce soupir désespéré de tout ce qu'il aimait au monde, de la créature qu'il eût voulue radieuse dans la vie, et qui s'en allait si abominablement dans la mort, cette sourde clameur d'une indicible souffrance et d'un indicible regret, souleva Raymond de la pitié la plus passionnée.

— « Oh ! que tu me restes seulement, ma Francine !... que tu me restes... Et tout sera bien. »

Il se précipita au téléphone. Perrelot lui-même répondit. De quel accent son jeune disciple le conjura d'accourir.

— « Je viens, mon ami. En dix minutes, mon auto me mettra chez vous. »

Dix minutes !... Francine les vivrait-elle ? Maintenant, elle avait perdu connaissance. Raymond se demandait si ce ne serait pas une inutile cruauté pour elle — et pour lui aussi — de la rappeler à la conscience de leur horrible désastre, de la forcer à lui en révéler la cause. Mais un désir fou d'entendre encore la voix de sa femme, de recueillir encore un lambeau de l'étonnante confidence, d'obtenir une indication sur le meurtrier, sur cet inconnu formidable, monstrueux, qui, sans doute, serait pour lui un adversaire mille fois plus abhorré qu'un assassin, domina le déchaînement des sentiments chez Delchaume.

Il essaya d'une piqûre d'éther. Le moyen réussit. Francine se ranima, regarda autour d'elle.

— « Ma chérie, ma bien-aimée, » dit son mari, « écoute... Je te le jure... J'accomplirai ta volonté... Je la respecterai... Je t'aime. Rien ne diminuera

mon amour. »

C'était son cœur d'homme qui se brisait de désespoir et de compassion. La vérité de son intangible tendresse en jaillissait avec une abondance plus forte que ses raisonnements mêmes. Cette femme, cette Francine adorable, ne voyait-il pas les mains de la mort qui déjà la touchaient, qui allaient la lui prendre ? Y avait-il quelque chose, à côté de cela, qui ressemblât à de la douleur ? Oui... Il y avait la douleur qu'on avait pu lui faire à elle, celle qu'elle emporterait dans l'ombre affreuse, et qu'il ne voulait pas qu'elle y emportât.

— « Ne t'inquiète pas, Francine... ma Francine... Tu m'es sacrée... Je t'aime... »

Sur le pauvre visage, où les yeux se voilaient, où, dans la pâleur immobile, tremblait la bouche saignante, un éblouissement surhumain passa. Une main délicate se souleva un peu, comme pour se tendre. Raymond y jeta ses lèvres, la baisa éperdument. Puis il supplia :

— « Parle-moi encore... Où est cet enfant ?... Son nom ?... »

Il crut saisir, dans un confus balbutiement, ces deux syllabes :

— « ...Rémy...

— Dis... » implora-t-il de nouveau, « les marguerites où je trouverai ton secret, c'est bien tes marguerites de Glaire-Source, chez toi ? »

Elle affirma. Sa tête s'agita deux fois :

— « ... Oui... oui...

— Et ton assassin, Francine ?... Celui qui t'a tuée ?... »

Oh ! quelle ombre sur la douce figure !... Est-ce la mort ? Non. Voici que Francine prononce encore quelques mots. Raymond entend :

— « ... Trop de dangers pour toi... mon amour. »

Cette fois, les syllabes se sont détachées distinctement. Le sang ne monte plus aux lèvres. Eh quoi !... Mais c'est inespéré. La blessure serait-elle moins grave que Raymond ne croyait ? En même temps, voici des pas dans l'antichambre... Une bonne grosse voix bien connue. Il s'élance.

— « Mon maître, mon cher maître !... Vous arrivez à temps. Ma Francine revient à elle... Ah ! vous la sauverez, vous me la rendrez !... »

L’illustre guérisseur entre dans la chambre, va droit au lit.

Sur l’oreiller, la tète charmante est calme maintenant. Les magnifiques cheveux lui font un cadre sombre où ressort la grâce fine des traits. Les longues paupières ne sont pas tout à fait closes. On dirait que la jeune femme épie doucement l’approche de l’aimé pour dévoiler son regard. La bouche, un peu trop rose (est-ce encore ce sang qui perle au bord ?), se détend comme en un sourire...

— « Oh ! s’écrie le jeune mari... C'est tout autre chose. Vous ne croiriez pas, cher maître, comme elle était mal tout à l’heure. »

Mais le vieillard regarde en silence. Il a touché la main qui repose sur le drap. Il se détourne et met la sienne sur l’épaule de son disciple.

— « Elle n’a plus besoin de moi. Mais pour vous, mon pauvre ami, je suis là. Appuyez-vous sur votre vieux maître. »

II L’ÉNIGME DES CHIFFRES

Le professeur Perrelot, universellement célèbre, couvert d’honneurs, membre de l’Institut et de l’Académie de médecine, cravaté de rouge, portant les plaques et les cordons des principaux ordres de l'Europe, fondateur et directeur de l’hôpital Perrelot, qui lui coûtait le plus clair de son immense fortune, ne croyait pas à grand’chose sinon à la douleur humaine.

Il l’avait tant vue, sous tous ses aspects, et particulièrement sous l’aspect du luxe, de l’orgueil et du bonheur, où elle se dissimulait à tout autre, mais où elle était bien forcée de se montrer à lui, qu’il gardait de cette vision perpétuelle une infinie pitié. Ce sentiment guidait la plupart de ses actes, mais ne se manifestait guère dans ses paroles. Il le croyait dangereux. « Car, » disait-il, « la pitié que nous témoignons à celui qui souffre augmente en lui la conscience de son mal, et diminue à proportion sa force de résistance. Nous lui ajoutons de la douleur, et nous lui ôtons un peu des moyens qu’il a de résister. » Paradoxal ou non, ce principe était celui du vieux maître. Mais combien il trouva difficile de le suivre, ce soir, en présence d’une souffrance telle qu’elle déconcerta même cet expert en angoisses physiques et morales.

— « Ah ! si ce n’était que la mort qui me l’enlevait !... » gémit à un moment Delchaume, en contemplant la figure à jamais immobile, contre laquelle il avait d’abord pressé la sienne avec un râle de désespoir tel que le chirurgien n’avait jamais tressailli d’une si déchirante plainte humaine.

Quand le jeune docteur se releva de sa prostration, pour prononcer cette phrase : — « Si ce n’était que la mort qui me l’enlevait !... » Perrelot crut à de l’égarement. Mais Raymond, se détournant du lit, vint au vieillard :

— « Sauvez-moi !... Sauvez-la !... » supplia-t-il. « Vous ne savez pas...

— Delchaume... pauvre ami... mon cher enfant... Revenez à vous.

— Je ne suis pas fou, maître, je ne suis pas fou... »

Il se reprit, passa la main sur son front, puis regarda le professeur avec des yeux où surgit vraiment, à cette minute, la flamme trouble de la démence.

— « À moins, » reprit-il, « que je n'aie rêvé tout cela... Voyons... C'est tellement inouï... tellement atroce... Ma Francine... elle... ma Francine... la victime de quelque honteuse aventure !... Ma Francine... oh !... »

Des sanglots l'abattirent. Mais l'espèce de vertige était passé. La réalité l'étreignait. Et, comme c'était un être de courage, comme il sentait l'urgence de parler à Perrelot tout de suite, avant que personne, fût-ce une des domestiques, pénétrât dans la chambre, il se reprit, se raidit dans un sang-froid soudain :

— « Mon maître, écoutez... Vous connaissiez ma femme. Que feriez-vous à un diffamateur qui viendrait cracher des insultes contre cette figure d'ange... qui essaierait de la déshonorer dans son cercueil ?

— Moi ? » dit Perrelot, stupéfait.

— « Oui... si cela se passait, là, devant vous ?

— Mais je casserais ma canne sur la face du misérable.

— Eh bien ! il dépend... il dépend de vous que vous laissiez faire cela... que, demain, Francine Delchaume, morte, incapable de s'expliquer et de se défendre, reçoive sur sa tombe la boue de toutes les vilenies... toutes les imputations ignobles... »

Cette fois, Perrelot ne douta pas que son disciple n'eût toute sa raison. Sa stupéfaction s'en accrut.

— « Que puis-je faire ?... Parlez en toute confiance. Mais, Dieu ! qu'est-il arrivé à cette pauvre petite ? »

Delchaume dit tout. Ce ne fut pas long. Que savait-il ? Et il conclut :

— « Maître... votre signature... ou votre présence ici, suffira au médecin des morts... Hors vous et moi, le monde entier ignorera que Francine fut assassinée... Si vous n'y consentez pas, ce sera l'abomination de l'enquête... les hypothèses des journaux... leurs interviews... Imaginez cela... imaginez !... »

Un frisson tordit le malheureux. Et le cœur exercé de Perrelot pressentit l'effroyable supplice de cet autre cœur, qui s'efforçait de celer sa pire souffrance, et qui, toutefois, pour le convaincre, laissait monter jusqu'aux lèvres des mots comme ceux-ci :

— « Puis, qu'est-ce qu'on ferait apparaître ?... Le sais-je, moi ?... Il y a un enfant... »

Par suprême charité, le vieux chirurgien l'interrompit :

— « Êtes-vous sûr ?... Divagation d'agonie.

— Non... » soupira Delchaume, en qui flamboyait pour toujours le regard de la mourante, d'une impérieuse lucidité.

Perrelot, silencieux, se leva, s'approcha du lit. Il contempla un moment la tête qui y reposait avec une grâce paisible, le visage, que jamais il n'avait vu plus charmant. Rien n'y restait de la tragique lutte finale. Qui en déchiffrerait l'énigme ?

L'homme de science, alors, écarta le drap, découvrit le désordre du pauvre jeune corps de femme, cette chose de pudeur et d'amour, qui gisait si pitoyablement parmi les vêtements saccagés. Avec des mains délicates comme celles d'une sœur, le puissant vieillard acheva de dénuder le buste. Longuement il l'examina. Puis, négligeant la blessure, ses yeux aigus, ses doigts plus clairvoyants que des yeux, se portèrent plus bas, vers la taille gracile, les hanches fines, entre lesquelles le ventre pur, d'une courbe menue, présentait sa surface lisse, blanche, d'un blanc chaud et satiné de fleur, sans une tache, sans une ride.

— « Delchaume... » murmura le chirurgien.

Le jeune homme sortit de ses mains un visage couvert de larmes. Il parut quitter à regret son immobile vertige de douleur. Mais l'injonction lui vint des yeux autant que des lèvres de son maitre. Il le rejoignit, se dominant pour ne pas hurler son regret éperdu devant le spectacle qui s'offrait à ses yeux d'amant dépouillé d'un incomparable amour.

— « Delchaume... oui... regardez... pleurez... Mais soyez clairvoyant... soyez juste. Ce corps n'a point passé par l'épreuve de la maternité.

— C’est à moi de l’adorer, de faire respecter sa mémoire, de la venger, quoi qu’il en soit,

QUOI QU’IL EN SOIT !... » déclara Raymond, avec une force farouche.

— « Croyez-moi, mon enfant...

— Je vous crois... je vous crois... Mais je la crois, elle aussi... Qu’il vous suffise de savoir... »

Le chirurgien, qui ramenait doucement le drap sur Francine, interrompit, presque avec brusquerie :

— « À la blessure, maintenant... une sonde, vite. »

Des minutes de silence passèrent. Puis, à voix basse, quelques explications en termes professionnels. L’indication de l’endroit où était logée la balle. L’étonnement de ce miracle : que la malheureuse n’ait pas été foudroyée, qu’elle ait pu survivre au trajet en voiture, — de quelle longueur ? mystère... — surtout qu’elle ait pu parler encore.

— « Avec quel héroïque vouloir, mon maître. Ah !... ces mots... ces mots hachés... qu’elle s’arrachait avec sa vie... avec son sang !... » Raymond étouffa un sanglot, puis reprit : — “ À ces mots-là, j’obéirai... J’en déchiffrerai le sens... J'en accomplirai la mission. Je le lui ai juré. » Sa voix s’éleva, il étendit la main droite vers celle qui ne l'entendait plus. — » Je te le jure encore, Francine... Ma Francine... dussé-je rencontrer l'horrible torture que j’appréhende... Ah ! toi... toi... si tu ne fus pas toute à moi... »

Il s'écroula contre le lit, étouffé de pleurs qui ne jaillissaient plus, mordant les draps, toute sa force d'homme brisée en un spasme d’horrible douleur. Ce fut alors que Perrelot pensa :

« Souffrir ainsi... non... je n’ai pas encore vu ce raffinement abominable du malheur. »

D’une main il toucha l’épaule de l’infortuné. Puis, se penchant :

— « Mon ami, ma conscience vous cède. Ou plutôt... je crois accomplir un meilleur devoir en vous cédant. Il faut que tout le monde ignore... Relevez-vous. Nous allons tout préparer.

Et, devant le visage dévasté, mais déjà éclairci et qui s'apaisait de gratitude en se tournant vers lui, le vieux praticien ajouta :

— « Oui... aidez-moi... faisons vite. Nous allons habiller votre douce Francine nous-mêmes... La femme de chambre ne la touchera pas... Je saurai... »

La voix autoritaire tremblait un peu. Raymond crut sentir sur lui la tendresse d'une mère.

— « O mon maître !... » dit-il, pressant ses lèvres contre les mains géniales, contre ces mains aux phalanges fines, à la peau ridée, — qui semblaient n'importe quelles mains très soignées de vieillard — et qui détenaient en elles tant de force, un pouvoir presque divin sur la chair souffrante des hommes.

Quarante-huit heures après, dans ce même appartement de la rue du Général-Foy, plein du silence et de la solitude nocturnes, un homme, accoudé à son bureau, travaillait sous l'abat-jour de la lampe électrique. Ce qui était dans le cœur de cet homme, et le travail auquel il se livrait, — quel abime de désolation !

Le matin, cet appartement, désormais si cruellement désert, regorgea d'une foule piétinante, murmurante, où scintillait la curiosité des yeux, dans les demi-ténèbres des vêtements obscurs et des rideaux entre-croisés. Des pas lourds, rythmés, la respiration courte d'hommes qui portent un fardeau trop pesant, puis de brèves invitations funèbres, y avaient retenti. Des odeurs de fleurs y traînaient encore. Qui aurait cru que le parfum des lilas fût si désespéré ?

Ce soir et demain matin, les journaux contiendraient une note brève sur les obsèques de la jeune Mme Delchaume, femme charmante et docteur déjà réputé, qu'une embolie enlevait de façon foudroyante à toutes les joies de l'amour, de l'amitié, du succès. Trois mots de condoléance au veuf, puis — chose plus importante — dix à quinze lignes de noms : énumération des professeurs célèbres (au premier rang, Perrelot) et, parmi quelques gens du monde, la liste des confrères plus ou moins ignorés, venus jusqu'au cimetière dans le seul espoir d'être remarqués et d'obtenir cette petite réclame.

Elles étaient passées, les heures théâtrales, où, malgré l'horreur de tenir un rôle, ce rôle même vous redresse forcément, vous soutient. Raymond se

retrouvait seul, seul dans le nid de ses rêves, de son bonheur, de son merveilleux amour.

Cependant il ne s'abandonnait pas. Il ne cédait pas au désir de s'enivrer de sa douleur. Désir qui, pour les malheureux, ressemble au besoin de la morphine et de l'alcool, tyrannise la chair et l'âme à l'égal des stupéfiants tentateurs, pousse irrésistiblement ceux qui souffrent au vertige des larmes, à la stupeur de l'idée fixe, à la folie, au suicide.

À travers le désespoir que Delchaume rapportait dans sou logis vide, surgissait un sentiment de détente, la délivrance d'une appréhension qui, parfois, le fit regarder autour de lui avec un effroi convulsif durant le calvaire des funérailles. N'avait-il pas craint que, malgré tout, le scandale de cette mort n'éclatât ? La vengeance qui avait supprimé Francine ne s'acharnerait-elle pas jusque sur son cercueil ? Pourrait-il assurer la dignité, le silence, la poésie de cette jeune tombe, de cette mémoire, et sauvegarder cet honneur de femme, qui était son honneur à lui ?

C'était fait. Le respect le plus sincère, la sympathie, — telle que le monde peut l'éprouver, — avaient accompagné Francine jusqu'au bout. Raymond se trouvait bien seul en face du mystère, comme devant une muraille de ténèbres.

« Je le percerai, » se disait-il.

Durant cette première nuit de véritable veuvage, — la première de l'éternel départ, où ELLE n'était plus là, fût-ce dans son cercueil, — Delchaume s'astreignait à un labeur étrange, — mais dont il attendait une révélation, et avant tout un soulagement. Ce travail, par ce qu'il avait de monotone, et, toutefois de fiévreusement attachant, hypnotisait ses facultés de souffrir. Sur son bureau, sous la lampe ombrée par l'abat-jour en soie verte, le jeune docteur avait posé un indicateur général des chemins de fer. Tout à côté, s'ouvrait un petit agenda de poche, ce carnet de Francine, où elle avait marqué une seule date, celle de sa mort. Les chiffres qu'elle avait inscrits sous cette date, et qui semblaient des heures de départ et d'arrivée de trains, flamboyaient pour Raymond, comme pleins d'une signification qu'il saurait leur arracher. Si souvent il les avait regardés qu'il n'avait pas besoin d'y reporter les yeux pour les conserver présents à sa pensée :

3.45 — 4.50

7.3 — 8.7

Et maintenant il parcourait ligne à ligne toutes les colonnes de l’indicateur.

Il s'était dit : « Si vraiment ces chiffres marquent un itinéraire de chemin de fer, je ne manquerai pas de les trouver ici, dans la même disposition, le même ordre. Et alors je saurai l’endroit où Francine s’est rendue dans l’après-midi du 27 avril. »

Voilà donc quelle recherche Raymond poursuivait à travers ce livre — le plus banal des livres, et celui pourtant qu’interrogent sans cesse tant d’espérances, de chimères et d’anxiétés humaines.

Il avait commencé par le réseau de l’Est. Et, patiemment, minutieusement, avec le sursaut parfois d’une similitude de chiffres, il cherchait. L’une après l’autre, il tournait les grandes pages arides. La pointe de son crayon les parcourait lentement, du haut en bas, de gauche à droite. Devant ses yeux, brouillés de veilles, de larmes, les lignes serrées s’entre-croisaient parfois, montaient et descendaient vertigineusement comme les fils télégraphiques, pour le voyageur fatigué, le long de la ruée d’un rapide. Alors il s’arrêtait, renversait un instant la tête en arrière, les paupières closes. Puis, il se penchait de nouveau, recommençait.

À d’autres instants, c’étaient les chiffres minuscules qui ne se laissaient plus lire. Ils chevauchaient les uns sur les autres. Ou bien leurs formes trop connues, tout à coup, prenaient un aspect bizarre, hétéroclite, cessaient de transmettre à l’esprit la sensation du nombre. Raymond se levait, allait, venait, mouillait d’eau ses tempes, ses paupières. Mais la minute de répit, en détendant un peu ses nerfs, le rendait à la conscience de son malheur. La douleur s’emparait de lui comme de l’anesthésié sur qui cesse l’effet du calmant. Et il avait hâte de retourner à sa tâche stupéfiante.

Pourtant, malgré tout, la nature et sa jeunesse eurent un moment le dessus. Le malheureux s’endormit. Quel sommeil ! Les bras abattus sur la table, la tête oscillante, sans appui, le cerveau engourdi et cependant traversé de lancinants éclairs.

Lorsque Raymond s’éveilla, la nuit s’achevait. Le jour matinal d'avril filtrait entre les rideaux. Le docteur alla les ouvrir, ainsi que la croisée et les

volets. Il avait besoin d'air. Il avait besoin de voir la face des maisons où vivaient des êtres pareils à lui. De quel cauchemar lugubre sortait-il, et pour revenir à quelle réalité !...

Mais alors, ce qui lui arriva fut inouï.

En posant machinalement les yeux sur l'indicateur ouvert au milieu de son bureau, le premier chiffre d'horaire qui le frappa fut celui-ci :

3.45

Cela ne prouvait rien. Il l'avait rencontré souvent sur les fastidieuses colonnes, depuis la veille. Mais, cette fois, une intuition le fit tressaillir dans toutes ses fibres...

C'était un départ de Paris — réseau d'Orléans, gare du Luxembourg, sous cet en-tête :

Paris — Orsay — Limours et Saint-Cyr

Grande- Ceinture.

Train de banlieue, par conséquent.

Au-dessus du chiffre, les indications : *Sem. soir.*

Le regard fiévreux de Raymond descendit. Les stations se succédaient, nombreuses. Enfin un autre chiffre l'arrêta, le second de ceux qu'il cherchait, celui de l'arrivée :

4.50

En face, le nom de la localité :

Saint-Rémy-lès-Chevreuse.

Une exclamation jaillit des lèvres de Delchaume. Saint-Rémy... Rémy !... le nom que Francine avait balbutié parmi d'autres syllabes indistinctes. C'était donc un endroit qu'elle lui révélait. Et il avait cru qu'il s'agissait de l'enfant. Cet enfant ne s'appelait pas Rémy. Mais il se trouvait dans ce village sans doute, — en nourrice, suivant toute vraisemblance. Et pour aller le voir, dans la fatale journée du 27 avril, Francine avait pris le train de 3 h. 45 à la station du Luxembourg.

Encore un examen rapide, et Raymond s'assura que les heures de retour concordaient avec celles du petit carnet. Un train venant de Limours passait

à 7 h. 3 à Saint-Rémy-lès-Chevreuse et arrivait à 8 h. 7 gare du Luxembourg.

« C'étaient bien les heures qui pouvaient lui convenir, » pensa Delchaume. « Avec un taxi-auto, elle était ici, à la maison, vers huit heures et demie, heure presque normale de notre dîner. »

Une vision s'imposa. Francine revenait comme de coutume, avec son visage paisible, son sourire sincère. Elle s'asseyait à table, en face de lui.

« Elle m'aurait donc trompé ce soir-là, comme elle a dû me tromper souvent... » Idée atroce.

Mais, désormais, ni la souffrance la plus aiguë, ni la fatigue, ni la terreur de la vérité, ne devaient arrêter Delchaume. Ce qu'il venait de découvrir, cette amorce de piste, si nette, si claire, ce résultat, d'une promptitude inespérée, lui inspirait une folle avidité d'en savoir immédiatement davantage, d'agir, de se précipiter dans cette voie, ouverte miraculeusement.

Il commença de former un dossier avec les données qu'il possédait.

Francine était allée à Saint-Rémy-lès-Chevreuse dans l'après-midi du 27 avril. Elle avait dû rendre visite à un enfant, confié sans doute par elle à quelque famille de paysans. Elle était seule à s'occuper de cet enfant. Raymond déduisait cette dernière hypothèse de l'insistance anxieuse avec laquelle sa femme, près de rendre le dernier souffle, implorait sa protection pour le petit être inconnu. « Évidemment, » raisonnait-il, « si ce bâtard, — car ce ne peut être qu'un bâtard, — avait un père qui se souciât de lui, Francine ne m'eût pas révélé son existence. Elle aurait eu trop peur de me mettre face à face avec l'homme... Puis, quel droit aurais-je d'intervenir, là où il y aurait un auteur responsable ? »

Cet enfant devait porter un nom qui commençait par un S. N'était-ce pas l'initiale tracée sur le carnet à côté des heures des trains ? S... Ils ne sont pas nombreux les prénoms masculins commençant par cette lettre : Simon, Siméon, Sébastien, Sylvestre, Sylvain ou Sylvère ?... Stéphane ?... Aucun de ces vocables n'évoquait dans les souvenirs de Raymond une coïncidence, la suggestion qu'il attendait. Sébastien, pourtant ?... Sébastien, de ses trois lourdes syllabes, lui heurta péniblement le cœur. Francine et lui avaient eu pour camarade, à la Charité, un nommé Sébastien Blache. Un

beau garçon, agaçant de fatuité, qui faisait la cour à la jeune étudiante. Un voile rouge sous les paupières de Raymond, et mille vrilles à travers ses moelles. Mais non. Francine se moquait du bellâtre. Cependant, ce garçon l'avait aimée. Oui, et très sérieusement, très ardemment. Tout l'hôpital le savait. Une passion sincère est bien forte... Qu'était-il devenu, ce Sébastien Blache ? Disparu... raté... parti médecin de la marine sur un paquebot quelconque. Parti... Pourquoi parti ?...

Pauvre Delchaume !... Que de questions semblables ne devait-il pas se poser ! Et pour chacune desquelles que de réponses torturantes !

« Enfin, » se dit-il, « j'aurai un document écrit de sa main, sa confession, sans doute... Ma pauvre Francine! Ne m'a-t-elle pas dit : une cachette, sous les marguerites, à Claire-Source. »

Claire-Source... Ah ! chère petite maison ! Comment trouverait-il le courage d'y aller, d'y retourner sans elle ? C'était une bicoque campagnarde, entourée d'un jardinet, unique propriété, unique fortune de Francine. Une tante, morte vieille fille, la lui avait léguée. N'était-ce pas là que, dans la beauté de l'été finissant, — le dernier, — ils s'étaient réfugiés tous deux, apportant leur merveilleuse ivresse, le soir de leur mariage ?

Ah ! la petite maison de Claire-Source, dans un village bien modeste, le village de Champagne, au-dessus de l'Oise, mais planant sur un panorama splendide, et comme accrochée aux cieux. Claire-Source... avec la couronne des marguerites autour de la minuscule pelouse ronde. Elles devaient commencer à fleurir. On n'avait pas eu le temps d'aller les voir, ce printemps. On avait eu trop à faire. Tous les dimanches, on disait : « Ce sera pour dimanche prochain. » Et le suivant s'en allait comme les autres, dans la fièvre du travail, la tyrannie des cas urgents, les exigences de leur jeune ardeur professionnelle. Et lui... maintenant... il rentrerait là-bas, tout seul. Il mettrait la clef dans la serrure de la petite grille...

« Allons, Delchaume, allons, malheureux !... N'as-tu pas ta tâche à remplir ?... »

Entre Claire-Source, qui détenait peut-être le secret de Francine, et Saint-Rémy-lès-Chevreuse, calvaire où elle avait rencontré la mort, Raymond n'hésita pas. Il irait d'abord à Saint-Rémy. C'était ce chemin qu'il voulait suivre, — où sa chérie avait été si odieusement frappée. Il avait hâte

d’en mesurer les étapes, d'en observer tous les détails. Comment croire qu’il ne recueillerait pas quelque indice de la tragédie qui s’était accomplie sur ce parcours ? Où l’assassin avait-il tiré sur Francine ? Dans le train ? Dans cette voiture qui la ramena rue du Général-Foy, et qui disparut si vite, comme sur un mot d’ordre ?...

Raymond résolut de prendre aujourd'hui même, à la gare du Luxembourg, et à 3 h. 43, le train pour Saint-Rémy-lès-Chevreuse.

« Aux mêmes heures, j’ai la chance de rencontrer les mêmes employés, les mêmes conducteurs, des gens qui auraient voyagé avec elle... Je parlerai à tous, je questionnerai... Mais, d’abord... cette voiture... Oh ! si je pouvais la retrouver ! »

Il rédigea une note, qu’il envoya, avec la prière d’insérer, à plus de vingt journaux.

« Le chauffeur de l’auto qui a conduit, le 27 avril, vers 9 h. 1/2 du soir, une jeune dame, rue du Général-Foy, et qui est reparti aussitôt, est prié de se faire connaître à la même adresse.

« Urgent. Récompense considérable. »

« Si l'homme n’est pas complice, il viendra, » pensait Raymond.

Cet après-midi-là, vers trois heures et demie, les personnes qui se trouvaient dans la gare qui s’ouvre à l’angle du boulevard Saint-Michel et de la rue Gay-Lussac, remarquèrent un voyageur, dont la personne autant que les démarches attiraient l'attention. Non pas que Delchaume souhaitât d’éveiller la curiosité. Mais cette curiosité s'attachait à lui malgré qu’il en eût. Son deuil profond, d’un noir intense et neuf, soulignait la distinction de sa tournure. Sa haute taille dominait. Sa figure, aux traits fins, au profil nerveux, légèrement busqué, s’allongeait d’une barbe châtain, aux mousseuses frisures, plantée d’une façon charmante, et qui semblait encore ignorante des ciseaux. On eût à peine donné à ce jeune homme les trente ans qu’il venait d’atteindre. Et cela rendait plus émouvant — surtout pour les femmes — les signes de chagrin qui marquaient sa physionomie. La fièvre des yeux, le regard sombre et brûlant, le pli des lèvres, la pâleur du

teint, tout indiquait un état dévasté de l'âme, que pourtant une volonté résolue s'efforçait de ne pas laisser paraître.

Ce passant, d'un aspect si peu banal, ne se comportait pas non plus comme tout le monde. Au lieu de prendre son billet, et de descendre d'un pas hâtif les escaliers menant aux quais en sous-sol, comme tous les Parisiens pressés qui se bousculaient autour de lui, le monsieur en deuil s'attardait au guichet, puis auprès de l'employé qui timbrait les tickets, posant des questions à voix basse. Ou bien il s'arrêtait sur les paliers, dévisageant les voyageurs d'une façon dont plus d'un se fût choqué, n'eût été l'air si « comme faut » de l'observateur et sa désarmante tristesse.

Une jeune fille, se sentant observée ainsi, tourna la tête, tressaillit, regarda longuement à son tour. Ses prunelles se prirent à celles de Delchaume. Elle ralentit le pas, tourna encore la tête, parut hésiter, puis descendit les dernières marches.

Un choc bizarre venait de secouer le médecin. Par-dessus la rampe, il observa cette jeune fille qui s'en allait, le long du train.

Toutes les portières étaient ouvertes. L'inconnue examinait l'intérieur de chaque compartiment, sans se décider à monter. Mais elle ne dépassa pas les troisièmes. Arrivée à la dernière voiture des premières, elle revint sur ses pas. Raymond la vit alors de face. Il sentit qu'elle allait lever de nouveau les yeux pour le revoir. Elle les leva.

Une étrange personne, en vérité. Certes, Raymond n'eût-il pas eu le cœur déchiré du plus affreux désastre d'amour, le désir qui veille en tout homme l'eût-il incité à goûter la grâce d'une forme féminine, ce n'est pas à celle-ci que fût allé son furtif hommage. Et ce n'est pas non plus, il en eût tenu la gageure, une idée de coquetterie qui la ramenait, elle, de son côté, comme si un aimant l'attirait.

La voici maintenant qui se rapprochait de l'escalier. Elle se tint debout à la queue du train, et sembla l'attendre, tout en marquant sa résolution de ne pas manquer le départ.

Pauvre jeune silhouette, à la fois misérable et déterminée. Elle avait le geste de bravoure raidie d'une sentinelle à un poste périlleux. Qui donc était-ce ? Et que se passait-il dans cette petite tête ? Une toute jeune fille —

vingt-deux ou vingt-trois ans peut-être. L'air étranger. Une frimousse ronde, pas jolie, pas déplaisante, — singulière. De longs yeux, trop étroits pour être beaux, et un peu tirés en haut vers les tempes, mais d'où jaillissait le plus clair, le plus ferme regard. L'ovale court et large, la bouche petite et gracieuse, mais le nez légèrement retroussé et les pommettes un peu saillantes. En somme, le type slave. Et, effectivement, elle avait l'air d'une Russe, — d'une de ces pauvres étudiantes russes, qui, pour acquérir la science et une carrière, mènent à Paris des existences de privations inouïes, avec des budgets invraisemblables. Son accoutrement était plus que simple. Et sa coiffure accentuait en elle la physionomie de sa nationalité. Car elle portait, malgré le précoce éclat du mois d'avril près de céder la place à mai, une toque de faux astrakan, rougie par l'usage, d'où tombaient en une masse brève, compacte et lisse, des cheveux fauves, coupés au-dessus de la nuque. Ces cheveux, d'une abondance extraordinaire, auraient pu être une parure pour cette créature peu favorisée. Cependant elle en avait fait le sacrifice. Il est vrai qu'elle découvrait ainsi, — mais sûrement elle n'y songeait guère — ce qu'elle avait de mieux : un cou très haut, très long, d'une ligne et d'une blancheur merveilleuses, et qui s'érigeait hors de sa pauvre jaquette comme une divine colonne de marbre au-dessus d'une masure.

Delchaume saisit ces détails. Quelque chose lui disait de s'y attacher, et que l'inconnue ne serait pas longtemps une inconnue pour lui.

Il crut toutefois ensuite que leurs voies s'étaient séparées, comme se séparent, pour ne plus se rencontrer jamais, les destins de deux êtres qui, pendant un instant, au hasard d'un voyage, ont participé d'une secrète et mystérieuse entente. Lorsqu'on ferma les portières, tandis que les employés criaient : « En voiture !... » il descendit rapidement, passa près de la jeune fille et la regarda encore, persuadé qu'elle allait faire un mouvement, un signe qui lui permettrait de l'aborder. Il n'en fut rien.

Raymond gagna un compartiment de premières. Au moment d'y monter, il se retourna pour découvrir où se plaçait la jeune Russe. Elle n'était plus sur le quai. Et, à aucune des nombreuses stations entre Paris et Saint-Rémy-lès-Chevreuse, il ne la vit descendre.

Lui-même, d'ailleurs, commençait à moins se préoccuper de l'étrangère. Son attention s'attachait à tout. Il étudiait ce parcours qu'il n'avait jamais fait. Il questionna le contrôleur du train quand celui-ci vint lui réclamer son billet. Cet homme avait-il remarqué, trois jours auparavant, qu'une jeune dame de telle et telle description, fût descendue à Saint-Rémy ou y fût montée ? Et, pour rendre plus élastique la mémoire de l'employé, Raymond sortait son porte-or, glissait une pièce...

C'était des façons de détective bien naïf. S'il avait eu affaire à un roublard, celui-ci eût, par quelque fable, tiré bon parti de la douloureuse curiosité dont frémissait si évidemment ce monsieur en deuil. Mais le contrôleur était honnête.

— « Pas la peine, monsieur... gardez. Non... je ne sais pas... Voyons, le 27 avril... Oh ! des jolies dames blondes, avec des violettes sur leur chapeau, vous savez, on en voit tant, sur nos trains de banlieue... surtout à cette saison. »

Le sourire, bien que réprimé, fit mal à Delchaume. N'importe, il poussa la pièce entre les gros doigts, qui ne résistèrent plus.

— « Gif !... Gif !... » crièrent les employés, courant le long du train.

Ce serait la prochaine station.

Raymond regardait ce paysage, que Francine contemplait si récemment encore, — ce paysage... ce pays, qui la lui avait volée, d'où elle était revenue avec la balle meurtrière dans la poitrine.

Une lumière de printemps dorait la délicieuse vallée de Chevreuse. Des coteaux, dont les bois bruns s'enveloppaient déjà de légères écharpes vertes, ondulaient contre un ciel bleu semé de flocons blancs. Sur la droite, un château apparut, étalant au point le plus élevé sa large façade blanche, moderne. À la crête de la colline, encerclant des hectares et des hectares de futaie, on voyait serpenter le mur de son parc. Et voici qu'enfin le train stoppa devant la petite gare de Saint-Rémy-lès-Chevreuse.

Delchaume descendit.

D'abord il se crut le seul voyageur parvenu là à destination. Puis, soudain, hors de la dernière voiture, il vit bondir une silhouette légère. Ça, c'était bizarre, par exemple ! La jeune fille de la gare du Luxembourg !

Elle parut moins surprise que lui de la rencontre. Ses yeux graves cherchèrent franchement les siens, et semblèrent dire : « C'est bien vous. Je ne m'étais pas trompée. »

Cependant, elle passa devant lui sans un mot tandis qu'il s'effaçait pour la laisser sortir. Mais, dès qu'ils eurent franchi le portillon, elle se tourna :

— « Pardon, monsieur, » questionna-t-elle, « n'êtes-vous pas le docteur Delchaume ? »

La voix était douce, avec un léger accent, qui faisait chanter certaines syllabes.

— « Oui, mademoiselle, » répondit Raymond.

— « Monsieur, je pourrais vous dire des choses très graves, au sujet de... de ce qui vous amène ici. »

Elle le vit rougir, puis pâlir, d'émotion, de stupeur. Il fixait sur elle des yeux pleins d'effarement, sans trouver une syllabe.

— « Consentez-vous à m'écouter, monsieur ? »

Haletant, il s'écria :

— « Oh ! oui... »

Puis, avec un regard circulaire :

— « ... Mais... pas ici.

— Pas ici, ni maintenant, monsieur. Je ne puis m'arrêter. Je suis attendue. »

Elle hésita, et, presque aussitôt, suggéra, très simplement :

— « J'irai vous voir... « Elle ajouta, comme pour écarter toute équivoque : — « ... Le jour de vos consultations. »

Mais il n'y avait pas d'équivoque possible, en face de cette fille au maintien presque rigide, à l'expression droite, résolue, plutôt sauvage que hautaine, d'une loyauté qui étincelait.

La physionomie de Raymond dut témoigner de son mécompte à ne pas obtenir un entretien immédiat. Car, avant même qu'il eût répondu, l'étrangère reprit :

— « Au fait, par quel train comptez-vous retourner à Paris ?

— Sept heures trois.

— C’est aussi le mien. Nous pourrons faire route ensemble.

— Oh ! oui, mademoiselle. Merci pour cette bonne pensée... »

L’espérance du malheureux homme s’élançait vers cette inconnue avec une telle force qu’elle en fut touchée. Un peu de pitié féminine attendrit la rude petite face slave. Et comme la jeune fille vit que des larmes allaient jaillir des yeux de Delchaume, elle se déroba brusquement, pour épargner la masculine fierté.

— « C’est entendu, monsieur. À sept heures, ici. Au revoir ! »

Son départ fut intolérable à Raymond. Il eut le sentiment de n’avoir plus rien à faire là qu’à l'attendre. Avec l’illusion de la douleur, il lui sembla que cette étrangère détenait un apaisement miraculeux, une vérité bienfaisante, d’où sortirait la justification de sa chère morte. Une peur déjà le prenait que la jeune Russe ne revînt pas. Il se repentit de ne pas lui avoir demandé son nom, son adresse. Elle ne faisait que de le quitter, et il s’élança pour la rejoindre.

Un étonnement le cloua au tournant de la gare. Dans le jour gai, sur la petite place pleine de soleil, un équipage stationnait : une victoria, attelée d’un superbe carrossier normand, dont la robe baie, soigneusement lustrée, brillait sur sa forte encolure, sur sa croupe arrondie. Le cocher portait une livrée élégante, et l'ensemble donnait une vision de luxe irréprochable. Or, cette voiture était là évidemment pour la pauvre personne à tournure d’étudiante. Le cocher, à cette minute précise, touchait son chapeau, et rassemblait ses rênes, attendant seulement que sa voyageuse prit place. Mais le même accent qui s’était si fortement emparé de la sensibilité du jeune veuf, retentit :

— « Merci, Dickson, vous pouvez partir. Je préfère monter à pied. »

La voix s’était faite sèche, dédaigneuse, avec on ne sait quoi d’agressif, que n’expliquait ni la circonstance, ni l’injonction. Le cocher, docile, fila par la route, tandis que la jeune fille, d’un pas élastique, à fermes enjambées, s’engageait dans un sentier plus raide, comme à l’assaut de la colline.

Delchaume la regarda s’éloigner, interdit, n'osant pas la suivre.

III L’ENFANT

Lorsque l’étrange silhouette féminine eut disparu derrière le premier bouquet d’arbres, Raymond reprit conscience de ce qui l'entourait. Un calme, presque déconcertant pour ce Parisien, planait avec la claire lumière d’avril. Le silence enveloppait la petite gare, après la faible rumeur provoquée par l’arrivée du train. De quel côté se diriger ? Où était le village ? Comment découvrir la piste cherchée ?

Un gamin vint, en sifflant, glisser une carte postale dans la boite en fer-blanc accrochée au mur.

— « Dis-moi, petit, » fit Delchaume, « où va-t-on par là ? »

Et il désignait le sentier suivi par l’inconnue.

— « Par là ?... » répéta l’écolier. « Au château, pardi !

— Quel château ?

— Ben... le château de Beauplan. Y en a pas d’autre.

— Et qui est-ce qui demeure au château de Beauplan ? »

Cette ignorance parut invraisemblable au moutard. Il éclata de rire.

— « Réponds-moi... Tu auras cette pièce de dix sous. »

L’hilarité cessa. Une rougeur de plaisir colora les petites joues halées.

— « Mais, m’sieu, tout le monde sait que c’est la duchesse *angliche* qui demeure là-haut.

— Une duchesse anglaise. Comment s’appelle-t-elle ?

— La duchesse de Carington, » prononça tant bien que mal le gamin. Et, rendu loquace par la possession de la pièce de dix sous, il ajouta tout d’une traite : — « Elle y habite pas toute l’année. Elle voyage, qu'on dit, rapport à la santé de sa fille, une demoiselle, qu’on appelle, comme ça, lady Maud. Elle est *angliche* aussi, la demoiselle. Ils sont tous *angliches* là dedans, même les larbins. »

Puis, pressé de convertir les dix sous en quelques-unes des jouissances follement enviées que détenaient les bocaux poussiéreux de la mercière, à Saint-Rémy, le jeune polisson fila si vite que Delchaume ne put lui demander, comme il le projetait, quelques renseignements sur le village.

« II y va, sans doute. Suivons-le, » décida le jeune homme.

C'était la route par où remontait tout à l'heure le cocher anglais, Dickson, avec sa voiture vide. Elle s'élevait en pente douce au flanc du coteau, d'abord à travers des vergers et des champs, puis, bientôt, entre des murs de fermes.

L'école apparut. Ensuite, ce fut la mairie, l'église. Des maisons se groupaient autour d'une place où la route bifurquait, continuant à monter d'un côté, s'inclinant de l'autre dans le sens de la vallée.

Une inspiration vint à Delchaume.

Il pénétra dans le modeste bâtiment, recrépi de neuf, au-dessus de la porte duquel se lisait le mot : MAIRIE, et flottait un drapeau fané.

— « Monsieur le secrétaire ? » demanda-t-il, avec ce respect des fonctionnaires locaux qui impressionne favorablement les esprits rustiques.

Il s'adressait à une grande fille dont les cheveux, de plusieurs jaunes différents, semblaient n'avoir jamais connu la brosse ni le peigne. Leur masse emmêlée tombait sur ses yeux. Elle la rebroussa du dos de la main, ayant aux doigts la mousse bleuâtre d'un savonnage.

— « Le secrétaire, c'est papa, » déclara-t-elle. « Il est aussi maître d'école. Vous le trouverez encore à sa classe.

— Je ne voudrais pas le déranger.

— Oh ! les gosses sont partis, à c't'heure. Il doit rester seulement à corriger des devoirs. Attendez, m'sieu, j'vas le chercher. »

Le secrétaire, un gros homme débraillé, accourut tout soufflant. Sa fille lui avait annoncé :

— « Un monsieur épatant, plus chouette que not' maire.

— Qu'y a-t-il pour votre service ? » interrogea-t-il, sans oublier d'ailleurs, tout en remontant ses bretelles, l'air rogue, que lui imposait la

dignité de sa fonction.

— « Monsieur le secrétaire, » appuya Delchaume, qui lui eut donné même des titres de noblesse, pour obtenir de lui ce qu'il souhaitait, — « voici : je suis médecin » (il lui présenta sa carte), « et je viens m'assurer que votre pays est salubre, que l'air n'y est pas trop vif pour des bébés parisiens. On me consulte souvent pour placer des enfants en nourrice. Est-ce possible ici ? Pourriez-vous m'indiquer de braves paysannes, de jeunes mères ?... »

Le secrétaire fut impressionné par l'importance de la question. Il souhaita montrer à son interlocuteur qu'il ne craignait pas de s'expliquer avec un savant. Ne possédait-il pas, lui aussi, des diplômes universitaires ?

— « Pour être salubre, le pays est salubre, je vous le garantis, monsieur le docteur. Nous avons des eaux de source excellentes, à peine calcaires, juste ce qu'il faut. Pas d'étangs, aucun cas de paludisme. La population est agricole. Le fléau des usines, avec les souillures de leurs déchets de toutes sortes, fumées qui contaminent les airs, vrais véhicules à microbes, émanations nocives, liquides infects, — tout cela est inconnu à Saint-Rémy. D'ailleurs, j'ai fait moi-même un rapport, je puis vous lire... »

Effrayé, Raymond l'interrompit :

— « Je vous crois... Mais, prend-on des nourrissons à Saint-Rémy ? Me citeriez-vous des exemples ? Est-ce une industrie ? une habitude chez vous ?...

— Une industrie... non, monsieur le docteur. Une industrie, voyons, ce ne serait pas à souhaiter. Il y a, je le sais, des communes entières qui spéculent sur ces pauvres petits êtres. Tenez, je connais...

— Vous connaissez une bonne nourrice ?

— Je connais des faits, sous ce rapport, véritablement scandaleux. En Normandie, monsieur le docteur, on met du calvados, de l'eau-de-vie de cidre, dans le biberon... »

Delchaume éprouva une velléité de lever sa canne sur le bavard.

— « Pourriez-vous, monsieur le secrétaire, m'indiquer une femme ici, qui élève un bébé ? Je m'informerais des conditions, je me rendrais

compte... »

Le magister repartit aussitôt :

— « C’est le vrai pays pour les enfants. Ça pousse comme la mauvaise herbe. Il n’y en a que trop dans mon école. Ah ! les galopins... »

Une digression de plus, et, la patience de Delchaume étant à bout, « monsieur le secrétaire » aurait eu sa faconde coupée peut-être un peu brusquement. Ce lui fut épargné par l’intervention de sa fille. La curieuse, du seuil de la cour, où elle avait rapproché son baquet de lessive, ne perdait rien de l’entretien. Elle ne résista pas au plaisir d’y mettre son mot. Insinuant à l'intérieur sa tète coiffée en botte de paille, tandis que ses mains tendues à bout de bras s’égouttaient loin d'elle, la jeune personne cria :

— « Y en a une bonne nourrice... Mais je sais pas si elle reprendrait un môme à c’t’heure. C’est la Favière, qu’a en garde ce petit Parigot avec un si drôle de nom... Serge, qu’il s’appelle. Tu sais bien, p’pa ?... Ce beau petit Jésus... qu’a l’air d’n’avoir ni père ni mère, le pauv’ morveux.

— Serge !... » cria Raymond, qui ne put se contenir.

Le prénom commençait par un S !... Il n’avait pas songé à celui-là... Serge !... Il eut comme un tremblement au cœur à cette confirmation nouvelle du hasard.

Ainsi, l’enfant... l’enfant existait. Un enfant de Francine ! Ce prénom, tout à coup, rendait vivant, réel le songe terrible.

L'exclamation — pourtant si frémissante — du médecin fut attribuée par ses interlocuteurs à la singularité de ce nom de baptême, — tout à fait déconcertant pour des paysans de l’Ile-de France.

— « Ah ! bien sûr, » dit la laveuse en se montrant tout entière, » c’est pas Jean ou Victor, ou un nom de chrétien, ça. Pourtant, le curé dit que si, et que c’est sur le calendrier.

— Où demeure-t-elle, cette dame Favière ? » questionna Raymond, s’efforçant de prendre un ton détaché.

— « Madame Favier, la femme à Favier, quoi ! Seulement nous disons « la Favière » . V’nez que je vous montre où qu’al’ reste. T’nez, vous

reprenez la route, mais sur la droite, où ça descend. Le deuxième chemin à gauche, tout au bout, la dernière maison.

Le deuxième chemin à gauche était moins qu'un chemin, une voie champêtre, mangée d'herbes, indiquée surtout par les ornières, encore grasses des ruissellements boueux de la mauvaise saison. Un seul côté montrait d'humbles demeures, précédées pour la plupart de jardinets. En face, la vaste étendue des champs, quelques-uns fraichement remués par la charrue, d'autres où, déjà, levait le blé.

La dernière maison n'était pas la plus misérable. Au contraire, une haie bien taillée, un petit jardin soigneusement tenu, une façade où les rameaux encore nus de plantes grimpantes étaient proprement rattachés, offraient un abord presque attrayant. Des rideaux à rayures rouges égayaient les croisées.

Ces simples choses, respirant un air de vaillance entrèrent avec force dans le cœur de Raymond.

— « Madame Favier !... » appela-t-il en poussant le portillon à claire-voie.

Une femme parut sur le seuil, jeune encore, presque jolie, agréable à voir avec son expression avenante. Mais, à l'aspect de ce monsieur, « si bien, » (comme elle se le dit naïvement), et en grand deuil, son empressement tomba. Une inquiétude contracta ses traits.

— « Monsieur ?...

— Excusez-moi, madame. Je vous dérange. Mais j'espère que ma visite n'aura rien d'ennuyeux pour vous.

— C'est que... »

Il remarqua la décision avec laquelle Mme Favier restait plantée à sa porte, comme résolue à ne pas le laisser entrer.

— « Ne pourrais-je pas vous parler un moment en particulier ? » demanda-t-il, lui désignant de l'œil une voisine qui, déjà, s'avançait hors de chez elle, la figure pétillante de curiosité.

— « Je veux bien, » murmura-t-elle, comme à regret. « Mais mon mari dort. Il est employé au chemin de fer, et il doit prendre tout à l'heure le

service de nuit. Alors...

— Nous ne le réveillerons pas, madame, » dit doucement Raymond, s'avançant dans la pièce du rez-de-chaussée.

Elle ne dit pas si le dormeur était dans la chambre voisine ou au-dessus. Ayant refermé la porte, elle désigna, d'un geste contraint, une chaise, que prit son visiteur. Delchaume, involontairement, chercha des yeux autour de lui.

Rien ne trahissait la présence d'un enfant, dans la salle, proprette, mais si simple ! Cette petite table ronde à quatre pieds, couverte par une toile cirée à sujets historiques ; ce buffet de noyer, avec son étroite étagère — trop large encore pour le nombre restreint des tasses et les quelques vases en verre bleu et en faïence de foire ; ces chaises qui n'avaient pas toutes intact leur dossier en bois déteint ; ces images sans cadre, épinglées au mur, empruntées aux suppléments en couleurs de journaux illustrés, — c'était presque du dénuement. Cependant, la jeune femme vivant dans un tel cadre n'avait rien de vulgaire ni dans son attitude, ni dans ses manières, ni dans son langage.

Delchaume réfléchit un instant. La conversation serait plus difficile qu'il n'aurait cru. L'air fermé de Mme Favier, et ce fait qu'aucune trace des jeux ou du gentil désordre d'un enfant ne traînait dans la pièce, témoignaient d'une volonté de mystère.

Raymond songea soudain qu'il pouvait déconcerter cette volonté d'un seul coup. Mettant la main dans une poche intérieure, il retira le portefeuille qu'il avait toujours sur lui, et dans lequel, du vivant même de sa femme, il gardait une photographie de Francine. Avec l'effort que lui causait l'émotion de son acte, il ouvrit ce portefeuille, et, sans dire un mot, plaça le portrait sous les yeux de Mme Favier. Quel saisissement ! Le docteur lui-même en tressaillit par contre-coup. La femme eut un sursaut de tout le corps, une saccade nerveuse des mains, et son visage devint de cendre. Puis ses yeux pleins de terreur se levèrent sur le visiteur, pour se détourner aussitôt.

— « Vous connaissez cette dame ? » demanda Raymond.

Elle essaya de nier. Mais elle sentit que c'était impossible, après s'être si visiblement trahie. Alors, elle se tut, et des larmes débordèrent de ses paupières, — larmes d'une telle tristesse que l'homme bouleversé devant qui elles coulaient eut peine à retenir les siennes.

— « Pourquoi pleurez-vous ? » interrogea-t-il doucement. « Vous connaissez donc l'affreux malheur ?...

— « Un malheur !... » s'exclama-t-elle, tremblante.

Tous deux se regardaient, chacun épiant l'autre, et n'osant se livrer.

Ce fut la femme qui parla la première.

— « Monsieur, « murmura-t-elle, « vous n'avez pas l'air méchant. Cependant vous m'avez fait tellement peur !... C'est pour cela que je pleurais.

— Que craigniez-vous ?

— Oh ! rien pour moi. Mais si vous veniez ici pour nous prendre tous au piège... Et je n'ai pas su me contenir... Je l'ai peut-être livrée, elle... sans le vouloir. Jamais je ne me le pardonnerais !...

— Là où elle est maintenant, personne ne peut plus lui faire de mal.

— Là où elle est !... » répéta Mme Favier, éperdue. « Comment ?... Monsieur !... »

Delchaume désigna ses vêtements, le chapeau encerclé d'un haut crêpe qu'il avait déposé sur la table.

— « En deuil... » balbutia la jeune femme. Et son angoisse grandissait. — « En deuil... de qui ?... d'elle ?... »

Il inclina la tête.

— « Mais vous êtes donc ?...

— Son mari. »

Mme Favier se dressa si brusquement que sa chaise faillit tomber. Elle la retint, par un geste anxieux, l'œil, l'oreille aux aguets, dans la crainte du bruit, qui attirerait quelqu'un. Et la détresse épouvantée de la timide créature fut si manifeste que Delchaume eut pitié d'elle.

Sans profiter de son désarroi pour en obtenir des éclaircissements que la confiance amènerait sans doute, il essaya de la calmer, de se faire comprendre. Son accent portait une persuasion non moins pénétrante que ses paroles.

— « N'ayez pas peur de moi, ma pauvre femme. Je sais que vous détenez un secret. Vous voulez le défendre... Vous tremblez de compromettre celle qui vous l'avait confié. Loin de vous en blâmer, je vous en remercie. Nous serons deux à le garder, son secret... Et je le respecterai, je le chérirai autant que vous. Croyez-vous que je vienne en ennemi, par surprise ?... Non. Celle qui est là... » (il posait une main si tendre sur le portrait !...) « m'a tout révélé... Et rien vous entendez, rien ne peut la diminuer dans mon cœur... Je l'aimais trop !...

— Et moi ! » jeta la jeune femme, dans un cri naïf, joignant les doigts comme en un acte de dévotion.

Surpris, Delchaume considéra la figure fervente. L'attendrissement le suffoqua. Il voulut ajouter quelque chose. Sa voix se brisa. Il se tut.

Alors la modeste personne qu'on appelait à Saint-Rémy « la Favière » s'approcha de lui, et, avec une délicatesse bienfaisante, sans poser de questions sur cette mort inattendue, et pour elle encore incroyable, se mit à parler de celle que ni l'un ni l'autre n'avait encore nommée. Les yeux baissés vers le portrait, elle dit, comme à part soi, au hasard de ses souvenirs :

— « La voilà, bien, si jolie, si douce !... Nous l'appelions, nous, les pauvres, à Champagne, le « docteur Francine » . C'est là que je l'ai connue. Elle venait de temps en temps passer quelques jours avec sa vieille tante, à leur petite maison de Claire-Source. Elle étudiait la médecine. Mais elle était déjà bien savante. C'est étonnant comme elle jugeait ce qu'il fallait à chacun. Et, quand on n'avait pas le moyen d'acheter, elle le donnait. Mais ce qui m'a le plus attachée à elle, c'est notre affreux malheur... Et puis... la suite... »

Mme Favier s'arrêta, leva sur Delchaume des yeux troublés, comme quelqu'un qui se réveille dans l'effroi.

— « Vous pouvez bien tout me dire, » suggéra-t-il.

Cette fois il la persuada.

— « Oui... il me semble... » fit-elle. « Pourtant, aidez-moi. Vous déclariez : « Je connais « son secret. » Quel secret ? »

Raymond dut se faire violence au moment de prononcer la phrase qu'il avait préparée. Mais il la voulut catégorique, pour s'emparer d'un coup de la pire vérité.

— « Est-ce que vous n'élevez pas son enfant, son petit Serge ? » prononça-t-il.

Et il détacha les mots avec lenteur, fortement, le regard enfoncé jusqu'à l'âme de cette femme, qui lui paraissait pleine de sincérité.

— « Ah ! » soupira-t-elle, « maintenant je ne doute plus que madame Francine ne soit morte.

— Pourquoi ? » murmura-t-il dans un souffle, penché sur l'énigme, haletant.

Il y eut un silence. La femme ne répondit pas. À la fin, elle eut un geste vague, comme pour dire : « Y a-t-il un « pourquoi » ? N'est-ce pas assez clair ? »

— « Oh ! vous autres, » gémit Raymond, « toutes, et les meilleures, comme le mensonge vous est indispensable ! Francine devait la vérité à mon amour. Il était assez grand pour l'accepter... Et elle le savait... » Sa douleur le déchira.

Il eut un cri d'agonie, involontaire : — « Oh ! qu'elle m'ait menti !... qu'elle m'ait menti !...»

Mme Favier intervint, mais faiblement, comme quelqu'un qui n'a jamais tout à fait cru ce qu'elle répète :

— « Madame Francine m'avait parlé d'un grand danger que vous auriez pu courir... »

Ce mot fut l'écho d'un autre, si affaibli, prononcé naguère par la voix mourante, et qui résonnait encore dans l'âme de Raymond. « Un grand danger... » Hélas ! même pour celui qui voulait croire, cette vague et banale

raison ne sembla qu'un pauvre subterfuge féminin. Delchaume haussa tristement les épaules.

— « Maintenant, » exigea-t-il, plus sombre, l'œil sec, la bouche fléchie d'amertume, « dites-moi tout ce que vous savez de cet enfant. C'est vis-à-vis de moi, désormais, que vous en serez responsable.

— Oh ! » s'écria-t-elle, « si vous me le laissiez à moi... tout à fait !... Vous ne pouvez pas l'aimer, ce petit. Et pour moi, si vous saviez !... il est comme mon enfant.

— Il sera le mien, » dit Delchaume.

Impressionnée par son accent, Mme Favier contint la supplication qui montait encore à ses lèvres. Et aussitôt, elle lui fit le récit qu'il attendait.

— « Nous habitions Champagne, » dit-elle, « ce petit village sur la ligne du Nord, avant Persan-Beaumont. Il n'y a pas de station de chemin de fer... Seulement une halte, et c'est Favier, mon mari, qui était là pour le service des trains. Nous demeurions dans une maisonnette très gentille, où j'ai eu mon bébé, à moi. J'ai été très mal quand il est venu... »

La pauvre femme s'interrompit gauchement :

— « Je vous demande pardon, monsieur, de vous parler de moi. Mais, sans ça, vous ne comprendriez pas. »

Raymond lui fit signe de poursuivre.

— « J'étais donc corme morte. J'avais été prise tout il coup. Il n'y avait personne. Mon homme s'affolait. Je lui dis : « Envoie chercher le docteur Francine... ou je sens que je vais passer. » Il trouva une voisine pour faire la course. Mais cette voisine revint dire que la vieille demoiselle était toute seule à Claire-Source, et très inquiète de sa nièce, qui était partie précipitamment sans dire où elle allait, et qui ne donnait pas de ses nouvelles.

— « Combien y a-t-il de temps ? » demanda Delchaume.

La femme compta mentalement, et dit :

— « Il y aura trois ans au mois d'août, — dans quatre mois. »

« Ah ! » pensa le veuf, « je ne la connaissais pas encore. »

Mme Favier reprit :

— « Il n’y a pas de médecin à Champagne. Le temps de courir à Beaumont... Puis qui est-ce qui y serait allé ?... Nous étions des pauvres gens. Mon mari ne pouvait pas quitter son poste. Enfin, tout de même, il était écrit que c’est pas moi qui devais mourir... Sans cela, j’y serais restée dix fois dans les heures d’enfer que je passai. Mais tout cela eut une fin. Mon petit vint au monde. Seulement, je continuai à être entre la vie et la mort. Je ne savais rien. Je délirais. Ce que je vous raconte là, c'est parce qu’on me l’a dit ensuite. Il se passa des jours. C’est comme un trou noir. Quand je sortis de la fièvre, le docteur Francine était près de moi... « Tenez, dit-elle, voilà votre mignon qui veut son souper. Donnez-le-lui bien vite. Ça vous fera autant de bien qu’à lui. » Je pris le bébé au sein, mais ce n’est pas lui qui m’occupait. Mon homme, mon pauvre homme... où est-il ? Ne lui est-il pas arrivé malheur ?... » Et mademoiselle Francine de sourire bravement : « Malheur ?... à votre mari ?... quelle idée. Favier ! allons, Favier, venez donc rassurer votre femme. » Elle dut l’appeler plusieurs fois. Enfin il arriva. Quelle figure !... à croire qu’on venait de le détacher d’un gibet. On me dit que c’était la fatigue de m’avoir soignée, le mauvais sang qu’il s’était fait pour moi. Le docteur Francine me l’assurait. Elle était pâle aussi, mademoiselle Francine... Cela me frappa. Mais j’étais si faible, je crus tout sur le moment. Plus tard, on me dit la vérité.

— Qu’était-elle, cette vérité ? » demanda Delchaume.

— « Monsieur, mon pauvre enfant n’avait pas vécu. Celui que je tenais dans les bras n'était pas à moi. Quand mademoiselle Francine revint de son mystérieux voyage, elle me trouva bien mal, et mon pauvre homme qui sanglotait près du petit mort : « Comment le dire à la maman ?... Après ce qu’elle a enduré... Le lait va la tuer. C’est comme si je l’assassinais !... » Là-dessus le docteur Francine de lui répondre : « Moi, je vais lui rendre son bébé. » — Et, en effet, j’ai cru que c’était le mien, jusqu’à ce que mes forces fussent revenues assez pour que, peu à peu... on me fasse connaître...

— Cet enfant, que Francine vous mit dans les bras, vous a-t-elle avoué que c’était le sien ?

— Jamais, monsieur, jamais. Elle m’a dit que je serais, moi, la mère de cet enfant, et qu’elle en était la marraine.

— La marraine !... » répéta Delchaume avec un âpre sourire. « L'étiquette classique des maternités furtives. » Il demeura une minute comme accablé. Puis ajouta : — « Mais vous seriez sa mère ?... comment ?... Pas sa mère légale ?... Il n'y a pas eu, j'imagine, substitution d'état civil ?...

— Je ne connais pas ces termes-là... Mais je devine ce que vous voulez dire. Oh ! non. Il y avait eu trop de témoins de la mort de mon enfant... Et puis... non, n'est-ce pas ? Nous sommes des honnêtes gens. Et madame Francine... pensez donc ! Non... Tout le monde a su que je prenais un nourrisson, à cause de mon lait... Peu après nous sommes partis de Champagne... Favier a repris du service sur l'Orléans. Oh ! c'est modeste... homme d'équipe, à Saint-Rémy.

— Et l'enfant ?... L'enfant... comment s'appelle-t-il ?

— Serge, il s'appelle, monsieur. Serge Bruno.

— Bruno ! » répéta Raymond, avec stupeur.

Mme Favier eut une hésitation.

— « Voilà, monsieur, pourquoi, » expliqua-t-elle enfin, « Madame Francine l'a déclaré à la mairie comme Serge Bruno, de père et mère inconnus... »

Un sursaut ébranla Delchaume.

— « Serge, » poursuivit Mme Favier, « c'est un nom, il parait, que sa mère aimait particulièrement...

— Sa mère ?... » interrompit la voix tremblante du veuf.

— Je ne veux pas dire sa marraine. Non. Madame Francine m'a dit exactement : « Ce nom là est le plus cher à celle qui l'a mis au monde. »

— Mais, pour vous, celle qui l'a mis au monde, c'est...

— Ne me demandez pas de vous dire cela, monsieur.

— Mais vous le pensez ?... Vous le croyez ?... Vous l'avez toujours cru ?... »

Mme Favier baissa la tète. Puis, tout à coup, la relevant, comme frappée d'une idée :

— « Mais, monsieur... Vous m’affirmiez tout à l’heure que madame Francine vous avait avoué son secret, vous avait parlé de son enfant ?...

— Elle était mourante, » dit Delchaume. « Je n’ai pu tout éclaircir.

— Cela est donc vrai, qu’elle est morte ?... Mais elle n’a pas été longtemps malade ? » questionna la nourrice, en contenant ses larmes. « La chère âme, je l’ai vue il y a si peu de temps ! Elle est encore venue ici...

— Le vingt-sept avril, » prononça Raymond avec une netteté qui abasourdit la pauvre femme et la rendit muette.

Dans le silence lugubre, Delchaume crut devoir expliquer brièvement :

— « Un anévrisme au cœur. Une fin subite. »

Elle le considéra peureusement, — craignant autre chose, n’osant plus questionner, ni même montrer la douleur qui s’accroissait en elle, à mesure que son esprit réalisait une telle perte, avec les conséquences, pour elle, pour l’enfant.

— « Et ce nom de Bruno ? » reprit le veuf, « Vous en a-t-elle aussi donné une interprétation ?

— Elle m’a dit : « C’est celui qui est à côté de Serge, sur le calendrier. Alors comme il fallait lui donner un nom de famille...

— Dans quelle commune a-t-il été inscrit ?

— Mais... à Champagne.

— Comment ! » cria Raymond, avec une sourde violence, — telle qu’il n’en avait pas encore montré — « dans cet endroit où elle m’a conduit, où elle m’a ouvert sa maison... la chaste maison de sa vie de jeune fille !... »

Il ricana sur les derniers mots. Les jours divins passés là-bas soudain se voilèrent d'une ombre hideuse. Un spasme de souffrance le convulsa. L’intuition féminine devina tout, et même la plaie brûlante de l’orgueil. Des paroles consolatrices jaillirent.

— « Mais, monsieur, personne n’a pensé du mal du docteur Francine. Une femme-médecin... cela explique tout. Elle a dit qu’elle avait trouvé l’enfant... C’était probable. Ou plutôt qu’elle avait délivré une malheureuse forcée de se cacher... Ah ! vous pouvez y retourner dans le pays... Personne

ne vous dira un mot sur votre défunte, — cet ange. Elle a fait trop de bien à tous !

— Mais vous, alors, vous ?... qui expliquez l'opinion des autres... Qui vous a empêchée de partager cette opinion ?

— Les autres, monsieur, ils ont cru qu'on me confiait l'enfant au nom de l'Assistance. Et j'ai tout de suite quitté le pays. Les autres, ils n'ont pas vu madame Francine auprès de notre mignon... Quelle marraine ! Tendre comme une mère... Et le soignant au prix de son bonheur avec vous, qu'elle risquait. Car son bonheur, j'en étais sûre... Elle ne m'en a guère parlé — sinon qu'elle se mariait, et sans me dire seulement avec qui. Je ne sais pas encore votre nom, monsieur. Mais je sais une chose de vous... C'est que votre Francine vous a aimé, et que son amour lui grisait le cœur. Ça se connaît, vous savez, les yeux d'une femme qui aime.

Raymond avait enfoui sa tête dans ses mains. Il pleurait.

Des minutes passèrent sans qu'il eût bougé et sans qu'il eût perçu le bruit d'un pas glissé hors de la chambre, d'une porte qu'on ouvrait doucement... Une voix inattendue le rappela à lui-même. Il leva des yeux noyés et absents, qu'une flamme rapide traversa. Debout devant lui était Mme Favier, avec un enfant dans les bras. L'exclamation étonnée de cet enfant, à l'aspect de l'étranger, venait de surprendre celui-ci.

D'un bond, Delchaume se dressa. Avidement, il s'approcha du bébé. Mais sa curiosité frémissante fut déçue. Le petit, effrayé du geste, de l'aspect sévère, des vêtements noirs, se cacha le visage contre l'épaule de sa nourrice, en jetant des cris perçants.

— « Je l'ai réveillé un peu brusquement, » plaida celle-ci. « C'était lui qui dormait, monsieur. Mon mari n'est pas là. Mais j'ai dit cela, parce que je craignais que le petit homme n'entendit parler et ne braillât tout de suite. Vous pouviez ne pas savoir... Une visite, comme ça... C'était si inattendu, si nouveau... J'avais peur...»

La voix douce de sa mère adoptive calmait l'enfant. Son désir de voir ce qui se passait l'emporta sur la frayeur. Il risqua un œil, un bel œil bleu sombre, souligné par l'éclat de la joue rougie, dans le désordre des cheveux blonds.

— « Il court sur ses trois ans, » reprit la nourrice... « Il les aura bientôt. Vous allez voir comme il est grand. »

Elle le mit sur ses pieds, où il se tint droit et ferme.

C'était un très beau petit garçon, — de la beauté de son âge, faite de santé, de fraîcheur, sans qu'aucun trait soit encore trop formé, — sauf les yeux, énormes pour le mignon visage. Sa chevelure épaisse bouclait autour de sa tête et jusque sur ses épaules. Elle était d'un blond franc et chaud, non du blond cendré, destiné à tourner au brun, et que chaque année fonce davantage.

Delchaume ne se lassait pas de le considérer.

— « Il n'a rien de Francine, » murmura-t-il enfin.

— « Si, » dit Mme Favier, « les yeux. Oh ! les yeux, c'est extraordinaire... Noirs d'encre dans l'ombre ou à la lampe, et bleus au grand jour. Et puis l'expression... »

Elle parlait spontanément, laissait échapper des observations cent fois ressassées, à part elle, — et comme sur un fait acquis, sans songer à la blessure qui s'élargissait dans le cœur de cet homme silencieux, en contemplation devant cet enfant.

Soudain, il inclina sa haute taille, l'homme. Il fléchit un genou, jusqu'à ce qu'il fût presque au niveau de l'enfant. Alors, prenant doucement entre ses doigts les menottes, il dit à voix basse, les yeux dans ces beaux grands yeux, qui ressemblaient à ceux de Francine :

— « Es-tu un peu d'elle, mon petit ?... Es-tu vraiment un peu d'elle ?...

— Un peu de quoi ? » fit la voix flûtée, tandis que le garçonnet, intéressé, s'apprivoisait.

— « Un peu de ma Francine... » répondit presque inconsciemment le désespéré.

— « *Maïaine* Francine !.. » s'écria joyeusement l'enfant. Et il demanda avec vivacité : — « Elle va venir ?... Tu l'amèneras, dis ? »

La radieuse lumière sur ce visage ingénu ! La tendre interrogation des yeux, — de ces yeux frais et brillants comme l'aube dans la rosée — et

l’espoir suspendant le souffle, avec un peu de malice persuasive dans la tête penchée, dans le sourire des lèvres délicates. Grâce irrésistible de l’enfance ! Grâce qui fleurissait si divinement au seul nom de celle qui n’était plus.

La tête brune de l’homme glissa plus bas parmi les cheveux dorés de l’enfant. Le mâle visage barbu disparut, enfoui dans les petits vêtements fleurant l’iris et le lait, blotti contre la toute petite poitrine, pendant que les bras de Raymond en se resserrant prenaient comme une paternelle possession du corps menu. Un sourd sanglot monta.

— « Le monsieur... il a bobo ? » balbutia Serge en regardant sa nourrice.

Et elle le vit, gêné par ces démonstrations qu’il ne comprenait pas, mais vaguement conscient de la douleur et de la pitié, effleurer avec gentillesse, d’une menotte affectueuse, les cheveux drus et sombres du « monsieur qui avait bobo » .

Delchaume se releva, rappelant toute sa force, dans une espèce d’ébrouement nerveux, résolu.

— « Madame Favier, » dit-il, « désormais cet enfant est à moi. Je remplacerai Francine auprès de lui. Je ferai pour lui ce qu’elle faisait, et même ce qu’elle n’osait ou ne pouvait faire, » ajouta-t-il, en embrassant d'un coup d’œil apitoyé le pauvre intérieur.

Aussitôt, par le mécanisme direct de cette réflexion, il reprit son porte-cartes resté sur la table, et en tira un billet de cent francs.

La nourrice se méprit. Elle recula.

— « Oh ! monsieur, monsieur... » gémit-elle, « vous n’allez pas m’acheter mon petit !... »

Les mains de Delchaume tombèrent.

— « Que pensez-vous !... Oh ! ma chère brave femme... bonne nourrice !... Mais non... Je ne vous enlèverai pas *notre* enfant... »

Il lui expliqua qu’elle le garderait. Où serait-il mieux qu’avec elle ? On verrait plus tard. Peut-être les rapprocherait-il de lui. Il trouverait un bon emploi pour Favier... Mais, pour le moment, rien ne serait changé, — sinon un peu plus d’aisance dans la modeste demeure.

La jeune femme n’écoutait même plus. Soulagée de l’horrible frayeur qui la tenaillait, — perdre instantanément et pour toujours l’enfant qu’elle s’était habituée à considérer comme sien, — elle divaguait de joie. Elle avait saisi son Serginet, le couvrait de caresses, lui faisait envoyer des baisers au monsieur, — « à ton papa, à ton nouveau papa, » disait-elle. Toutes les mignardes folies des mères heureuses.

— « Vous dira-t-il « papa », ou « parrain » ? questionna-t-elle, avec l’importance que donnent les femmes aux moindres problèmes de sentiment.

Delchaume réfléchit pendant quelques secondes. Ensuite il dit avec force :

— « Il m’appellera son père. Et gare à celui qui m’a laissé le droit d’assumer ce titre ! »

Puis, la main sur la tête de l’enfant :

— « Serge, mon fils... à nous deux, nous vengerons ta mère ! »

Association des Amis
www.daniel-lesueur.com
de Daniel-Lesueur

IV LADY MAUD

Le sentier qu'avait pris la jeune Russe pour l'ascension de la colline grimpait d'une pente assez rude. Cependant la promeneuse ne s'essoufflait pas. Si elle s'arrêtait de temps à autre, c'était pour contempler la vue, qui allait s'élargissant. La vallée de Chevreuse déroulait ses méandres, ployait en inflexions douces le double feston de ses collines. Des tapis de verdure, qui étaient les prés et les moissons naissantes, semblaient jetés de toutes parts sur le sol, entre les crêtes encore brunes, dont les bois, çà et là, s'entr'ouvraient comme des rideaux devant les façades blanches des châteaux et des villas. Au-dessus, le ciel se creusait, d'un bleu vif, presque froid, entre le vol incessant de nuages floconneux et argentés comme de la neige.

Les yeux pensifs de la jeune fille regardaient, se perdaient au loin.

Savourait-elle une émotion de beauté ? les réminiscences d'autres paysages ? la mélancolie de la solitude ? Rien ne s'en laissait lire sur sa face de volonté. Après une courte halte, elle se remettait en marche. Et l'on eût pu suivre, sous l'étoffe mince de sa jupe courte, la gymnastique agile de ses jambes nerveuses, qui paraissaient d'acier.

Deux fois, elle rencontra la route carrossable, dont les lacets embrassaient largement le coteau. La première, elle la traversa. Mais, la seconde, elle se trouva en face d'un mur, celui du parc de Beauplan.

La Victoria, qui la rejoignit, contournait ce mur sur une certaine distance, pour rencontrer enfin la grille, et revenir devant le château par de belles avenues.

Quant à la jeune Russe, elle s'arrêta devant une petite porte pleine et tira la chaînette de fer, qui fit résonner une cloche à l'intérieur. C'était pour prendre le raccourci des piétons.

Comme, à cet endroit, se trouvaient les serres, étagées sur les terrasses, face au midi, un jardinier, toujours au travail de ce côté, faisait le service de la petite porte.

Cet homme, aussitôt, vint ouvrir.

— « Bonjour, mademoiselle Tatiane, » dit-il avec un empressement qui tendait à la familiarité.

— « Bonjour, » dit-elle.

Et elle commença de gravir les degrés des terrasses. Très vite elle atteignit le terre-plein, devant la longue façade, percée de portes-fenêtres, au rez-de-chaussée. Sur le vaste dallage où ces portes s'ouvraient, on voyait des tables, des sièges de jardin, des guérites d'osier et une longue rangée d'arbustes en caisses. De cet endroit, le panorama était incomparable. Mais un air de tristesse imprégnait cette immense maison, d'où pas un bruit, pas un rire, pas un chant ou même un son de voix, ne sortait.

Cependant un domestique parut. Il était en grande livrée, habit marron à aiguillettes, culotte de panne noire, bas de soie noire et souliers à boucles. Il s'avança, et, sans regard, sans inflexion de voix, sans qu'un muscle de sa figure rasée bougeât, il prononça en anglais, comme mû par un mécanisme de phonographe :

— « Lady Maud est un peu souffrante. Elle prie mademoiselle Tatiane de vouloir bien monter jusqu'à sa chambre.

— Et où est la chambre de lady Maud ? » demanda la Russe, dans un anglais, d'ailleurs correct, mais moins aisé pour elle que le français.

— « *Her Highness's women will show you,* » prononça l'imperturbable valet.

Et il se mit en devoir de la conduire, à travers le grand vestibule, jusqu'au pied de l'escalier.

Là, un autre domestique, également en livrée, mais sans aiguillettes, monta devant elle, et, finalement, la plaça sous la direction d'une *maid*, coiffée d'un papillon de lingerie sur ses cheveux de soie jaune, et toute vêtue de noir, avec des manchettes et le petit col droit d'un blanc dur et immaculé.

Cette jeune personne, la faisant tourner par un corridor, la plaça devant une porte, puis ayant frappé, s'effaça pour la laisser entrer.

Dans la chambre une voix s'éleva :

— « Tiens, c'est vous, Tatiane. On venait de m'annoncer que la voiture était remontée vide. Alors je ne vous attendais plus.

— Je n'ai pas pris la voiture, » dit Tatiane Fédorovna Kachintzeff.

Elle s'approcha pour serrer la main qu'on lui tendait languissamment. C'était la main, — longue, fine, presque translucide, — d'une jeune fille à peu près de son âge, mais combien différente !

Lady Maud, fille de lord Arthur Meredith, duc de Carington, pair d Angleterre, — qu'elle avait à peine connu, et de la duchesse, — qu'elle n'avait jamais quittée, — offrait un exemple presque exagéré en délicatesse de la grâce féminine anglaise, dont la peinture trop excessive se voit dénigrée chez nous sous cette dénomination : un type de keepsake.

En la fadeur de ces images, nous ne découvrons pas, nous, Français, les linéaments de la vie, qui s'évoquent pour des yeux britanniques. Nos croquis outranciers de Parisiennes doivent leur produire le même effet. Mais les compatriotes de ces beautés de commande retrouvent, eux, sous la perfection convenue, le charme réel capable de les séduire.

Lady Maud, étendue sur sa chaise longue, dans une profusion de coussins, petits ou grands, carrés ou longs, tous couverts de broderies et de dentelles précieuses, paraissait d'une taille si haute et si mince, qu'on se demandait si elle tiendrait debout sans fléchir. Malgré les plis flous de sa robe d'intérieur, on distinguait que sa ceinture pouvait tenir littéralement dans les deux mains. Ses épaules paraissaient aussi effacées que ses hanches. Et elle portait, tout en haut d'un cou frêle comme celui d'une fillette, mais si élevé que cette tige de chair semblait moins élégante qu'anormale, un visage de merveilleuse poupée, menu, régulier, parfait, — trop parfait, trop menu, pour exprimer les abîmes d'une âme, et rendu plus éthéré, plus angélique, par une invraisemblable auréole de cheveux fous, de cheveux pâles, gonflés, ondulés, bouffants, — une chevelure de légende.

Lorsqu'elle redressa un peu le buste pour accueillir la jeune Russe, Maud eut un sourire qui donna quelque chose de terrestre, et, par

conséquent, de plus accessible, de plus humain, de plus doucement féminin, à sa déconcertante beauté. La poupée était tout de même une créature de vie et de chair, de souffrance, d'amour et de joie.

— « Et pourquoi n'avez-vous pas pris la voiture ? » demanda-t-elle, en anglais.

Tatiane répondit en russe :

— « Parce que j'ai deux jambes qui valent bien les quatre d'un cheval.

— Elles les valent pour vous, » s'écria Maud, éclatant de rire. « Pas pour le gagnant du Grand Prix. »

Le parler de la jeune Anglaise avait quelque chose de léger, de gazouillant, qui répondait à la fragilité de son apparence. Pas plus que son petit crâne ne semblait contenir un cerveau, ses phrases chantonnantes et dédaigneuses ne semblaient contenir une idée.

Mlle Kachintzeff reprit avec brusquerie :

— « Pourquoi plaisantez-vous, lady Maud. Vous savez bien que je méprise trop le luxe pour jamais m'en servir. »

L'Anglaise affecta d'ouvrir ses yeux encore plus que la nature ne le permettait. Et cependant leur dimension ordinaire était déjà immense pour la petite figure, au tout petit nez droit, à la petite bouche pourprée, aux étroites joues plus délicatement teintées qu'une rose de Bengale. Ces grands yeux, d'un bleu glauque d'aigue-marine, fixèrent un moment Tatiane.

Celle-ci venait d'attirer près de la chaise longue, non pas une confortable bergère, comme il y en avait dans la chambre, mais un simple pouf, et s'y était assise.

À côté de cette fleur de l'aristocratie anglaise qu'était lady Maud, près de cette quintessence de grâce, Mlle Kachintzeff apparaissait, au premier coup d'œil, comme un échantillon plus rude et mal venu de l'espèce féminine. Cependant un observateur sagace eût vite modifié cette rapide impression de contraste. D'abord l'excessive minceur, l'espèce d'immatérialité de Maud, pouvait ne pas plaire. La nerveuse robustesse de Tatiane, ce corps dont on devinait les belles lignes pleines et pures sous le méchant costume, mal coupé, mal fait, lui aurait attiré des suffrages

masculins. Puis le type accentué de la Russe, l'intensité magnétique de son regard, l'ardeur un peu sauvage de cette face, plutôt caractéristique d'une race que vraiment laide et irrégulière, lui créait une séduction bizarre, à laquelle on pouvait rester insensible, mais dont on ne se dégageait guère quand une fois on l'avait subie.

Elle soutint, avec une ombre de sourire condescendant, le regard sans pénétration de lady Maud, mais elle eut un éclat de gaieté, très juvénile, très franc, quand celle-ci lui dit en secouant son auréole, où les pâles ondulations frissonnèrent :

— « Oh ! je sais, Tatiane Fédorovna, que vous êtes une dangereuse nihiliste.

— Si vous le savez, » riposta l'autre en riant, « pourquoi me laissez-vous venir dans ce château, où votre morgue britannique, la profusion de votre faste et la platitude de votre domesticité, doivent mettre mon nihilisme à une fameuse épreuve.

— Il faut bien que j'apprenne le russe !... » soupira la jeune Anglaise, avec une résignation gentiment comique.

— « Vous ne vous y exercez guère, » reprit son professeur sur le même ton plaisant. « Vous n'en avez pas encore dit un seul mot.

— Et je n'en dirai pas un seul mot aujourd'hui. J'ai bien autre chose à faire ! » déclara péremptoirement lady Maud.

En même temps, elle se redressait avec nervosité, tapotant ses coussins, dont elle envoya promener quelques-uns sur le tapis.

— « Vous auriez dû me prévenir. Je ne serais pas venue inutilement. Je n'ai pas de temps à perdre, » dit assez sèchement Mlle Kachintzeff.

— « Qu'est-ce que cela fait, si la leçon vous est comptée ?

— Oh ! lady Maud, vous n'êtes pas à une impertinence près. Mais vous savez bien que je n'accepterai pas la rétribution d'une leçon que je n'aurai pas donnée.

— *I was awfully wrong. I beg your pardon,* » s'écria vivement la jeune Anglaise.

Et elle ajouta aussitôt, s'efforçant de mettre bout à bout les quelques mots qu'elle savait de russe :

— « Mais j'ai besoin de vous. Tatiane, je vous attendais avec impatience. J'ai besoin de vous beaucoup plus que pour une leçon. »

En l'entendant s'exprimer tant bien que mal dans la langue qu'elle lui enseignait, Mlle Kachintzeff, après un mouvement de départ, se réinstalla sur son pouf.

— « Si vous parlez russe, Maud, je serai à votre disposition. Sinon, je serai forcée de vous quitter. Lady Carington, votre mère, m'a engagée pour vous donner des leçons de russe — pas pour autre chose. Je n'ai rien d'autre à faire ici. »

Lady Maud élargit encore ses larges yeux pour la considérer. Mais, cette fois, les prunelles d'aigue-marine se voilèrent d'une brume qui ressemblait à des larmes :

— « Vous n'êtes donc pas un peu mon amie, Tatiane Fédorovna ? »

Elle la nommait ainsi en bonne élève. Car son professeur lui avait expliqué qu'en parlant russe, il faut appeler les gens par leur nom de baptême, suivi du nom de baptême de leur père, avec la finale « vna » ou « vitch » , qui veut dire « fille de » ou « fils de... » . Ainsi Tatiane Fédorovna signifiait : « Tatiane, fille de Fédor. » Et si elle eût parlé au tsar, la fière Anglaise n'eût pas manqué de l'appeler : « Nicolas Alexandrévitch » , puisque Nicolas II est le fils d'Alexandre III.

Mlle Kachintzeff sentit son cœur s'amollir un peu quand elle vit, dans les beaux yeux, à l'expression encore enfantine, ces deux larmes, que l'orgueil retenait à peine de déborder. Cependant elle répondit, quoique très doucement :

— « Mais non, lady Maud, je ne suis pas votre amie. Comment pourrais-je être votre amie ?

— Voyons, » dit l'Anglaise, « je vais avoir vingt ans, et vous venez seulement de les dépasser.

— Qu'est-ce que l'âge, en amitié ?

— Beaucoup. Nous devons sentir tant de choses de la même façon.

— Lesquelles, par exemple ? » demanda la terrible logicienne.

— « Mais... » (la fille de lady Carington hésita. Son mignon visage devint tout rose, jusque sous les cascades de cheveux pâles). « Mais... » répéta-t-elle... « l'amour. »

Un sourire intraduisible illumina le visage de la jeune Russe. Il y avait quelque chose d'héroïque et de mystérieux dans ce sourire. Et quelque chose aussi de splendide scintilla sourdement au fond de ses yeux. À cette minute, elle fut belle. Mais sa voix tranquille, sans une vibration de plus, fit entendre :

— « Non, lady Maud, je ne crois pas que nous sentions l'amour de la même façon. »

Ses paupières si longues s'abaissèrent, palpitèrent, comme si une image passait. Quelle image !... Si la délicate Anglaise l'avait entrevue, qui aurait pu dire sa stupeur !

— « Ma chère Tatiane... » reprit-elle avec une inflexion de câlinerie enfantine. Puis, s'interrompant aussitôt : — « Quel est le diminutif tendre pour « Tatiane », en russe ? Tatianetta ? Tatianina ?...

— Tanioucha, » dit l'étrangère, qui crut entendre dans sa propre voix un écho de voix caressantes. Ah ! de si chères voix !... qui ne l'appelleraient plus ainsi.

— « Eh bien, Tanioucha... »

L'accent gazouillant mit un charme à cette appellation mignarde. Mlle Kachintzeff sourit, se rapprocha, captivée.

— « Je vous en supplie, Tanioucha, laissez-moi vous dire, — en anglais, — car, en russe, je n'en sortirais pas ! — laissez-moi vous dire pourquoi je suis triste aujourd'hui... malade... pourquoi vous m'avez trouvée sur cette chaise longue, étendue comme une infirme, comme ma pauvre maman avec ses douleurs... J'ai cru y mourir depuis ce matin. Ah ! Tanioucha, je hais la vie ! »

De cette créature si jeune, fine comme une idole, et entourée de tout le faste d'une idole, une telle exclamation paraissait dénuée de sens et de sincérité. La gravité russe y répondit toutefois.

— « Vous ne pouvez pas haïr la vie, Maud. La vie n'existe pour vous que parce que vous vivez. Autant dire que vous vous haïssez vous-même, — ce qui ne signifierait rien.

— Vous êtes inouïe, Tanioucha. Est-ce qu'elles sont toutes comme vous, les jeunes filles russes ?

— Pas toutes... Un grand nombre. Mais il y en a aussi dans votre genre.

— Dans mon genre... Hum !... Ne définissez pas, » dit la frivole fille, en clignant ses yeux trop grands et trop clairs, où brilla une étincelle d'esprit. « Écoutez. Vous savez que je suis fiancée ?

— Je sais que vous êtes fiancée à un de mes compatriotes. C'est pour cela que madame votre mère, à qui l'on m'a fait l'honneur de me recommander, m'a chargée de vous apprendre le russe.

— Eh bien, je tremble que vous n'ayez pas à me l'apprendre longtemps. C'est pour cela que j'y apporte aujourd'hui si peu de zèle. Mais si ma mère s'oppose à mon mariage, il arrivera ceci : ou je me tuerai, ou je me ferai enlever.

— Il vaudrait mieux vous faire enlever, » dit Tatiane.

— « Vous ne plaisantez pas ? Vous, si sage !

— La sagesse consiste dans la liberté.

— Écoutez ma nihiliste !...

— Croyez-vous, » dit Tatiane, « que je demande à personne — pas plus à mes parents qu'à d'autres — si je dois aimer ou fermer mon cœur, me marier ou vivre librement dans l'amour, me refuser ou me donner ? Ceci ne regarde que moi.

—Je suis fille de lord Carington, » dit Maud avec une charmante fierté. « Ce que je fais regarde mille années d'ancêtres qui ont porté ce nom.

— Et moi, » rétorqua la Russe, « je suis fille d'un homme qui est mort aux mines, en Sibérie. Ce que je fais regarde mille ans à venir de générations humaines, à qui je dois de proclamer le droit dont elles jouiront enfin. »

Les yeux sans pensée de Maud s'effarèrent.

— « Vous me faites peur. Laissons. Aussi bien, j'espère que mes fiançailles ne seront pas rompues. Cela dépend un peu de vous.

— De moi !...

— Oui. Vous devez connaître les grandes familles de votre pays.

— Guère.

— Enfin, puisque l'histoire qu'on a racontée à maman est, à ce qu'on assure, de notoriété publique à Pétersbourg, vous en savez peut être quelque chose. Il serait bien étonnant que vous ne pussiez pas m'aider, soit à la démolir, soit à trouver une contre-partie, des arguments de discussion... que sais-je ? Tanioucha, j'ai tellement compté sur vous !

— Mais que puis-je ?... Expliquez-vous, » s'écria la Russe.

— « Je ne vous ai jamais dit le nom de mon fiancé ?

— Jamais. Et pourquoi me l'auriez-vous dit, lady Maud ? Que suis-je pour vous, en dehors de cette leçon quotidienne ? Et depuis quand ?... Pas même un mois.

— Vous ne l'avez pas encore rencontré, mon fiancé ? En venant ici, ou en me quittant.

— Rencontré !... »

On aurait dit qu'un choc soudain coupait la respiration à Mlle Kachintzeff. Cependant elle se reprit, et demanda :

— « Je le croyais absent, dans le Midi, sur la Riviera, où, il me semble, vous avez fait sa connaissance ?

— Il vous semble très bien. Nous nous sommes connus, cet hiver, à Cannes. Mais vous pensez qu'il n'y est pas resté pour son plaisir du moment que nous avions quitté. En ce moment, mon fiancé est à Paris. Et déjà, à plusieurs reprises, il est venu ici nous rendre ses devoirs.

— Ah ! » fit Tatiane.

Et Maud eût pu la voir pâlir, si les beaux yeux de l'Anglaise avaient été capables d'observer les nuances.

— « Je vais d’abord vous dire ce qu’on a raconté à ma mère, » poursuivit-elle. « Nous verrons si c’est une aventure qui a fait tant de bruit, et si vous y adaptez les noms des personnages. Maman a reçu une lettre ce matin, d’un ami qui habite la Russie, et en qui elle a toute confiance. Elle me l’a lue. Puis elle m’a déclaré que si j’étais une vraie Carington, je briserais mes projets de mariage. Et pour ne pas entendre ce que j’essayais de lui répondre, elle s’est enfermée chez elle. Voilà où nous en sommes.

— Que disait la lettre ? » demanda Tatiane.

— « Que mon fiancé doit son titre et toute sa fortune à la disgrâce de son frère ainé. Ce frère aurait épousé une danseuse française. À cause de cela, comme la famille touche de près au trône, le tsar, irrité d’une pareille mésalliance, aurait exilé le héros du roman et l’aurait déclaré déchu de ses droits héréditaires. Le titre et les domaines auraient passé au cadet, celui dont je dois être la femme. Eh bien, même si c’est vrai... qu’y a-t-il de si terrible ? Mais lady Arthur déclare qu’elle m’empêchera d’entrer dans une famille où je me trouverais alliée avec une danseuse, et où je profiterais d’une spoliation, — cette spoliation fût-elle décrétée par la volonté impériale.

— Sur ce point, lady Arthur peut être rassurée, » prononça Tatiane. Et sa voix, changée, tremblait légèrement. — « Oui, » reprit-elle, « il n'y a plus spoliation, mais succession régulière. Ce qu’on a révélé à lady Carington était entièrement vrai il y a quelques années. Mais, depuis, des incidents nouveaux sont survenus, — que le correspondant de madame votre mère ignore, ou a ses raisons pour celer.

— Vous savez donc ?... Oh ! est-ce possible ?... Dites vite !... » haleta Maud, qui, malgré sa double réserve d’aristocrate et d’Anglaise, quittait l’appui de ses coussins et dressait un buste frémissant, une main étendue vers Tatiane.

Celle-ci, depuis un instant, avait cessé de s’exprimer en russe. Car son élève, bien qu’elle comprit mieux qu’elle ne parlât, eût risqué de ne pas tout saisir. La petite difficulté de trouver les mots justes en anglais ralentit encore le débit de Mlle Kachintzeff et y ajouta une singulière gravité.

— « Voici, » poursuivit-elle. « Il y a quelques années, au moment de notre guerre contre les Japonais, le prince Dimitri Omiroff... » (elle s'interrompit à ce nom, tant fut impressionnant le sursaut qui secoua lady Maud) « le prince Dimitri Omiroff, laissant à Paris sa femme, — cette danseuse qui lui avait attiré la disgrâce impériale, — s'en alla en Orient prendre du service dans notre armée. Je crois qu'il se fit embaucher sous un nom d'emprunt, sans aucun des grades auxquels il avait droit avant son roman malencontreux. Mais vous pensez bien que son secret perça. D'ailleurs, il se distingua par des actions d'une grande bravoure. J'ignore les détails. Je sais seulement, — et de cela je suis sûre, — que le tsar apprit des exploits tellement héroïques accomplis par ce Dimitri, qu'il lui restitua son titre et ses biens. Toutefois, ce chef de la famille des Omiroff n'avait décidément pas de chance, car il fut tué avant la fin de la guerre. Son frère Boris hérita donc tout à fait régulièrement, et sans substitution, de son énorme patrimoine. Je crois, d'ailleurs, qu'aucune substitution ne l'en avait jamais rendu possesseur. Quant au titre de prince, tous les membres d'une même famille le portent également, chez nous. »

Il y eut un silence.

Malgré la satisfaction que cet éclaircissement devait causer à la jeune Anglaise, elle demeurait pensive, les yeux fixés sur Tatiane, avec toute l'intensité d'observation qu'elle y pouvait mettre. Pourquoi l'étudiante russe lui avait-elle dit ces choses, plutôt rassurantes, avec ce ton lugubre ? Pourquoi son visage, qui n'offrait de beauté que dans l'expression, prenait-il, justement, une sorte de beauté bien imprévue, pétrie de résolution, de haine, et d'une étincelante dureté ?

— « Le prince Boris Omiroff est mon fiancé, » prononça enfin lady Maud.

Mlle Kachintzeff n'eut qu'un mouvement de tête signifiant :

« Bien entendu. Je l'avais deviné. »

Devant cette attitude, soudain glaciale et fermée, une espèce de révolte orgueilleuse secoua l'Anglaise. Elle raidit ses minces épaules, sa longue taille, haussa son cou de cygne, et dit avec une indicible hauteur :

— « Je l'aime. »

La physionomie de Tatiane se fit impénétrable, morne. Les longues paupières bridées, les paupières slaves, s'abaissèrent.

L'autre jeune fille brûlait de la faire encore parler. Mais, devant le changement survenu chez l'étudiante, elle n'osait pas. La fierté, une crainte secrète, la retenaient. Cependant, après quelques minutes oppressées et muettes, Maud demanda :

— « Et la danseuse ? Qu'est-elle devenue ? Vit-elle encore ?

— Je l'ignore, » dit Tatiane.

— « Ose-t-elle porter le titre de princesse Omiroff ?

— C'est le sien, » riposta vivement l'étudiante, « puisque son mari le lui laissa sans restriction.

— Les Omiroff sont alliés au tsar. Votre « petit père » , comme vous l'appelez, dont la volonté est absolue, aurait pu interdire à cette ballerine de déshonorer un pareil nom — un nom qui sera le mien, » ajouta lady Maud.

En même temps, elle se levait. Son long corps souple se déploya, d'une telle allure, que sa minceur exagérée, presque disgracieuse, apparut d'une élégance, d'une noblesse incomparables

Mlle Kachintzeff lui dit :

— « Vous oubliez que cette ballerine, qui est sans conteste, princesse Dimitri Omiroff, comme vous serez princesse Boris Omiroff, appartient à la nationalité française. En France, il n'y a pas de volonté absolue qui tienne contre le droit des gens.

— Oh !... croyez-vous ? » fit l'Anglaise, nonchalamment.

Le vide céleste de ses immenses yeux s'emplissait maintenant d'une expression distincte : une méfiance agressive, dédaigneuse, mêlée d'une irritation d'enfant dont on contrarie les caprices.

— « Décidément, » reprit-elle avec la plus dure sécheresse, « je crois que vos idées sont bien encombrantes pour donner des leçons de russe.

— Aussi vous me permettrez d'interrompre les nôtres, lady Maud.

— Il semblerait que ma confidence vous ait faite mon ennemie.

— Ne pressentais-je pas tout à l'heure qu'il ne peut y avoir d'amitié entre nous ?

— Je ne me doutais pas que vous y mettiez de la haine.

— C'est pour n'en pas mettre que je vous dis adieu.

— Eh ! allez-vous-en donc !... » cria l'enfant gâtée, avec un tremblement d'émotion qui atténuait sa soudaine violence.

Pour ne pas céder à cette émotion, — faiblesse indigne de sa race et de son rang, — elle sortit de la chambre, précipitamment, comme en fuite.

Tatiane regarda onduler, glisser, disparaître, la fine silhouette, tout ennuagée de linon, de dentelles, de mousseline de soie. Un observateur eût attendu de cette pauvre fille, brusquement congédiée, consciente d'être supérieure à l'autre, bourrée de pensées et de science, déjà rompue aux luttes de la vie, un geste d'irritation contre l'insolence de la richesse et du bonheur, une exclamation d'envie adressée au privilège formidable que représentait l'existence d'une lady Maud Carington. Ce fut tout autre chose qui s'échappa du cœur et des lèvres de la jeune Russe. Une pitié pleine de mélancolie se peignit sur son visage. Et, les yeux fixés sur cette porte que son élève de naguère venait de refermer, elle murmura, hochant la tête :

— « Pauvre petite ! »

Des réflexions plus sombres l'assaillirent.

— « Boris Omiroff... Boris Omiroff... » répéta-t-elle.

Cependant il lui fallait quitter cette maison, où elle avait résolu — même avant de s'être entendu signifier si brusquement son congé — de ne jamais revenir. Elle sortit de la chambre, suivit un corridor, et arriva sur un grand palier d'escalier, où se tenait un laquais.

L'homme se leva.

— « Pourrais-je voir lady Carington ? » lui demanda-t-elle.

— « J'ai peur que non. Sa Grâce a interdit qu'on la dérangeât. »

Devant la perplexité visible de l'étrangère, le domestique ajouta, dans un susurrement confidentiel :

— « Je crois qu'elle a ses douleurs, vous savez. »

Tatiane savait seulement qu'à certains jours, en arrivant au château, elle se sentait enveloppée par une atmosphère de silence et de crainte : les gens glissaient comme des ombres, les voix semblaient passer à travers de la ouate, et Maud, accourue à cheval du fond du parc, sautait à terre pour l'entraîner à pied dans les avenues, en lui disant :

— « Je ne pourrais pas rentrer. Toute la maison empoisonne l'éther. Ma mère a ses douleurs. »

Aujourd'hui, on ne percevait nulle trace d'éther, et Mlle Kachintzeff connaissait la cause, toute morale, pour laquelle lady Carington se condamnait à la réclusion.

Prenant un carnet et un crayon dans son petit sac de maroquin, — son seul vestige d'élégance, un cadeau de Maud, précisément, — Tatiane écrivit, en français :

« Madame,

« Je souhaitais vous faire mes adieux, car je n'aurai plus désormais le plaisir d'enseigner le russe à lady Maud. Si vous avez souci du bonheur de votre fille, persistez dans votre opposition à son mariage.

« T. KACHINTZEFF. »

— « Faites parvenir ceci à la duchesse, » dit-elle après avoir détaché et plié le feuillet.

— « Je vais essayer, par sa première femme de chambre, » promit le valet de pied avec complaisance.

Tatiane était déjà dehors, et se dirigeait vers les escaliers des terrasses, lorsqu'elle entendit une course derrière elle. Quelqu'un la rappelait :

— « Mademoiselle !... »

Comme elle s'arrêtait, le domestique à qui elle avait remis le billet la rejoignit :

— « Sa Grâce lady Arthur demande que Mademoiselle veuille bien revenir lui parler. »

« Sa Grâce... » Le titre de respect attribué à la duchesse parut à la jeune libertaire slave plus dérisoire que jamais, lorsque, de laquais en femmes de chambre, elle fut à la longue introduite en présence de la noble dame. Lady Carington était la caricature de sa fille. La sveltesse excessive de Maud devenait chez elle une maigreur effrayante. Plus haute encore de taille, elle avait le même long cou, mais tout en cordes sèches, que dissimulait mal une grosse ruche de valenciennes. Le visage, qui n'avait jamais eu de beauté, s'éclairait des mêmes yeux. Mais combien différents d'expression ! Les prunelles d'un bleu glauque y luisaient d'intelligence et de dure volonté. La similitude apparaissait aussi dans la coiffure : légère et vaste auréole de cheveux ondés. Seulement ceux-ci étaient teints — une flamboyante nuance cuivre rouge. Leur éclat soulignait les ravages de la peau fanée — cette peau d Anglaise, d'une fraîcheur si merveilleuse et si peu durable. Lady Carington n'avait pas l'air vieux, mais l'air artificiel et usé. Seulement cette laideur, cette longue taille, cette intelligence, tout cela se dressait d'une hauteur d'enfer.

Elle accueillit la pauvre maîtresse de russe avec un air écrasant, et ne lui proposa même pas de s'asseoir.

Tatiane remarqua que « Sa Grâce » ne semblait affligée d'aucune espèce de rhumatisme ou de goutte. Elle avait dû expédier une correspondance formidable. Un monceau de lettres fermées et déjà timbrées s'empilaient sur le bureau à cylindre — un meuble ancien et précieux — où elle s'accoudait.

— « Que signifie ?... » questionna la duchesse.

Et elle envoya la plus méprisante pichenette au petit papier — le mot de Tatiane resté ouvert auprès d'elle.

— « Rien, madame, si vous voulez, » riposta la Russe, avec autant d'orgueil — quoiqu'un orgueil différent.

— « Vous vous permettez, mademoiselle, de me donner des avis sur le mariage, vraisemblable ou non, de lady Maud ? »

Mlle Kachintzeff se tut.

— « Son mariage, » reprit la grande dame, « avec le prince Boris Omiroff, un parent de votre empereur ? »

Même silence de la jeune Russe.

— « Et quel sens prétendiez-vous donner à cet avis ?

— Aucun, madame. »

L'Anglaise l'observa curieusement. Une ombre de sourire détendit sa sèche figure.

— « Voyez-vous cela ! » dit-elle. « Enfin... Vous êtes une race bizarre. Mais on trouve de la personnalité chez vous... Plus que chez ces Français...

— Ce sont les Français, madame, qui dans leur libre pays permettent à nos personnalités... »

La duchesse l'interrompit.

— « Pourquoi ma fille renonce-t-elle à ses leçons de russe ?

— C'est moi qui renonce à les lui donner.

— Est-ce possible ! » s'exclama lady Carington stupéfaite. « Et la raison, je vous prie ?

— Permettez-moi de vous la taire. »

Une espèce de fléchissement, moral autant que physique, sembla détendre l'altière personne. Sa morgue se butait contre une dignité véritable. Malgré son désir cuisant de lire dans la mystérieuse petite tête russe, elle s'avisait qu'elle venait de la fermer. L'art de la capter et de la rouvrir lui manquait, ou lui paraissait au-dessous d'elle. Et ses yeux, vainement, s'attachaient à cette figure slave, dont l'étrangeté et le secret commençaient de lui causer un malaise.

— « Soit ! » dit-elle. « Aussi bien, lady Maud n'a que faire d'apprendre le russe. Et nous allons retourner dans le Midi, que nous avons quitté avec une précipitation bien ridicule. Cette vallée de Chevreuse n'est agréable qu'en juin. Le printemps y est aussi glacial qu'à notre Carington-court, dans le Yorkshire, *bless me !*

La duchesse en avait rarement dit tant à la fois. Mais elle voulait se donner le temps d'observer Tatiane, et, peut-être, l'engager à plus d'expansion. Manœuvre inutile, soit qu'elle eût blessé la Russe, soit que celle-ci eût résolu à l'avance de ne point s'expliquer.

— « Permettez-moi de me retirer, madame, » fut la réponse qu'elle obtint.

— « À votre aise. Mon secrétaire vous fera parvenir le montant de vos cachets.

— Fort bien. Adieu, madame.

— « Lady Arthur, » pourriez-vous dire, » récrimina la noble personne, « puisque vous connaissez si bien l'anglais. »

Mais cette aigre remarque ne fut prononcée qu'au moment où Tatiane refermait sur elle la porte du petit salon. Et, tout aussitôt, l'irritation de l'Anglaise, maîtrisée d'ailleurs par les rênes rigides de la volonté, de l'atavisme et de l'éducation, se fondit dans une émotion plus forte, et tout aussi bien contenue. Le bruit d'une automobile s'arrêtant devant la terrasse, venait de lui parvenir. Lady Carington toucha un bouton électrique dissimulé dans l'écaille d'une petite tortue de bronze, posée comme un bibelot près de son écritoire. Le laquais en faction perpétuelle à sa porte parut aussitôt.

— « Andrew, voici sans doute le prince Omiroff. Descendez immédiatement. Qu'on introduise ici Son Excellence, et ne laissez entrer personne pendant que nous causerons.

— Yes, milady.

— Pas même lady Maud, vous entendez.

— Yes, milady. »

Le valet se précipita si rapidement qu'il faillit heurter Mlle Kachintzeff, arrêtée sur la dernière marche du grand escalier.

Au milieu du vestibule, un autre laquais, le majordome aux aiguillettes, débarrassait de son pardessus le visiteur qui venait d'entrer.

L'aspect de ce visiteur, sans doute, maintenait la jeune Russe immobile, et faisait briller ses yeux d'une expression fixe, tendue, ardente, dans la pâleur de son visage. Personne n'y prenait garde. Ni les domestiques, empressés obséquieusement autour du nouveau venu, ni celui-ci, qui ne l'avait pas aperçue encore.

Le prince Boris Omiroff était une espèce de géant magnifique, la splendeur du type humain. Sa taille, au-dessus peut-être de la plus haute taille normale, ne présentait pas la lourdeur massive, ni, au contraire, la gaucherie efflanquée des hommes trop grands. Les proportions de son corps apparaissaient parfaites. Sa jaquette, d'une coupe impeccable, dessinait bien ses épaules larges mais fines et l'élégance de son torse. Sa figure, à l'ovale ample, aux méplats secs, aux traits nerveux, sa moustache fauve, son regard à la fois vif et distant, semblait l'image même de la virilité, de l'intrépidité, de la fierté. Mais, par moments, un brutal mouvement de la mâchoire inférieure, une torsion cruelle de la bouche, y ajoutaient quelque chose de féroce, de presque effrayant.

Il eut soudain cette impressionnante transformation de physionomie, lorsque, approchant de l'escalier, il se trouva en face de Tatiane. Pourtant il la voyait pour la première fois. Mais la rigidité de la jeune fille, ses yeux, qui ne se détournèrent pas sous les siens, cette vision, trop connue pour lui, de la créature ascétique, brûlée par quelque vocation mystérieuse, aux cheveux courts, aux vêtements pauvres, à l'éternelle toque de fourrure, qu'est souvent l'étudiante russe, provoquèrent son agressive répulsion.

Toutefois, quand il gravit la première marche, entre elle et la rampe, sur le vaste escalier, l'entraînement de ses habitudes courtoises l'emporta, et il leva son chapeau, passant devant une femme.

Elle vit la chevelure épaisse et frisée court, d'un châtain chaud à dessous roux, sur la tête arrogante. Et, se détournant, elle sortit du château, se hâta par les degrés, le long des serres, pour joindre la route, et regagner à temps la gare, où l'attendait Delchaume.

V LE VOYAGE MORTEL

— « C’est ici, voyez-vous, monsieur, c’est à cette station, que j’ai remarqué le manège de l'homme. Il a sauté du compartiment où il était monté à Saint-Rémy, et il a rejoint madame Delchaume, dans le sien, où elle se trouvait seule. »

Ils arrivaient en gare de Bures, leur deuxième arrêt vers Paris. Mlle Kachintzeff, après s’être tout d'abord nommée, venait d’expliquer à Raymond comment elle avait découvert, sans le vouloir, la personnalité de sa femme.

Allant tous les jours à Saint-Rémy, pour la leçon de russe, elle avait plusieurs fois pris le même train que cette jeune dame. La première, toutes deux se trouvant, à Saint-Rémy, en avance pour le retour, s’étaient rapprochées, afin de lire, au crépuscule de sept heures, sous le quinquet de la petite gare. Tatiane avait un livre. Son élégante voisine, des petites revues ou brochures. Et l’étonnement de Mlle Kachintzeff fut grand de surprendre, sans l’avoir fait exprès, des titres de publications médicales. La dame s’étant levée avant elle, pour se promener sur le quai, avait jeté un feuillet de réclame thérapeutique, mêlé à ses journaux. Or, cette réclame, que ramassa Tatiane, par curiosité de voyageuse et par intérêt d’étudiante en médecine, portait encore, à demi décollé seulement, un lambeau de la bande d’adresse :

« Docteur Francine Delchaume

.....al Foy »

— « Quelle imprudence ! » murmura Raymond.

— « On ne pense pas à tout, » objecta la Russe. « Et cette dame avait les mains encombrées de papiers qui ne se repliaient pas commodément pour rentrer dans son sac. Alors elle s’est débarrassée de quelques-uns. »

Tatiane poursuivit en racontant qu'à la dernière rencontre, partie de Paris avec la doctoresse, elle avait suivi des yeux, par un attrait tout naturel, la gracieuse créature, dont l'âme, la vie, devaient avoir, malgré les différences de race et de situation, des analogies avec son âme et sa vie, à elle. Leur retour s'effectua encore par le même train. Et c'est alors qu'à la station de Bures, elle vit un homme quitter son compartiment pour aller retrouver Francine.

— « Quel homme ?... comment était-il ?... » haleta Delchaume.

— « Le prince Boris Omiroff, » dit Tatiane.

Elle eut peur d'avoir ainsi jeté le nom trop vite, sans ménagements. Fut-ce le fait de cette personnalité du rival brusquement surgie, déterminée, le nom précisé, tout le tourbillon effréné des soupçons, des pensées, des images, autour de ce nom ? fut-ce quelque voix intérieure le confirmant, le répercutant, écho sinistre ? — mais le malheureux qui l'entendit parut comme assommé. Son visage pâlit et se contracta, ses yeux vacillèrent, et il se jeta pour ainsi dire, la tête dans ses bras étendus, contre les coussins du wagon, avec une espèce de hurlement, que couvrit le bruit du train en marche.

— « Mon Dieu, » murmurait l'étudiante, émue, « je le croyais plus préparé... Ne se doutait-il donc pas ?... »

Sa froideur dégela, sa rudesse s'assouplit pour offrir quelque apaisement au désespéré. Elle se leva, lui toucha l'épaule, le rappela à lui-même, et sa voix d'étrangère, chuchotante, avec le doux chantonnement slave, apaisa un peu cette crise de furieuse douleur.

— « Mademoiselle, pardonnez... Comprenez-moi... Malgré tout... malgré tout... Je ne croyais pas... J'espérais que vous alliez me décrire un bandit vulgaire... un apache. »

L'étonnement se peignit sur la figure de Tatiane.

— « Il y a donc eu crime ?... » s'écria-t-elle.

Raymond la regarda profondément.

— « Vous, une étudiante russe, — réfugiée peut-être, — et qui serez médecin, — vous savez garder un secret ? »

Un sourire presque terrible affila cette bouche de femme.

— « Soyez-en sûr, monsieur Delchaume.

— Ma femme est morte assassinée.

— Ah ! » fit Tatiane, dans une exclamation étouffée, intraduisible. Puis, tout de suite, mettant de l'ordre dans le tragique, avec son curieux sang-froid : — « Je croyais plutôt à un suicide, après les observations que j'ai pu faire et que je vais vous dire. La mort soudaine de madame Delchaume, lorsque je la vis annoncée dans les journaux, sitôt après ce que j'avais surpris, me parut la conséquence d'un drame. Je me rappelai alors qu'au voyage d'aller, vers Saint-Rémy, je lui avais vu des paquets, des jouets, dans les mains, qui n'y étaient pas au retour. Je devinai qu'elle visitait sans doute un enfant, en nourrice, à la campagne... Et, — pardonnez-moi... — le genre de jouets, — une panoplie de petit soldat — indiquait un enfant d'au moins trois à quatre ans. Or, le mariage de la doctoresse Delchaume, d'après les articles nécrologiques...

— Ne remontait qu'à quelques mois, » dit avec fermeté Raymond, tandis que des taches pourprées couraient comme des flammes sur sa figure livide.

— « Aussi, » reprit Tatiane, « lorsque je vous aperçus, dans votre deuil, — ce deuil plus accusé encore par votre physionomie que par vos vêtements, à cette gare du Luxembourg...

— Vous me connaissiez donc ?... » demanda machinalement Delchaume.

Ce fut au tour de la Russe de rougir, — un éclair aussi... Et un instant d'hésitation. Puis elle avoua :

— « Je m'étais placée exprès sur le passage de... enfin... de votre pauvre Francine, quand vous l'avez conduite...

— Au cimetière, » fit sourdement le veuf. Il ajouta : — « Pourquoi en seriez-vous gênée ? Cette sympathie, née en deux rencontres...

— Cette sympathie seule ne m'eût pas conduite...

— Mais quel sentiment ?...

— Je voulais savoir si, parmi vos amis, derrière le cercueil, il y aurait le prince Omiroff.

— Le prince Omiroff !... »

Raymond osa, cette fois, répéter le nom. Puis, du vif de son cœur labouré, une exclamation jaillit, comme jaillit le sang d'une blessure fouillée à fond :

— « L'enfant porte un prénom russe !

— Boris ! » jeta involontairement Tatiane.

— « Non... Serge.

— Tous les Omiroff reçoivent le prénom de Serge à leur baptême, » dit l'étudiante. « Le prince actuel est Serge-Boris. Son père était Serge-Wladimir. Son frère, dont il a hérité Serge-Dimitri. Tous... Une tradition. »

Mlle Kachintzeff parlait spontanément, avec une netteté dont une autre femme se fût peut-être défendue, par délicatesse. Et, sans doute, l'âpre lutteuse qu'était cette jeune fille ignorait certaines subtilités sentimentales. Mais, dans son attitude, il y avait autre chose qu'une rude candeur. Il y avait la véhémence d'un intérêt primordial et personnel. Chaque détail qui se fixait semblait correspondre à des prévisions intimes, et elle le confirmait fortement, comme pour elle-même, trop absorbée par des préoccupations dominatrices pour ménager l'homme qui, devant elle, souffrait de tout, et par toute sa sensibilité, autant qu'on peut souffrir.

Lorsqu'elle émit ce renseignement, à propos du prénom de Serge, elle ne distinguait plus très bien les traits de Raymond Delchaume. Il était huit heures. Le crépuscule de mai coulait dans le compartiment ses ombres, à chaque minute épaissies. On n'allumerait les lampes qu'à la correspondance de Ceinture, en vue des tunnels. Tatiane ne fut donc point arrêtée par le spectacle de cette pauvre figure de martyrisé, où l'orgueil masculin défaillait dans un frémissement de larmes. Elles ne coulaient pas, les larmes. Mais combien pire... cette grimace tressaillante d'enfant qui va pleurer, avec les yeux brûlants et secs. Raymond se rappelait le mot de la nourrice : « Serge... le nom le plus cher pour celle qui l'a mis au monde. » Naturellement !... le nom du père !... le plus précieux, le plus caractéristique, le nom porté par tous les mâles de cette altière famille des

Omiroff — et que le mâle illégitime porterait comme les autres, pour affirmer le lien... le lien d'amour. « Serge... le nom le plus cher pour celle qui l'a mis au monde. » Arracher cette phrase de sa mémoire, comme on arrache d'une blessure l'arme empoisonnée !... « Francine... ma Francine !... » sanglotait l'âme de Delchaume. Il poussa un cri enragé :

— « Et j'ai dit qu'il serait mon fils !... Jamais !... jamais !... Le bâtard d'une de ces brutes... d'un de ces sauvages despotiques... »

Il suffoquait. Il reprit haleine pour achever :

— « D'ailleurs, il me faut les mains libres pour exterminer le père... Je le trouverai... Je lui casserai la figure... Il faudra bien qu'il se batte avec moi, tout prince et tout Omiroff qu'il est ! »

— « Oh ! » soupira Tatiane, « nous arrivons. Voici Paris. Et j'ai encore tant à vous dire !...

— Êtes-vous attendue ? » demanda le docteur.

Elle secoua la tête.

— « Moi non plus. Voulez-vous être assez bonne ?... » Il réfléchissait, perplexe. — « Je ne puis vous emmener chez moi … »

En effet... les convenances... Il fallait bien y songer pour les autres, par respect pour la morte. Car pour eux-mêmes... Leurs âmes palpitaient dans un cercle d'enfer, où les convenances importaient peu.

— « Moi non plus, » murmura la jeune Russe, je ne puis vous emmener chez moi.

— Oh ! mademoiselle... »

Du geste, il se défendit même d'y avoir pensé. Mais Mlle Kachintzeff dit tranquillement :

— « Pas pour la raison que vous croyez. Seulement, chez moi, on n'est jamais seul. Nous n'avons qu'une chambre et que deux lits pour quatre étudiantes. Alors il y en a toujours deux qui dorment pendant que les autres travaillent. Et c'est rare qu'une de nous soit dehors, comme je le suis maintenant — sauf à l'heure des cours. »

Delchaume tendit vers elle son visage, maigri et fiévreux de chagrin.

— « Mademoiselle, je devine que vous souffrez, que vous avez souffert… Vous me paraissez armée d'un courage indomptable. Et cependant vous êtes une femme. Je ne dois pas être plus lâche que vous. Je me crois bien malheureux. Mais j'ai des devoirs à remplir, et que je ne discerne pas bien encore. Je veux me reprendre. Je veux pouvoir compter sur toute ma force. Consentirez-vous à m'y aider ? »

Pensive, elle l'écoutait. Sous l'électricité, qui brillait maintenant, ses yeux élargis scintillèrent.

— « Savez-vous, monsieur, une chose étrange ? C'est que vos devoirs, comme vous dites, pourraient avoir quelque rapport avec les miens.

— Voulez-vous être mon amie, mademoiselle Tatiane ?... l'amie d'un pauvre garçon... »

Il n'acheva pas. Elle se dressait.

— « Non, pas d'un pauvre garçon ! » s'écria-t-elle. « On n'est pas un pauvre garçon quand on est jeune, plein de force, et qu'on a une mission de justice à remplir. » Sa voix, ses yeux, prirent une douceur soudaine. Sa main se tendit : — « Vous pouvez compter sur l'amitié de Tatiane Fédorovna Kachintzeff, » déclara-t-elle.

L'arrêt du train suivit ces paroles.

« Ah ! » s'écria la jeune fille. « Nous ne sommes qu'à Denfert-Rochereau. En plein quartier russe. Descendons. Je vous dirai pourquoi. »

Quand ils eurent remonté les degrés, et qu'il aperçurent, au milieu de la place, le grand lion tout noir contre le dernier reflet du couchant, Tatiane reprit :

— « C'est plein de mes compatriotes, par ici... la Glacière... Montrouge. Venez avec moi jusqu'à l'un de nos restaurants, à deux pas. Il y a une petite salle séparée, où le patron nous mettra.

— Vous ne craignez pas ?...

— De me compromettre ?... Y pensez-vous ! Une idée française, cela. C'est la misère de votre race que deux libres créatures humaines ne puissent être vues ensemble, quand elles ne sont pas du même sexe, — et encore ! — sans recevoir la boue des propos vils. On sait, parmi nous ce qu'est Tatiane

Kachintzeff, et à qui son cœur appartient. Quant à vous... qui vous connait dans notre milieu ?

— Oh ! moi... » fit Delchaume.

Ils arrivaient devant une modeste boutique qui portait en grosses lettres, à son fronton, ces mots :

RESTAURANT RUSSE

Et, sur le panneau, entre les deux fenêtres de la devanture :

VINS, CAFÉ, BIÈRE, LIQUEURS

Le gaz, qui brûlait à l'intérieur, éclairait, entre les rideaux blancs et les vitres, quelques vases de fleurs, des coupes de fruits secs et des petits pots de crème, comme on en voit aux plus modestes crémeries parisiennes. Mais, ce qu'on ne voit pas dans nos crémeries, et qui s'étalait dans les intervalles, c'était d'humbles bibelots de la patrie lointaine : des petites boites en laque sombre, au couvercle desquelles, peints de couleurs vives et comme métallisées, des gens, couverts de houppelandes écarlates et de fourrures, se carrent dans des traîneaux qu'enlèvent trois chevaux fougueux sur un chemin de neige ; des icônes saintes ; des calendriers, des agendas, avec la division grégorienne de l'année et les caractères de l'alphabet russe.

Mlle Kachintzeff tourna le bec de cane, poussa la porte.

La salle était pleine, et pourtant silencieuse. Le long des tables dépourvues de nappes, des hommes, des femmes, la plupart jeunes, à mises d'ouvriers ou d'employés économes, mangeaient en lisant des journaux, en devisant à voix basse.

Parmi eux circulait un garçon, vêtu de la blouse sanglée à la taille, des culottes bouffantes et des chaussures hautes, qui sont la tenue traditionnelle des moujicks.

Tatiane dit quelques mots, dans leur langue, à ce garçon, qui la dirigea, ainsi que son compagnon, vers un étroit escalier en colimaçon, au fond de la salle.

À peine quelques têtes se tournèrent sur leur passage, montrant des physionomies douces, vite éclairées d'un sourire, à la rencontre du regard de Tatiane. Aucune marque de curiosité. De l'insouciance, du fatalisme, du rêve, sur ces figures, où s'inscrivait le mystère de la race profonde. Ils étaient là, un petit groupe d'êtres, aussi loin de l'immense Paris, qui les étreignait cependant, que l'Oural aux flots plombés, aux rivages de désolation et de solitude, est loin de la Seine.

À quoi pensaient-ils, à quel idéal de miracle, en plongeant leur cuiller d'étain dans l'insipide potage emplissant les assiettes grossières ? Presque tous, à côté de leur pauvre couvert, avaient une brochure, un livre, et dévoraient les pages avec une fringale intellectuelle plus intense que les réclamations de leur estomac mal satisfait. La superstition de l'idée écrite, de la science livresque, des théories déclamatoires, leur donnait cette expression un peu hallucinée quand ils levaient leur tête ivre de mots.

Delchaume garda l'image d'une face large, énergique, à la moustache épaisse, au front vaste, sous un béret repoussé en arrière, et qu'on aurait pu prendre pour la claire figure d'un ouvrier français, n'était l'inquiétante illumination des yeux pâles, des yeux d'enfant visionnaire dans ce masque viril, et le blond si spécial de la chair et des cheveux, ce blond touranien, égal, mat, sans aucune fluidité d'argent, d'or ou de cuivre.

Dans la petite salle du premier étage, le garçon moujick leur servit du thé dans des verres, avec des tranches de citron.

Delchaume voulut faire diner sa compagne. Celle-ci n'accepta que deux œufs durs. Et encore oublia-t-elle de les manger, tant qu'elle n'eut pas achevé ce qu'elle avait à dire.

— « Essayez de ne pas m'interrompre, » demanda-t-elle à Raymond. « Vous me poserez ensuite toutes les questions que vous voudrez. Mais je dois vous apprendre ce que je sais, et comment je le sais. Quand j'aperçus Boris Omiroff qui montait dans le compartiment de madame Delchaume, je crus comprendre une chose qui m'avait fort intriguée. En effet, à deux ou trois reprises, depuis que je me rendais quotidiennement dans la vallée de

Chevreuse, j'avais reconnu cet homme, tandis qu'il passait à pied ou en auto, ou même qu'il descendait du train, à Saint-Rémy. Du moins, je le reconnaissais maintenant. Car, jusqu'alors, je ne pouvais admettre pareille coïncidence. Et, ne l'ayant point croisé d'assez près, je me croyais le jouet d'une ressemblance, ou la victime d'une idée fixe.

— Une idée fixe ?... Le prince Omiroff ?... Pourquoi ? »

Tatiane eut un coup d'œil rappelant à son interlocuteur le pacte de silence. Il se tut.

— « C'était bien lui, » reprit la jeune fille. « Et maintenant, je découvrais qu'il venait dans cette campagne pour y rencontrer une femme… Peut-être aussi pour l'enfant... Et, par prudence, parce que cette femme était mariée, il ne montait pas en même temps qu'elle en wagon, mais la rejoignait en cours de route. Voici ce que je supposai, jusqu'à ce qu'aujourd'hui même, tout à l'heure, cette donnée se soit compliquée d'une autre, si extraordinaire, si peu d'accord avec la première, que j'en suis vraiment déconcertée. Suivez-moi mot à mot. Puis, nous chercherons à démêler cette énigme. J'y ai autant d'intérêt que vous-même.

— Vous ?... Un intérêt... égal au mien !... Comment ?... » ne put s'empêcher de crier Raymond, dans sa stupeur.

Tatiane oubliant elle-même sa consigne, lui répliqua immédiatement :

— « Ne disons pas un intérêt. Disons : une haine. Et alors vous comprendrez. Cet homme, ce Boris Omiroff, dont le seul nom, désormais, éveille en vous la férocité des représailles, de la vengeance, du sang à répandre... je lui veux plus de mal que vous ne pouvez lui en vouloir !... Si vous le haïssez, qu'est-ce que je dirai, moi ? Le verbe « haïr » est trop doux pour exprimer ce que je ressens à son égard. »

Si les paroles étaient impuissantes à traduire ses sentiments, la physionomie de l'étrange fille y suppléait. Son visage revêtait 1a beauté farouche, tragique, dont il s'était illuminé par éclairs, durant la conversation avec Maud.

Delchaume sentit s'amoindrir son épreuve devant cette figure, évocatrice de malheurs plus sombres et de revanches terrifiantes.

— « Quel est le sujet de votre haine, mademoiselle ?

— Mes lèvres se refuseraient à le formuler, » dit-elle, devenant livide. Un tremblement la secoua tout entière. Elle mordit ses poings, exhala un gémissement de fureur. Ce fut si sauvage que Delchaume en frissonna.

— « Pardonnez ma question, » reprit-il en lui tendant la main d'un geste affectueux.

Elle la serra, cette main, mais sans effusion de sensiblerie, — nerveusement, brièvement, — en homme.

— « Écoutez, » poursuivit-elle après un court silence, « ce que j'ai appris aujourd'hui. Vous y trouverez peut-être... comment dirai-je ? une indication... un soulagement... » Elle hésitait. Que c'était difficile à exprimer ! même pour elle, dont la franchise dédaignait les nuances. — « Enfin... il y a là comme une preuve de ceci : quelles qu'aient été les relations entre Boris Omiroff et votre femme, ces relations n'avaient plus aucun caractère d'intimité. » Et Tatiane ajouta très vite, pour épargner ce malheureux, courbé de souffrance, de honte : — « Le prince Omiroff est fiancé à lady Maud Carington, la jeune Anglaise à qui je donnais des leçons de russe. C'est pour elle qu'il allait à Saint-Rémy. Il se rendait au château de Beauplan. Je m'en serais doutée plus tôt, si je n'avais été persuadée à tort que le fiancé de mon élève n'avait pas quitté Cannes. »

Le docteur, celte fois, resta muet, dans l'étonnement, dans le progressif éveil de mille pensées.

Par une discrétion instinctive, Tatiane n'appuya pas, parla d'elle-même, sachant qu'il serait incapable de l'écouter durant quelques minutes, et ne voulant pas toutefois lui imposer la gêne du silence.

— « Je ne retournerai pas à Saint-Rémy, » expliqua-t-elle. « J'ai dit adieu à lady Maud. Je n'aurais pu, sans duplicité, sans trahison, garder aucun rapport avec la fiancée de Boris Omiroff. Elle me témoignait de l'amitié. Qui sait si son innocente figure, à côté de... l'autre, n'eût pas un jour désarmé ma haine ? Je ne veux plus la connaître... Je veux l'oublier. Malheur à elle si elle persiste à vouloir être la femme d'un tel homme !

En achevant cette phrase, Mlle Kachintzeff put s'assurer qu'en effet Delchaume ne l'avait pas suivie, car il leva un front lourd, des yeux troubles, pour s'écrier :

— « Mais enfin, c'est invraisemblable, impossible ! Ce fiancé, laissant la jeune fille à qui il doit donner son nom — et quelle jeune fille, de quelle intolérante fierté !... dans le voisinage immédiat d'un enfant naturel, d'une maitresse (ah ! oui, disons les mots), et qui se partagerait, allant de l'une à l'autre !... dans un village !... Songez donc... Un prince, dans ce village... La curiosité des gens !... Comment admettre ?... Le fait qu'un voyageur quitte son compartiment, pour monter dans celui où il a vu une jolie femme... Voyons... cela arrive... Un fiancé même... fût-il amoureux... »

Tâtonnant, éperdu, il oubliait déjà le foudroyant éclair de ce prénom : « Serge. » L'étudiante ne le lui rappela pas. Elle avait autre chose à lui dire. Certaine maintenant de son attention, elle acheva le récit, qu'avaient rompu les soubresauts de leur causerie terrible. Elle revint au moment où elle avait aperçu Omiroff rejoignant Francine Delchaume.

— « Je ne pouvais, » reprit-elle, « assister à une démarche suspecte du prince sans faire tout ce qui était en mon pouvoir pour m'éclairer sur cette démarche. Cela rentre dans ces « devoirs » dont nous parlions tout à l'heure. Je quittai donc à mon tour la voiture de troisièmes où je me trouvais. Je ne fis qu'un bond jusqu'à celle de premières, qui était toute proche. Et le train se remettait en marche quand je me hissais dans le compartiment voisin du leur. Comme il arrive souvent dans les wagons, un petit carreau s'encastrait dans la cloison. J'essayai de voir par cette ouverture. Mais je devais m'y risquer avec précaution pour ne pas être aperçue moi-même. Juste en face du carreau, Omiroff était assis. Il parlait à celle qui me restait absolument invisible, adossée, comme elle se trouvait, à la cloison mitoyenne. Je ne vis de votre femme, durant tout le trajet, que la touffe de violettes dépassant son chapeau, et encore, à de très rares instants, lorsqu'elle agita la tête en s'avançant un peu. Mes yeux s'attachaient donc au visage d'Omiroff, puisque seule, l'expression de ce visage pouvait me donner, en quelque mesure, la clef de ce singulier tête-à-tête. D'abord, il fut souriant, avec l'air enchanté, discrètement fat, de l'homme sûr de plaire. Avec quelle arrogance de vainqueur il s'adresse aux femmes, le beau prince ! Et elles, créatures d'esclavage, comme elles lui répondent !... »

Cette exclamation de Tatiane lui échappa dans l'évocation trop vive de l'être abhorré. Delchaume en eut un sursaut de douleur.

— « Le beau prince... » répéta-t-il. « Si beau que cela ?

— Superbe... Ah ! monsieur Delchaume, nous ne lui ôterons pas ce prestige. Même quand son âme de violence apparaît, qu'il avance une mâchoire de carnage, il plaît encore — il plaît davantage, peut-être, aux coquettes, aux mondaines, à ces pouliches folles, qui veulent être cravachées et domptées.

— Aux autres aussi, » fit sourdement le veuf.

La rude Tatiane eut un remords. Mais elle ne pouvait reprendre ses paroles. Vivement, elle poursuivit :

— « Cette face brutale de fauve, il ne tarda pas à l'avoir, à mesure que la conversation s'animait. Leurs voix s'élevèrent un peu. Du moins celle d'Omiroff, car votre femme ne parlait guère. Le bruit du train m'empêchait de saisir aucune parole. Mais l'intonation était significative, surtout dans une telle bouche. Je ne doutais pas qu'il n'adressât à madame Delchaume des reproches, et peut-être des menaces.

— Des reproches !... des menaces !... à Francine... à ma Francine !...

— J'en fus assurée lorsque, enfin, durant le calme d'un arrêt, je saisis distinctement cette phrase, — prononcée par lui : — « Vous m'aviez juré... Vous avez manqué à votre serment. »

— Dieu !... » gémit l'angoisse de Raymond.

— « Il venait de dire cela, je tendais avidement l'oreille, lorsque, à ma grande surprise, la voix changea, émit un mot ou deux fort doucement, puis se tut. La nuit tombait. Je ne distinguai plus grand'chose. Pourtant des ombres passèrent derrière le carreau. Et je compris que d'autres personnes étaient montées dans le compartiment, que les deux causeurs n'étaient plus seuls.

— Et... à Paris ?... à l'arrivée ?... » questionna fiévreusement Delchaume.

— À l'arrivée, voici ce qui se passa. Votre femme descendit d'abord. Puis les autres personnes. Omiroff en dernier. Il suivit votre Francine à distance. Lorsque celle-ci eut monté les escaliers de la gare, au Luxembourg, elle traversa le boulevard Saint-Michel, longea la grille du

jardin, et, à certain point, désert d'ailleurs, s'arrêta. Le prince la rejoignit. Ils échangèrent encore quelques mots, sur place, sans marcher. Puis ils se dirigèrent vers une voiture automobile qui stationnait là. Et il me sembla qu'Omiroff essayait de décider madame Delchaume à y monter avec lui.

— L'auto !...» cria Raymond.

— « À ce moment, » reprit Tatiane, « je trouvai moyen de passer très près d'eux, et je surpris encore quelques mots. Votre femme disait : « À condition que vous ne me l'enlèverez pas. » Je dus m'éloigner. Mais je le fis lentement, et j'entendis encore : « Mon mari... » Maintenant, écoutez bien, Raymond Delchaume. Écoutez... J'étais à quelques pas d'eux, lorsque je tournai la tête. Il était plus de huit heures. Il faisait nuit. Mais ce que je vis, je le vis distinctement. Le prince avait décidé votre femme à monter dans la voiture. Car elle se haussait sur le marchepied, tandis qu'il lui tenait la portière ouverte. Mais lorsqu'elle fut entrée, il referma lui-même cette portière, restant sur le trottoir. Il fit un pas vers le chauffeur et lui donna une indication. L'auto partit. Madame Delchaume y était seule. Le prince Boris regarda filer la voiture, puis il revint de mon côté, me croisa sans faire attention à moi. Il penchait la tête. Quel air effrayant ! Je ne doutai pas que la malheureuse dont il venait de se séparer ne fût sa victime morale. Le surlendemain, quand j'appris par les journaux la mort de la jeune doctoresse Francine Delchaume, cette mort soudaine d'une créature que je venais de voir si vivante, si rayonnante de beauté, de santé, ma certitude se fit immédiatement. Je me dis : « Elle s'est tuée. Et elle y a été contrainte par son explication avec Boris Omiroff.

— Francine ne s'est pas tuée, » dit Delchaume. « On l'a tuée. Mais alors, ce n'est pas cet homme. »

Le jeune médecin parlait maintenant sans émotion apparente, avec une froideur impersonnelle. Depuis un moment, il observait presque avec exagération la consigne du silence. Était-ce un avide désir de connaître la vérité ? Une discipline qu'il s'imposait ? Son amour se glaçait-il à l'évocation de cette scène où la femme qu'il avait adorée pliait abominablement sous la volonté d'un autre ? Tatiane lui demanda :

— « Avez-vous la preuve qu'elle ne s'est pas suicidée ?

— Elle a parlé. Elle m’a dit... » Les paroles s’arrêtèrent, sous le regard de l’étudiante. Ce regard signifiait clairement : « N’a-t-elle pas dit ce qu’elle a voulu dire ? » Vivement il ajouta : — « La direction, l’apparence de la blessure ne permettaient pas de conclure au suicide. Mais, » ajouta-t-il, tressaillant, « et la différence d’heure ?... Francine a été ramenée devant sa porte après neuf heures. Le train arrivait à huit. Combien de temps a pu s’écouler entre cette arrivée du train et le démarrage de l’auto, boulevard Saint Michel ?

— Dix minutes à peine.

— Eh bien, l’auto aurait donc mis plus d’une heure pour venir du Luxembourg à Saint-Augustin...

— Que fut cette heure pour Francine Delchaume ? » murmura Tatiane avec un visible frisson.

Tous deux se regardèrent. Dans les yeux l’un de l’autre, ce qu’ils entrevirent fut pire que ce qu’ils osèrent exprimer.

Ils essayèrent une description des véhicules, une identification. Chose impossible. La nuit... ces voitures sombres, de forme semblable... Pas de carrosserie voyante, jaune ou rouge. C’est tout ce qu’ils retrouvèrent. Mlle Kachintzeff n’avait même pas remarqué si l’auto qui attendait le prince s’était arrêtée sur un signe de lui au bord du trottoir ou y stationnait d’avance. Elle opinait pour ce dernier cas.

— « Oui... vraiment... Et l'impression que j’en garde est plutôt d’un équipage particulier. Point de compteur... de marque commerciale... Du moins... je crois... Puis, un détail m’a frappée... Mais si fugitif !... J’y prêtai si peu d'attention !

— Quel détail ? » demanda Raymond.

— « La tête du chauffeur. Je marchais vers eux. Je ne regardais pas cet homme. Une voiture... là... je ne faisais pas attention... je ne pensais pas qu’elle eût un rapport. Mais — malgré toute ma force d’observation tendue ailleurs — quelque chose accrocha mes yeux, me fit regarder ce chauffeur, que je vis bien, sous un réverbère. Il avait le type russe. Il ressemblait... »

Elle s’arrêta.

— « Il ressemblait ?... » répéta Delchaume.

L'étudiante eut un geste vague, et son regard évita celui de Raymond.

— « Mon Dieu, » reprit celui-ci, « je vous pose, après tout, des questions bien inutiles. Ce n'est pas à vous que je dois les adresser, mademoiselle.

— Et à qui donc ?

— À celui qui seul peut, et doit, y répondre... À celui que je forcerai bien à me dire la vérité... Votre prince Boris Omiroff.

— Vous croyez qu'il vous la dira ?

— J'en suis sûr ! » cria Delchaume, avec la plus menaçante résolution.

Tatiane, toujours calme, l'examina.

— « Vous êtes assez brave, » dit-elle, « pour vous mesurer avec un tel homme, — qui n'est pas simplement un homme, mais une force multiple, telle que vous ne sauriez la concevoir dans votre pays. Mais que pouvez-vous, malgré toute votre bravoure ?... Obtenir un duel de lui ?... Vous ne l'aurez pas. Et quand même... Cela vous donnera neuf cent quatre-vingt-dix-neuf chances sur mille d'être vaincu par lui, et mille sur mille de déshonorer votre femme. »

Accablé par le dernier mot, Raymond se taisait. La jeune fille alors avança vers lui son buste musclé de guerrière, tendit un visage ardent, où reparaissait une beauté sauvage, enfonça ses yeux clairs dans les ténèbres de l'âme en ruine :

— « Laissez-le-nous, » dit-elle.

Quel accent ! Delchaume ne devait jamais l'oublier. Il retira doucement sa main, où elle allait poser la sienne.

— « Non, » répliqua-t-il, « je n'entre pas dans les complots. Je ne tends pas des pièges dans l'ombre. »

Elle eut un ricanement amer.

— « Vous verrez, » reprit sa voix inquiétante, « de votre pauvre duel — qui vous vaudra une écorchure et salira la tombe d'une femme — ou de celui que nous livrerons, moi et mes amis, lequel sera le plus loyal, le plus

efficace, le plus héroïque. Je respecte vos préjugés... Respectez notre idéal, monsieur Delchaume.

— Pardonnez-moi, » dit-il. « Je vous resterai éternellement reconnaissant de ce que vous avez fait pour moi ce soir. »

Lorsque tous deux sortirent ensemble, ils ne traversèrent pas de nouveau la salle du restaurant. Cette salle était maintenant, pour toute la nuit, fermée sur la rue. Les dîneurs, après leur sobre et hâtif repas, l'avaient désertée. Si quelque habitué de la maison y donnait un rendez-vous entre le soir et l'aube, — comme font souvent les Russes du Nord, à qui la clarté perpétuelle de leur été ôte la notion des heures, ce qui consterne leurs logeurs parisiens, — c'est par la petite porte d'une étroite allée contiguë au restaurant que les visiteurs passaient.

L'un d'eux, justement, allait tirer le bouton en cuivre du timbre, à l'extérieur, lorsque Delchaume et Mlle Kachintzeff, s'étant fait ouvrir par le garçon moujick, franchirent la porte.

Le Russe, qui marchait vivement, faillit se heurter contre sa compatriote.

— « Ivan Grégorévitch ! » s'exclama-t-elle.

C'était presque un cri de joie, tant l'intonation avait de cordialité. Mais l'autre eut un mouvement ennuyé, et fit, à voix basse et en russe, une observation maussade. Derrière Tatiane, dans l'ombre du corridor, il voyait se dresser une haute silhouette inconnue.

— « Bah ! » fit l'étudiante, à qui le contact de son milieu semblait rendre un peu de juvénile souplesse, presque de l'entrain, « ne me grondez pas, maître. Je suis enchantée de l'occasion qui me permet de vous présenter un ami, le docteur Raymond Delchaume. » Et, se tournant vers celui-ci : — « Docteur, c'est une fierté pour moi de vous faire connaître celui qui, parmi nous autres, jeunes réfugiés russes, est un chef, un exemple, un apôtre, — le meilleur de notre patrie auprès de nos âmes, — l'écrivain Ivan Toulénine. »

Dans la nuit bleuâtre de la petite rue mal éclairée, pleine de silence et de solitude, les syllabes de ce nom impressionnèrent Delchaume. Il croyait les avoir entendues déjà. Pour lui, elles évoquèrent une personnalité politique

militante, un agitateur, un révolutionnaire peut-être. Avait-il lu des écrits de Toulénine ? Lui avait-on parlé de cet homme ?... Rien de précis ne lui revint. Mais il éprouva un certain ennui à se trouver face à face avec cet individu, à toucher la main qu'il lui tendait. La rencontre, d'ailleurs, fut brève. Ni l'un ni l'autre ne parut désireux de la prolonger, malgré l'espèce d'enthousiasme chaleureux avec lequel Tatiane rapprocha ses deux amis. Le Russe pénétra dans la maison, et referma la porte sur lui, assez brusquement.

Raymond fit quelques pas avec Mlle Kachintzeff avant de se séparer d'elle.

Il lui en voulut un peu d'employer ces dernières minutes à faire un éloge enflammé de Toulénine.

— « C'est un héros, » conclut-elle.

Cette parole tomba sur l'indifférence de Delchaume et le silence du triste quartier. Alors, comme pour secouer l'impression gênante, Tatiane eut un léger rire :

— « Croyez-vous ? » dit-elle. « Comme c'est drôle !... C'est justement Ivan Toulénine que m'a rappelé tout à coup ce chauffeur d'automobile... vous savez, celui du prince. Il y avait quelque chose... de la ressemblance... Oh ! une idée sans doute. Mais cela suffit à me laisser l'impression que ce chauffeur était Russe. »

VI FLAVIANA, ÉTOILE

Cet après-midi-là, une animation inaccoutumée régnait autour du National-Lyrique.

Le charmant théâtre, avec sa façade de style Trianon, si légèrement posée en pan coupé, à l'angle de l'avenue d'Antin, sur le rond-point des Champs-Élysées, développe sa masse en arrière pour ne pas alourdir la perspective. Tandis que les voûtes abritant l'entrée et la sortie des voitures s'ouvrent sur les deux avenues, les vastes cours par lesquels se fait tout le mouvement des décors, des artistes, du personnel, du service, ont leurs dégagements sur la rue du Colisée et la rue de Ponthieu.

De ce côté, aujourd'hui, les badauds s'arrêtaient, avec ce flair des petits événements parisiens dont est douée la population de la capitale. C'est qu'on voyait des équipages stationner autour des grilles. Des visages masculins, dont quelques-uns connus, paraissaient aux portières, crispés de préoccupation, ou, au contraire, se dissimulaient dans l'angle des limousines, des coupés, sous l'abri des capotes rabattues. Une anxiété identique se peignait sur les physionomies de gens plus modestes, — braves matrones en majorité, — qui faisaient la haie, à l'intérieur d'une des cours, devant une petite porte.

— « C'est par là qu'elles vont sortir, les danseuses, » expliqua, non sans un air d'importance, un jeune mitron, sur la tête rasée duquel s'équilibrait une manne d'osier, soutenue par un léger rond de cuir.

— « Ah ! mince ! » s'écria un minuscule télégraphiste, écarquillant les yeux. « Est-ce qu'on va les voir avec leurs jupons courts qui ballonnent, — tu sais, en machin blanc ?...

— On t'en fichera, des jupons courts, empaillé que tu es ! » fit le marmiton, « Qu'est-ce qui t'a donc laissé échapper de la crèche ? Va te faire moucher le nez, morveux ! »

Le télégraphiste, à qui l'on n'aurait pas donné plus de sept ans, bien qu'il en eût certainement davantage, rougit jusqu'à sa nuque mince

émergeant du petit col droit.

Mais il affecta un air indifférent, et attendit que l'autre gamin eût tourné la tète pour filer entre les jambes des passants avec sa pochette de dépêches. Dix pas plus loin, il commença de siffler un air de bravoure, et lança un coup de pied à un roquet, qui flairait paisiblement une ordure.

De son côté, le marmiton, s'étant assuré un auditoire, pérorait :

— « Parbleu ?... Je sais à quoi m'en tenir, peut-être. Je leur-z-y en ai porté, pendant qu'elles s'habillaient, dans leurs loges, des gâteaux et des fruits glacés, aux danseuses... À preuve, que je connais même madame Flaviana... Oui, on me l'a montrée, dans un couloir. »

Le nom de la ballerine célèbre valut quelque considération au petit pâtissier. Quelqu'un lui demanda :

— « Mais qu'est-ce qu'on attend donc aujourd'hui ? Il n'y a pas matinée cependant.

— Matinée !.. » répéta le mitron dédaigneux, en haussant les épaules. « C'est leurs examens, que je vous dis. On les fait monter en grade ou marquer le pas. Ah ! y en aura, du raffut, dans la boîte, tout â l'heure. »

Ayant produit son effet, le gavroche s'éloigna d'un pas traînard.

Il avait dit la vérité. C'était le jour où l'on affichait le résultat des examens, pour les danseuses, et il y avait, à l'intérieur du National-Lyrique, des déluges de larmes et des crises de nerfs.

L'affiche venait justement d'être posée, dans un tableau *ad hoc*, sous un grillage, — car les ongles roses ne l'eussent peut-être pas respectée, — contre le mur de fond de la scène, dans le corridor conduisant aux loges.

Le spectacle de tout ce petit monde féminin, accourant, se pressant, bourdonnant comme une ruche en émoi, valait les meilleures pantomimes dont ces jolies filles eussent régalé le public.

Les premières minutes autour de l'affiche furent assez calmes. Les danseuses privées d'avancement s'efforçaient à l'indifférence pour ne pas réjouir par le dépit de leur défaite les camarades plus heureuses. Mais, bientôt, les mots volèrent, flèches aiguës.

— « Tiens ! c’est sur moi que les professeurs comptaient, et c’est toi qui passes au second quadrille. J’aime mieux ma part.

— On peut appeler ça la promotion des tourtes.

— Voilà Estlier coryphée : nomination de relevailles. Quel succès pour sa sage-femme !

— Oh ! mes enfants, bignez-moi ça : cette cul-de-jatte de Mireille qui devient petit sujet.

— Dis donc, la gosse, te v’là bombardée du premier quadrille. Détournement de mineure. On va arrêter l’octogénaire qui te pistonne si vite. »

Les apostrophes rageuses détendaient un peu les nerfs. Mais les ripostes allaient venir. Et alors, gare !

Ce furent d’abord des aménités : « Peste !... rosse !... petit poison !... » Tout à coup, une gifle sonna, suivie de cris aigus. Aussitôt éclata l’orage. Disputes, sanglots, invectives, évanouissements, rien n’y manqua. Des gamines en jupes courtes pleuraient à chaudes larmes, en appelant : « Maman ! » Une blondinette de quinze ans répétait sans s’arrêter : « C’est injuste ! c’est injuste ! c’est injuste !... » Une grande bringue tomba raide. Ou l’emporta dans le petit foyer, et on chercha de l’eau de Cologne pour lui baigner les tempes.

Les autorités ne se montraient guère. Seules, quelques dames professeurs circulaient parmi les petites, leur tapotant les cheveux, prodiguant des consolations aux plus désespérées. Personne n’apparaissait du côté de la direction. On ne voulait pas pousser à bout les révoltées, les mettre dans leur tort.

Quant aux triomphatrices, elles s’étaient comme envolées. Toutes, se hâtant dehors, couraient porter la bonne nouvelle à la maman, qui attendait dans la cour, au protecteur, qui allait être fier d’elles et les gâter en conséquence.

Mais soudain, quelque chose d’apaisant, comme un souffle conciliateur, passa sur l’agitation des coulisses. Des yeux retinrent leur eau débordante, des bouches braillardes demeurèrent doucement entr’ouvertes, un peu de sérénité revint aux mécontentes les plus surexcitées.

Du fond d’un corridor une femme s’avançait. Une femme ?... il fallait bien le croire, puisque le temps des sylphes, des apparitions, n’est plus. Et, cependant, c’était à peine concevable qu'une démarche si souple, si glissante, qu’une silhouette de pareille grâce, appartint à une créature de chair et d’os. Celle qui venait ainsi sortit de la pénombre, s’encadra dans la porte du petit foyer, par où le jour entrait à flots. Assez grande, elle le paraissait davantage, à cause de sa sveltesse. Brune, avec de larges yeux veloutés, de sombres cheveux frisottants. Peut-être pas régulièrement belle, mais d’une séduction immédiate, irrésistible, — avec, à ses lèvres flexibles, pourprées, la magie d’un sourire qu’on n’analysait pas, qui vous fondait le cœur.

— « Flaviana... Flaviana... » chuchotaient les danseuses.

Ravies, elles la regardaient circuler parmi elles. On n’était pas jalouse de celle-là. C’était l’inimitable, l’inaccessible... la déesse de la danse. Et c’était aussi la bonté. Des camarades, que leur situation dans le corps de ballet autorisait à quelque familiarité avec elle, l’entourèrent.

— « Venez voir ce tableau d’avancement. C’est à croire que le conseil de direction était pompette... Ils ont vu danser les murs.

— Les trop mûres, » pouffa un second sujet, à qui les juges avaient préféré une de ses aînées — de beaucoup.

— « Bah ! » s’écria une autre, « qu’est-ce que ça lui fiche, à Flaviana, le tableau d'avancement ? Elle est étoile... Et notre reine à toutes. Celle qui la dégotera n’est pas au monde.

— Si... si... cela m’intéresse pour vous toutes, » protesta l’incomparable danseuse.

Sa bonne grâce offrait à chacune le mot dont s’adouciraient les déceptions. Toutefois, elle paraissait distraite. Son regard sautait vite les lignes supérieures de l’affiche, où s’inscrivaient les protagonistes, descendait même au-dessous des petits sujets et des coryphées, s'arrêtait aux quadrilles.

On l’observait curieusement, lorsqu’une fille s’avança, heureuse du prétexte qui lui permettrait de parler à l’étoile :

— « Madame Flaviana, votre fille a réussi. Elle passe au premier quadrille, Bertile Pageant.

— Vrai, mignonne ? Oh ! je suis bien contente !... Oui, voilà son nom. Elle le méritait bien, la chère petite. Mon Dieu, quelle joie d'aller le lui dire ! Car elle est au lit, malade, ma pauvre fille. »

Toute personne qui n'aurait pas appartenu à ce milieu professionnel fût demeurée stupéfaite d'entendre que cette très jeune femme à qui l'on n'eût pas donné plus de vingt-cinq ans, avait une fille d'âge à entrer au premier quadrille — ce qui supposait au bas mot une quinzaine d'années. Mais, dans les coulisses du National-Lyrique, l'expression n'était pas pour étonner. Car toute danseuse de premier rang appelle « sa fille » une des gosselines de la classe enfantine, qui, en retour, la nomme « sa petite mère » . Le lien devient sacré pour tout le corps de ballet. On accorde à la gamine des égards correspondant à l'influence de sa protectrice. Celle-ci prend la responsabilité de l'aspirante étoile, lui donne des conseils, la pousse au moment des examens, veille à ce qu'on ne la tarabuste pas, et — faveur suprême — lui cède les bons de chaussons qu'elle n'utilise pas pour elle-même. Car une étoile ou un premier sujet reçoit une paire de chaussons chaque fois qu'elle danse. Et, comme une habilleuse avisée les nettoie et les fait durer davantage, il reste un supplément de bons, au profit de la petite pupille, qui les échange contre son numéro de pointure.

Être la fille adoptive de Flaviana, quel privilège ! Un reflet de la gloire stellaire descendait sur cette Bertile Pageant, dont la mélancolique petite figure avait été prise en pitié par l'artiste, voici plus de deux ans, alors que la fillette, sortant des « élèves » , prenait rang parmi les « engagées ». On savait combien Flaviana s'était attachée à cette enfant, dont la vie, croyait-on, n'était pas favorisée de tendresse. La petite danseuse qui venait d'annoncer le passage de Bertile au premier quadrille s'offrit à porter la bonne nouvelle à sa compagne.

— « Est-ce que ses parents ne demeurent pas rue du Rocher ? Je demanderai à maman de me ramener par là. C'est presque notre chemin.

— Tu es bien gentille. Mais j'y vais moi-même, » répondit Flaviana.

Elle s'éloigna, de son allure divine. Sa robe, sa longue jaquette de soie molle, noires, très simples, prenaient autour d'elle des plis harmonieux.

Chaque mouvement de cette femme avait un rythme de musique. En la voyant marcher, les yeux charmés suggéraient à l'oreille des cadences. Elle descendit les escaliers, traversa la cour, et s'avança sur le trottoir de la rue de Ponthieu, parmi une légère rumeur admirative. Comme un voile, elle avait sur le visage une expression fixe et lointaine, qui l'isolait, décourageait les tentatives indiscrètes. Un signe de son ombrelle fit avancer un coupé modeste, marron à filets jaunes, conduit par un cocher sans style. La célèbre Flaviana, n'étant pas riche, ne vivant que de ce qu'elle gagnait, s'accordait simplement une voiture de louage au mois.

Les propos qui suivirent son apparition témoignaient de ce respect que les petites gens de Paris, indulgents pourtant aux frasques de leurs idoles, vouent à la pureté d'existence chez une femme de théâtre.

— « C'est la première danseuse d'Europe. Même leur fameuse troupe russe n'en a pas une qui la vaille, » affirmait un garçon épicier devant son étalage, avec un orgueil tout à fait personnel.

— « Et pas plus la Scala de Milan, » renchérit un commis de tailleur, sa « toilette » de lustrine noire sous le bras.

— « Ce qui est épatant, c'est que c'est une vertu, cette femme-là. Une créature dont le moindre pas fait délirer une salle de spectacle, qui pourrait voir à ses pieds qui elle voudrait... Eh bien, pas ça à dire, vous savez, mon cher. Oh ! c'est connu. Pour ça, on l'a surnommée « la princesse lointaine » .

Une midinette intervint.

— « Mais aussi parce qu'elle a épousé un prince. »

Ce fut un éclat de rire parmi les badauds.

— « Ah ! bien, si elle était princesse pour de vrai, est-ce qu'elle continuerait à danser, voyons ?

— Elle avait quitté la scène, un temps, rappelez-vous.

— Quitté la scène... Elle aurait donc commencé en nourrice alors ! Qu'est-ce qu'elle a, Flaviana ?... vingt-quatre... vingt-cinq ans ?

— Moi, je l'ai vue, un jour de représentation gratuite. Elle ne dansait pas, elle volait... Un papillon, qu'on aurait dit, dans ses mousselines

bouffantes. À l'orchestre, quand elle s'enlevait, on faisait : « Oh!... » Et, renversée, les bras derrière sa tête, avec son sourire... c'est quelque chose qu'on ne peut pas oublier. »

Rue du Rocher, la voiture de la ballerine s'arrêta devant une de ces vieilles maisons, noires et basses, vestiges d'anciens quartiers, qui font si piteuse figure, dans le voisinage d'immeubles neufs. Cette pauvre baraque formait avant-corps, sur son bout de trottoir large comme la main, entre deux constructions de huit étages, dont les façades en pierre de taille reculaient, élargissant la rue, au nouvel alignement réglementaire. Trois boutiques, — presque des échoppes, comme on n'en verra bientôt plus au cœur de Paris, — tenaient le rez-de-chaussée de la branlante et crasseuse masure : un marchand de vins, flanqué d'un savetier, à droite du boyau qui servait d'entrée, et, à gauche, une devanture encombrée de choux, de salades, de fruits aplatis et poisseux, sur le fronton de laquelle on lisait en lettres rouges délayées par les pluies :

VICTOR PAGEANT

entre deux médaillons, dont l'un formé par ces mots : *Beurres et fromages*, et le pendant, par ces deux autres : *Primeurs et légumes*.

Ce fut là qu'entra l'étoile du National-Lyrique.

— « Bonjour, madame Pageant, » dit-elle.

Une femme de trente-cinq à quarante ans, au teint de jaunisse, aux traits durs, coiffée en casque par une masse de cheveux noirs, qui eussent pu être beaux si un solide shampoing les avait dégraissés, mesurait un demi-décalitre de pommes de terre. Elle versa les tubercules terreux et hérissés de germes dans le tablier sale d'une petite bonne, puis elle se tourna sans empressement :

— « Bonjour, madame Flaviana.

— Comment va notre fillette ?

— Elle va pas fort, c'te pauv' Berthe, » prononça la fruitière, plus occupée de la monnaie qu'elle comptait que de la santé de sa belle-fille.

C’était la seconde femme de Pageant.

Elle épousa le veuf, qui avait déjà une enfant, cette petite Berthe, — à qui Flaviana, pour le théâtre, avait fait prendre le nom plus gracieux, plus fantaisiste, de Bertile.

Mme Pageant numéro deux avait plusieurs raisons de détester la fille de Mme Pageant numéro un. D’abord la jalousie pour sa propre progéniture : un garçon et une fille, qu'on pouvait apercevoir à cette minute, essayant d'escalader une barrique, que le cabaretier, leur voisin, avait fait poser contre le bord du trottoir, en travers sur le ruisseau. Puis cette vocation irrésistible pour la danse, que la petite tenait de sa mère. Car M. Pageant, avant d’exploiter ce fonds de fruiterie, avait été régisseur d’un cirque ambulant, où il débuta comme hercule, et où sa première femme, le plus précieux sujet féminin de la troupe, remplissait tous les emplois chorégraphiques et équestres, sautant sur le panneau, crevant des disques de papier, parcourant la corde raide. À quatre ans, la petite Berthe se tenait debout sur les épaules de sa mère pendant que celle-ci, toute droite et les pieds joints, sur la croupe du gros cheval rouan, accomplissait un tour de piste.

Mme Pageant numéro deux, d'origine paysanne, méprisait ce passé. Non pas par vertu. Car, au contraire, elle avait son idée sur les sauteuses de corde, et ne leur concédait pas la faculté de rester honnête. « Quand on choisit ce métier, c'est qu’on a le vice dans le sang. » Tel était un de ses axiomes. Et du moment qu’une fille devait se perdre, autant valait qu’elle commençât assez jeune pour que ses parents y trouvassent profit. Cette dernière profession de foi, Mme Pageant ne l’énonçait pas tout haut. Mais peut-être y puisait-elle un grief de plus contre Bertile, qui marchait sur ses seize ans, et qui, passionnée pour la danse, ne montrait encore aucune disposition pour la coquetterie.

— « C’est pas les feux qu’elle commence à toucher qui compensent les sacrifices que nous faisons pour elle, » disait-elle, rageuse, à Pageant, à l’ancien hercule Pageant, dont les vastes épaules se courbaient et tremblaient sous les colères de sa hargneuse moitié.

— « Vous me dites que Bertile est plus souffrante, madame Pageant. Savez-vous que cela m’inquiète, » insistait doucement Flaviana, — dont le

charme, sur cette revêche nature, opérait à rebours, et provoquait l'exaspération. N'ayant pas de réponse, elle ajouta :

— « Est-ce que vous me permettriez de la voir ? Je lui apporte une si bonne nouvelle. Pensez… Elle a réussi son examen... Et cependant, elle commençait déjà à être grippée... La voilà qui passe au premier quadrille. »

Comme la fruitière, au lieu de lui répondre, s'empressait vers une ménagère du voisinage qui lui demandait un sou de persil, la danseuse hasarda une question :

— « Est-ce que son père est chez vous, avec elle ?

— Son père ?... » grogna l'aimable commerçante. « Il a autre chose pour s'occuper, son père. Faut bien qu'il travaille. Quand il a fait les halles, le matin, il va-t-en ville. Vous savez bien qu'il est frotteur, même qu'il frotte dans un ministère. »

Cette assertion, orgueilleusement prononcée, n'éblouit pas Flaviana outre mesure. Elle dit, en hésitant :

— « Si je montais un peu auprès de notre mignonne ?... »

Mme Pageant n'osa pas s'y opposer.

— « Comme vous voudrez. Le petit va vous conduire. J'vas y donner la clef. »

Aussitôt, s'avançant sur le pas de la porte, elle appela :

— « Totor !... »

Car l'héritier mâle de la famille Pageant se nommait Victor, comme son père.

Malheureusement pour cet intéressant rejeton, sa mère eut recours à lui juste au moment où prenant mal son point d'appui, il déboulait sur la panse du tonneau qu'il avait, à plusieurs reprises, escaladé triomphalement. Cet accident eut deux conséquences fâcheuses. D'abord un morceau assez notable du fond de culotte de Victor demeura au défaut d'un des cercles. Ensuite le poids de ce gamin de six ans s'abattant sur sa petite sœur, qui en avait quatre, aplatit cette jeune personne dans un ruisseau plutôt noirâtre.

Elle ne cria pas tout de suite. On la vit se relever assez prestement, soulever deux petites mains vaseuses, dont l'une saignait un peu, fermer les yeux, ouvrir la bouche, en devenant violette de suffocation... Enfin, tout à coup, la rue retentit de ses clameurs aiguës.

Un bruit de calottes forma la basse de cette musique. Mme Pageant avait foncé sur Totor. Jamais on n'aurait cru que sa longue main sèche pût voltiger et s'abattre avec une telle rapidité. Elle la lançait un peu au hasard, mais plus particulièrement sur l'endroit où manquait le morceau d'étoffe, comme si quelques claques solides eussent remédié à la solution de continuité.

Totor fut stoïque. On n'entendit pas le son de sa voix. Et lorsque, après l'exécution, sa mère lui eut remis une clef, avec ordre d'accompagner la dame, il fila dans le couloir obscur, où Flaviana reçut de lui cette confidence :

— « Al' peut me claquer... C'était rigolo tout de même de voir Titine dégouliner noir quand al' s'a levée du ruisseau. »

Là ne se bornèrent pas les aperçus philosophiques du jeune Pageant. Car, lorsqu'il eut monté quelques marches du petit escalier fétide où il précédait la belle dame, il se tourna vers celle-ci :

— « D'ailleurs, » fit-il, avec un sourire et un haussement d'épaules tout à fait impayables, « al'gifle bien papa, qu'a été un hercule... Alors… »

Et, plein de mépris pour la correction maternelle, Totor, dignement, continua de gravir l'escalier, — posant les deux pieds sur chaque marche, parce que ses jambes étaient trop courtes, et mettant à jour un morceau de sa chemise, qui s'évadait par la déchirure de sa culotte.

Au premier palier, il se haussa pour ouvrir une porte. Flaviana se trouva dans un boyau sombre, puis, aussitôt, dans une chambre à peine plus claire. L'unique fenêtre basse donnait sur une cour déjà étroite, et que murait formidablement une gigantesque maison neuve. L'énorme surface verticale, en briques, et sans aucune ouverture, de cette maison, annonçait la condamnation imminente de la masure, prévoyant à sa place une construction jumelle et mitoyenne.

Les yeux de la danseuse — les beaux yeux foncés qui animaient toute l'immense scène du National-Lyrique lorsqu'elle y voltigeait en souriant — clignotèrent. Mais, s'accoutumant au demi-jour, ils distinguèrent, dans la pièce pauvre, et d'ailleurs mal tenue, deux lits — dont un petit lit d'enfant encadré d'un filet bleu sale — et, de plus, une barcelonnette.

Dans la plus grande couchette, au fond, quelqu'un s'agitait avec des soupirs. S'approchant, Flaviana vit sur l'oreiller un visage brûlant et boursouflé, qu'elle eut peine à reconnaître pour celui de sa « fille » du corps de ballet.

— « Bertile, ma petite... Mais ça ne va donc pas ?... » dit-elle, tandis que son cœur se serrait.

— « J'ai soif, » murmura la petite malade. Et aussitôt elle ajouta : — « Oh ! ma tête... J'ai mal... Mais j'aime mieux ça... J'aime mieux mourir que de monter dans l'auto avec le vieux.

— Mais cette enfant délire... Ça me parait grave, » dit Flaviana, qui se pencha vers le lit avec anxiété.

Elle avait formulé cette réflexion pour elle-même, et tressaillit en entendant la grêle voix décidée de Totor :

— « Elle est gourde, vous savez, madame, » déclara le gamin. « M'man voulait bien que le monsieur l'emmène dans l'auto, pour promener au Bois... Berthe s'est carapatée. Ah ! ben, moi... mince !... J'ai demandé si qu'on voudrait m'emmener à sa place. Mais le vieux type, il s'est fichu à rigoler, et m'man m'a allongé deux gifles.

— Mon Dieu !... » soupira l'étoile, avec un frisson.

Mais le bavardage du moutard surexcitait l'agitation de sa grande sœur. Elle dressa tout à coup, dans la lingerie douteuse du lit, son buste frêle de quinze ans, et proféra avec volubilité :

— « Oui, maman... oui... tu m'as déjà répété que ma petite camarade Margot a dit à sa mère, le jour de sa première communion : « Quand j'aurai « quelqu'un » , je lui demanderai d'abord une robe de velours. » Mais moi, je ne veux pas avoir « quelqu'un » , je ne tiens pas aux robes de velours... Et si le vieux m'attend toujours au coin de la rue, je le dirai à papa... quand

même tu me battrais plus fort... Tu n’es pas ma maman, d’abord... Tu n'es pas ma maman !... »

Flaviana tremblait. Totor suggéra :

— « Ce qu’elle va écoper, si la fruitière s’amène !... »

La jeune femme se penchait, enveloppait d’un bras les minces épaules, — contact de feu, en dépit des étoffes.

— « Ma mignonne, Bertile chérie... c’est moi... Flaviana, ta petite mère... Voyons... n’aie pas peur, sois calme... Nous allons bien te soigner. »

La magie de cette voix si tendre opéra. Un sourire apaisé erra sur le visage fiévreux — dont on ne pouvait dire s’il était joli ou laid dans cet éclat maladif, entre les mèches de nuance incertaine, ternies et collées par la sueur.

La fillette regarda l’étoile, puis chuchota, comme en extase :

— « Ma petite mère...

— Sais-tu que tu es admise au premier quadrille !

— Bon ! » s’écria la petite danseuse avec un rire de gamine, « les grandes ne me diront plus que je suis dans les bains à quat’ sous. »

Flaviana elle-même s’égaya. Ces « bains à quat’ sous » , dédaignés du corps de ballet, sont les longues chambres divisées en boxes, où les débutantes s’habillent en commun. Au-dessus du second quadrille, on commence à partager des loges à six, puis à quatre, à deux seulement, avec des toilettes confortables et des paravents qui vous isolent. La loge unique, bien à soi, orgueil suprême, n’est le privilège que des « sujets » et des « étoiles » .

— « Oui, » reprenait Flaviana, « c'est un beau succès à ton âge. Mais, avant tout, il faut guérir. Dis-moi... est-ce que tu as vu un médecin ? »

Point de réponse. Bertile retombait sur l’oreiller, livide maintenant sous des marbrures rouges, claquant des dents, balbutiant des phrases incohérentes.

Flaviana s’épouvanta.

— « Reste avec ta sœur, » dit-elle, croyant s’adresser à Totor. « Je vais descendre parler à ta mère. »

Elle se tourna et ne vit plus le gamin, qui avait décampé. Comme elle hésitait, n’osant quitter la petite malade, un homme entra, — un grand gaillard grisonnant, d’aspect solide et bonasse, qui tenait sous le bras un sac en velours, et, à la main, un bâton au bout duquel un morceau de cire se trouvait retenu entre deux vis.

— « Mon brave Pageant ! Ah ! quel bonheur ! Il faut que, tout de suite, vous couriez chercher un médecin.

— Eh bien, quoi ?... Ça ne va donc pas, la gosse ? Excusez, madame Flaviana. Bien le bonjour ! »

Il s’approcha du lit, se gratta la tête, interpella sa fille, qui ne répondit pas.

— « C’est un médecin qu’il faut, » insista Flaviana. « Et vite... Ramenez celui qui se trouvera, dans le quartier. Et rapportez un thermomètre pour prendre la température de cette enfant. »

Le pauvre homme semblait tout ahuri.

— « Qu’attendez-vous, Pageant ?

— Voilà... Faudrait demander à ma bourgeoise. Si c’était pour un des siens... Mais, pour ma pauvre Berthe, elle trouve toujours que tout est trop cher.

— Ça me regarde, Pageant. Le médecin, le thermomètre... Je me charge de tout. Allez vite. »

L’ancien hercule s’empressa. Mais, pour plus de sûreté, il ne passa pas par la fruiterie, sortit par le couloir, et tourna de l'autre côté. Au premier coin de rue, il avisa un pharmacien.

— « Je voudrais un thermomètre, » dit-il en entrant. « Vous savez ce que c’est ?

— Je m’en doute, » dit un jeune homme, qui lui rit au nez.

— « Je veux dire... Vous savez pourquoi c’est faire ?... Parce que, moi...

— Enfin... est-ce pour prendre la température d'une chambre ?... ou d'un malade ?... ou d'un bain ?... ou d'un appareil stérilisateur ?

— C'est pour guérir ma petite fille, qui a la fièvre. »

Les élèves du pharmacien échangèrent des regards facétieux.

— « On va vous donner un thermomètre à maxima, mon brave homme, » intervint le patron. « Qui est votre médecin ?

— J'en cherche un. Vous ne pourriez pas m'indiquer ?... »

On lui donna deux adresses, dans le quartier. Rue Saint-Lazare, le docteur Mazoulet se trouvait absent. On ne savait pas quand il reviendrait. Mais, rue du Général-Foy, le docteur Delchaume rentrait justement d'une visite.

Lorsque Victor Pageant vit ce grand jeune homme, à l'air si grave, tout en noir, il fut un peu interdit. Pourtant, il mit ensemble quelques mots :

« — C'est madame Flaviana, du National-Lyrique.

— La grande danseuse ?

— Oui, monsieur le docteur.

— Ça m'étonne bien qu'elle me fasse appeler. Je suis un modeste médecin de quartier, moi.

— Le pharmacien m'a donné votre adresse.

— Oh ! » fit Delchaume, glacial, » il y a erreur. Je suis un spécialiste... Je soigne surtout les maladies de la gorge. Si madame Flaviana était cantatrice...

— Mais, justement, ma petite Berthe a tellement mal à la gorge... »

Pageant, avec sa bonne grosse figure qui blêmissait, et les larmes aux yeux, sembla soudain pathétique. Il pensait : « Si je ne ramène pas ce médecin pendant que madame Flaviana est à la maison, qui sait si la bourgeoise m'en laissera chercher un autre. »

— « Il s'agit donc d'une enfant ? » demanda le docteur.

— « C'est ma fille, monsieur... Ma pauvre gosse, qui n'a que moi... Car, pour sa marâtre...

— Si c’est pour une enfant... Allez, je vous suis, mon brave, » dit Raymond en remettant son chapeau.

À peine entré dans le taudis des Pageant, il déclara leur fille atteinte d’une fièvre scarlatine des plus sérieuses.

— « Qu’est-ce que c’est que ce petit lit, ce berceau ? » questionna le médecin. « Il y a d’autres enfants ? On ne peut pas les laisser ici.

— Et où voulez-vous qu’ils aillent ? » cria une voix suraiguë. « C’est leur sœur qui doit partir. À quoi servirait l’hôpital ? Plus souvent qu’elle donnerait la contagion à Totor et à Titine !... J’aimerais mieux la voir à la rue. »

Delchaume considéra la mégère, sans sévérité. La laideur des cœurs humains ne le touchait plus. Celle-ci, après tout, était mère, et craignait pour ses petits.

— « Vous n’avez pas tort, madame. Je n’osais vous proposer l’hôpital. Mais cette fillette sera certainement mieux aux Enfants-Assistés...

— Pardon, monsieur le docteur, si vous le permettiez... je serais heureuse de la soigner chez moi. »

Raymond, qui s’était distraitement incliné devant une dame, dirigea ses yeux vers elle, tandis que Flaviana s’avançait hors de l’ombre. Il reconnut la célèbre danseuse.

— « Mais... pardon, madame. Cela ne me semble guère raisonnable. Songez que vous pourriez porter la contagion... Toutes ces jeunes filles du corps de ballet, au National-Lyrique...

— Mon appartement est disposé de façon à ce que je puisse isoler l’enfant. Je ne la verrai même pas, si vous l’exigez. Pourtant il me semble que si je mets une blouse, un capuchon de soie sur mes cheveux, puis si je prends mon bain et me change des pieds à la tête, avant de sortir...

— Oh ! madame, puisque vous acceptez de telles contraintes, évidemment...

— Madame Flaviana, vous êtes le bon Dieu !... » murmurait l’ancien hercule avec un gros sanglot.

— « Non, mon brave Pageant, je suis ce qu'il y a de plus loin du bon Dieu, — une pauvre danseuse. Mais votre fille m’appelle « sa petite mère ». Vous ne savez pas ce que c’est pour moi, ce nom-là. »

Association des Amis
www.daniel-lesueur.com
de Daniel-Lesueur

VII TROIS CŒURS… TROIS SECRETS

Elle devait, la petite danseuse Bertile, se les rappeler avec douceur les semaines de maladie et de convalescence chez Flaviana.

Presque tout de suite elle jouit de son bonheur. Car sa fièvre tomba vite, et, ne souffrant plus, astreinte seulement aux précautions longues et minutieuses que comportent les suites de la scarlatine, elle découvrait une existence que sa jeune âme n'eût pas imaginée. La paix, l'harmonie, les paroles gracieuses, la tendresse, quelque chose de noble, de pur, qui flottait, pour ainsi dire, dans l'air... Cette enfant aux instincts délicats goûtait cela avec enchantement. Ah ! quel changement, à ne pas en croire le témoignage de ses sens, après les criailleries, les vulgarités, les disputes, de la maison Pageant, la dureté de sa belle-mère, l'effronterie et la grossièreté des deux petits, et cette figure humiliée du père, dont la faiblesse morale demeurait incompréhensible à l'énergique fillette.

Et s'il n'y avait eu que la pauvreté, sans ordre, sans tenue, l'antipathie des caractères, la gêne des êtres bruyants dans un étroit logis... Mais Bertile commençait à comprendre qu'il y avait pire. Malgré toute sa volonté, — une volonté au-dessus de son âge, — malgré la lutte ouverte où elle avait pris conscience d'elle-même, elle ne laissait pas que de se sentir envahie par l'angoisse. Que serait le lendemain ? Quels pièges lui seraient tendus ? Son père, victime avec elle cesserait-il de lui accorder le débile soutien qui lui était d'un tel secours ? Aurait-elle à rougir pour lui ? Deviendrait-il complice des forces mauvaises ?...

Le chagrin, la honte qu'elle en éprouverait, d'avance lui opprimaient le cœur. Cependant elle s'accusait de prévoir le mal. Elle chassait l'idée importune. Elle voulait savourer les heures exquises, qui, — croyait-elle avec la précoce mélancolie de ses seize ans, — ne reviendraient plus dans sa vie.

L’appartement de Flaviana se trouvait boulevard de Courcelles. De sa chambre, qu’elle ne devait pas quitter avant la sixième semaine, Bertile apercevait les pelouses d’émeraude et les arbres magnifiques du parc Monceau. Juin rayonnait. La croisée demeurait ouverte. La jeune convalescente, étendue sur une chaise longue, suivait les nuances des heures, qui brillaient, s’éteignaient, défaillaient, dans le somptueux jardin. Il y avait des moments où le soleil criblait tout, semait des coulées d’or dans les feuillages épais des marronniers, avivait l’éclat des corbeilles, faisait ruisseler des pierreries dans l’eau pulvérisée des jets d’arrosage. Puis les allées s’assombrissaient, se fondaient dans du mystère, tandis que d’obliques traînées de pourpre jetaient des feux étranges dans la verte fraîcheur du soir. Enfin, c'était le bleu du long crépuscule, ce bleu intense, que rend plus bleu le jaune éclairage des intérieurs. Il descendait du ciel calme, cet azur qui noyait tout.

À ce moment-là, quelqu’un venait doucement, qui fermait la fenêtre.

Ce n’était pas Flaviana. À l'heure où l’électricité s’allume, Flaviana s’habillait dans sa loge, au National-Lyrique. Mais elle avait une femme de confiance, sorte de gouvernante, déjà âgée, un peu alourdie d’embonpoint, dont la cordiale importance se plaisait aux fonctions bienveillantes.

— « Vous ne voyez plus clair pour lire, mademoiselle Bertile.

— Je ne lisais pas, Mélanie.

— Que faisiez-vous donc ? » demandait gaiement la grosse personne. « Vous rêviez ?

— Peut-être.

— Et à quoi ? Peut-on savoir ?

— Je ne sais pas moi-même, » disait avec ingénuité la fillette.

— « Ah ! jeunesse... » soupirait la brave femme, attendrie devant le petit front pâle et les yeux languides, un peu craintifs, qui reflétaient dans un trouble émouvant l’immense inconnu de la vie.

Elle apportait un léger repas. Puis elle mettait Bertile au lit, bordait les draps, et réglait l’électricité en veilleuse. La jeune fille s’endormait alors en songeant à la sensation exquise qu’elle éprouverait au retour de Flaviana.

Sans s’éveiller tout à fait, Bertile devinerait la douce présence, le visage tendrement incliné vers le sien, l’effleurement d’une main caressante et parfois d'un baiser. Ensuite, le lendemain, ce serait, par les volets ouverts, l’irruption joyeuse d’une nouvelle journée. Aucune appréhension de ce qu’elle apporterait. Aucun malaise intérieur. Au contraire. L’attente charmée de petits événements très doux : la visite du docteur Delchaume, la leçon de danse que sa « petite mère » lui donnerait avec les mains, — un moment ineffable de causerie, de confiance, de tendresse.

Le voici revenu, ce lendemain, qui ressemble délicieusement à la veille. Cette fois, pourtant, le bonheur est plus complet. Flaviana s’est fait servir son déjeuner à côté du lit de Bertile. Elles ont partagé les œufs à la coque, le léger poisson, la compote de cerises. Quelle dînette amusante ! Flaviana s’est efforcée de montrer beaucoup de gaieté, pour distraire la petite malade. Mais Bertile, après avoir ri, comme c’est de son âge, des anecdotes de coulisses, des inoffensifs potins, des imitations malicieuses, met tout à coup sa menotte amaigrie sur la main de sa protectrice.

La bonne grosse Mélanie vient d’enlever le couvert. Elles sont seules toutes les deux. Timidement, la jeune fille dit ce qui lui monte du cœur :

— « Si vous aimez mieux être triste, petite mère, il ne faut pas vous contraindre pour moi. Je serai si heureuse d’être triste avec vous ! »

Flaviana sourit. La phrase est naïve, mais le sentiment est sincère, et si finement perspicace.

— « Oh ! Bertile, chère petite, j’ai le temps. J’ai toute la vie pour être triste. »

La fillette ouvre de grands yeux, tâche de savoir ce qu’il y a de vrai sous le ton à demi plaisant.

— Toute la vie !... Mais vous n’êtes guère plus vieille que moi.

— J’ai vingt-six ans, minette. Un grand âge... — surtout pour une danseuse.

— Pas pour une étoile. Vous êtes toute jeune. Comment pouvez-vous savoir que votre avenir sera triste ? »

L’avenir ?... Flaviana hausse gentiment les épaules. L’avenir n’existe pas pour elle. Il n’y a que le passé. Mais elle ne dit pas cela. Détournant la conversation, elle propose à sa fille adoptive :

— « Dis... En attendant que Mélanie vienne te lever, si nous répétions les pas d’hier ?... »

Ce n’est pas une saillie paradoxale. La petite ballerine, couchée, et dont les jambes n’ont pas retrouvé leur précision agile, va cependant accomplir un exercice sérieux. Seulement, c’est avec les mains qu’elle figurera les mouvements des pieds. Flaviana aussi exécute les pas, les décompose, les rectifie, avec les mains.

Cette façon de travailler est d’un usage fréquent à l’Académie Nationale de la danse. Mais, pour quelqu’un de non averti, comme Delchaume, — qui, d’une allure déjà familière, entra droit dans la chambre, le spectacle ne manquait pas de piquant.

— « Une minute, docteur... n’est-ce pas ?.. Je vous en prie. »

Flaviana, dans le feu de son art, reprenait l’indication d’une arabesque mal comprise.

— « Non, tu vois... Un pas de bourrée jeté en remontant... Bon. Ensuite... tu enveloppes un tour attitude sur la jambe droite... Comme ceci... Puis, l’assemblé soutenu sur les deux pointes... Et du style, surtout. La correction, et même la grâce, ne sont rien sans le style. »

Sur la couverture, — satin turquoise, — ses mains vives et pâles semblaient deux oiseaux qui se jouaient. Leur rythme exact donnait l’espèce de satisfaction intellectuelle qui se mêle au plaisir voluptueux devant le spectacle d’une scène de ballet.

Les mains effilées, menues, encore maladroites, de Bertile, imitaient gauchement les mains savantes.

— « Plus vite, maintenant, » dit Flaviana.

Elle fredonna une mesure précipitée.

Et Raymond, immobile, étonné, regardait palpiter ces quatre jolies mains aux ongles scintillants, qui, dans leurs évolutions, semblaient procéder à un rite mystérieux.

— « Mais, moi aussi, je ferais des entrechats et des jetés battus, à ce compte-là ! » s'écria-t-il.

C'était la première fois qu'il s'égayait un peu. Un faible sourire éclaira sa physionomie. Deux regards attendris l'en remercièrent.

Il ne songeait pas à les déchiffrer, ces regards. Autrement, il y aurait lu ce sortilège de la pitié, qui fait éclore l'amour comme un fruit magique dans les cœurs féminins. Toutes deux en demeuraient inconscientes autant que lui : la jeune femme, pour une raison identique à la sienne — une douleur inconsolée, qu'elle croyait inconsolable. L'adolescente, par inexpérience de ce qui se passait en elle-même, la première fois de sa jeune vie. Mais comment ces tendres créatures, à qui l'existence, dès l'abord, avait donné l'exaltation de la souffrance, où s'affine la sensibilité, et qui se trouvaient, par des causes diverses, dans une espèce d'attente solennelle, ignorée d'elles-mêmes, eussent-elles accepté sans s'émouvoir la rencontre quotidienne d'un être dévoré de chagrin, à qui sa jeunesse, son élégante beauté, sa science, le prestige du médecin sur la femme, et jusqu'à ces vêtements noirs, le haut crêpe du chapeau accentuant sa physionomie romantique, prêtaient une si puissante séduction ?

Raymond se mit en devoir d'ausculter la convalescente.

Tandis que, l'oreille collée à la frêle épaule, il épiait le secret de la vie, un coup d'œil, jailli de ses prunelles expressives, s'en alla frapper Flaviana. Elle se sentit pâlir. Elle savait qu'il n'était pas sans craintes quant à la solidité de la petite poitrine. À l'âge de Bertile, souvent, ce sont les suites d'une rougeole ou d'une scarlatine qui déterminent les premières lésions de la phtisie. Tout à coup, apparut à l'artiste le pathétique du groupe : celui qui savait, incliné ainsi contre l'enfant, peut-être condamnée. Une réminiscence de cette théorie populaire qui croit à la faculté embellissante de la maladie de poitrine, augmenta son trouble. Bertile lui sembla transfigurée. Se serait-on douté que la fillette pût devenir jolie, — d'une joliesse à ce point émouvante ? Au-dessus de la tête brune du docteur, sur ce socle de cheveux drus et sombres, qui faisait ressortir la délicatesse diaphane des traits enfantins, la petite figure s'érigeait, avec de longues paupières baissées, une fine bouche entr'ouverte et frémissante.

« On dirait qu'elle tremble, » se dit Flaviana. « Pressentirait-elle nos inquiétudes ? »

Vraiment elle en eut peur, quand, Delchaume se redressant, se détachant de cette fragile poitrine, qui n'était pas encore celle d'une femme, elle vit la fillette retomber sur l'oreiller, toute blanche et comme défaillante, avec un grand soupir.

— « Eh bien, cela va parfaitement, » déclara Raymond, répétant le cliché usuel, avec la rondeur voulue du médecin qui vient d'examiner son malade.

Quelques indications sur le régime, les heures où Bertile pouvait rester debout, la promesse de la laisser sortir bientôt. Puis, avec une nouvelle tentative de gaieté :

— « Continuez à danser sur les mains, mademoiselle Bertile, en attendant que vos petits pieds soient assez solides, — ce qui ne saurait tarder. »

Il quitta la chambre. Flaviana le suivit. Quand fut refermée la porte, Bertile se redressa, et, tendant le bras, — son bras si mince hors de la manche brodée, elle atteignit une mignonne sacoche en peau, souple et coulissée, qui pendait par le ruban à la pomme d'angle du lit de cuivre. Elle en tira un petit miroir, qu'elle promena devant sa figure, pour tâcher de s'y voir tout entière.

— « Oh ! » fit-elle à mi-voix, « j'ai l'air d'une gosse. J'ai l'air encore plus gosse, avec mes cheveux nattés, dans cette « matinée » à col rabattu. »

Elle s'examina encore, puis ajouta :

— « Et cette mine de chausson aux pommes !... »

Sa bouche se tordit en une grimace. Elle injuria son image.

— « Sale gosse, va ! »

Pan ! le miroir fut enfoncé rageusement au fond du sac. Vlan ! le sac fut raccroché. Et alors, se reprenant, se calmant, avec un passage de songe sur le visage, — ce visage dont elle ne pouvait voir en ce moment la grâce passionnée, Bertile soupira :

« Être belle comme « petite mère... » Être une reine de la danse comme elle !... Ah ! s'il l'aime, il aura bien raison. »

Elle était encore immobilisée dans son rêve quand la vaste personne de la femme de charge s'interposa entre la fenêtre et le lit.

— « Tiens ! Mélanie... Vous m'avez fait peur. Est-ce que le docteur est parti ?

— Oui, mademoiselle.

Pourquoi est-ce que petite mère n'est pas revenue me dire ?...

— Vous dire quoi ?

— Rien.

— Madame s'habille. Elle était en retard. Et maintenant, cette petite malade pour rire va se lever, n'est-ce pas ? » dit gentiment la brave femme.

Tout en glissant les bas sur les longues jambes maigres de la fillette, Mélanie annonça :

— « Vous ne savez pas, mademoiselle Bertile... Le soir où vous dînerez à table pour la première fois, il y aura une surprise.

— Quoi ? » s'écria Bertile, redevenue instantanément la « gosse » qu'elle interpellait tout à l'heure. « Quelle surprise ? Des escargots ? Une glace au citron ? Des profiteroles, comme la cuisinière les fait si bien ?...

— Fi, mademoiselle ! ce n'est pas quelque chose qui se mange.

— Mais vous m'avez dit : « pour le dîner. »

— Non, non... Au dîner, à table... Un invité, quoi !

— Un invité ? Pas pour moi... Je ne connais pas les amis de petite mère. À moins que... »

Du rose lui monta aux joues. Elle pensait à son père. Le pauvre papa ! comme ce serait bon le l'avoir là, tout gauche, tout étonné de délicatesses qu'il n'a jamais vues. Mais non... impossible. Et, soudain, tout haut :

— « La rosse ne le laisserait pas venir.

— Quelle rosse ? » demande Mélanie, stupéfaite. « Vous savez bien que ce pauvre docteur vient de perdre subitement sa femme, qu'il adorait. Ce

n’est pas au bout de deux mois...

— Qu’est-ce que vous chantez, Mélanie ? » s’écria la petite, soudain nerveuse. « Le docteur, bien sûr... Mais est-ce que j’y pensais ? D’ailleurs, s’il vient dîner, c’est bien simple... Je n'irai pas à table. »

Mélanie, qui lui agrafait sa jupe par derrière, leva les yeux pour l’observer dans la glace de l’armoire. Ces gamines, sait-on jamais ce qu’elles vont se fourrer dans la tête ?... Elle ne voulut pas prendre celle-ci au sérieux.

— « Ta, ta, ta. Vous irez très bien à table... parce que vous ne serez pas dans la petite crise d’humeur et de fatigue que vous donne encore l’effort de vous habiller. Puis, si vous n’y alliez pas, Madame ne dînerait pas en tête à tète avec le docteur Delchaume. De quoi ça aurait l’air. Tandis que ce pauvre garçon, qui ne va nulle part, qui s’enferme dans son chagrin... Eh bien, une dînette comme ça, entre sa petite malade et l’étoile du National-Lyrique, — une étoile aussi respectée qu’une chanoinesse et que Tout-Paris appelle « la princesse lointaine, » ça ne tire pas à conséquence... Et c’est une vraie charité de cœur à lui faire.

— « La princesse lointaine... » répéta Bertile. « Dites... est-ce vrai, Mélanie, que « petite mère » a été épousée par un prince ?

— Demandez-le-lui, » riposta la grosse camériste, avec une bonhomie facétieuse.

— « Cette malice !... Vous savez bien qu’elle ne me répondrait pas. »

La jeune fille garda un instant le silence, puis se parlant à elle-même plus qu’à la femme de charge :

— « Mais pourquoi ?... pourquoi ? si elle a été mariée... mariée à un prince, est-ce un si terrible secret ? »

Le dîner eut lieu, comme Mélanie l’avait annoncé.

Un singulier trio, dans la pimpante salle à manger, de style anglais, autour de la table ronde nappée de broderies anciennes, couverte de bibelots compliqués en cristal et en argent, — petits pichets, petites coupes à fruits et à bonbons, petits vases dans chacun desquels trempait une fleur.

Delchaume s’étonnait d'être là. C’était le premier repas qu’il ne prit pas seul depuis la mort de Francine, et il ne comprenait pas encore par quel enchaînement de circonstances, de sentiments, une impression d’intimité l’enveloppait si tôt, et naissait ici, entre tant d’intérieurs où sa carrière le conduisait, hors de tous les liens d’anciennes amitiés, qu’il n’avait point eu le cœur de renouer encore, — ici, à côté de cette jeune femme, de cette jeune fille, des danseuses, qu’il ne connaissait pas six semaines auparavant, et qui, selon toute vraisemblance, demeuraient où redeviendraient pour lui des étrangères.

Étrangères ? Eh bien, non. Pourquoi ? Flaviana parlait. Et sa voix douce, prenante, sa conversation où glissaient des reflets de souvenirs si divers, comme si elle avait déjà beaucoup vu, sa dignité aisée, son enjouement grave, où perçait un fond de désenchantement, tout cela semblait à Raymond quelque chose de délicieusement sûr et doux, dont il ne pourrait plus se passer, — un apaisement qu’il accueillait sans remords, puisque cette exquise et extraordinaire Flaviana gardait strictement son attitude de « princesse lointaine » , n’offrait et n’acceptait qu’une fraternelle amitié.

Après le dîner, tandis qu’ils se tenaient tous trois dans un petit salon, la croisée ouverte sur le parc Monceau, où s’amassaient l’ombre et la fraîcheur nocturnes, des paroles furent dites, bien simples en apparence, et qui pourtant déliaient les cœurs contractés, — un surtout, un cœur d'homme, qui cédait, qui ne résistait plus à la bienfaisante sympathie féminine.

Les bouffées d’air qui leur venaient après avoir passé sur le gazon, sur les fleurs, dans la poussière un peu tombée du crépuscule parisien, leur firent souhaiter la campagne. Bertile surtout jeta un cri de désir vers les espaces de verdure, d’eau, de ciel, qu’elle se rappelait seulement pour les avoir traversés, toute petite, avec le cirque ambulant.

— « Oh ! la campagne... »

Ses yeux, fixés sur les massifs assombris du beau jardin, — dômes de frais velours contre les rivages fantastiques et pourprés du couchant, — ses yeux désespérés de petite fille, se remplirent de larmes. Quitter ces joies délicates pour les chambrettes noires de la rue du Rocher, pour les

criailleries et les calottes de Mme Pageant ! Il faudrait bien. La guérison était venue.

— « Oh ! la campagne...

— Je trouve, » dit Delchaume, « qu'elle serait indispensable au rétablissement complet de cette fillette. Ne pourrions-nous aviser à l'y envoyer quelque temps ?

— Ce sera difficile, » soupira Flaviana. « Comment ?... avec qui ?... et où ?...

— Rien ne serait mauvais pour Bertile, » reprit le docteur avec un accent tout professionnel, « comme de reprendre sans transition sa vie ordinaire : le petit logement étouffé, les coulisses du théâtre, l'exercice violent de la danse dans des endroits malsains, les représentations surtout... »

Son regard disait à Flaviana : « Rappelez-vous... je vous ai prévenue... je ne répondrais de rien. »

— « Comment faire ?... » demanda la jeune femme.

— « Écoutez... » commença Raymond.

Il hésitait encore. Mais une magie secrète opérait. Pour lui-même, autant que pour obliger ses amies, ne fallait-il pas qu'il parlât, qu'il débridât sa blessure. Les aider ne fut qu'un prétexte. Il avait besoin de leur caressante douceur pour les heures trop déchirantes qu'il appréhendait encore.

— « Écoutez, » répéta-t-il. « J'ai une petite retraite campagnarde... oh ! bien modeste... Mais combien elle m'est chère ! Ma pauvre Francine y passa le meilleur de son enfance auprès d'une bonne vieille parente... Ma femme adorée m'a laissé cette maisonnette. Je n'ai pas encore eu le courage... »

Il s'arrêta... parut se gourmander par un mouvement sec, nerveux. Quoi ! ne pouvait-il achever une malheureuse phrase ?... Mais il n'eut pas à l'achever. Un suave secours venait à lui.

— « Il ne faut pas que vous y retourniez seul, » dit Flaviana. « Nous irons avec vous, Bertile et moi. Oh ! nous ne serons pas indiscrètes... Nous resterons à la porte. Nous chercherons autour, dans les champs, dans les

bois, des fleurs, que nous viendrons poser sur le seuil. Et quand vous sortirez, vous nous trouverez là... N'est-ce pas, Bertile ?

— Oh ! petite mère... oui... »

Ce ravissement étouffé de l'adolescente... Cette bonté de femme, légère, et qui n'appuyait pas sur la peine... Qu'avait-il fait, Raymond, pour mériter cela ? Sa gratitude jeta vers elles deux ses mains ouvertes. Il y avait donc des baumes pour des plaies aussi brûlantes que la sienne ?

Le charmant petit salon se faisait plus sombre. Sur le parc Monceau, plus noir, le ciel devenait vert et transparent. Une douceur merveilleuse en descendait.

L'homme, accablé de souffrir seul, parla dans l'ombre.

— « Voilà... mes amies, mes bonnes petites amies... vous allez savoir... Et nous combinerons quelque chose, qui me sera très doux, et qui ne déplaira pas à Bertile. J'ai un enfant... un petit garçon de trois ans... Je l'ai eu avant mon mariage. Vous l'aimerez. Cela lui portera bonheur... »

Elles s'exclamèrent, avec les mots que trouvent les femmes, en présence du mystère, de l'enfance, de l'amour.

— « Je compte l'installer dans cette maison, jusqu'à ce qu'il soit assez grand pour que je le prenne chez moi, que je l'élève moi-même... Sa nourrice, une femme dévouée, l'y accompagnera. Voulez-vous que Bertile achève de se remettre au village de Champagne, dans ma petite maison de Claire-Source ? Ainsi, j'aurai la force d'y aller. Je n'osais pas... je reculais... Et pourtant... »

Il leur dit encore ceci, de son secret : qu'il devait déterrer dans le jardin, sous une bordure de marguerites, un coffret, dans lequel sa femme, par une imagination romanesque, avait enfermé un souvenir pour lui, l'expression d'un vœu suprême.

— « Grâce à vous, » ajouta le jeune médecin, « je ne tarderai plus à remplir ce devoir sacré. Je ne pouvais m'y résoudre. Chaque jour, au lieu d'acquérir la force, je me sentais plus découragé, plus inerte... »

Flaviana et Bertile écoutaient, ne posant pas de questions, se doutant bien qu'il ne disait pas tout, mais d'autant mieux attendries et secourables

qu’elles devinaient en lui des chagrins plus compliqués, plus cachés.

La première, silencieuse, repliée sur elle-même, comparait sans doute ce qu’elle pressentait avec certaines pages tragiques de sa propre vie. Bertile, au contraire, refrénait de la joie. Un secret ! un roman ! un enfant, à lui ! qui serait son petit compagnon !... Et la campagne !... Un horizon de rêve s'ouvrait... Rêve de seize ans, tout de suite immense, complet, miraculeux, sans nuage.

Un silence suivit, tandis que le bleu de la nuit se glissait dans la chambre. Puis une voix s’éleva, si tendre :

— « Trois ans, nous avez-vous dit, votre cher petit ?... Il a trois ans ?...

— Un peu plus, madame.

— Un peu plus de trois ans !... Cher mignon !... Nous l’aimerons bien, monsieur Delchaume. » Et elle répéta plus bas : — « Un peu plus de trois ans... »

Bertile, brusquement, demanda :

— « Comment s’appelle-t-il, de son petit nom ?

— François.

— Tiens ! » s’écria-t-elle étourdiment. « François !... Et votre femme, n’est-ce pas ? s’appelait Francine. »

Delchaume ne répondit pas.

C’était pourtant à cause de sa femme, à cause de la mère, qu’il avait ainsi nommé l’enfant qu’il se résolvait à faire sien. Jamais il n’aurait pu se résoudre à l'appeler Serge, à maintenir, avec ce prénom, une évocation perpétuelle de l’origine détestée, du père qu’il poursuivrait de sa haine jusqu'à la mort, de la race dont il étoufferait en cet enfant les manifestations odieuses. François... oui... François Delchaume. Il le reconnaîtrait, il ferait rectifier son état civil. Chose facile puisque le bébé avait été déclaré de père et mère inconnus. De ce petit François, il ferait un être à lui autant qu’à Francine. Il en entrevit la possibilité, lorsque, retournant chez la nourrice, il put s’assurer que nul au monde, en dehors de sa femme, ne s’était jamais occupé de l’enfant. Ce qu’il avait craint, en apprenant la présence répétée du prince Omiroff à Saint-Rémy, — une tendre connivence des parents

autour du berceau, un attachement du père naturel à son fils, — n'existait pas. Le ménage Favier ne connaissait personne, sauf Francine, qui se fût intéressé à leur nourrisson. Ils ignoraient absolument le père. Aucun homme ne s'était jamais approché de leur demeure, n'avait jamais rôdé autour du petit garçon, n'avait jamais posé sur lui des yeux émus, qu'ils pussent soupçonner être celui-là. Maintenant que Mme Delchaume était morte, il n'y avait personne qui eût le droit de leur demander compte de l'enfant. S'ils s'inclinaient devant le mari, c'est qu'ils trouvaient cela juste, et c'est que leur amour pour le petit être leur faisait accueillir avec joie l'heureuse destinée qui s'offrait à lui. Être le fils reconnu du docteur Delchaume, ou l'enfant trouvé, sans nom, sans famille, qu'élèveraient des pauvres gens comme eux, est-ce que cela se comparait ? Leur égoïsme serait criminel de s'opposer au sort nouveau du chérubin, — sans compter qu'ils n'oseraient point en appeler à des juges. Tout ce que ces braves gens demandèrent fut de se dévouer encore à leur nourrisson, tant qu'il serait petit. Et l'arrangement venait de se faire. Delchaume, peu riche, utiliserait Claire-Source, la chère maison dont il ne se séparerait jamais, pour installer confortablement celui qu'il nommait déjà son fils, et les parents nourriciers aux mains desquels il le laissait. Ainsi l'enfant serait élevé dans le nid de la mère. Ainsi Raymond suivrait son programme de sacrifice. Pardonner à Francine, l'idolâtrer aveuglément, la chérir jusque dans sa faute, jusque dans son silence, plus torturant que sa faute, — car pourquoi, mon Dieu ! ne lui avait-elle pas tout avoué ?... Oui, lui offrir ce culte surhumain... Faire cela, — ce dont aucun amant ne serait capable... L'adorer encore dans l'enfant qu'elle lui avait légué par une cruauté tellement féroce, par une confiance tellement sublime... voilà où se jetait Raymond, avec désespoir, avec folie, avec fureur, avec la volupté âpre et sauvage des martyrs.

Mais ce soir, dans le petit salon du boulevard de Courcelles, tandis que la fraîche respiration du parc obscur dominait l'âcre poussière et le bruit de la ville en mouvement, dans le cœur aussi de Raymond une douceur inattendue faisait tomber la trouble et tumultueuse ferveur. Ce devoir, où il se ruait comme une recrue ivre, effarée, héroïque malgré soi, soudain il l'acceptait avec une lucidité attendrie, en un apaisement profond, presque avec une sorte de joie solennelle, parce que Flaviana disait, de sa voix rêveuse :

— « François... Et il a trois ans... Nous l’aimerons bien, monsieur Delchaume. »

VIII DANSEUSE OU PRINCESSE

— « Non, mademoiselle Tatiane, vous ne me convaincrez pas. Il n'entrera jamais dans mes idées, dans mes principes, qu'en aucune circonstance on ait le droit de se faire justice à soi-même par l'assassinat.

— Cependant, Delchaume, vous avez toujours l'intention de provoquer Omiroff en duel ?

— Certes, je n'aspire qu'au moment de me trouver sur le terrain, en face de lui.

— Qu'attendez-vous ?

— D'avoir réglé la situation de l'enfant.

— Qu'est-ce que vous entendez par là ?... Si ce n'est pas indiscret...

— Oh ! Tatiane... indiscret ?... de vous à moi... »

Elle sourit. Ne venait-elle pas de lui livrer des secrets autrement graves ? Ce n'était plus un mystère pour Delchaume, les relations de l'étudiante avec un groupe d'anarchistes russes militants. Il savait aussi qu'elle se jetait dans la sombre lutte, moins par passion politique — (elle ne croyait guère au progrès social à coups de bombes) — que pour participer à ce qu'elle appelait « l'exécution » de Boris Omiroff. Pour elle, comme pour ses amis, le prince était un homme condamné, — condamné en toute justice. Et, précisément, elle essayait de prouver au jeune médecin l'infériorité de sa morale, à lui, la morale du duel.

— « Eh quoi ! » s'écriait Mlle Kachintzeff, « vous trouvez cette façon d'en appeler au hasard, d'égaliser les chances de l'innocent et du coupable, moins barbare que l'arrêt prononcé en toute conscience par un groupe d'hommes... Et quels hommes ?... Non pas tirés au sort comme les jurés, mais unis par un même esprit d'héroïsme, prêts à toute minute au sacrifice de leur vie...

— Nous ne pourrons jamais nous entendre quand nous discuterions à l'infini, » ripostait Raymond. « J'ai soif de me battre avec Omiroff, et je me battrai avec lui. Mais, comme il peut me tuer, je veux avant tout reconnaître

l’enfant de Francine, lui assurer l'héritage du peu que je possède, l’installer dans la maison qui sera la sienne... et, mieux encore, lui obtenir la tendre protection d’une créature exquise, qui, j’ai lieu de le croire, continuera de s’intéresser à lui si je disparais.

— Vous avez bien fait de ne pas penser à moi pour cette mission, » ricana durement Tatiane.

Raymond, surpris, la regarda.

— « Je ne pourrais pas oublier, » dit-elle, « que cet enfant est un Omiroff.

— « Moi, je l’ai déjà oublié, » riposta vivement Delchaume. « Je lui donne mon nom. Je lui donnerai, — si je vis, — ma pensée, mon cœur. Avec ce qu’il tient de sa mère, c’est assez pour le détacher de sa race.

— Le fruit a beau ne pas mûrir sur l’arbre, il n'est pas moins gonflé de sa sève, » murmura l’étudiante.

Raymond ouvrit la bouche pour répondre. Mais son regard s’arrêta sur le visage de Tatiane. Il vit la pâleur des joues, le feu des yeux, toute la haine.

— « Ne me direz-vous pas, enfin, ce qu’ils vous ont fait, à vous ou aux vôtres, ces Omiroff ? » questionna-t-il.

À son tour, elle le dévisagea longuement.

— « Ce n’est pas moi qui vous le dirai. »

Telle fut sa réponse, dont elle sembla peser chaque mot. Elle ajouta :

— « Vous verrez... vous verrez de vos yeux. Peut-être alors trouverez-vous que c’est folie de ne pas vous joindre à nous, — tout au moins de ne pas nous laisser faire.

— Mais, » s’écria le jeune homme, « je ne suis ni un délateur, ni un espion. Je n’entraverai pas vos projets. Je les ignore.

— Vous les entraverez malgré vous, mon ami.

— Comment ?

— Vous nous forcerez à agir avec une précipitation qui, peut-être, fera tout manquer... Si ce n’est que manqué... Si les conséquences ne sont pas,

pour nous, pires que le simple échec.

— Que voulez-vous dire ? » demanda-t-il.

— « Que je presserai mes amis d'en finir, » déclara-t-elle en plongeant jusqu'à l'âme de Raymond ses yeux d'une clarté aiguë. « Il faut qu'Omiroff périsse avant votre provocation insensée. C'est pour cela, c'est pour savoir le délai devant nous encore, que je suis venue aujourd'hui. »

Elle était venue, en effet, — non pas chez lui, mais à sa clinique, à sa consultation gratuite. Elle avait attendu son tour parmi la foule des pauvres gens, — mise plus pauvrement qu'eux avec un bandeau lui cachant la moitié de la figure comme sur un mal impossible à montrer, — pour ne pas compromettre son ami.

Le jour même où Tatiane eut avec Raymond Delchaume cette conversation, qui troubla singulièrement le jeune docteur, Flaviana reçut une visite.

C'était au commencement de l'après-midi. Elle se préparait à sortir avec Bertile. Première sortie de la petite convalescente. Une fête. On allait au Bois de Boulogne. On goûterait au Pré Catelan. Mais, comme Flaviana épinglait son chapeau, la seconde femme de chambre (car elle n'avait pas de domestique mâle) vint la prévenir que quelqu'un la demandait au salon.

— « Au salon ? Vous avez donc fait entrer ?

— Oui, madame.

— Vous auriez dû répondre que je n'y étais pas. Voyons... Au moment même où je sors !... Et ensuite il sera trop tard pour mademoiselle Bertile. »

Flaviana montrait rarement de l'impatience. Aussi, comme pour toutes les personnes très douces, son entourage ne tolérait pas chez elle la plus involontaire vivacité. La femme de chambre pinça les lèvres.

— « C'est une dame ? » demanda sa maîtresse.

— « Une dame... Puis il y a aussi un monsieur.

— Une dame et un monsieur ?

— C'est la dame qui a demandé après Madame, en disant qu'elle voulait absolument lui parler.

— Ce n’est pas une raison. »

En effet, ce n’était pas une raison. La vraie, — de raison, — c’était la pièce d’or que la jeune camériste venait de laisser couler dans la pochette de son coquet tablier à épaulettes en broderie.

— « Vous ont-ils donné leur carte ? Vous ont-ils dit leur nom, ces gens-là ?

— Je crois que ce sont des Anglais.

— Ça ne les empêche pas d’avoir un nom, » observa Flaviana, qui ne comprenait rien à la stupidité soudaine de sa femme de chambre.

Avec un léger soupir, elle se dirigea vers le salon, où, d’abord, elle vit une jeune personne très grande, très jeune, qui lui parut très jolie et d’une élégance extrême. L’apparition était si séduisante, que la légère mauvaise humeur de l’étoile se dissipait déjà. Mais, en dirigeant ses yeux vers le compagnon de cette inconnue, elle éprouva une commotion désagréable.

Elle reconnaissait, en ce gentleman glabre, qui fixait ardemment sur elle deux larges yeux bleus un des nombreux adorateurs qui ne manquaient jamais au National-Lyrique une des représentations où elle dansait. Celui-là semblait le plus épris, le plus tenace. Aussi, bien qu’elle eût accepté qu’on le lui présentât au foyer, elle n’avait jamais consenti à le recevoir dans sa loge. La manière grave et obstinée dont cet Anglais s’acharnait à la conquérir inquiétait Flaviana. Pressentant une passion sérieuse, elle n’était pas femme à en jouer. Des cadeaux lui avaient été apportés avec la carte de cet étranger : des fleurs qu’entortillait une dentelle de grand prix, ou qui cachaient l’écrin d’un bijou. La danseuse gardait les fleurs, renvoyait l’offrande coûteuse. Pour mieux décourager l’amoureux, elle affectait de ne pas le remarquer, dans les coulisses, où il passait des entr’actes entiers sans oser s'approcher d’elle. Souvent, dans le couloir, elle le trouvait devant sa porte. Mais elle ne prononçait pas le mot qui l’eût autorisé à franchir cette porte entr’ouverte seulement pour quelques intimes. Aussi fut-ce avec stupeur qu’elle l’aperçut chez elle, dans son salon.

— « Lord Hawksbury !... » murmura-t-elle. La jolie jeune personne parla. Sa voix gazouillante, avec une ombre d’accent, répondait à la grâce menue de ses traits, — car elle avait un tout petit visage, en haut de son

long corps de roseau, — un tout petit visage perdu sous des vagues blondes de cheveux fous, qui déferlaient jusqu'au bord de son immense chapeau.

— « Oui... lord Hawksbury... Frédéric, earl of Hawksbury, mon cousin, » dit-elle. « Vous le connaissez, je vois. Et moi, je suis lady Maud, comtesse de Carington. »

Comme Flaviana la regardait, muette, l'Anglaise reprit :

— « Cela vous étonne que nous soyons ici. C'est que, voyez-vous, ce n'est pas la danseuse... » (elle se reprit avec une intention d'égards :) « la grande danseuse Flaviana, que nous sommes venus voir... Mais la princesse Flavienne Dimitri Omiroff.

— Pardon, » dit Flaviana, « il n'y a ici que la danseuse. »

Lady Maud eut une faible exclamation. Frédéric de Hawksbury n'avait pas encore ouvert la bouche. Tous trois étaient debout, la maîtresse de maison n'ayant pas offert de s'asseoir.

— « Mais, » reprit la jeune fille un peu déconcertée... « comment est-ce possible ?... Vous ne pouvez pas séparer...

— Vous sépariez bien, mademoiselle, en prétendant ne pas être en visite chez une danseuse. Or, dans cette maison, dans cet appartement, comme sur la scène du National-Lyrique, il n'y a que la danseuse Flaviana. Je ne prends pas d'autre nom. Je ne permets pas qu'on m'en donne d'autre. Le prince Dimitri Omiroff m'a fait le grand honneur de m'épouser. Cette folie d'amour lui a coûté son titre, que je n'ai jamais partagé avec lui. Il est mort. En le perdant, j'ai tout perdu, — sauf mon art, que j'aime, et que je pratique pour vivre. Mais je ne bafouerai pas l'être adorable qui m'a tout sacrifié, en faisant monter une princesse Omiroff sur les planches. Il n'y a plus de princesse Omiroff.

— Il y en aura une bientôt... Et ce sera moi ! » s'écria lady Maud avec sa brusquerie hautaine.

Flaviana sursauta, et pâlit.

Après une minute de silence, l'élève de Tatiane ajouta :

— « Je suis fiancée à Boris Omiroff. »

La pâleur de Flaviana s’accrut. Ses yeux — la splendeur de son visage — élargirent leurs ténèbres veloutées, et l’on vit distinctement trembler ses lèvres. Puis, comme le silence durait, elle sembla prise de vertige. Chancelante, mais ne voulant pas s’asseoir, elle recula pour s’appuyer à une table.

Ce fut alors que le comte de Hawksbury se manifesta.

S’il ne se hâtait pas de parler, c’est sans doute qu’en véritable Anglais il n’aimait pas les phrases inutiles. Lorsqu’il énonçait une pensée, elle en valait la peine. Ce qu’il dit, en effet, ne fut pas banal.

— « Princesse Omiroff, » proféra-t-il, en s’inclinant devant Flaviana, « voulez-vous être ma femme ?

— Freddy !... » cria sa cousine.

Ce cri prouvait que la singulière demande en mariage venait d’être résolue à la minute même par lord Frédéric.

Sans tenir compte de l’interjection, pas plus d’ailleurs que du trouble éperdu où se trouvait manifestement celle qu’il sollicitait, il attendait la réponse à sa question, avec un flegme tout britannique. Comme cette réponse tardait, il crut cependant devoir ajouter :

— « Vous ne serez que comtesse. Mais ma famille est d’une noblesse plus ancienne que celle de votre premier mari. Et je ne pense pas être moins riche. »

Ce fut comme si un ressort se déclenchait. En dépit de l’émoi où l’avait jetée le début de la conversation, et surtout l'idée d’avoir en face d’elle la future femme de Boris Omiroff, les derniers mots, la physionomie imperturbable de lord Hawksbury, dépassaient ce que pouvait supporter sérieusement une spirituelle danseuse parisienne. Flaviana éclata de rire. Et son joli rire, si vif, si français, trouva un écho chez cette longue et toute jeune fille, poussée trop vite, mais dont la morgue, après tout, n’avait que vingt ans.

Lady Maud rit à son tour.

Quant à Hawksbury, sa face rasée, maigre, dévorée par le feu pâle des prunelles azurées, transparentes, n’eut pas un frémissement. Il regarda tour

à tour les deux rieuses, et attendit.

— « Freddy, » dit sa cousine, qui domina vite son accès de gaieté, « Freddy, je vous demande bien pardon. Je vous comprends tout à fait, *my boy*, et votre décision ne m'étonne pas. Je la trouve *all right*. Plus que cela... Absolument *splendid !* Car enfin, si mon ex, ou future, belle-sœur, — je ne sais comment dire, — devient ma cousine, en devenant Sa Grâce Lady Frédéric, comtesse de Hawksbury, ma mère, n'aura plus la moindre raison de s'opposer à mon mariage.

— Ce n'est pas pour cela, Maud, ce n'est pas pour vous faciliter les choses, que je souhaite d'épouser cette merveilleuse créature.

— Je pense bien !...

— Non. C'est parce qu'il m'est apparu tout à coup qu'elle est supérieure même au titre de princesse — qui est le sien, quoi qu'elle en dise, puisque le tsar a rétabli son mari dans tous ses privilèges. Avez-vous entendu, Maud, le langage admirable qu'elle nous a tenu ?... N'avons-nous pas été fous de supposer qu'une telle personne renoncerait à son art par intérêt ?...

— Par intérêt !... Vous l'auriez cru ?... Et que veniez-vous donc me proposer ?... » s'écria Flaviana.

Le rire s'était éteint sur ses lèvres. Elle vibrait d'indignation.

— « Rien d'offensant... » protesta l'Anglais — toujours du même ton, égal, posé, *matter of fact.* — « Nous venions vous demander de vous retirer de la scène, de porter un titre que nul ne peut vous contester, et d'accepter, pour le soutenir convenablement....

— Une pension ?... » cria Flaviana avec mépris.

— « Je crois que cela s'appelle ainsi, » acquiesça le comte.

— « Et qui me l'eût faite, cette pension ? » questionna l'étoile, en avançant un visage dont la flamme irritée eût suspendu la réponse chez tout autre.

— « Mais, » dit le noble et placide lord, « comme cela était juste, votre beau-frère, Boris Omiroff. »

Cette fois encore, Flaviana se prit à rire. Mais quel rire !... Combien différent de l'explosion joyeuse de tout à l'heure. La haine, le dédain, la colère... Il y avait tout, dans ce rire, sauf de l'aménité, de la joie.

Ses deux visiteurs en demeurèrent interdits. Lord Frédéric hasardait un geste, comme pour dire : « Mais enfin, c'était très correct... »

Lorsque la danseuse l'interpella :

— « Et me ferez-vous croire, mylord Hawksbury, que c'est pour me disposer à ce marché que vous m'imposez votre vue, que vous rôdez autour de moi, que vous me persécutez depuis si longtemps ? Vos envois de fleurs, les billets qui s'y trouvaient épinglés, manifestaient un espoir trop insultant pour qu'ensuite vous vous permettiez, sans l'ombre d'encouragement de ma part de vous présenter chez moi ? Je ne conçois pas que vous ayez osé le faire. Hé quoi ! vous avez adjoint à cette démarche une jeune fille, lady Maud Carington, qui ne se doutait assurément de rien !... Ceci n'est pas d'un gentleman, mylord.

— *That's true, Freddy !* » s'exclama Maud, plus malicieuse que sévère, et qui semblait se divertir, s'amuser beaucoup — mais en dedans. Le pétillement de ses jolis yeux et son sourire décelaient seuls son animation amusée.

Son cousin, droit, immobile, impassible, était blême. Dans ce visage, au teint spécial, patiné de cuivre rouge, des Anglais qui ont passé la trentaine et qui ont fait beaucoup de sport, la pâleur prenait une lividité assez impressionnante, et laissait toute leur valeur à la bleue phosphorescence des prunelles, qui s'attachaient furieusement, douloureusement, aux yeux irrités de Flaviana.

Ce qui se passait en cet homme — tempête d'amour, de dépit, espérance orgueilleuse, rage ou désir — ne se laissa pas deviner. Il subit sans broncher l'apostrophe, soulignée par la petite cruauté de sa cousine. Puis, s'inclinant de nouveau devant la danseuse, il lui demanda, avec le même geste, et du même ton que tout à l'heure :

— « Princesse Dimitri Omiroff, voulez-vous m'accorder le grand honneur de devenir ma femme ? »

Flaviana, soudain apaisée, — car, cette fois, elle ne douta pas du sérieux de la demande, — répondit :

— « Non, lord Hawksbury. »

Il la regarda, plus intensément, plus profondément, si c'était possible.

À ce regard, d'une éloquence si puissante qu'elle en fut un peu troublée, elle répondit de nouveau, mais avec plus de douceur :

— « Non, je ne serai pas votre femme. »

Il dit seulement très bas :

— *« What a pity !... »*

Et, enfin, il détourna les yeux.

Alors, tout à coup, Maud s'avança. Elle vint tout près de Flaviana, lui effleura le bras, et s'écria sourdement :

— « Est-ce possible ? Quelle femme êtes-vous donc ?

— Une femme, » répliqua Flaviana, « qui n'a eu qu'un amour, et qui le garde.

— Quoi ! » s'écria l'Anglaise, « vous préférez être une danseuse plutôt que de devenir lady Hawksbury ?

— Oh ! certes. (Et elle sourit.) « Cela m'amuse infiniment d'être une danseuse. Et je crois que cela m'ennuierait beaucoup d'être une comtesse anglaise.

— Ne blasphémez pas, » protesta lady Maud scandalisée. « L'aristocratie anglaise... mais c'est ce qu'il y a de plus haut, de plus noble dans le monde ! »

Flaviana, souriant toujours, admira la candeur d'une telle fierté, la grâce altière qui l'exprimait. Cette fine tête, érigée sur ce cou de cygne, cette frêle créature, en qui vibrait l'orgueil d'une race, c'était quelque chose d'exceptionnel, de charmant. L'âme de l'artiste fut séduite.

— « Mademoiselle, » dit Flaviana, « je n'oublierai jamais que vous avez été prête à m'accueillir dans cette élite, qui vous est sacrée.

— Vous êtes belle, vous avez de l'allure, de la dignité, vous y auriez fait très bonne figure, » déclara la jeune fille, qui énonça ces qualités une à une, avec lenteur et gravité, comme si elle les pesait d'abord en elle-même. Puis, changeant de ton : — « Maintenant, vous allez me causer bien des ennuis. Ma mère combattra mon mariage. Elle ne voudra jamais que je porte un nom dont peut s'affubler légalement une danseuse.

— J'ai fait tout ce que j'ai pu pour remédier à cela, » observa lord Hawksbury.

Il émit cette remarque de l'accent le plus simple, comme si rien de lui-même n'eût été en jeu dans l'affaire.

— « Certainement, Freddy, » concéda sa cousine.

— « Eh bien, Maud, permettez que je me retire, puisque vous avez encore à parler avec Madame. J'ai une petite chose à régler qui ne souffre pas de retard.

— Si c'est votre suicide, Freddy, vous avez le temps. Vous pouvez bien m'attendre cinq minutes. »

Lorsque Hawksbury, après une profonde inclination, fut sorti sans répondre, lady Maud expliqua :

— « C'est un garçon à ça, vous savez. Pour que mon cousin vous ait demandée en mariage, madame, il faut qu'il soit épris de vous à en mourir.

— Bah ! » se récria l'étoile, « a-t-il seulement su me dire qu'il m'aimait ? Il n'y a que les Français qui se tuent par amour.

— Maintenant que nous sommes seules, voulez-vous me permettre une question ? » demanda Maud sans relever la phrase.

— « Sans doute.

— Pourquoi refuseriez-vous une pension de Boris ? N'y avez-vous pas droit ? Si son frère n'a pas fait de testament en votre faveur, c'est qu'il était en pleine guerre, et que la mort l'a surpris. Dimitri a-t-il connu seulement sa rentrée en grâce, avant de succomber ?

— Je l'ignore, mademoiselle.

— Mais que pensez-vous ?

— Que c’est peu probable... puisque le magnifique fait d’armes qui lui a valu sa grâce consista à pénétrer dans Port-Arthur assiégé, et par une diversion qui faillit dégager la place. Ensuite, enfermé dans la ville...

— Vous voyez bien... Son héritier vous doit d’assurer votre sort, comme il l'eût fait lui même...

— N’insistez pas, mademoiselle. »

Ces trois mots furent dits d’un ton qui persuada l’Anglaise. Mais, comme, en dépit de sa froideur hautaine, elle regarda l’étoile avec des yeux de détresse, — deux grands yeux d’aigue marine où se lisait une consternation désolée dans une pureté, une simplicité d’enfant, — Flaviana, troublée, ajouta :

— « Que vous importe mon existence, ma personne ?... Je vous le répète... Il n’y a plus de princesse Omiroff. Jamais je ne prendrai ce titre... Faut-il vous le jurer ?... vous l’écrire ?... l’écrire à la duchesse de Carington, votre mère ?...

— Non, non ! » cria lady Maud.

Son expression changea. L’impatience, la contrariété parurent sur ses traits. Elle eut la figure puérile et furieuse qu’avait aperçue Tatiane congédiée. Une image rapide provoquait son exaspération. Elle se voyait, dans une loge du National-Lyrique, elle, la fille du duc de Carington, devenue princesse Omiroff, elle se voyait, au moment où paraissait sur la scène cette ballerine, qui avait droit au même titre, au même nom. Des amis, silencieusement moqueurs, épiaient son visage. De la salle, des regards curieux se dirigeaient vers elle, des regards de badauds, de gens de rien, qui oublieraient leur néant, et croiraient devenir quelque chose, parce qu’ils *sauraient*, parce qu’ils ricaneraient, en chuchotant avec leurs voisins.

— « Ah ! » s’exclama-t-elle, tandis que, à la seule idée, une rage secrète la faisait frémir, « je me suis trompée en venant ici. Vous avez raison de dire que je ne m’adressais pas à une princesse... Danseuse !... Et vous vous en vantez... Vous y tenez, à cette profession sans pudeur... »

À ce moment, une porte s’entr’ouvrit.

Bertile, dont la fièvre revenait par le regret énervé de la promenade compromise, avait appris le départ du visiteur. Elle voulut se persuader qu'il

n’était pas parti seul, que la dame anglaise avait accompagné la retraite de son cavalier.

— « Voyons, Mélanie, puisqu’ils étaient venus ensemble !...

— Je vous dis, mademoiselle Bertile, que la dame est encore là.

— Vous devez vous tromper. »

À bout de patience et de discrétion, la fillette tourna le bouton d’une porte, poussa un peu. La tête s’avança. Elle entendit les derniers mots. Ce fut plus fort qu’elle... D’un bond, elle fut au milieu de la pièce, avec sa légèreté de futur « petit sujet » , et son effronterie de gamine parisienne.

— « Dites donc, madame l'Angliche... Si c’est pour chiner le corps de ballet que vous m’avez fait manquer mon goûter au Pré Catelan !...

Ce fut irrésistible. Même une Anglaise — et fille de lord — ne pouvait se fâcher contre cette petite sylphe. Son apparition était si gracieuse... Et elle restait dressée sur ses pointes avec une arrogance si amusante, son minois de défi levé en l'air, — un minois à croquer, point joli, mais pire, et tant de chic dans toute sa petite personne, que lady Maud, après une minute de surprise, s’écria presque gaiement :

— « Ça, c’est ce que vous appelez en français, n’est-ce pas ? « un bon petit diable. » Et s’adressant à Flaviana : — « Pardonnez-moi, madame, d’avoir retardé votre promenade et celle de cette jeune espiègle, — votre sœur, sans doute ? Et pardonnez-moi aussi d’avoir mal parlé de la danse. C'est un art que je ne comprends pas. »

Sans trop d’ironie, sans trop de hauteur, mais cependant avec cette fierté indicible qui rayonnait de toute sa souple, et svelte, et longue personne, la jeune Anglaise salua pour se retirer. Elle ne tendit pas la main. Flaviana se garda d’offrir la sienne.

À la porte du salon, — que Bertile tenait maintenant ouverte, — Maud s’arrêta une seconde. Avait-elle encore quelque chose à dire ? Allait-elle trouver un argument capable de convaincre Flaviana ? Elle se retourna à demi, puis, réflexion faite, se contenta d’incliner un peu sa jolie tête, autour de laquelle frissonnèrent les blondes ondulations de sa chevelure et les plumes neigeuses de son immense chapeau.

IX LA GUIRLANDE DE MARGUERITES

Lorsque, au matin d'un radieux jour d'été, Delchaume retrouva ses amies, Flaviana et Bertile, sous l'horloge du hall, à la gare du Nord, le cœur lui battait un peu. Un trouble l'oppressait. Plusieurs sentiments, dont quelques-uns mal définis, se partageaient son cœur, et les scrupules les plus délicats l'empêchaient de céder à ce qui lui eût offert un semblant de joie. Devant la grâce de ses compagnes, — cette grâce toute parisienne, d'autant plus séduisante en sa simplicité, — au plaisir involontaire qu'il en éprouvait, et qui se doublait à surprendre l'admiration des passants, Raymond sentait la piqûre d'un remords.

N'était-ce pas une lâcheté d'avoir souhaité un tel secours pour affronter les souvenirs trop déchirants de Claire-Source ? N'était-ce pas une espèce d'offense à la chère mémoire ?

Mais il regardait la tendresse fine répandue sur le visage de Flaviana, la profondeur compréhensive de ses yeux, sa bouche de discrétion, de silence... et il se rassurait un peu. Non, ce ne pouvait être un sacrilège d'amener à la morte, et à son fils, une telle amie.

Légèrement, sur les quais noirâtres de la gare, parmi l'affairement de la foule, la brutalité des hommes d'équipe, poussant au hasard leurs « diables » aux essieux gras, aux colis anguleux et débordants, les deux jeunes danseuses passaient. Leurs « tailleurs » clairs, — celui de Bertile en toile « ficelle » , celui de Flaviana en tussor lavande, — laissaient, sous les jupes courtes, voir leurs pieds, où l'on devinait des ailes. Des jabots de chemisettes flottaient entre les revers de leurs vestes ouvertes. Leurs grands chapeaux de paille, noués de simples rubans, se ressemblaient. Elles avaient l'air de deux sœurs.

— « Mais où est le petit François ? » demandèrent-elles vite, et ensemble.

— « Mon petit garçon est là-bas. Nous le trouverons à Claire-Source, » répondit Delchaume, qui tressaillit de douceur en prononçant ces mots : « mon petit garçon ».

Il expliqua que les parents nourriciers avaient opéré leur déménagement, s’étaient installés dans sa maison de campagne. Il leur avait donné mission de tout remettre en état, d’ôter la poussière, de préparer un frugal déjeuner.

— « Je n’ai pas voulu vous imposer, ni affronter moi-même, la tristesse des volets qu’on rouvre à tâtons, parmi l'odeur des chambres trop longtemps closes, vous offrir des sièges qu’on n’eût pas essuyés. Le culte de ma chère Francine est au-dessus de ces exagérations.

— J’aurais très bien fait le ménage, » déclara Bertile. « Et même le déjeuner. Ça me connaît. Ma belle-mère m’a donné assez de calottes pour que je sois à la hauteur. »

Elle riait, — le rire à roulades, si prompt, si contagieux, de l'adolescence.

Sa maladie l’avait grandie. Elle atteignait presque à la taille de Flaviana. Mais son corps inachevé de fillette, sans hanches, sans gorge, avait quelque chose de gentiment garçonnier, qui s’accordait avec sa frimousse de gavroche. Une grâce de gazelle, avec cela. Et l'indéfinissable chic d’une gosseline parisienne, qui sait se mettre en valeur, se donner un type, par l’arrangement du moindre chiffon. Une joie sans mélange irradiait de sa figure drôlette et attachante. Dans la naïveté de ses impressions, elle ne savait pas ce qui l’emportait : son bonheur de passer quelques jours à la campagne, ou l’exaltation délicieuse qui lui venait de la présence de Delchaume.

Tandis qu’elle se penchait à la portière, impatiente du coup de sifflet qui annoncerait le départ, le docteur chuchotait à Flaviana :

— « Nous la tirerons d'affaire. Qu’elle gagne seulement deux, trois ans, et je répondrai d’elle. »

Mais, brusquement, la petite recula. Comme le train se mettait en marche, un voyageur attardé ouvrait la portière, sautait dans le compartiment.

Delchaume eut un geste, croyant que la jeune fille venait d’être heurtée. Avait-on idée ?... Quel butor !... Mais Bertile agitait la tète... « Ce n’était

rien... » et reprenait sa place. En même temps, le nouveau venu, touchant le bord de son chapeau, marmottait de vagues excuses.

Delchaume appuya sur lui un regard mécontent, puis ramena les yeux vers Flaviana, comme pour dire : « Examinez donc ce personnage. »

Elle répondit par un battement de cils : « Tout à l'heure... Je ne veux pas avoir l'air. »

L'homme s'effaçait dans un angle, paraissait absorbé par une lecture. Mais, chaque fois qu'on essayait de l'observer, deux prunelles fixes, sous son chapeau rabattu, déconcertaient, interdisaient tout examen. Ce qu'on pouvait voir de lui à la dérobée n'offrait, d'ailleurs, rien de saisissant. Une taille moyenne, un complet gris fatigué, de grosses bottines à lacets. Une grande barbe carrée, d'un châtain sombre, et ce chapeau en feutre souple, dont les bords abaissés donnaient à la physionomie un aspect vulgaire, — voilà tout ce qu'on apercevait, si l'on ne voulait pas soutenir la flamme vigilante des prunelles.

— « Quelle sale bobine ! » coula Bertile dans l'oreille de sa petite mère.

— « Tiens, mon enfant, voilà *Femina*. Regarde les images, » dit l'étoile avec un air de sévérité qui s'opposait à toute nouvelle confidence.

On avait passé Enghien. Les stations se succédaient. L'homme ne bougeait pas. Son immobilité, — il ne tournait même pas les pages de la brochure qu'il tenait — le sentiment d'être épiés par lui, causaient une sorte de malaise à ses compagnons de route. Du moins aux deux aînés, car, pour Bertile, sa crânerie et son insouciance ne s'impressionnaient pas facilement.

Enfin, ce fut tout même l'inconnu qui descendit le premier. Il quitta le train à l'IsIe-Adam, la dernière station avant celle de Champagne, — où se rendaient les trois amis.

— « Brrr !... » frissonna Flaviana, « je n'aurais pas voulu voyager seule avec lui. »

— « Moi, » dit Bertile, « quand j'ai une fois vu des types aussi déplaisants que celui-là, je ne regarde plus, je me tourne ailleurs... C'est comme s'ils n'existaient pas. »

Delchaume se taisait, préoccupé.

— « Quelle est votre impression, docteur ?

— J’ai rencontré ce regard-là quelque part. Et maintenant cela m’obsède... Je cherche... Je me creuse la tête...

— N’y pensez plus. Rien n’est agaçant comme ces hantises.

— Je voudrais au moins me rappeler... C’est drôle... À toute minute, je crois me retrouver dans les circonstances. Le regard de cet homme me fixe... disparaît... C’est très rapide... Et il y a autour quelque chose d’inquiétant... du noir... un décor bizarre... »

Il appuyait les doigts sur ses paupières fermées, se suggestionnait fortement pour déterminer le souvenir. Énervé, il murmura encore :

— « Mais l’autre n’avait pas de barbe...

— La barbe !... » susurra sournoisement Bertile.

Le train stoppa.

« Champagne !... Champagne !... »

Le nom de ce village amusait la petite danseuse. Mais de quoi n’eût-elle pas tiré aujourd’hui un élément de gaieté ? Elle s’extasiait de tout : du sentier rocailleux entre des bouquets de bois, des églantiers fleuris où elle déchira ses gants, du panorama, qui se découvrait davantage à mesure qu’on s'élevait. Joie merveilleuse de son âge ! Ses amis s'en attendrissaient, souriaient. Et Raymond sentait moins l’appréhension un peu angoissante de revoir Claire-Source, et d’y trouver la confession de Francine.

— « Que cherches-tu ainsi dans l’herbe ? » demanda Flaviana à sa compagne.

— « Des violettes, » répondit Bertile.

Des violettes, au mois de juin !... Raymond lui-même s’égaya, plaisanta la jeune fille, qu’il appela « Parigote ».

Mais la petite « premier quadrille » oublia son déboire. On longeait maintenant un champ. La saison précoce dorait les épis. Leur foule infinie, compacte, s’étendait. Les têtes égales et pressées formaient une nappe aussi unie que l’eau d’un étang. Vers la lisière proche, là ou l’œil discernait la distance des sillons, une multitude de bleuets et de coquelicots crevaient la

masse blonde en fusées éclatantes. Ce spectacle arracha des cris à Bertile. C’était du blé ? du vrai blé ? avec quoi on fait la farine, le pain ? Elle n’en revenait pas. Et les fleurs !... Elle eût voulu les cueillir toutes.

— « Tenez, voici le toit de Claire-Source, » dit Delchaume à Flaviana.

Il était devenu pâle.

Contre le ciel bleu, au-dessus du champ, parmi des arbres, une tache rouge apparaissait. Bientôt on vit plus distinctement la pente des tuiles, puis le crépi grisâtre du mur.

Flaviana ne dit rien. Mais elle regardait son compagnon. Dans ce regard, son cœur faisait montrer tant de sympathie, de compassion, d'encouragement, que le silence en fut comme baigné. Quelles paroles eussent valu cela ? Et s’il n’avait pas deviné qu’elle acceptait de réveiller mille souffrances en elle-même pour partager avec lui l’amertume de l’heure, comment eût-il ressenti tout le bienfait de cette adorable présence ?

— « Merci, » fit-il simplement. Et il ajouta : « C’est atroce pour moi d’entrer là. Mais, grâce à vous, je serai maitre de mes affreux regrets. Je n’attristerai pas cette gentille enfant. »

Bertile accourait, avec une boutonnière de bleuets, qu’il lui laissa fixer au revers de son veston.

On arrivait à une étroite grille de bois, écrasée par un arceau de clématites. Tout disparaissait sous les feuillages et les fleurs : les clôtures, les perrons, les bosquets, la maisonnette elle-même. Dans cet assaut, les roses grimpantes battaient la charge, surgissaient à des hauteurs imprévues, escaladaient le toit, tapissaient une sorte de falaise surplombant le jardin. Au pied de cette falaise, parmi le lierre et la mousse, un filet d’eau s’égouttait dans une vasque. De là le nom de Claire-Source.

Derrière la maison, une terrasse prolongeait le rez-de-chaussée. On avait, de cette terrasse, une vue admirable, sur la vallée de l’Oise, les coteaux de Beaumont, les forêts de Carnelle et de l’Isle-Adam. Le ciel, d'un bleu pâli de chaleur, reposait sur les ondulations vertes des bois. Une brume de lumière poudroyait à leur cime, tandis qu’au creux de la vallée la rivière montrait des plaques de fraîcheur noire. Dans ce pays accidenté, tout à coup, au-dessus d'une hauteur forestière, apparaissait une plaine couverte de

moissons, un clocher, un village, tout un paysage différent, posé sur le déroulement sombre des forêts, comme un tableau sur une cimaise.

Flaviana contemplait cette beauté de la terre sous l'accablante douceur de l'été. L'attraction de l'espace lui faisait oublier un instant la vie proche. La surprise de ce panorama la tenait immobile, impressionnée, lorsqu'une voix, près d'elle, murmura :

— « Voilà celui qui vous demande un peu de tendresse. »

Qu'y avait-il dans ces mots, dans le saisissement de ces mots, pour que la jeune femme tressaillit d'une commotion si forte ? Son cœur battit à la suffoquer. Elle se tourna, et vit Raymond Delchaume qui lui présentait un enfant.

Il le tenait assis sur un bras. Le petit, déjà familier, en confiance avec lui, s'agrippait d'une menotte à son cou, et, les yeux élargis de curiosité, il regardait la dame.

Elle aussi le regarda, un long moment, sans rien dire. Un peu désappointé par son silence, Delchaume, en qui s'insinuait une sorte d'orgueil paternel, demanda :

— « Vous plaît-il, mon petit François ? »

Mais, aussitôt, posant le garçonnet à terre, il se pencha vers elle, très ému.

— « Mon Dieu ! qu'avez-vous, madame ?... »

Elle pleurait. Un flot de larmes, irrésistible, impétueux, jaillissait de ses paupières, ruisselait sur son visage. C'était d'autant plus poignant que ce visage, empreint d'une si calme douceur, n'avait guère changé d'expression. L'habituelle suavité demeurait sous ces pleurs, qui semblaient désespérés. Cachait-elle donc une peine plus profonde que celle qui la trouvait si secourable ? Delchaume se le demanda, et le lui demanda à elle-même. Mais Flaviana secouait la tête. Maintenant elle appuyait sur ses paupières humides un de ses longs gants de suède blancs. Détail qui la rendait confuse : elle avait posé son petit sac sur le rebord d'une croisée, de l'autre côté de la maison, et elle n'avait pas de mouchoir.

Raymond fut embarrassé. Impossible d'offrir le sien. D'un regard, il chercha le sac, qu'il n'aperçut pas. Mais il vit François, qui les considérait avec étonnement.

— « Va chercher un mouchoir pour la dame, qui a du chagrin... Va vite... » chuchota-t-il.

Sans obéir, et d'un air important, le petit homme essaya de trouver sa poche. Il était en culotte, pour la première fois de sa vie, en toute petite culotte de toile blanche. Ses genoux tendres, ses mollets pas encore très d'aplomb, montraient leur chair laiteuse. Les petons carrés s'écartaient, pour trouver un équilibre incertain, dans les brodequins fauves tout neufs, que surmontaient trois centimètres de chaussettes.

— « Ma poche, » dit-il. « J'ai une poche. »

Joie et orgueil, dont il se gonflait depuis le matin. Être en culotte... Avoir une poche... Seulement il ne la trouvait pas. Quelle difficulté ! Il en devenait tout rouge. Et la sueur perlait sous ses boucles blondes. À la fin, pourtant, sa persévérance l'emporta. Une menotte maladroite trouva l'ouverture de la poche, en tira un minuscule mouchoir, heureusement tout propre, encore plié.

— « Madame... veux-tu ?... mon mouchoir... »

Elle écarta le gant dont elle se tamponnait les yeux. Devant elle, le petit homme campé, la tête un peu de côté sur l'épaule, signe d'apitoiement, deux yeux adorables, et une moue comique, — involontaire imitation de tristesse.

— « Mon mouchoir... madame... vois-tu... je l'avais dans ma poche. »

La fierté de cette poche dominait tout.

Flaviana saisit le mouchoir... Puis elle saisit l'enfant. Elle pleurait encore, mais elle riait aussi.

— « Quel amour !... Mais c'est un amour !.. » répétait-elle en le dévorant de baisers.

— « Pourquoi donc sa vue vous a-t-elle ainsi bouleversée, Flaviana ? » questionnait tout bas Raymond, penché sur le groupe.

— « Les nerfs... Je ne sais pas... Il est si beau ! Et j'aurais tant aimé avoir un enfant comme lui ! »

Bertile reparaissait. Elle annonça le déjeuner. Avec Mme Favier, elle était allée chez une voisine dénicher des œufs frais pour les mettre à la coque.

— « Il faut bien que je sois au courant. Je compte me rendre utile pendant les jours que je passerai ici.

— Tu as vu ce bijou ? » lui demanda sa « petite mère » , qui tenait la main de François.

— « Si je l'ai vu !... Nous sommes déjà bons amis, n'est-ce pas, mon chou en sucre ? » s'écria la petite danseuse, en embrassant bruyamment le gamin.

Elle voulut l'asseoir à table, sur sa grande chaise, lui attacher sa serviette, le faire manger, jouer à la petite maman.

— « Je lui apprendrai ses lettres, » annonça-t-elle. « Il est assez grand. Trois ans et demi.

— Je suis grand... J'ai une culotte, tu vois... avec une poche...

— Ah ! on le saura, que tu as une poche, mon gros ! » Elle le houspillait, l'imitait, pour rire.

— « Est-ce qu'on mange comme ça ?... Tiens !... qu'est-ce que tu dirais si je trempais le doigt dans mon œuf en guise de mouillette ? »

Elle le faisait, trempait le bout de son mince index, qui ressortait tout jaune. Le petit bonhomme riait à grands éclats, se taisait un instant, puis recommençait à rire, comme chatouillé. Ce mioche et cette gamine faisaient déjà le meilleur ménage. Lui qui, dans l'isolement de sa petite existence, n'avait jamais joué franchement, tumultueusement, avec des camarades, se donnait tout entier, de tout son cœur, à cette vive créature, si près encore de son âge. Bertile en était folle. À la bonne heure, ce mignon-là, si tendre, si doux, qui sentait bon le lolo, l'eau de son et le savon du bain, ça la changeait de Totor et de Titine, les mauvais marmots, indécrottables au moral comme au physique.

On n'entendait, d'ailleurs, que les deux espiègles, dans la petite salle à manger fraîche, obscurcie de verdure. Flaviana, pensive, ne quittait pas des yeux le bel enfant joueur. Raymond songeait qu'à cette table il s'était assis

avec Francine. Oh ! leur premier repas ici, le soir de leurs noces... Son cœur se brisait. Une sensation physique d'arrachement lui labourait la poitrine.

Mais il éprouvait comme une satisfaction sauvage à le contenir, à le mater, ce cœur convulsif. Lui aussi paraissait s'intéresser aux joyeuses malices du petit François. Parfois il avait le courage de lancer un mot plaisant, de sourire. Mais alors Flaviana évitait de le regarder. Et, lui non plus, ne la regardait pas. En réalité, il ne regardait rien, sinon l'image... l'image fascinatrice, intolérable, délicieuse, et plus déchirante que la mort : l'image de son bonheur passé.

Dans l'après-midi, Flaviana, pour le laisser à la solitude dont il avait besoin, entraîna le petit monde dehors. Elle proposa une promenade dans les bois, ce qui fit battre des mains la grande Bertile aussi bien que le bébé. La maman Favier, qui ne se séparait pas de son nourrisson, les accompagna. Son mari, à qui Delchaume avait fait quitter son métier d'homme d'équipe, l'engageant comme gardien et comme jardinier de Claire-Source, — rangea la cuisine en vraie ménagère, doucement, évitant de heurter les retentissantes casseroles, pour ne pas troubler le maître du logis.

Raymond, alors, parcourut sans témoin les petites chambres solitaires, revécut les heures... revit Francine, interrogea désespérément le cher visage.

Eh quoi !... Là même... là... elle l'aurait trompé. Là... c'était la retraite suprême, — la chambre de leurs premières ivresses, où il avait cru la posséder si complètement, corps et âme. Cette chambre-là, on ne l'habiterait plus. Il en gardait la clef. Une odeur ancienne flottait entre les vieilles cretonnes charmantes, les meubles surannés, s'échappait des tiroirs de la commode pansue, et rendait ce lieu plus nostalgique.

Comme Delchaume avait interdit l'entrée de cette pièce, on n'avait touché à rien depuis le dernier rangement. C'était à la Noël. Ils y avaient passé la nuit, — une nuit tiède d'hiver, où leur jeunesse ardente n'avait même pas eu besoin de feu.

Raymond s'approcha du lit, l'entr'ouvrit, se jeta en pleurant sur cet oreiller, où il crut retrouver encore le vague parfum des cheveux sur lesquels il avait dormi. Mais il ne pouvait s'attarder à l'ivresse amère des souvenirs. Une tâche l'attendait, qu'il avait soif et peur d'accomplir.

Avant de quitter la chambre, de la refermer pour longtemps, il s'imprégna bien de tout ce qui s'y reflétait de Francine. Fillette, adolescente, jeune fille, elle y avait vécu, — elle y avait passé les heures lentes et charmées de ses vacances. Des boîtes, des pelotes, des sachets, — gentils ouvrages d'amies de pension, — y traînaient encore. Raymond ouvrit une petite bibliothèque de style empire, dont les vitres se doublaient d'une étoffe verte, délicieusement fanée. Des livres vieillots s'alignaient sur une planche, de ces livres au cartonnage estampé d'une couronne, que l'on donnait autrefois aux distributions de prix. Il ouvrit l'un d'eux : « CHOIX DE LETTRES DE MADAME DE SÉVIGNÉ. »

À l'intérieur, le nom de Francine, avec la mention : *« Prix trimestriel à la meilleure élève de la 2e classe. »*

Un petit carré blanc s'échappa des feuillets, voltigea, s'abattit à terre. C'était une image de première communion.

« À ma chère amie Francine. Je veux être sage comme elle. Je prie le bon Dieu de la rendre toujours heureuse. »

Delchaume remit l'image dans le livre, le livre dans l'armoire, qu'il referma. Ses mains tremblaient.

« Je reviendrai, » pensa-t-il. « Plus tard, il me sera doux d'interroger ces reliques de son enfance studieuse. Aujourd'hui, je ne peux plus. »

Il descendit au jardin.

En arrière de la maison, devant le mur tapissé de roses qui soutenait la terrasse, se dessinait une petite pelouse ronde. Le bord de cette pelouse était formé par une véritable guirlande de marguerites. Les larges pâquerettes, en pleine fleur, foisonnaient autour du cercle d'herbe, envahissaient l'allée, et même s'essaimaient dans le gazon trop haut, ignorant la tondeuse. Delchaume se rappela combien Francine aimait ces corolles de neige, au cœur de feu, dont les pétales effeuillés révèlent des secrets d'amour. Il se rappelait autre chose. Ne lui avait-elle pas dit dans la nuit tragique : — « Les marguerites... j'ai écrit... caché dedans... les marguerites... la guirlande... » Et quand il avait demandé : — « Ce sont bien tes marguerites... à Claire-Source ? » quelle joie d'être comprise avait illuminé

le visage de la mourante ! Avec quelle force elle avait affirmé : — « Oui... Oui... »

Delchaume rêva un moment, devant ces fleurs. Que lui diraient-elles ? Près de les interroger, il reculait devant la révélation. Toutefois, il se décida. Appelant Favier, il lui demanda une pioche, une bêche.

— « Vous pouvez m'aider, mon brave garçon, » lui dit-il. « Ma pauvre femme a dû enterrer là un étui, un coffret... Fantaisie romanesque, dont elle me fit l'aveu à sa mort. Il s'agit d'accomplir sa dernière volonté. »

Pieusement, avec mille précautions d'abord, les deux hommes retournaient la terre.

— « En prenant comme ça, par en dessous, » remarqua Favier, « on ne fera pas de mal aux fleurs. Je les remettrai ensuite en place, avec leur motte de terre et leurs racines. »

Les touffes blanches, couchées, jonchèrent bientôt le sol. Les instruments de fer entraient doucement, pour ne pas massacrer les plantes, ni abîmer le coffret cherché. Mais, nul résultat n'apparaissant, les travailleurs s'énervèrent. Les bêches s'enfonçaient avec plus de force, soulevaient violemment l'humus brun, qui retombait en s'éboulant. Bientôt, elles entamèrent la pelouse, qui fut vite labourée à fond. Aucun coffret, aucun étui, aucune trace d'un dépôt quelconque !...

Delchaume s'arrêta, l'œil angoissé, la sueur aux tempes. Lui qui, tout à l'heure, craignait de trouver, il se crispait d'inquiétude. Maintenant il donnerait des années de sa vie pour voir apparaître quelque chose, — ne fût-ce qu'une enveloppe, un papier dévoré de moisissure. Ce néant, c'était l'âme de Francine qui se dérobait davantage, qui reculait dans plus de mystère. Le malheureux n'osait se dire « dans plus de mensonge ». Pourquoi lui avait-elle si distinctement parlé de la guirlande des marguerites ? À présent, il s'acharnait sur les pauvres fleurs. De sa bêche, il émiettait la terre autour des racines, hachait les tiges, qui frémissaient et se relevaient, — choses vivantes.

— « C'est donc bien petit, ce que cherche monsieur ?

— Je ne sais pas, mon pauvre Favier. Je ne sais pas ce que je cherche... Le fait sûr, c'est que je ne trouve rien. »

Il fallut bien renoncer. La moitié du petit jardin était sens dessus dessous. Un saccage.

— « Voyons, Favier, il n'y a pas d'autres marguerites à Claire-Source ?

— Non, monsieur. C'étaient les seules fleurs. Avec les roses, bien entendu. D'ailleurs, pour ce que c'est grand, ici !... Monsieur le docteur peut voir d'un coup d'œil. »

La fatigue physique, la cruelle déception, accablaient Delchaume. Il se laissa tomber sur l'unique banc de bois vermoulu, au pied de la terrasse. À ce moment, les promeneuses rentraient. Elles paraissaient moins gaies qu'au départ. Aucun rire ne les annonça. Elles s'approchèrent en silence. Mme Favier portait François.

— « Depuis quand ce grand garçon ne marche-t-il plus tout seul ? » demanda Delchaume.

— « Il a eu peur, » dit vivement Bertile.

— « Peur !... Je ne veux pas de ce mot-là dans son dictionnaire. Et qu'est-ce qui vous a fait peur, monsieur le capon ? » ajouta-t-il en pinçant la joue de l'enfant.

— « L'homme... le vilain homme... » s'écria le petit.

Flaviana raconta l'aventure. On s'était assis sur l'herbe, dans une clairière du bois. François voulait jouer à cache-cache. Il y avait des buissons et de gros troncs d'arbres derrière lesquels personne ne vous voyait plus. Bertile se bouchait les yeux. Le gamin criait : « Coucou !... » On lui avait défendu d'aller trop loin. Mais il s'amusait tant ! Puis, soudain, des clameurs terribles. Les trois femmes s'étaient précipitées. À quelque distance, au détour d'un taillis, François hurlait d'épouvante. Et, tandis qu'elles se jetaient sur lui, le croyant tombé dans les orties ou piqué par une guêpe, elles avaient vu une forme glisser comme en rampant dans l'herbe, puis un homme se relever et s'enfuir.

— « Il a voulu me prendre, » sanglota François.

— « C'était l'homme du train, » affirma Bertile.

— « Quel homme du train ? » fit Delchaume.

— « L'homme de notre compartiment, l'homme à la barbe... qui est entré à la dernière minute en me bousculant, vous savez bien ?

— Vous l'avez reconnu, madame ?» demanda Raymond à Flaviana.

— « Pas sur le moment. Mais quand Bertile m'a dit cela, j'ai cru, en effet...

— J'en suis sûre, moi... sûre et certaine, » répéta la petite danseuse.

— « Bah ! » intervint Mme Favier, « c'était un promeneur assoupi dans l'herbe. S'il venait de Paris comme vous, il devait avoir envie de flâner sous les arbres. Et, près de Champagne, nous n'avons que ce petit bois.

— C'est que celui-là n'est pas descendu à Champagne. Il est descendu à la station d'avant, » observa Delchaume, soucieux.

Ce petit être, déjà son fils légal, François Delchaume, auquel il s'attachait d'une tendresse qui l'étonnait lui-même, ne chercherait-on pas à le lui enlever ? Quels amours, quels intérêts, quelles haines, rôdaient autour de cet innocent ? Francine prévoyait des dangers pour son enfant, lorsqu'elle en avait appelé si désespérément à sa générosité, avant de mourir. Quels dangers ? Il l'aurait appris par le testament de la morte, par ce document mystérieux de la guirlande de marguerites. Et ce document lui échappait. Saisi de découragement, les yeux à la terre, dans le silence chuchotant et impressionné des jeunes femmes, Delchaume songeait. Mais un petit corps souple et doux dans le costume de toile blanche se coulait contre sa jambe. Flaviana lui amenait François, qui le toucha timidement, en l'appelant :

— « Papa !... »

Et la gracieuse créature, qui venait de voir le jardin bouleversé, qui lisait le sombre souci sur ce visage d'homme, posa la main sur le bras de son ami. Encore une fois, elle ne dit rien. À l'encontre des autres femmes, elle ne se fiait pas à l'efficacité des paroles. Elle était celle qui savait se taire, délicieusement, magiquement.

Raymond la regarda. Une reconnaissance émue lui monta du cœur dans les yeux. Il baisa l'enfant au front, et, détournant un peu les lèvres, les appuya sur la main qui lui effleurait le bras.

Association des Amis
www.daniel-lesueur.com
de Daniel-Lesueur

X DANS L'OMBRE INTERDITE

Ils étaient six, un soir, dans une mansarde, tout en haut de la rue Saint-Jacques. Une lampe à pétrole, sur la table de bois noirci, éclairait mal leurs visages, durcissait ou brouillait leurs traits. Ils étaient six : quatre hommes, deux femmes.

Comme le mobilier n'offrait pas assez de sièges, ceux qui n'occupaient pas les chaises, étaient assis sur la couchette étroite ou sur une caisse grossière.

Celui qui parlait, et que les autres écoutaient avec une attention profonde, presque religieuse, c'était Toulénine — cet Ivan Toulénine que Tatiane Kachintzeff avait présenté avec tant de chaleur à Raymond Delchaume, après leur causerie au restaurant russe.

La maigre figure de cet homme portait bien le signe enflammé du fanatisme révolutionnaire. Entièrement rasé, avec un masque osseux, des yeux enfoncés et brûlants, un crâne long où se plaquaient des mèches noires, il donnait, rien que par son aspect physique, l'impression d'un être qui sait suggestionner et entraîner ses semblables.

À côté de lui, le menton dans une main, l'air exalté, attentif, Tatiane buvait ses paroles. Elle ne changeait de position que lorsqu'un mouvement ou une réflexion de ses compagnons menaçait d'interrompre le chef. Alors, d'un regard courroucé, d'un geste impatient, la jeune fille imposait silence. On eût dit que Toulénine et son éloquence lui appartenaient un peu, qu'elle avait pour mission spéciale de faire respecter l'un et l'autre. Un Français n'aurait pas manqué de la croire éprise du propagandiste. Il eût été loin de compte. La psychologie d'une Tatiane Kachintzeff n'a aucun rapport avec celle d'une midinette de Montmartre. La passion dont frémissait l'étudiante était bien éloignée de l'amour, et, en ce moment, dominait l'amour même.

La preuve est qu'à peine sentait-elle sur sa main, — sur la main qui ne soutenait pas son menton, mais s'appuyait à la table, — la pression caressante des doigts de son fiancé.

Car la rude Tatiane avait un fiancé.

Étranges fiançailles, — étrange amour, dont les racines plongeaient dans de la haine. Cet homme, à qui elle était liée, — on pourrait dire pour la mort, mieux encore que pour la vie, — formait le plus parfait contraste avec le maigre et noir Toulénine. D'une magnifique et athlétique jeunesse, blond, le visage frais et ouvert, Pierre Marowsky aurait eu plutôt quelque lointaine ressemblance avec Boris Omiroff. Du moins c'était le même type slave, gigantesque, — celui qui plaisait particulièrement à l'impératrice Catherine II, si l'on en croit la légende scandaleuse, et dont elle composait, par un choix de prédilection, le régiment de sa garde. Malheureusement, ce beau garçon était enlaidi par une double cicatrice, qui lui creusait la joue droite et déformait l'arcade sourcilière gauche. De ce côté, sous le sourcil labouré, l'œil était atone et comme sans regard, — ce qui ajoutait à la mélancolie générale de l'expression.

Toute l'âme de ce jeune homme semblait tendue vers Tatiane. Et, de leurs deux physionomies, la sienne, certes, manifestait le plus de ferveur et de douceur dans la tendresse.

L'un des assistants était ce Russe à grosse moustache fauve que Delchaume avait remarqué, en traversant le restaurant, pour ses yeux mystiques, visionnaires, dans un visage qui, autrement, lui eût rappelé l'effigie traditionnelle d'un Vercingétorix.

Il y avait encore une amie de Tatiane, une brune, aux lourds cheveux bleus, au nez busqué, l'air d'une juive d'Orient, Katerine Risslaya.

Et enfin, un vieillard, Michel Gorlianoff, que les réfugiés surnommaient « le martyr » . Appellation à faire frissonner, si l'on songeait que Gorlianoff avait traversé les époques sombres, qu'il fut jeune dans un temps où l'influence des idées européennes, celle des écrivains humanitaires, n'avait pas encore adouci le régime des prisons et des bagnes sibériens, ni fait établir, dans ces enfers, une distinction entre les condamnés politiques et les bandits.

Quels souvenirs d'horreur et de sang passaient sous les paupières aux cils gris du « martyr » , quand il les abaissait sur ses yeux distants et éteints, avec cette crispation tremblotante de la bouche que ses compagnons connaissaient ? Eux ne le savaient pas. Lui n'en parlait jamais. Nul n'aurait osé lui demander de les évoquer. Seulement, ce qu'on n'ignorait pas, c'était les lieux sinistres où s'étaient écoulées des années et des années de sa vie, des lieux inexplorés comme des sépulcres, dont ne parlent pas volontiers ceux qui en reviennent, dont on ne revenait guère, au temps de Michel Gorlianoff. Et ce qu'on n'ignorait pas non plus, c'était la façon dont le vieillard se taisait soudain quand on abordait devant lui certains sujets, les lugubres silences dans lesquels il tombait, avec des prunelles glissantes et le tressaillement de ses lèvres décolorées.

Ce soir-là, Ivan Toulénine essayait de convertir le groupe à la vertu sociale des explosifs. Les cinq auditeurs arrivaient à peine à l'état d'âme qui leur permit de tolérer une telle prédication. Lentement, patiemment, il les y avait amenés. Maintenant il se risquait, sûr que leurs protestations ne seraient pas irréfutables, le serviraient même, lui fourniraient des occasions de s'animer, de discuter, c'est-à-dire de les convaincre.

— « Pourquoi m'avez-vous donné votre confiance ? » disait-il. « Pourquoi me faites-vous l'honneur de me considérer comme un initiateur, comme un chef ? N'est-ce pas pour l'affaire du 7 novembre ?... Lequel de vous douterait que ce fût là une victoire pour la cause ? Lequel de vous blâmerait les moyens employés ? »

Suivant leurs habitudes de prudence, compliquées peut-être d'une sorte de pudeur, Toulénine ne mentionnait les attentats célèbres que par leur date, et parfois seulement par le quantième du mois.

On se rappelle trop ce que fut ce 7 novembre-là... Si rien ne prouva que Toulénine avait en personne jeté la bombe, tout contribua à établir que le complot fut entièrement organisé, dirigé par lui. Ce n'est pas en vain qu'il revendiquait comme son œuvre l'effroyable exécution. Nulle voix ne s'éleva pour le contester. Mais Tatiane osa dire :

— « La cause n'aurait pas été moins bien servie si quatre innocents n'avaient pas péri en même temps que nos adversaires. Qu'avait fait contre la cause le cocher de la voiture où se trouvaient le ministre et le général ? À

quoi cela avança-t-il la cause, que deux passants, dont une femme, Olga Smirneff et son mari, fussent déchiquetés. Enfin, la cause n'eût-elle pas reculé elle-même sa victoire, si elle en avait prévu ce prix : l'agonie affreuse du petit Sémène Fentich, que l'aveugle bombe ne pouvait avoir la suprême pitié de tuer sur le coup. Crois-moi, Toulénine, si nous te considérons comme un héros, c'est parce que tu as mille fois risqué le sort de ces malheureux, en préparant, en maniant les engins. Tu risquais pire... être pris. Et alors...

— Il y a aussi le résultat, Tatiane.

— Sans doute. Mais le résultat pouvait être atteint différemment. Penses-tu que, si j'avais été désignée pour exécuter Loubovitch ou le comte Miateff, j'aurais manqué l'un ou l'autre ? Est-ce que Véra Trassouloff a manqué le général Prévatsky ?

— Le revolver n'en tue qu'un à la fois, » observa doucement le Vercingétorix visionnaire.

— « Tu as raison, Wladimir, » approuva Toulénine. « Mais ce n'est pas cela, seulement. La bombe a un effet moral, que le revolver ou le poignard n'ont pas. Pourquoi nous appelle-t-on des terroristes ? Parce que nous répandons à volonté la terreur. Nous manions des tonnerres, comme le dieu antique. Est-ce que la foudre ne tombe que sur des coupables ? Les rédempteurs d'un monde doivent-ils avoir plus de scrupules que la Nature ? Elle massacre au hasard. Les victimes que nous faisons, nous, fécondent de leur sang les sillons du champ où germera la liberté. » Ce pathos produisit grand effet. Dans les cerveaux illuminés, les mots sonores et terribles laissent des trajectoires d'un feu plus aveuglant. Si l'on eût demandé à l'un de ceux qui vibraient là, dans la chair et l'âme, une définition exacte de la félicité universelle pour laquelle chacun souhaitait de se sacrifier, nul d'entre eux n'aurait donné une réponse précise, logique, réalisable. Quelle sorte de bonheur allaient-ils directement créer ?... Qui en profiterait ?... Problèmes dont les acteurs de tels drames ne détiennent pas la solution.

Ceux-là, pour eux-mêmes, réclamaient seulement le geste intrépide, le danger, les tourments, l'exil, — trop heureux s'ils ne rencontraient que la mort. Ces immédiates perspectives, laissant au delà toute l'immensité

merveilleuse du rêve, suffisaient à soulever leurs âmes, à faire resplendir leurs yeux, à couvrir leurs faces d'une pâleur héroïque.

Un ardent murmure d'approbation salua donc les théories de Toulénine. Seule, Tatiane Kachintzeff conservait la lucidité de son raisonnement, l'intégrité de sa conscience. Admirant Toulénine plus que ne l'admiraient les autres, car son intelligence supérieure appréciait mieux l'espèce de génie du chef, elle subissait moins le magnétisme par lequel il leurrait et désorganisait la volonté des simples.

— « Comprends-moi bien, Ivan Grégorévitch, » lui dit-elle. « Je n'esquive pas le devoir à la façon dont tu l'entends. Avec ceux-ci, j'ai promis de t'obéir. Ce serait folie que d'agir sans direction. Or, tout te désigne pour nous diriger : ta vie, tes écrits, ce que tu as bravé, ce que tu as souffert — sans compter la hauteur de ton esprit. Je t'ai juré, je te jure encore de ne rien faire qui ne soit convenu d'avance avec toi, Mais... puisque je ne réserve rien... ni mon intérêt, ni ma sécurité, ni ma réputation, — pas même mon amour... » (elle se tourna vers Pierre Marowsky, dont les doigts pressèrent les siens plus fort) « ... j'ai bien le droit de t'exposer mes idées, d'essayer même de te les faire partager, avant d'exécuter aveuglément les tiennes.

— C'est trop juste, Tatiane Fédorovna.

— Pourquoi ne m'abandonnes-tu pas le privilège de châtier Omiroff ?

— Parce qu'il est trop haut, » répliqua Toulénine, « parce qu'il faut que la mort de cet homme soit un exemple.

— Est-ce que Véra Trassouloff n'a pas fait un exemple quand elle a... »

Nerveusement, le sectaire l'interrompit.

— « Eh ! je sais... Nous la connaissons, cette histoire !...

— Cette histoire !... » répéta la jeune fille, avec un frémissement presque indigné, comme un dévot dont on bousculerait l'idole.

Le sec et brun visage de Toulénine se fonça. Rougissait-il ? Un léger rire, assez gauche, ne dissimula pas son ennui d'avoir laissé échapper une semblable expression.

— « Enfin, petite... C'est vrai... Tu n'as que cela à la bouche.

— Et dans le cœur, » fit-elle sombrement.

Une voix partit du coin obscur, sous la pente de la mansarde, une voix rauque, hachée, celle de Michel Gorlianoff, — « le martyr » .

— « Tatiane est notre Véra Trassouloff... Encore, celui que Véra vengeait n'était pas son père...

— Tais-toi, Michel !... » cria Mlle Kachintzeff, dans une sorte d'épouvante.

Mais le vieillard continua :

— « Toulénine, si tu avais vu !... comme, moi, j'ai vu... tu consentirais à ce qu'elle te demande, tu lui abandonnerais l'Omiroff.

— Tais-toi !... » suppliait Tatiane, qui, lorsqu'il avait dit « j'ai vu », s'était couvert les oreilles de ses mains, et dont les yeux devenaient hagards.

Son fiancé l'attira d'un bras contre lui. Plein d'une pitié navrée, il caressait d'un geste chaste, presque maternel, cette pauvre tête, qui, maintenant, se roulait sur sa poitrine, tandis qu'une sueur d'angoisse collait aux tempes les cheveux courts.

— « Tanioucha... ma Tanioucha... »

Un silence — plein de quelles images ! — tomba parmi les réfugiés.

Très bas, dans un souffle, Katerine Risslaya, penchant son beau profil (personne ici, pas même elle, n'en soupçonnait la volupté), chuchota vers Gorlianoff :

— « Vous avez vu ?... Qu'avez-vous vu ? ... Qu'est-ce qu'on lui a fait à son père ?... »

Une main de cordes et de rides, une paume desséchée mais impérieuse, ferma ses lèvres rouges de Sulamite. Elle s'écarta du vieillard brusquement, à la fois impressionnée et pleine d'un dépit enfantin. C'était une puérile créature impulsive et follement dévouée, — qui appartenait à Tatiane comme une chose. Mlle Kachintzeff l'avait tirée d'une position horrible, avait partagé son pain et son lit avec elle (dans une chambre où elles étaient déjà trois étudiantes) et cette Katerine Risslava, — d'origine douteuse :

polonaise ou tzigane, — s'était faite sa servante, son esclave, d'un élan si sincère que pas un réfugié ne doutait d'elle. On la tolérait partout, même durant les délibérations les plus secrètes.

— « C'est moi qui lui ferai son affaire, à ce Boris Omiroff ! » rugit-elle tout à coup.

Les cinq autres — Tatiane aussi — regardèrent avec stupeur cette figure, d'une sauvagerie toute primitive. Puis, aussitôt, presque tous s'égayèrent de la naïve violence, — les jeunes hommes riant franchement avec l'insouciance de leur race et de leur âge.

Mais les lourdes ailes de leur chimère bruirent de nouveau durement autour d'eux, parce que celui qu'ils considéraient comme un chef marqua soudain le plus vif mécontentement.

« Êtes-vous saisis de démence ? » cria-t-il brutalement. Et la colère faisait tressauter les muscles secs de sa face. « Comment, Wladimir, et toi, Marowsky, vous riez !... Mais cette folle peut tout perdre. Écoute, Katerine... »

Sa fureur accabla la pauvre fille. Comment osait-elle ?... On l'acceptait à cause de sa docilité. Et parce que Tatiane répondait d'elle. Mais qu'elle s'avisât de montrer la moindre velléité d'indépendance... Qu'elle se jetât à la traverse de leurs plans... Et elle verrait... On commencerait par la tenir à l'écart de tout... Puis, si elle bronchait... Un geste acheva la phrase.

La Risslaya sanglotait.

Les autres s'étonnaient, ne retrouvaient pas la circonspection habituelle de Toulénine. Pourquoi tant de bruit ? On connaissait bien Katinka. Est-ce qu'il ne suffisait pas d'un froncement de sourcils de Tatiane, pour que la pauvre créature se fourrât dans un trou de souris ?... En son coin obscur, le vieux Michel grommelait.

— « Parle plus haut, » lui dit Toulénine.

Et comme cette injonction n'encourageait pas Gorlianoff, le meneur ajouta, mitigeant son ton d'un peu de ce respect que tous accordaient au « martyr » :

— « Tu sais bien que tes avis ne sont jamais perdus pour nous. »

Alors, dans le silence de la mansarde, on entendit la voix usée, — qui, cette fois, fit une étrange impression :

— « Je parlais pour moi, Toulénine. Mais, puisque tu veux savoir, voici : je m'étonnais que tu aies défendu à Tatiane d'exercer sur Omiroff l'acte de justice auquel elle a droit, puis, maintenant, que tu t'emportes si violemment parce que Katerine prononce une menace contre ce même Omiroff.

— Dis tout de suite que je le protège, » ricana Ivan Toulénine.

L'autre ne protesta pas. Il y eut un malaise. Mais, tout de suite, le chef reprit la parole. En deux phrases, il réchauffa la confiance, regagna son autorité.

— « Eh quoi ! Gorlianoff, » prononça-t-il avec un accent qui portait la persuasion, « est-ce à toi que j'ai besoin d'expliquer mes vues, ma conduite !... Tu sais bien pourquoi il ne convient pas qu'Omiroff tombe sous le coup d'une vengeance particulière. C'est un homme trop en vue, trop haut placé, responsable de trop de crimes contre la liberté. Rappelle-toi ce qu'a fait son père, l'exécrable Serge Omiroff... Ah ! celui-là, on l'a manqué... Je ne m'en consolerai jamais. En voilà un qui n'aurait pas dû mourir dans son lit, de sa belle mort. Quant au frère de Boris — Dimitri — on le disait bon... avec des idées larges, accueillant à nos revendications. C'est qu'il avait à se plaindre des mêmes abus de pouvoir. N'était-il pas exilé, privé de ses biens ? N'empêche qu'il avait de qui tenir. La preuve est qu'il a pris les armes pour une guerre de peuples, suivant les traditions héréditaires de la noblesse, caste de rupines et de conquêtes. Nous autres, ne réclamons-nous pas la fraternité des races ? Est-ce que nous nous soucions des frontières ? Il n'existe pas de frontières pour les idées. Nous sommes les soldats de l'idée.

— Les soldats de l'idée !... » répétèrent ces pauvres gens avec exaltation.

Et Tatiane ajouta :

— « Les guerres... nous les abolissons. C'est la paix pour tous, le sol et le pain pour tous, la liberté pour tous, que nous apportons au monde.

— Oh ! la beauté des temps futurs !... » soupira Wladimir, dont les yeux visionnaires scintillaient, astres bleuâtres et phosphorescents, dans sa face

de guerrier barbare.

La mansarde, avec sa fumeuse lampe à pétrole, s'emplissait d'une gloire. Des clartés d'aurore crevaient les murs, au papier moisi, décollé, élargissaient à l'infini, comme un ciel, le plafond écrasant, d'une déclivité si rapide qu'elle empêchait les fiers libérateurs de se tenir tous ensemble debout.

Quel opium, quel haschich, quelle liqueur d'ivresse vaut, pour transfigurer le destin des hommes, l'extase et l'illusion de la chimère ?

Toulénine reprit :

— « La race des Omiroff doit expier. Boris doit servir d'exemple. L'univers tremblera de son châtiment. Il ne faut pas qu'on puisse s'y méprendre. Il ne faut pas que les journaux publient des articles intitulés : « LA VENGEANCE D'UNE FEMME ». Qu'importe la femme ! Qu'importe la vengeance ! Comptera-t-on ses victimes et celles de ses aïeux ? C est leur foule anonyme qui se lèvera pour anéantir son nom dans un tourbillon de flamme, sous une vague de sang. »

Le « martyr » ne disait plus rien. Le visage enfoncé dans ses mains, les yeux cachés, il concentrait toute sa force d'attention dans son oreille tendue. Saisirait-il, dans ce flot de paroles, une intonation qui sonnerait faux ?

Wladimir, avec sa mentalité enfantine, observa :

— « Par les saintes icônes ! si nous nous occupions chacun de venger nos torts personnels Pierre Marowsky serait plus qualifié que Tatiane pour exterminer le fauve. »

Le doux géant, fiancé de l'étudiante, se voyant mis en cause, parla :

— « Ce serait un trop grand bonheur... Je vous en remercierais à genoux, camarades. Mais, hélas ! je n'en suis pas digne. Quels sont mes titres ?... Cette blessure ?... » (Il porta la main à son visage...) « Bah !... une balle entrée ici » (la joue droite), « ressortie par là » (le sourcil gauche), « un œil en moins... Qu'est-ce que cela auprès de ce que nos frères ont souffert ?... Qu'est-ce auprès de ce que le père de celle-ci… ?

Il s'arrêta. Un atroce frisson secouait les épaules de Tatiane. Très vite, d'un ton allégé, Pierre continua :

— « J’ai presque des remerciements à lui adresser, à l’Omiroff. N’est-ce pas cette brutalité qu’il a eue, cet ordre de tirer donné au factionnaire, parce que j’avançais le visage entre les barreaux de la prison, qui m’a valu de connaître ma Tanioucha ? Elle m'a recherché, comme un ennemi de son ennemi. Et, de notre double haine, a surgi notre double amour. »

La jeune fille se tourna, violente :

— « Ne dis pas cela !... Ne dis pas que nous lui devons de nous aimer. » Puis, s'adressant à Toulénine : — « Donc, je dois m’incliner. C’est par l’explosion d’une bombe que vous voulez frapper Omiroff ?

— Oui. Je veux qu’il soit pulvérisé par le plus effroyable engin qui ait encore épouvanté les tyrans.

— Qui le lancera, cet engin ?

— Le sort décidera.

— Alors... voyons... nos noms dans un chapeau.

— Pas si vite... Il faut que je sois sûr de mon explosif.

— Oh ! » gémit Tatiane, rageuse et blême. « Nous ne sommes pas prêts !...

— Que veux-tu ?... Je n'agirais pas en chef, si je ne mettais pas de notre côté toutes les chances de réussite, si je laissais la moindre chose au hasard... La moindre chose !... Il s’agit de vies humaines... Celle de l’un de vous, nécessaire à la cause... Celles des innocents — que tu plaignais tout à l’heure, Tatiane. Et plus que tout... le coup raté... l’impunité du misérable... les poursuites féroces contre les nôtres, les prisons et les bagnes peuplés de nos amis... Non, non… cela ne sera pas. Je veux être sûr, entendez-vous, tout à fait sûr.

— Quand le seras-tu ?

— D’ici peu. D'ailleurs, nous le serons tous. Je m’en rapporterai à vous. Je vous donnerai des échantillons de mon explosif. Vous analyserez, vous essaierez, sur des quantités infimes. Et nous nous réunirons pour une expérience décisive, en commun, dans un endroit que je sais, un bois, des carrières abandonnées, un coin merveilleusement propice. »

Le vieux Michel Gorlianoff devait traverser une crise d'humeur contrariante, car il tracassa encore Toulénine.

— « L'expérience en commun, soit ! » observa-t-il. « Mais que tu nous distribues la matière de petites expériences individuelles, je trouve cela inutile, et, de plus, imprudent. En cas de perquisitions, nous serions tous compromis, ce qui serait pour la police un vrai coup de filet. Vous pensez bien, mes amis, que je ne parle pas pour moi, et que je n'ai pas peur.

— Alors, qui est-ce qui a peur ? » s'écria Toulénine.

Diversion habile. Tous protestèrent. Et cette question de détail se trouva ainsi escamotée. Car aussitôt Tatiane demanda la parole.

Elle n'avait pas écouté Gorlianoff. Depuis un moment, on la voyait absorbée par une pensée intense. Elle s'était contenue pour ne pas interrompre le chef. Mais sa main tremblait de fébrilité. Sur ses lèvres entr'ouvertes se pressaient les mots qu'elle avait à dire. Curieusement ses camarades l'écoutèrent.

— « Je suis fâchée de t'apprendre, Ivan Grégorévitch, qu'à force de remettre l'exécution de Boris Omiroff, sous prétexte de la rendre plus foudroyante, plus exemplaire, nous nous laisserons enlever cette mission, pourtant sacrée. Tu te refuses à agir tout de suite. Tu m'interdis d'agir, alors que tu sais combien je souhaite exposer ma vie pour accomplir un tel devoir. Tu ne veux pas, dis-tu, de vengeance particulière. Eh bien ! une vengeance particulière — une vengeance qui n'est pas nôtre, qui n'est ni politique, ni russe, qui ne servira en rien la liberté, menace l'homme dont nous avons prononcé la condamnation. Cette vengeance-là, — j'ai eu beau m'efforcer de la reculer, — elle n'attendra pas. Et alors... Ah ! » s'écria la jeune fille, s'interrompant, « cela t'impressionne, enfin ! »

Ivan Toulénine, en effet, paraissait impressionné. Son visage brun, sec et osseux, ne pouvait guère changer de couleur. Cependant, une espèce de lividité s'y répandait. Une expression d'anxiété, presque d'effroi, tendait les traits et troublait si fort l'ombre ardente des yeux, sous les proéminents sourcils, que Tatiane crut voir passer, dans ces yeux fixés sur elle, comme une flamme de haine.

— « Qu’est-ce que cette vengeance qui menace Omiroff ? » demanda-t-il.

— « Je ne puis le dire, » répliqua Mlle Kachintzeff.

— « C’est un secret ?

— Oui.

— On te l’a confié ?

— On me l’a confié.

— Tu nous le dois, » dit Toulénine.

— « Je ne crois pas. »

Tatiane parlait avec fermeté. Mais elle était plus blanche qu'une morte. Ce conflit avec celui qu’elle considérait comme l’homme providentiel de son parti, avec cet Ivan Grégorévitch Toulénine, l’apôtre, le maître, lui était excessivement pénible. Elle souffrait dans sa conscience, dans sa raison, et aussi dans son cœur. Car, bien femme en ceci, elle mêlait à son enthousiasme pour cet être d’autorité une exaltation tendre, — non point de l'amour, puisqu’elle aimait Pierre Marowsky, mais quelque chose de supérieur, autant que l’admiration est supérieure à la pitié.

Cependant Toulénine la pressait de révéler ce qu’elle savait.

— « Tu le dois à la cause, » affirmait-il. « Celui d’entre nous qui garde un secret par devers soi commet une sorte de trahison.

— Ne dis pas cela ! C’est abominable, injuste. Comment ne sens-tu pas la cruauté d’un mot pareil ?

— Et toi, Tatiane !... Et toi... Qui aurait cru ?...

— Parle, ma Tanioucha, » lui murmurait à l’oreille son fiancé.

Wladimir aussi, et même « le martyr », tâchaient de vaincre sa résistance. Comment marcherait-on maintenant dans la voie glorieuse, si l'on cessait d’être unis, d’avoir confiance les uns dans les autres ? Ce qu’on entrevoit sans le comprendre est si décourageant, si inquiétant !

— « Mais l’aventure que le hasard m’a fait connaître n’a aucun rapport avec nous, avec nos amis, » protestait l’étudiante.

— « Elle intéresse notre pire ennemi. C’est bien plus grave, » déclarait Toulénine.

— « C’est une histoire d’amour. Que vous importe ! Vous savez l’essentiel. Omiroff peut être frappé, et ne le serait pas par nous. Acceptez-vous cela ? Pour le reste, il s’agit de l’honneur d’une femme, d’une morte. J’ai promis le secret. Et, comme ce secret vous est parfaitement inutile, je serais sans excuse en vous le livrant.

— Une histoire d’amour... une morte... » répétait Toulénine.

Et il continuait à faire peser sur Tatiane un regard assombri de défiance, de croissante hostilité.

Soudain, il le voila, ce regard, passa une main sur son front. Un instant après, il hocha la tête, eut la mimique de quelqu’un qui, réfléchissant, se laisse peu à peu persuader.

— « Après tout... » fit-il. Et il essaya de rire. Mais le rire ne lui allait pas. Ce fut une grimace plutôt sinistre. — « Après tout... comme disent les Français : « Ce que femme veut... » Puisque cette diablesse de Tatiane est résolue à nous arracher son Omiroff par tous les moyens...

— Toulénine, je te jure...

— Ne jure pas. Je ne dis pas que ton secret n'est qu’une ruse. Mais ça en a bien l’air. Enfin, nous te céderons, peut-être... Donne-moi vingt-quatre heures pour y penser. Peux-tu me donner vingt-quatre heures ?

— Oh ! oui... certainement.

— Quelle assurance ! Tu es donc dans la peau du fameux vengeur ? »

L’étudiante se troubla légèrement. Puis, avec hésitation, elle dit :

— « Comme tu me soupçonnes !... Eh bien... il y a une chose que je puis expliquer... C’est que je ne prévois pas un guet-apens, un assassinat...

— Ah !... Et que prévois-tu donc ?

— Un duel. »

Ce ne fut pas seulement Toulénine qui rit. Les autres firent chorus. Un duel !... Avec Boris Omiroff !... C’était cela, cette redoutable vengeance !...

Une mauvaise plaisanterie, qui se terminerait par un doigt écorché, ou deux balles échangées sans résultat.

— « Ce duel-là sera sérieux, » dit Tatiane.

— « Alors tant pis pour l'adversaire d'Omiroff.

— Laisserez-vous donc Boris accomplir un meurtre de plus ? »

Un silence. Tatiane profita de son avantage.

— « Mes amis, je vous l'affirme... je le sais. Ce sera un duel à mort. Boris est aussi fort à l'épée qu'au pistolet. L'*autre* passe plusieurs heures par jour dans les salles d'armes. Ou nous serons frustrés de notre victoire, si le prince meurt sur le terrain, non en criminel châtié, mais en gentilhomme. Ou nous le laisserons commettre un assassinat. Choisissez. »

Les derniers mots tombèrent dans l'obscurité. La lampe à pétrole, qui fumait et empestait depuis un instant, — sans qu'aucun de ces êtres passionnés s'en aperçût, — venait de s'éteindre.

Pierre Marowsky, locataire de cette misérable chambre, fit craquer une allumette.

— « Comment faire ?... C'est que je n'ai pas de bougie.

— Est-il donc si tard ? » dit une voix.

Toulénine déclara :

— « Concluons. Nous n'avons plus rien à faire. Donnez-moi deux jours. Si mon explosif n'est pas à point, nous voterons le parti à prendre. Tatiane a raison : avec un duel, on a du temps devant soi. Ce serait bien extraordinaire si les journaux ne l'annonçaient point.

— Je me tiendrai au courant, moi, » promit Mlle Kachintzeff.

— Oui, puisque tu es la confidente, comme dans les tragédies, » fit ironiquement Toulénine.

— « Ne raille pas, Ivan Grégorévitch. Mon œuvre en ceci consiste à capter pour nous une haine de plus contre Omiroff...

— Nous avons assez des nôtres, » grogna la voix du vieux Michel.

Mais Toulénine s'écria précipitamment :

— « Amène-la-nous, Tatiane. Amène-la-nous, cette haine, ou plutôt celui qui la nourrit. Un ennemi mortel d'Omiroff... Nous l'accueillerons comme un frère.

— J'ai essayé, j'essaierai encore, » dit l'étudiante.

Leurs derniers propos s'échangeaient dans les ténèbres. Mais leurs yeux, grâce au carreau d'une lucarne sur la nuit claire, commençaient à distinguer vaguement leurs formes plus noires et les pâleurs mouvantes qui étaient leurs visages.

Une réunion de Français, où se seraient trouvés, en un si étroit espace, et dans cette obscurité, quatre hommes avec deux jeunes femmes, se fût divertie plus ou moins galamment de la petite mésaventure. Ces Slaves, aux âmes brûlées de rêves, aux corps chastes, n'y songèrent même pas. Devenus muets dès que la porte fut ouverte sur l'escalier, ils échangèrent au hasard quelques poignées de main. Mais, comme l'amour ne perd jamais son droit de se tourmenter et de souffrir, même en l'absence de toute sensualité, le fiancé de Tatiane, étendant deux mains aveugles, un peu tremblantes, retint contre lui la jeune fille :

— « Tanioucha, » chuchota-t-il à son oreille, « qui est donc cet homme pour qui tu crains un duel avec Boris Omiroff ?

— Oh ! Pierre, que dis-tu ?

— Tu étais si frémissante !... Ne l'aimes-tu pas ?

— Non... je te le jure... sur l'espoir de notre vengeance ! »

Le doux géant russe eut un profond soupir.

— « J'ai eu mal, Tanioucha, plus mal que lorsque la balle du fusil m'a traversé la figure.

— N'y pense plus, Pierre. Je te ferai connaître cet ami malheureux. Boris lui a tué sa Tanioucha à lui... Mais quoi !... Tu peux être jaloux ?...

— Où donc es-tu, Tatiane ? » appela du milieu de l'étage la voix étouffée de Katerine Risslaya.

— Va, ma petite colombe, » dit le jeune homme.

Et, tout de même, il y eut dans l'ombre une étreinte... un long baiser.

XI UNE MATINÉE DU PRINCE BORIS

Juin, dans sa splendeur matinale, rayonnait sur les délicieux paysages, aux alentours de Bièvres. Il n'était guère plus de sept heures et demie. La pureté du ciel, la jeune force du soleil, annonçaient une journée chaude. Mais, à lisière des bois, les ombres, encore larges, restaient imprégnées de fraîcheur, avec des reflets bleuâtres, comme des lambeaux arrachés à la robe de la nuit, et traînant là, sur les ornières herbues, sur les ondoyantes graminées, sur le chemin sec et fauve.

Cependant l'auto, qui filait vers Saclay, dut entrer en plaine, au sortir du bois Brûlé. L'espace s'ouvrit. À droite et à gauche, les moissons étendirent leurs surfaces blondissantes, d'un calme infini, sous le ciel pâle et léger. Des chants d'alouettes planaient partout. L'air était d'une telle douceur que la vitesse même de la voiture ne provoquait pas les représailles brutales du vent. Un souffle de caresse glissait autour des deux voyageurs.

Le prince Omiroff s'amusait à conduire lui-même son phaéton.

Un simple cache-poussière et des lunettes peu compliquées ne défiguraient pas tant son personnage qu'on n'eût pu le reconnaître. Tandis que l'homme assis à côté de lui offrait une physionomie indéfinissable. Malgré la température, un long manteau à pèlerine l'enveloppait du col aux pieds, laissant deviner seulement une taille moyenne, mais rien de l'état social, de l'âge, de la véritable silhouette. Le crâne disparaissait entièrement sous une casquette munie d'un couvre-nuque. Et le demi-masque voilant presque tout le visage ne permettait de voir qu'une barbe foncée, assez broussailleuse, terne et d'une coupe vulgaire. Cet individu n'avait pas la tenue d'un domestique, ni même d'un mécanicien de louage. Cependant, on aurait eu de la peine à le prendre pour un ami du prince.

Tous deux échangeaient de temps à autre des propos lents, réfléchis, — et à voix basse, bien qu'ils fissent usage de la langue russe, sur cette route d'Ile-de-France, d'ailleurs profondément solitaire.

Laissant sur la droite les étangs de Saclay, l'auto, maintenant, filait droit sur Villiers-le-Bâcle, toujours en plaine, à travers la richesse monotone des

cultures. Un vallon d’aspect sauvage se creusa tout à coup entre des hauteurs boisées. Des accidents pittoresques de terrain, soulignés par des dénominations sinistres, dramatisèrent le paysage. C’étaient la Mare malheureuse, les Maisons brûlées, la Gorge du Pendu. Par une descente rapide, la voiture s’engagea dans cette gorge.

Le chemin ne devait guère être fréquenté par les automobiles. Tout juste praticable pour celle-ci, qui était docile et légère, il offrait une grâce verdoyante plus propice aux flâneries des piétons ou à la rêverie d’un cavalier. Un ru, petit affluent de l’Yvette, le festonnait de ses méandres, montrant, de place en place, entre les herbes chevelues, son eau assombrie et luisante.

À un moment, les coteaux qui portent les bois de la Grande-Barrerie et de la Petite-Barrerie se rapprochèrent au point de ne plus laisser que juste la place de l'étroite route et de la mince rivière.

— « C’est ici, » dit le compagnon d’Omiroff.

Le conducteur princier arrêta sa machine. Sans descendre, il porta les yeux du côté que lui désignait l’homme barbu, et il écouta ses explications.

En grimpant un peu, on arrivait à une sablière. Peut-être fut-elle exploitée autrefois. Pour le moment, elle s’obstruait de broussailles et de ronces. Mais elle présentait des creux, des trous, qui pouvaient servir de cachettes. Et aussi cette matière sourde, fluide, pénétrable, le sable, qui faciliterait les expériences, en étoufferait le bruit, les rendrait inoffensives.

— « Votre Haute Noblesse ne veut pas monter pour se rendre compte ?

— Inutile. Mais les expériences, vous n'en ferez guère... Ne sont-elles pas un simple prétexte ?

— J’en demande pardon à Votre Haute Noblesse. Une pure mise en scène ne suffirait pas. Qui sait si le coup de filet pourra être donné à la première rencontre.

— Pourquoi pas ?

— Et s’ils ne viennent pas tous ?

— Qu’importe ! puisque les perquisitions à domicile feront pincer les autres.

— Voilà encore une chose qui n’est pas sûre. Votre Excellence ne connaît pas leurs malices, leurs trucs. Ceux mêmes qui ont accepté de moi, pour emporter chez eux, des plans, des croquis, des formules d’explosifs, ont dû cacher cela le diable sait comment !... »

Boris Omiroff eut un haussement d'épaules agacé.

— « Ne fais donc pas d’embarras, Flatcheff. T’ai-je marchandé ?... Arrange cette affaire sans me donner tant de détails... Je ne te chicanerai pas sur la récompense.

— Votre Haute Noblesse n’est pas juste envers un dévoué serviteur.

— Je serai juste un autre jour. Pour l’instant, je suis trop pressé, » fit Boris en riant. « Tu sais bien où je vais, et tu ne comptes pas m’accompagner jusqu'au bout. Qu’attends-tu pour descendre ?

— Que Votre Excellence m’en donne l’ordre.

— Je te le donne. »

Flatcheff sauta à bas de l'auto. Mais il resta debout, une main au panneau de la voiture, comme s’il avait encore quelque chose à dire.

— « Quoi encore ? » demanda le prince.

La nuance d’intonation qu’employait Omiroff n’était pas moins particulière que l’équivoque physionomie de ce Flatcheff. Un mélange de familiarité, de persiflage, de mépris, non exempt d’un certain égard et même de crainte. Ainsi, malgré la brusquerie mise à interrompre l’homme et à le faire quitter son siège, Boris maintenant ne l’écartait pas, ne faisait pas mine de repartir, mais, penché en avant, attendait sa réponse avec un léger mouvement d’anxiété.

— « Je veux simplement présenter une remarque à Votre Haute Noblesse. Si ces gens-là me tuaient aujourd'hui, ce serait demain le tour du prince Omiroff. »

Celui-ci, bien qu'il ne fût pas lâche physiquement, eut un imperceptible frisson.

— « Pourquoi te tueraient-ils aujourd’hui, Flatcheff ?

— C'est une façon de parler. Je me la permets, parce que Votre Noblesse prend quelquefois les choses un peu à la légère. Les précautions auxquelles je suis forcé, les préparations un peu longues, dont Votre Excellence s'impatiente, sont indispensables à sa sécurité. Au moindre soupçon, ils me feront mon affaire. Et je me demande comment, ensuite...

— Pourquoi te soupçonneraient-ils ?... N'es-tu plus toi-même ? As-tu perdu tes moyens ? Allons donc !... Tu en as fait, tu en as vu bien d'autres ! Ces terroristes naïfs ne sont-ils pas persuadés que c'est toi le Toulénine de l'attentat du 7 novembre ?... Alors que nous savons où il est, ce Toulénine-là. Mais quelle garantie pour eux ! Posséder le héros... Ça, ce fut ton coup de génie, mon vieux Flatcheff.

— Il y en a deux que j'aurai du mal à tenir en main jusqu'au bout.

— Lesquels ?

— Un vieillard, Michel Gorlianoff, et une jeune fille, Tatiane Kachintzeff. Les autres, c'est un troupeau d'illuminés... Autant de papillons de nuit autour d'une lanterne. Mais cet échappé de bagne, qui connaît tous les tours, et cette petite enragée !... Ah ! elle vous hait bien, celle-là ! Tous les jours elle réclame un verre de votre sang.

— Dis donc !... Elle vaut peut-être la peine qu'on le lui offre. Est-elle jolie, cette jeune vampire ?

— Ma foi, elle s'embellit de fureur, quand elle parle de vous. La haine, pour certaines femmes, c'est comme l'amour pour les autres. Ça les transfigure.

— Tu me donnes envie de la connaître.

— Que Votre Haute Noblesse ne plaisante pas là-dessus.

— Eh bien, on sera sérieux, Flatcheff. Je te donne carte blanche. Que veux-tu encore ? Des compliments ?... Reçois-les pour le choix de ton paysage. Il est extraordinaire d'isolement. Voilà un quart d'heure que nous sommes arrêtés ici, et nous n'avons pas aperçu figure humaine.

— J'ai étudié ce coin. C'est loin du chemin de fer, loin de tout château, de toute villa. Et les paysans ne se promènent pas dans les bois.

— Parfait. Puis c’est plein de fourrés pour poster nos agents. Allons, tu as bien travaillé, Flatcheff.

— Je préfère un tel mot de vous à toutes les récompenses ! » cria l'homme.

Étrange accent de sincérité. Et le geste aussi sembla vouloir montrer l’âme. Car Flatcheff, à ce moment, retira son masque d’automobiliste, comme pour ajouter à la vivacité de son exclamation la flamme de son regard.

Qui sait ? Il était peut-être dévoué à sa manière — de ce dévouement servile qui naît, dans les pays très hiérarchisés, par l'éblouissement du titre, le prestige de la caste, chez certaines âmes basses. Ce dévouement-là est fait de platitude et d’orgueil : platitude qui accepte l’écrasante distance sociale, orgueil de partager les secrets d’un grand. Et on pouvait lire, dans les prunelles de cet homme, pleines d’une si sombre ardeur, la passion pour son œuvre abominable — un goût féroce de ruse et de chasse, de capture et de guet-apens.

C’était bien là ce feu trouble, mêlé d'éclairs soudains, à l'ombre des sourcils touffus, que le groupe des réfugiés, dans la mansarde, prenait pour une clarté libératrice, pour la splendeur d'une âme héroïque et meurtrie. Mais ici, comment l’eussent-ils reconnu ? Le scintillement même en paraissait changé. C’était l’effet, précisément, de la disparition de ces épais sourcils, qui, chez Toulénine, devaient déguiser l’expression du regard, et l’adjonction de la barbe, qui, elle aussi, change le reflet des yeux. Le teint de Flatcheff était, en outre, moins basané que celui du meneur révolutionnaire. Des cheveux abondants, un peu plus clairs que la barbe, cachaient la forme allongée du crâne, tellement nette sous les rares mèches plates et noires de Toulénine.

Si ces deux hommes étaient un seul et même être, comment départir ce que leur double physionomie devait à l'art du maquillage ? Comment se représenter la figure véritable de celui qui prenait tour à tour leurs deux aspects si différents ?

Ce problème ne préoccupait guère Boris Omiroff, car il considéra d’un air railleur le Flatcheff qui se démasquait d’un geste presque théâtral pour l’assurer de son dévouement.

— « Allons, » lui dit-il, « c'est bien. Occupe-toi de ta sablière. Je te cueillerai ici au retour. »

Sur ce, il donna l'essor à sa machine, dont le moteur n'avait pas cessé de trépider.

Seul, et enchanté de cette solitude, sûr de son adresse et de sa force, goûtant le plaisir de ne compter que sur lui-même et de vivre une heure hors de l'obséquiosité de ses gens, — de ses espions aussi bien que de ses laquais, — le prince Omiroff courait à toute vitesse sur la route de Chevreuse. Sans presque ralentir, il gravit la Butte, en arrière du château de Beauplan. Bientôt il aperçut le mur du domaine, du côté opposé à Saint-Rémy. Alors il stoppa, se jeta sous bois, descendit de l'auto, arrêta le moteur. Puis, il ôta son cache-poussière, sa coiffure et ses lunettes de chauffeur, retira du coffre un chapeau de paille, des gants frais, apparut dans toute son élégance d'homme du monde, — mieux encore, dans sa virile et frappante beauté.

Il s'enfonça un peu dans le taillis, gagna un sentier, consulta sa montre, tendit l'oreille.

À travers les branches, à peu de distance, il apercevait une blancheur : le mur de Beauplan. Il savait que, dans cette direction, après avoir tourné l'angle, se trouvait une grille. Par là, on sortait du parc immense, ou plutôt de la partie sauvage et forestière du parc, où lady Maud faisait tous les matins, et toute seule, une promenade à cheval. Son attente ne fut pas longue. Le triple battement d'un petit galop sonna sur le chemin, puis s'assourdit sur le sol herbeux du sentier. Quelle exactitude ! La voilà... C'était elle.

Devant la grâce de cette apparition, une ivresse gonfla la poitrine du jeune homme. Même chez tout autre qu'un amoureux, l'amazone eût éveillé une admiration ravie. Nulle part, la svelte créature ne paraissait plus à son avantage qu'en selle. Sur le haut pur sang qu'elle montait, sa taille, presque trop élevée, ne choquait plus. Les longues jambes, pliées contre les fourches, se dissimulaient sous la jupe, au bord de laquelle affleurait la botte fine, étoilée d'un éperon, et dont la semelle adhérait solidement à l'étrier. Au-dessus de l'encolure bronzée du cheval s'érigeait le buste souple, rayonnait la tête nimbée d'or. Un canotier de paille, épinglé sur la

mousseuse auréole blonde, ne parvenait pas à en contenir la splendeur. Et comme cette cavalière attitude seyait à la fierté de la belle jeune fille ! Quelle noblesse, tandis qu'elle s'avançait, d'une cadence légère, au petit galop rassemblé !

Elle s'arrêta devant Omiroff, qui ne lui permit pas de sauter à bas de sa selle, comme elle allait le faire, mais qui l'enleva dans ses bras, profitant de la circonstance pour la serrer un instant contre sa poitrine.

Maud eut bientôt fait de se dégager. Le vif redressement de toute sa personne interdisait une velléité plus audacieuse. Jusque-là, bien. Mais pas plus. Elle souriait. Ses grands yeux clairs s'illuminaient d'une espèce d'adoration pour son fiancé. Toutefois il y avait en elle quelque chose de défensif, une grâce ombrageuse, dont le hardi Boris lui-même subissait le charme intimidant.

— « Mon adorée !... » dit-il. « M'aimez-vous ? »

Il tremblait, le gaillard gigantesque, le brutal et autoritaire garçon, à qui, depuis sa naissance, rien n'avait résisté. La passion le tenait bien. Et ce n'était pas seulement la surprise d'un tel amour, qui le transformait, le déroutait. C'était l'objet même de son amour, — cette étrangère, fille d'une race tellement différente, dont le type, le caractère, les idées, ne ressemblaient à rien de ce qui l'avait autrefois séduit, cette lady Maud, avec le mystère qui était en elle, et ce sentiment de timidité qu'il en ressentait, — impressions neuves, irritantes, inéprouvées, — voilà de quoi s'exaltait son désir, s'affolait son âme impétueuse.

— « M'aimez-vous ? » répéta-t-il.

— « En doutez-vous ? Voyez ce que je fais, » dit-elle.

Son geste désignait le cheval, le bois, la solitude, signifiait le tête-à-tête hasardeux, le rendez-vous.

— « Mon amour ! !... Vous ne pouvez savoir ce que j'éprouve pour vous, Maud. J'en suis moi-même stupéfait. Jamais je n'aurais cru être pris à ce point par aucune femme. »

Elle le regardait, troublée, presque éblouie par la sourde violence du sentiment qu'il avouait sans pouvoir l'exprimer. L'innocence virginale, une inexpérience absolue de la passion, ne l'empêchaient pas de voir ce qui eût

frappé même une enfant, — la pâleur ardente du mâle visage, le frémissement des lèvres, la flamme trouble des yeux, toute une mimique brûlante et pourtant contenue, infiniment plus éloquente que les mots.

Le prince lui parlait en anglais. Et il s'exprimait couramment dans cette langue. Mais il aurait pu garder le silence. L'amour vibrait sur sa face comme vibre l'air aux abords d'une fournaise.

— « Votre mère ?... Où en est-elle ?... Que dit-elle, Maud ?

— Elle persiste dans son idée. C'est inconcevable. Vous comprenez, je ne lui ai pas avoué que j'étais allée moi-même trouver votre belle-sœur...

— Oh ! ma belle-sœur... »

Omiroff eut un geste de colère.

— « Enfin, cependant... elle l'est. Autrement où serait la difficulté ? Mon cousin Frédéric Hawksbury a pris sur lui tout le scabreux de la démarche. Il a répété à ma mère les promesses, les engagements solennels de la danseuse. Lady Arthur n'y ajoute pas foi, ne veut rien entendre. Je lui ai dit : « Mais nous ne la rencontrerons pas, cette femme ! Nous ne viendrons jamais à Paris... Elle me répond... »

La jeune fille s'interrompit brusquement, devenue rose jusque sous les touffes blondes de ses cheveux.

— « Que vous répond-elle ?

— N'importe !

— Dites-le-moi, je vous en prie... Vous me torturez !

— Mon Dieu, à quoi bon ? Vous vous en doutez bien. Ma mère emploie les phrases à l'usage des gens pour des cas pareils : « Une Carington !... s'interdire le séjour de Paris pour n'y pas être bafouée par une saltimbanque ?... » Il y a des clichés pour ces cas-là, vous savez bien. »

Omiroff blêmissait.

— « Vous ne seriez plus une Carington. Vous seriez ma femme. Votre mère imagine-t-elle qu'on peut bafouer une princesse de ma maison ?

— Boris... prenez garde. Cela, c'est l'autre cliché. Qu'est-ce que je vous disais ? »

La finesse malicieuse, la drôlerie d'expression du menu visage, encore rosé d'embarras, furent irrésistibles. Le prince souleva la main gantée qui tenait la cravache, et la baisa. En même temps, il s'avisa que la jeune fille restait debout, les rênes de son cheval passées au bras.

— « Permettez, » fit-il en saisissant celle du filet, je vais attacher ce bel alezan à un arbre.

— Merci... Non... Il deviendrait fou, mon pauvre Rainbow. D'ailleurs, je ne puis m'attarder. On s'apercevrait de mon absence. Imaginez qu'on me cherche jusqu'ici...

— Ce ne serait pas lady Arthur.

— Bien entendu.

— Vos domestiques ?... On les paierait.

— Je ne veux pas dépendre d'eux, » s'écria-t-elle orgueilleusement. « Donc, ne perdons pas une minute. Décidons tout de suite.

— Décidons... quoi ? » demanda Boris, étonné.

— « Mais... notre départ. »

Le prince la considéra fixement, abasourdi. Lady Maud éclata de rire.

— « Eh bien... Mais, voyons, c'est tout simple. Nous allons partir chacun de notre côté pour l'Angleterre. Là, nous nous marierons. Je préviendrai ma mère. Je ne la préviendrai qu'ensuite, afin de lui éviter la peine qu'elle croirait devoir se donner pour nous empêcher, si elle savait d'avance. »

Les yeux du Russe étincelèrent.

— « Vous consentiriez !...

— Certainement. N'êtes-vous pas le mari que j'ai choisi, Boris ?... le seul homme que j'aimerai jamais ?...

— Ma chérie !...

— Puis, c'est un peu l'usage, chez nous, vous savez, *my dear*. Les enfants se passent très bien du consentement de leurs parents. Et les parents ne sont pas toujours fâchés qu'on leur force la main. »

Son air parfaitement décidé, son calme, stupéfiaient Omiroff. Si amoureux qu'il fût, l'imprévu d'une telle proposition suspendait la joie qu'il en devait éprouver. Il n'osait demander à réfléchir. Cependant mille considérations s'offraient tumultueusement à sa pensée.

Était-ce bien là son rôle ? Ne devait-il rien tenter d'autre avant d'en venir là ? Quelles seraient les conséquences ? Il fût mort plutôt que d'établir devant lady Maud un rapprochement quelconque entre le mariage de son frère avec une danseuse et leur union, à eux. Pourtant, il songeait à Dimitri, banni, dépouillé de ses biens, de son titre. Et il se demandait si son souverain ne lui tiendrait pas la même rigueur pour un scandale peut-être plus notoire : l'enlèvement de cette jeune comtesse anglaise, — une sorte d'offense à toute l'aristocratie britannique.

— « Quand partons-nous ? » demandait Maud, attachant sur lui son clair regard, plein de résolution et d'ingénuité. « Ce soir ?... Demain ?...

— Si tôt?... Ah ! cela... impossible !... » s'écria Boris avec effarement.

— « Eh bien... le jour après.

— Mais, mon amour, écoutez... Écoutez, ma Maud chérie... Mon Dieu, comment vous dire ?... Il y a des choses stupides, que j'aurais voulu vous cacher.

— Lesquelles ? Il ne faut rien me cacher, Boris.

— Je ne puis m'absenter de Paris en ce moment. C'est une question d'honneur. En m'éloignant, j'aurais l'air de fuir.

— Ah !

— Je suis au désespoir, Maud. »

Elle n'en douta pas.

Et, de fait, la détresse subite, furieuse, qu'il manifesta en se détournant pour frapper le sol du pied, et proférer entre ses dents quelques jurons russes, ne surgissait plus d'appréhensions vagues. Nettement, sa véritable situation venait de lui apparaître. Elle le liait, le tenait comme prisonnier. Combien de jours ?... de semaines ? S'il quittait Paris, c'en était fait du complot dirigé contre lui, — c'est-à-dire, grâce à l'organisation donnée à ce complot par le faux Toulénine, c'en était fait de la capture assurée,

collective de ceux qui s'étaient juré de l'exécuter. Les plus acharnés d'entre eux le suivraient individuellement hors de France. Alors, ce serait la lutte obscure contre des unités fuyantes, insaisissables, sur un terrain qu'il ne connaissait pas. Péril de toute heure, de toute minute, que, sans doute, il ne pourrait plus conjurer. Mais encore... Qu'était ce péril, pour un audacieux tel que lui, auprès de l'admirable coup manqué, auprès du renoncement à cette féroce et magnifique chasse humaine — guet-apens pour guet-apens, — dont il se promettait le triomphe sauvage, et que lui préparait avec une science monstrueuse son rabatteur Flatcheff-Toulénine. Voilà ce qu'il ne pouvait expliquer à celle qu'il convoitait, d'un amour non moins impérieux que ses haines. Mais alors ?... sans raison plausible... opposer un refus, des délais, au don magnifique que cette fille généreuse lui offrait d'elle-même... se dérober comme un poltron, un lâche qui craint les responsabilités, lui, Boris Omiroff !... quelle suppliciante confusion !... Et s'il allait la perdre, cette orgueilleuse !... Elle était de celles — il le sentait — qui brisent tout d'un mot, et ne reviennent jamais, dussent-elles en mourir.

— « Maud, apprenez donc la vérité. » (Il entrevoyait la possibilité de lui en dévoiler une partie.) — « J'ai reçu des menaces, des avertissements anonymes. En outre, je dois être provoqué en duel. On vient de m'en prévenir. Quitter Paris dans ces conditions, ce serait me déshonorer. »

Le puéril visage de sa fiancée devint grave.

— « Vous hésitiez à me dire cela ?

— Naturellement.

— Pourquoi « naturellement » ?

— On ne raconte pas des bêtises pareilles à une jeune fille.

— Des bêtises !... Votre vie est en danger.

— Oh !... vous n'allez pas prendre peur...

— Moi !... Vous ne me connaissez pas. Avez-vous peur, Boris ?

— Vous êtes folle ! » cria-t-il, ne pouvant contenir la brutalité involontaire de cette révolte.

— « Alors ?... Pourquoi serais-je plus lâche que vous. Je ne vous ferai pas l'injure de trembler pour votre personne. Je vous aime, Boris. Voulez-

vous de moi le serment que, si j'ai le malheur de vous perdre, je n'épouserai personne autre ? Cependant Maud Carington ne vous conseillera jamais de fuir devant des menaces. »

Le Russe la regarda passionnément.

— « Vous êtes très chic ! » dit-il en français.

Il ne trouvait pas d'autre mot. L'accent qu'il y mit satisfit sa fiancée.

— « Parlez-moi ouvertement, » demanda-t-elle. « Quels sont les gens qui veulent vous tuer ?

— Des êtres vagues... anarchistes, échappés de bagne...

— Pourquoi s'en prennent-ils à vous ?

— Mon père occupa un gouvernement militaire en Sibérie.

— Ça veut dire ?

— Mon Dieu !... il exerça peut-être quelques sévérités... Je ne sais... De son temps, la discipline était un peu rude.

— Il avait raison de l'appliquer à des bandits. Et ces anarchistes vous en rendent responsable ?

— Oh ! ils extermineraient tout ce qui les dépasse... Peut-être m'ont-ils désigné parce que je suis prince, et officier... J'ai eu moi-même l'occasion de sévir dans des bagarres révolutionnaires... Si je parle de mon père, c'est qu'il m'est revenu à la mémoire...

— Quoi donc ?

— Un rapprochement. On m'a donné le nom d'une femme, qui serait parmi ces énergumènes, et particulièrement enragée contre moi. À la réflexion, je me suis souvenu que mon père a eu des ennuis à cause du sien. Du moins j'établis le rapport...

— Qu'était-ce que cet individu ?

— Un condamné politique. Mon père l'avait fait passer par la voie verte.

— Bon ! Et sa fille veut vous assassiner à cause d'une promenade ? La voie verte... Quel joli mot ! Ce doit être un sentier charmant.

— Pas tant que vous pourriez le croire. L'homme qu'on y mène a les mains attachées à un canon de fusil. Il est ainsi tiré par deux sergents entre une double haie de gaillards armés de baguettes. Les baguettes, qui sont vertes, c'est-à-dire fraîches et souples, tombent peut-être un peu vivement sur le dos du promeneur... Quand il arrive au bout...

— Il n'a plus de peau sur le dos, » acheva lady Maud, avec un sourire de ses délicieuses lèvres roses.

— « Je ne vous l'aurais pas dit.

— Bah !... En Angleterre, le *cat o'nine tails* travaille aussi bien sur l'échine des *rascals*.

— Ah ! c'est que l'homme dont il s'agit n'était pas un *rascal*, un vulgaire chenapan, comme vous l'entendez. Il se trouvait au bagne pour ses écrits. De plus, on lui a découvert je ne sais quelle origine aristocratique. Les nobles ne devant pas subir de châtiments corporels, l'incident causa quelque grabuge. Mon père fut contraint à demander son changement.

— Bon ! Et maintenant la fille veut vous tuer. Voilà qui est compréhensible. Votre père a fait fouetter le sien, qui était un écrivain et un gentilhomme. Elle est très bien, cette fille… Comment disiez-vous ?... « très chic. » Seulement, ça n'est pas une raison pour vous laisser assassiner.

— Surtout par une femme, Maud. Ce serait ridicule. »

Tous deux riaient.

— « Quelle admirable princesse Omiroff vous ferez, ma chérie ! »

Il s'enthousiasmait à reconnaître, sous une fragile et délicate apparence, et dans le bleu miroir de ces yeux d'enfant, une âme aussi solide, froide, altière, avec le minimum de sentimentalité, de pitié. Ce qu'il méconnaissait, et qui l'eût gêné s'il avait dû se montrer tel qu'il était, la magnifique droiture de l'Anglaise, son esprit de liberté, de justice, n'intervint pas dans le hâtif dialogue. Le loup sournois qu'il y avait en Boris se crut le mâle de cette jeune lionne. Si le temps n'avait manqué, peut-être eût-il commis l'imprudence de s'ouvrir à elle davantage, de lui révéler ses moyens de combat. Heureusement pour son amour, il n'en fit rien.

D’ailleurs, le caractère de sa fiancée lui réservait une autre surprise. Après lui avoir posé encore quelques questions sur l’alternative du duel dont il lui avait parlé, et à propos de quoi il ne s’expliqua pas, Maud garda un instant le silence. Des réflexions profondes l’absorbèrent. Ses fins sourcils, en se rapprochant, arrivaient presque à dessiner une ride sur son front pur, par l’effort de la pensée qui les contractait.

— « Vous m’inquiétez, mon amour, » murmura le prince. « Qu’allez-vous donc résoudre ?

— Mettez-moi en selle, je vous prie, » demanda-t-elle.

Les deux mains jointes et ouvertes sur son genou fléchi, il attendit le poids charmant. Elle y posa le pied gauche, attrapa la fourche, s’élança, tandis qu’Omiroff suivait son envolée légère, plutôt qu’il ne soulevait ce corps agile.

De nouveau campée en son attitude de centauresse, la jeune fille laissa tomber sur lui son regard droit, limpide.

— « Boris, je crains une chose... Du moment que nous ne pouvons pas partir tout de suite pour nous marier, je vais me trouver forcée de suivre ma mère, qui veut m’emmener en voyage.

— Lady Arthur est donc assez bien portante pour voyager ?

— Ma mère est toujours bien portante lorsqu’elle tient à l’être. Et elle s’est mis en tête de me distraire de mon amour pour vous.

— Y parviendra-t-elle ? » questionnèrent les yeux ardents de Boris plutôt que ses lèvres.

— « Elle n’y parviendra pas. Mais nous serons séparés.

— Pas pour longtemps, » dit Omiroff. « Vous reviendrez dès que j’aurai débrouillé ces sottes affaires.

— Je reviendrai aussitôt que je pourrai. »

Le prince ne trouvait pas d’objections. À peine parvenait-il à cacher le soulagement que lui causerait une courte absence de ces dames, la joie d’avoir les mains libres pour accomplir ce qui lui importait avant tout.

— « Résignons-nous, mon adorée. Nous avons toute la vie... Nous pouvons patienter quelques jours.

— Ce sera bien quelques semaines.

— En ce cas, je m'arrangerai de façon à vous rejoindre, pour vous voir, ne fût-ce qu'une heure...

— Ce ne sera pas commode.

— Où donc irez-vous ?... En Écosse ? en Suisse ? dans les fiords norvégiens ?

— Non, » dit Maud, « au Japon. »

Le prince eut un grand sursaut.

— « Au Japon !... C'est inouï... impossible !... Je vous perdrais... Je ne le veux pas.

— Vous ne me perdrez pas, » dit-elle, toujours calme. « C'est un petit voyage. »

Un moment, il se demanda si elle raillait. Et, pour la première fois, tandis qu'une onde de fureur soulevait l'âme terrible du Slave, lady Maud observa le mouvement des mâchoires, ce coup féroce du menton, qu'elle n'avait jamais vu, et qui transforma redoutablement l'homme qu'elle aimait.

L'impression ne dura guère. Il revenait à lui. Non, sa fiancée ne se moquait pas. Elle considérait seulement la vie de son point de vue anglais, avec la volonté inébranlable de se maintenir au-dessus des événements, quand il était démontré qu'on devait les subir. Lady Arthur partirait pour le Japon. Et Maud suivrait sa mère du moment qu'elle ne suivait pas son mari.

Une sonnerie lointaine de trompe fit tressaillir 1'amazone et dresser les oreilles à son cheval Rainbow.

— « Qu'est-ce que c'est ? On ne chasse pas à courre au moins de juin, » s'exclama Boris.

— « Ma mère me réclame. C'est le signal pour me rappeler. Si je ne rentre pas, c'est moi, » dit la charmante fille en riant, « qui deviendrai l'animal de chasse. Prenons garde que nous n'entendions sonner « la vue ».

— Donnez-moi huit jours ! » cria le prince, affolé.

— « Hélas !... ma mère n’attendra pas.

— Six jours... Quatre jours !... On ne part pas pour le bout du monde en quatre jours.

— Vous ne connaissez pas lady Arthur !

— Enfin... Est-ce impossible ?...

— Quatre jours... Soit !... Je crois pouvoir répondre de quatre jours. »

Les modulations du cor, plus proches, lancèrent leurs strideurs de cuivre. Omiroff se jeta sur la main de Maud pour la baiser.

— « Je suis à vous, » cria-t-elle, « pour toujours ! »

La bouche du jeune homme effleura encore le bord de la jupe, tandis que Rainbow partait au petit galop de pied ferme. L’écuyère et le cheval disparurent au bout du sentier.

Alors, saisi d’une espèce de rage, Boris courut à son auto, remit le moteur en mouvement, sauta dans la voiture et la lança d’une allure folle.

Au pied des bois de la Grande-Barrerie, la grotesque silhouette de Flatcheff se détacha d’un massif.

— « Monte... Mais monte donc !... » hurla le prince, qui ralentit à peine suffisamment.

L’homme sauta, au risque de manquer le marchepied et de se faire broyer sous les roues. Mais on ne résiste pas à un Omiroff en fureur.

— « Tu m'entends !... Il faut que le coup soit fait après-demain... Je te donne quarante-huit heures. Si tu ne nous les as pas tous livrés dans quarante-huit heures !... »

« Il est pris de démence. » Telle fut la pensée qui se dissimula sous le masque du lugubre personnage, dans son silence épouvanté.

— « Tu m’entends !... tu m’entends !... » répétait la voix rauque du prince, dans le grondement de l’auto, dans les remous de l’air enfin agité par la course vertigineuse.

— « Oui, j’entends, Votre Haute Noblesse... J’obéirai... » murmura l’âme damnée.

Non loin des fortifications de Paris, l’auto stoppa, tout à fait cette fois, — pour laisser descendre le compagnon du prince. Et, devant les grilles, au moment de l'obligatoire arrêt pour l’octroi, un chauffeur à la livrée des Omiroff prit respectueusement la place vide à côté de son maître.

Quand celui-ci rentra dans l’hôtel qu’il possédait, avenue de Messine, le portier le prévint qu’un monsieur attendait Son Excellence.

— « Un monsieur !... Qu’est-ce que cela signifie ? Pourquoi l’avez-vous fait entrer ? Pourquoi lui avez-vous permis d’attendre ? »

Le portier rejeta la faute sur un valet de pied, qui la rejeta sur le maître d'hôtel.

— « F...ichez-le à la porte !...

— Mais il a sûrement entendu Son Excellence.

— Comment ?... Ça veut dire que je crie, peut-être !... » rugit le prince, en fonçant sur le groupe des domestiques, qui s’écartèrent, effarés.

L’un d’eux, qui présentait la carte du visiteur, sur un plateau, ne recula pas suffisamment. Omiroff levait la main. Mais — point assez hors de lui pour avoir perdu la raison — il se souvint à temps que ce valet de chambre était Français. Il ne le toucha pas. Sa main levée descendit, et, pour sauver la gaucherie du geste, rafla, sur le plateau, la carte.

Machinalement, d’un coup d’œil, il lut le nom :

« DOCTEUR RAYMOND DELCHAUME »

Le grand corps tumultueux s’immobilisa. Trois secondes d’ébahissement. Un éclat de rire frénétique.

— « Il tombe à pic ! C’est admirable ! Ah ! il a choisi son moment... Mes amis, vous avez rudement bien fait de le recevoir !... Où est-il ?... Dans le petit salon jaune... Parfait. »

Sans penser même à se changer, débarrassé seulement de sa coiffure et de son cache-poussière, le prince passa devant la livrée ahurie. Puis, au moment d'entrer dans le petit salon jaune, il se tourna :

« Restez tous là. J'aurai besoin de vous pour le reconduire... votre protégé. »

Il ricanait, la mâchoire tendue et convulsive, la face tressautante du tic féroce.

Les valets se regardèrent, sans un mot. Pas un ne bougea. Qu'est-ce qui allait se passer, derrière cette porte ?

XII L’AFFRONT

Depuis plus d’une heure, Delchaume attendait le prince Omiroff.

C’était la troisième ou quatrième tentative qu’il faisait pour le rencontrer à l’hôtel de l'avenue de Messine. Chaque fois, il s’était heurté aux consignes rigoureuses, au mutisme exaspérant des laquais. « On ne savait pas... On ne pouvait pas dire... Son Excellence ne recevait pas... ne rentrerait pas. » Un majordome ventru, sorte de moujick arrogant, lui avait même demandé s’il avait une lettre d’audience. À ces précautions, Delchaume, pensant à Tatiane, reconnut que le Russe ne devait pas ignorer les haines amassées sur son nom, rôdant autour de sa personne. Et il ne put s’empêcher de concevoir une idée plus considérable de celui qu’il traitait, à part soi, de cosaque ivre, de fêtard stupide, et même de rastaquouère.

Cette demeure, à la façade distante, somptueuse, impénétrable, — ce haut portail, si lent à s’ouvrir, si lourd à pousser, et qui retombait avec un bruit accablant, quand il vous rejetait à la rue, — cette valetaille nombreuse, impersonnelle, impassible, — toute cette mise en scène aggravée d’une solennité étrangère, d’une morgue inusitée en la souriante vie parisienne, impressionnait le jeune docteur, malgré qu’il en eût. Sa rage s’en exaspéra. Une jalousie plus torturante lui rongea le cœur. Voilà donc l’odieuse fascination à laquelle avait succombé Francine ! Est-ce qu’une femme résiste à un tel prestige d’orgueil, de puissance, de luxe ?... Surtout une jeune fille pauvre, comme le fut la petite doctoresse, l’enfant qui, pour toute initiation d’élégance, ornait de ses volumes de prix et des travaux à l’aiguille de ses compagnes la chambrette de Claire-Source.

Le matin où Boris Omiroff se rendit en auto dans la vallée de Chevreuse, Raymond avait résolu d’entrer chez lui coûte que coûte. C’est là qu’il voulait l’affronter. Car, pour un rendez-vous, il n’en obtiendrait pas. Et, dans un lieu public, il arriverait à une provocation immédiate, sans possibilité d’aborder l’entretien qu’il souhaitait. Quel entretien !... Delchaume, à l’avance, dans des insomnies pleines d’hallucinations, posait les questions redoutables, imaginait les réponses, ou les silences plus

poignants que des aveux. Ah ! ce duel d'âmes, avant le duel des corps, il en rêvait, il l'appelait, dans une fièvre affreuse. L'*autre*, toutefois, ne devait pas y être préparé... L'*autre* devait y être jeté, violemment, par surprise, afin de ne pouvoir organiser ses feintes et ses parades. « N'est-ce pas mon droit ? » se disait Raymond. Et la certitude de ce droit le fit recourir, en dépit de sa loyauté, à un subterfuge. Le médecin, en lui, se rappela le carabin. Une vraie farce d'interne lui ouvrit l'hôtel Omiroff. Moins d'une heure avant de s'y présenter, il s'assura, par l'intermédiaire d'un messager, que le maître du logis était absent. Et, par ce même messager, il fit téléphoner, d'un bureau de poste, que Son Excellence commandait de recevoir et d'introduire, ou de faire attendre, le docteur Delchaume, lorsque celui-ci se présenterait, vers onze heures. Comme le valet qui prit l'ordre n'objecta pas que l'attente pourrait être longue, il fallait supposer que le prince rentrerait pour déjeuner. Fort de cette supposition et de la fausse consigne, Raymond se rendit avenue de Messine.

Il fut reçu.

Au retour du prince, devant la colère de Son Excellence, nul n'osa invoquer le coup de téléphone, qu'un seul avait entendu, et qu'ils supposèrent mal compris. Puis, cette colère tombant au vu de la carte, les larbins négligèrent le quiproquo, pour attacher leur curiosité à ce qui suivrait, au drame, dont ils humaient, sur les pas de leur maître, l'atmosphère électrique.

Raymond avait entendu la trépidation de l'auto, sous la voûte, puis les éclats d'une voix sonore, impérieuse.

« Le voilà !... Enfin !... »

Un énervement qu'il ne dominait plus s'accroissait en lui, à compter les minutes, dans le silence et l'hostilité du salon jaune, — pièce écrasante par la massive horreur d'un pseudo-style empire, mâtiné de byzantin. Le goût délicat de Raymond s'insurgeait contre la richesse ostentatoire d'un tel décor. Il le critiquait intérieurement, pour se distraire de sentir ses fibres se tendre et vibrer d'appréhension. Mais le tic tac de la monumentale pendule, sur la haute cheminée de marbre, dans la torpeur du salon assourdi de tentures, lui causait un agacement qui devenait intolérable.

« Vais-je perdre mon sang-froid ? » se demandait-il, anxieux.

Lorsque, enfin, la porte s'ouvrit, une détente apaisa ce trouble physique. Et pourtant, l'être de recueillement, d'intellectualité, qu'était le jeune médecin, répugnait tant à toute violence, que, pour sa confusion secrète, son cœur commença de battre à grands coups.

Il s'était dressé, son chapeau et sa canne dans la main gauche. Grand, mince, en la distinction austère de son deuil, il avait simplement l'attitude d'un visiteur. Mais ses yeux flamboyaient sous son front mat, haussé par les cheveux en brosse. Et sa pâleur s'aggravait de la barbe sombre, dont la pointe cachait presque la blancheur du col, seule note claire de sa tenue funèbre.

Un mouvement d'âpre curiosité lui fit attacher son dévorant regard sur celui qui entrait.

On le lui avait bien dit. C'était là le « beau Boris » , — une prestance, un visage de héros, mais d'un héros barbare, avec des signes de brutalité, sans la noblesse des vainqueurs légendaires. Ces bras, cette poitrine d'athlète... Était-ce là que Francine, enivrée, avait posé sa joue fine, son front de douceur, de rêve ?... Quelle expression haïssable sur ces lourds traits slaves !... La hauteur princière n'y était qu'une morgue insolente... Et la voix, aussitôt, joignit son timbre rude au dédain agressif de la physionomie.

— « C'est vous qui vous êtes permis de forcer ma porte ?... »

Il ne lui dit pas même « monsieur » .

S'efforçant au calme, Raymond jeta la riposte foudroyante :

— « Dites-moi pourquoi vous avez tué Francine ? »

Attentif, soutenu désormais par son pouvoir observateur de savant, il guettait l'effet de ce coup, laborieusement médité. Et il se démonta à n'en observer aucun.

L'état frénétique d'Omiroff apparaissait évident. Mais c'était déjà un homme en fureur lorsqu'il pénétra dans la pièce, et la colère avec laquelle il s'était écrié : « Vous avez forcé ma porte ! » ne parut pas s'accroître ou changer de nature, tandis qu'il toisait Delchaume en lui répondant :

— « Vous êtes fou !

— Boris Omiroff, » reprit le jeune docteur, « vous savez très bien que je ne suis pas fou. Je viens à vous en adversaire, mais en adversaire loyal. Je m'adresse à votre honneur, pour vous demander l'explication d'un mystère, avant de vous tuer ou d'être tué par vous, sur le terrain.

Le prince se croisa les bras, et se prit à rire, — d'un rire sauvage.

— « Je ne compte pas, » poursuivit Raymond, « me servir de votre secret pour vous dénoncer, pour vous livrer à la justice... » (L'hilarité du Russe redoubla, plus outrageante, en saccades mauvaises.) « Non... Je ne veux pas vous considérer comme un assassin.

— Vous êtes bien bon !... Ah ! vous êtes bien bon !... »

Delchaume se tut, le regarda. Omiroff, maintenant, écumait. Répétant plusieurs fois : « Vous êtes bien bon » , il passa de l'ironie ricanante à une gravité sinistre, puis au grincement de la rage. La volonté, la prudence, le vernis de l'éducation, tout craquait, cédait, sous l'éruption des forces primitives et véhémentes. Le véritable Omiroff était déchaîné.

— « Allez-vous-en ! » hurla-t-il en marchant sur Delchaume jusqu'à le toucher. « F... - moi le camp ! »

Blême, immobile, Raymond ne voulait pas rompre d'un pouce. Toutefois, un sang meurtrier envahit son cerveau à l'idée que cet homme allait porter la main sur lui. En même temps il fut saisi de désespoir. Faudrait-il renoncer à jamais connaître ?... Il avait tout appréhendé : les dénégations, les injures, les bravades, même les fanfaronnades cyniques. Mais, du moins, il entendrait des paroles humaines. De ces paroles, fussent-elles mensongères, de leur accent, de leurs contradictions ou de leur sincérité, il tirerait quelque éclaircissement, un fil conducteur à travers les ténèbres de l'obsédante énigme. Et voici qu'il rencontrait, non pas un être accessible, déchiffrable, mais un cyclone, un fauve lâché, un élément en délire.

— « Écoutez, » dit-il. « Nous nous battrons... nous nous battrons à mort... Mais nous sommes deux hommes, seuls, face à face, sans témoins... Nous avons aimé la même femme... »

À peine put-il achever ces quelques phrases. La dernière tomba sur la fureur de Boris comme de l'alcool sur de la braise.

— « Ah ! ça... ça dépasse tout !... » (Il suffoquait. Sa face, maintenant, se plaquait de taches rouges.) « Mais qu'attendez-vous ?... Que je vous flanque dehors, ou que j'appelle mes domestiques pour qu'ils vous poussent aux épaules ? » Et il reprenait, — *leitmotiv* forcené : — « F... - moi le camp !... F... - moi le camp ! »

« L'excès de cette colère est une comédie, » pensa le docteur. « On ne tombe pas si vite dans une crise pareille. »

Comment se serait-il douté que, ce matin même, le prince avait appris, par le traître Flatchef-Toulénine, ses projets de provocation, et, depuis plusieurs heures, s'exaspérait d'une telle audace ? Encore moins eût-il imaginé la mise en demeure de lady Maud à son fiancé, la fièvre qui en résultait chez cet homme de violence.

— « Soit ! » proféra Raymond. « Je vous enverrai mes témoins.

— Vos témoins !...

— Sans doute. Vous ne reculerez pas devant un duel, j'imagine. Me forcerez-vous à vous souffleter publiquement ? »

Malgré tout l'empire qu'il gardait sur lui-même, une révolte virile lui arracha cette réplique à l'abominable insolence du Russe. Mais aussitôt, l'impression, qu'il n'avait pas eue encore, d'un danger immédiat, traversa son cerveau. L'impulsion de frapper, de broyer, passa, fumée rouge, dans les yeux d'Omiroff, lui fit un visage effrayant. Les mains convulsives du prince tâtèrent le vide autour de lui, cherchant on ne savait quoi. Une d'elles, tandis qu'il piétinait, hagard, rencontra, au bord d'une console, une lourde coupe en malachite, garnie de bronze, — un de ces objets de luxe moscovite que le Parisien Delchaume dénigrait à part soi quelques minutes avant. Avec quelle aisance la main puissante, comme elle eût fait d'un cristal de Venise, souleva cette masse ! Mais, instantanément, elle la rejeta, repoussant avec l'arme de hasard la tentation trop forte.

La coupe roula sur le tapis en un fracas étouffé.

Cette âme de boyard, contemporaine de Pierre le Grand, venait tout de même de sentir flotter sur elle, contenant ses farouches instincts, le réseau d'or et de diamant, trame d'une civilisation plus subtile. L'atmosphère du

vingtième siècle pénétrait sa demeure. Toutefois, parvenant à dominer le geste de démence, il n'en bouillonna qu'avec plus de rage.

Alors, aveuglément, éperdument, dans son désir de mieux écraser ce qui l'offensait, ce qui le menaçait, ce qui osait se dresser en face de lui, voici ce que Boris trouva. Il se jeta vers une porte, l'ouvrit toute grande, appela ses gens :

— « Germain ! Victor !... Et toi, Vassili... Et toi, Sémène, arrivez ici... arrivez !... »

Delchaume, le poing crispé sur sa canne, prêt à se défendre avec la dernière énergie contre toute vile atteinte, se demandait s'il ne rêvait pas. Quelque chose d'autre que la peur — le dégoût et l'effroi d'un péril immonde, — lui mettait aux tempes une sueur de glace.

Entre les deux battants, grands ouverts sur le vestibule, quelques valets parurent, corrects, la figure éteinte, malgré l'agitation de leur malignité.

— « Venez, mes gaillards, » hurlait leur maître, « Monsieur réclame des témoins. Les laquais des Omiroff, voilà des témoins qui lui feraient honneur... » Et se tournant vers Delchaume : — « Eh bien !... cette provocation publique... Ce soufflet... Allons donc... j'attends... Un duel... Ah ! ah ! je vous préviens que je vous envoie deux de mes valets de pied... pour s'entendre avec vos amis. » Il s'efforçait de rire. Puis, brusquement, il écuma : — « Un soufflet !... à moi !... Un duel, avec un Omiroff !... Tu ne voudrais pas, mon garçon ! Chez nous, pour ton impudence, on te ferait fustiger. Hein, Vassili, Sémène, mes petits pigeons, ce que vous coucheriez vite Monsieur sous les verges... Allons ! hors d'ici !... Jetez-le-moi dehors !... Jetez-le, je vous l'ordonne !... À coups de bottes !... »

Les domestiques avaient parfois vu le prince hors de lui. Mais jamais encore avant un repas. Ils supposèrent, — à tort, d'ailleurs, — qu'il avait dû, ce matin-là, faire placer par le sommelier quelques bouteilles d'extra-dry, — dont il buvait comme de l'eau, — dans le coffre de l'automobile, et que la poussière de la course l'avait incité à trop se rafraîchir à jeun. Mais ils ne l'en blâmaient pas. Quelle rigolade cela leur procurait ! S'en donnerait-on à l'office, en bras de chemise, lorsque, avec l'habit à la française, on aurait mis bas l'impassibilité de haut style ! Delchaume, qui devina les furtifs sourires, sentit des mots de mépris lui monter aux lèvres :

« Tas de larbins ! » ou un conseil, très froidement : « Mettez donc la camisole de force à votre maître... » Ses idées tourbillonnaient. La honte de s'en aller, devant eux, sous les insultes, le rivait au sol, l'empêchait de faire un pas.

Mais il sentit sur son épaule un contact de fer... — les doigts d'Omiroff. D'un sursaut, avec une force décuplée, il bondit, faisant voltiger sa canne en un moulinet terrible.

Deux valets s'avancèrent, — les deux Petits-Russiens, Sémène et Vassili. Ceux-là — il en était sûr — se fussent jetés sur lui. Les autres, les Français, ne bougèrent que pour s'écarter, le laisser passer. Dans la surprise de son brusque élan, et le vent de cette canne maniée avec vigueur, aucun n'eut le temps ou la présence d'esprit de le toucher. Il franchit le groupe, descendit quelques marches, se trouva sous la voûte.

Le concierge le suivait en hâte, et, de loin, cria à sa femme :

— « La porte !... »

Car c'était un homme pacifique, redoutant toute espèce de grabuge.

Sur le trottoir de l'avenue de Messine, Raymond s'ébroua, écarquilla les yeux, regarda de tous côtés, comme un homme qu'on vient de hisser hors d'un gouffre.

D'où sortait-il ? de quel cauchemar ? de quelle nauséabonde région ? La conscience d'un avilissement se mêlait à une palpitation de délivrance. Mais, d'abord, il n'éprouva que l'allégement. Comme on respirait à l'aise, dans la claire avenue ! Que la lumière y était fine, découpée sur les dalles blanches par les cercles d'ombre des platanes, amortie sur la chaussée par l'humidité des arrosages ! Les passants avaient un air que Raymond reconnaissait. Volontiers il leur aurait dit : « Nous sommes de la même race. N'est-ce pas que c'est bien ? Si je vous parlais, ma voix ferait surgir en vous des idées qui correspondraient aux miennes. » Il se sentait l'âme d'un homme qui revient de très loin dans sa patrie.

Pourtant, elle dura peu, cette songerie presque machinale, où se décontractait tout son être horriblement crispé. Il en fut éveillé par un lancinement cruel. Des images revinrent, puis des mots... D'odieuses phrases... Ah !... Elles s'accrochaient à son souvenir comme des bêtes

répugnantes et griffues. Chaque mouvement intérieur faisait pénétrer davantage les piqûres multiples, propageait le venin brûlant. Lui... lui... Raymond Delchaume... C'était à lui que cette chose venait d'arriver... cette aventure grotesque et ignoble... Devant une bande de laquais, dont il était maintenant la risée.

Dans la glace d'un magasin, à sa rencontre, il vit venir un grand jeune homme, pâle, en deuil, dont la physionomie secrète et fière lui représentait tout ce qu'il avait voulu être, tout ce qu'il croyait être, — mais ce qu'il n'était plus. Non, celui qui s'avançait là, c'était le piètre personnage qui se tenait debout tout à l'heure sous les pires avanies, qu'il reverrait toujours dans cette posture humiliée... Toujours... oh ! comment effacer cela ? « J'aurais dû plutôt mourir, » pensait-il. « J'aurais dû lui casser ma canne sur la figure... Et après, ses larbins pouvaient m'assommer ! »

Sa main la serrait, cette canne. En imagination, il la lançait sur la face insultante de son ennemi. « Comme ça !... Tiens ! » Quel regret ! quel cuisant regret ! La poigne d'Omiroff à son épaule... Le misérable !... Oui, le misérable !... Et devant celte brute forcenée, il avait nommé Francine... Il avait avoué qu'il connaissait le lien entre eux !... Francine... et cet homme... Francine... cet homme...

Un égarement saisit Delchaume. Au fond de lui, une voix s'éleva : « Tatiane Kachintzeff a raison. Ce n'est pas avec les procédés d'un galant homme que l'on doit combattre les loups enragés. Un être pareil... on le détruit comme une bête pernicieuse. »

Un auto-taxi passait, vide. Le jeune médecin fit un signe, sauta dans le fiacre, donna une adresse. Ça devait être loin, cette rue-là. Le chauffeur ne connaissait pas. Son client lui expliqua. Là-bas, près du chemin de fer de ceinture, Montrouge.

Dans la maison pauvre, un escalier de bois, propre, triste, inondé de clarté. Là-haut, des corridors dallés de briques rouges, d'étroites portes, dont le bois jaune portait des numéros noirs, mal dessinés.

Raymond frappa.

Point de réponse. À l'intérieur, un léger chuchotement, un remue-ménage étouffé.

« C’est juste, » pensa-t-il. « Elles vivent dans l’inquiétude, comme des lièvres au gîte. »

Alors il toussa doucement, frappa encore, et enfin glissa une carte de visite à son nom dans la rainure de la porte. Elle fermait si mal que ce lui fut aisé.

Presque aussitôt, sans aucun bruit de pas, comme si la personne eût épié là, tout contre, le battant s’entre-bâilla. La tête circonspecte de Tatiane apparut, encadrée de ses cheveux jaunâtres, si épais, tombant droit sur la nuque. Les yeux un peu obliques, au-dessus des pommettes fortes, s’éclairèrent.

— « Vous, Delchaume !

— Oui... moi. »

Elle le vit tellement bouleversé, sombre et tendu, qu’elle fit un signe en arrière, vers la chambre.

À peine le docteur remarqua-t-il une forme glissante, une jupe, terne comme les costumes de Tatiane, qui s’effaça derrière un rideau. Ce rideau, de simple andrinople, séparait en deux la pièce. De l’autre côté, c’était l’alcôve des étudiantes. Ici, en six mètres carrés, leur réfectoire, leur salon, leur cabinet de travail, et aussi leur cuisine. Quelle misère !

Mais Raymond ne saisit aucun détail. Il venait d’entrer, de s’asseoir, sur n’importe quel siège, en face de Tatiane. La présence de cette vaillante fille, l’anxiété, la sympathie qu’il lisait dans ce regard, et qui lui reflétaient l’évidence de sa propre détresse, déterminèrent dans sa sensibilité nerveuse une réaction imprévue. Il saisit les deux mains affectueusement tendues vers lui, et s’y cramponna, pour ainsi dire, tandis que des larmes impossibles à contenir, des larmes de rage et de douleur, jaillissaient sous ses paupières.

— « Oh ! » gémit-il, « avoir cet homme en face de mon épée, sur le terrain, pour me battre avec lui…

— Ah !... » fit-elle, comprenant.

Elle regarda cette angoisse sans nom, sans parole, — cette angoisse pire parmi les pires, de l’humiliation qui ne s’effacera pas... Et elle se rappela.

Un être lui apparut... Un être de dignité, de noblesse, qu'elle avait chéri, vénéré, plus que tout au monde... son père. Celui-là, elle ne l'avait jamais vu pleurer, mais elle l'avait vu mourir, avec d'effrayants yeux secs, incendiés de fièvre, horriblement fixes, désespérés.

Lorsque — enfant comme elle était, ayant fait, dans sa quinzième année, toute seule, le voyage de Sibérie — on l'avait admise dans l'hôpital du bagne, elle n'avait vu que cela... ces inoubliables yeux, éteints presque aussitôt dans la mort.

Et cependant... oui... elle avait vu autre chose. Elle avait cru voir, du moins,... — car le vieux Michel Gorlianoff, alors enfermé là-bas, tout de suite l'écartait, l'entraînait... Sur les linges misérables — non changés sans doute depuis des jours, — ces longues raies brunâtres... quand on souleva le corps... n'étaient-ce pas des traces de sang ?

Plus lard, Gorlianoff lui révéla... — pour lui faire une âme de haine comme il en avait une. (Quelle révélation pour la piété filiale !) Par le caprice abominable d'un gouverneur militaire tout-puissant — celui même dont son fils disait que l'aventure lui causa des « ennuis » , — le professeur, l'écrivain Kachintzeff, condamné politique d'origine noble, avait été soumis, contre tout règlement, à l'ignominieuse horreur d'un châtiment corporel.

Ce ne fut pas l'effroyable souffrance physique du supplice qui tua le malheureux, mais l'effroyable souffrance morale de la honte.

— « Vous savez, maintenant, ce que c'est qu'un Omiroff, » dit Tatiane. Et elle ajouta : — « Ce duel... Vous ne l'aurez jamais. L'infernal orgueil de Boris — et la prudence aussi — l'empêchent de l'accepter. Prudence... quant au secret de son crime. Car sa bravoure est hors de cause. Et voilà pourquoi il peut à son aise dédaigner votre provocation. Ne sait-on pas qu'elle est traditionnelle, la témérité des Omiroff ? Ce sont des brutes fougueuses, qui se ruent au danger comme au plaisir. Celui-ci y apporte plus de ruse peut-être... Cependant il s'est battu bien des fois. Et avec bonheur. Nul n'en ignore.

— Eh bien ! » s'écria Raymond, emporté par sa folie momentanée de vengeance, « acceptez-moi, vous, vos amis, pour l'exécuteur de votre

sentence. Je tuerai cet homme. Et ce ne serait pas payer cette joie trop cher que de l'acheter de ma vie.

— Vous êtes dont des nôtres! » s'exclama Tatiane. « Je l'avais promis à Toulénine. Ne faites rien sans lui. C'est notre chef. Ah ! Delchaume, votre adhésion éclaircit la seule difficulté que j'aie eue avec cet homme admirable. Consentez à vous entendre avec Ivan Toulénine. Quel service vous me rendrez !

— Un service ?... Tatiane !... Comment vous le refuserais-je ? N'est-ce pas à vous que je dois ?... Où est-il, votre Toulénine ? »

L'étudiante réfléchit un instant.

— « Vous vous en rapportez à moi ?... en toute confiance ? » questionna-t-elle.

— « En toute confiance. »

Elle griffonna quelques mots, sur le coin de la pauvre table en bois blanc, surchargée de papiers, de livres, puis appela :

— « Katinka !... »

Le rideau d'andrinople s'écarta du mur et laissa passer une tête, qui se détacha en valeur contre l'étoffe rouge, avec son teint mat, ses cheveux bleu noir, une beauté de juive d'Orient.

Raymond, frappé d'abord, remarqua, au second coup d'œil, que c'était une beauté sans goût, sans grâce, insouciante d'elle-même, et déjà fanée malgré la jeunesse évidente de la femme.

— « Tiens, » dit Mlle Kachintzeff, en tendant à Katerine Risslaya la lettre qu'elle venait d'écrire, « il faut qu'Ivan Grégorévitch ait cela avant ce soir. Et sois prudente, n'est-ce pas ? »

Un fugace frisson parcourut Delchaume.

Il porta son regard de l'une à l'autre des deux étrangères.

Voilà donc ses amies, ses alliées ! Où était-il ? Quelle folie l'entraînait ?... C'était lui, docteur parisien, déjà estimé, au seuil d'une belle et fructueuse carrière, qui risquait sa réputation, son avenir, sa vie, dans un complot ! Et quel complot ! En saurait-il seulement le but secret, la portée

véritable ? Une vengeance personnelle contre Omiroff... Allons donc ! C'était bon pour lui, cela, pour ses passions sentimentales de Français, ses représailles d'amour, d'honneur. Mais ces cœurs de réfugiés renfermaient d'autres mystères. Quel était leur but ? Ne deviendrait-il pas, sans le vouloir, sans le savoir, complice d'une œuvre ténébreuse, dont il aurait horreur ensuite ?

À ces réflexions rapides, il répondit intérieurement : « Nous verrons bien. Je me reprendrai à temps. Et s'ils me tuent parce que je les quitterai en connaissant leurs secrets, tant mieux ! Pour qui vivrais-je ? L'avenir est assuré à l'enfant de Francine. Moi, qu'ai-je à faire dans cette existence, qui m'est odieuse ?... Me venger... puis disparaître. »

Il y avait autre chose. Une surexcitation gagnait le jeune homme au contact du milieu troublant où il pénétrait. Rien qu'à se concerter avec Tatiane, à mettre un doigt dans le formidable engrenage, il se sentait pris. L'âcre ivresse lui montait au cerveau. Et il découvrait là un dérivatif à l'écœurement qui le déprimait. Il allait donc explorer la région interdite. Tentation bien forte en elle-même, pour cet intellectuel, ce curieux du mécanisme humain, chair ou cerveau. Dans son désarroi moral, tant de mobiles se confondirent pour l'entraîner.

Et c'est pourquoi, maintenant, il descendait, derrière Mlle Kachintzeff, l'escalier si clair, si nu, si triste, de la grande maison ouvrière.

Un silence nostalgique y régnait. À cette heure-là — au début de l'après-midi — les parents étaient à l'atelier, les enfants à l'école ou à la crèche. La ruche se taisait, engourdie de soleil.

Et Delchaume éprouva l'impression bizarre qui, parfois, s'enfonce en nous, aiguë comme le rappel d'une vie éteinte. N'avait-il pas traversé une minute semblable, durant le cours des temps ? Autrefois, dans l'incommensurable passé, n'avait-il pas déjà descendu un escalier comme celui-ci, un escalier misérable et lumineux, tandis que son cœur s'alourdissait de chagrin et qu'une force amère le poussait là où il n'aurait pas voulu ?

Association des Amis
www.daniel-lesueur.com
de Daniel-Lesueur

XIII LABEUR TRAGIQUE

— Où allons-nous ? Est-ce que nous ne prendrons pas cette voiture ? » dit Raymond à Mlle Kachintzeff.

Le taxi-auto qui l'avait amené stationnait encore au bord du trottoir.

— « Non. Le cocher nous gênerait. Renvoyez-le, » fit l'étudiante, à voix basse.

Ils suivirent la rue, tournèrent dans une autre, débouchèrent sur le boulevard Saint-Jacques.

La voie immense s'étendait sous le soleil, entre des murs taciturnes. Sur chaque trottoir, une file de manches à balai, qui seraient peut-être un jour des arbres. Au milieu, de grandes carcasses métalliques semblables à l'ossature d'un monstre antédiluvien : c'était la ligne aérienne du métropolitain, que l'on commençait alors de construire. Une poussière, soulevée au moindre souffle, ternissait le tableau, déjà si morne. Et tout y eût paru gris, sans la couleur sang de bœuf d'une boutique neuve, à l'angle d'une amorce de rue. Un marchand de vins venait de s'établir là, sûr de la clientèle ouvrière, à cause des usines proches et des travaux du chemin de fer électrique.

Tatiane dit à son compagnon :

— « Je veux vous faire connaître mon fiancé. Nous ne pourrions pas rencontrer Toulénine à cette heure-ci, surtout sans l'avoir prévenu d'avance. Mais, puisque vous allez être des nôtres, il importe que vous jugiez par vos yeux de ce que nous sommes, de notre façon de vivre, d'agir, de penser, à nous autres réfugiés russes. Vous serez édifié avant cinq minutes. »

La curiosité s'emparait de Delchaume : une curiosité d'intellectuel et de philosophe, un désir passionné de pénétrer dans une région d'humanité si

nouvelle pour lui. Il en oubliait ses cuisantes blessures.

L'étudiante l'arrêta devant un mur lépreux, souillé, surmonté de bâtisses noirâtres, de hautes cages vitrées. Ce mur enfermait une rumeur. Des bruits multiples, divers, bourdonnaient dans l'enceinte, dominés par des coups rythmés et sourds, par une basse régulière, qui ne s'interrompait à aucun moment.

— « Celui que vous allez voir à son travail, » commença Tatiane, « est un licencié de votre Université. Il parle et écrit cinq langues. Il a publié des vers. On lui avait confié la direction d'un journal... Mais il fut compromis, condamné. Il est en fuite, il se cache. Alors, comme il ne peut se faire connaître, que son instruction même le trahirait, qu'il lui faut gagner du pain pour vivre, qu'il ne sait aucun métier, mais qu'il est doué d'une grande force physique... » Elle s'interrompit. — « Vous allez voir... » Quelques pas encore, et ils furent devant un porche énorme. Une sorte de cité apparut. Constructions inégales, en bois, en briques, ruelles, courettes et impasses.

— « C'est une usine de force motrice, » expliqua Tatiane. « Vingt industries, davantage peut-être, — sont groupées autour de la source d'énergie. Une machine centrale les alimente... Un seul cœur bat pour envoyer la vie dans toutes sortes d'organes différents. »

Et comme une porte s'ouvrait.

— « Tenez, » ajouta-t-elle, « voilà un moulin... Un moulin à farine, en plein Paris. L'auriez-vous cru ? »

Au passage, Delchaume aperçut un hall brumeux de poudre blanche, où des appareils broyaient, pilaient, sassaient, tamisaient. Ni le vent, ni l'eau, ne les mettaient en marche. Mais des courroies surgissant des murs leur apportaient, avec une prodigieuse activité, du mouvement, de la vitesse.

La porte se referma. Et, vingt mètres plus loin, Tatiane frappa contre une autre, puis, presque aussitôt, tourna elle-même la poignée de cuivre.

Une femme sortit d'un bureau vitré. Elle sourit, tendit la main, accueillit la jeune fille avec une cordialité évidente.

Mais Delchaume ne s'arrêta pas devant le bureau, ne remarqua pas le visage de la femme, n'écouta pas les paroles qui s échangeaient. Fasciné,

assourdi, doutant de ses yeux, il fit en hâte quelques pas, puis s'immobilisa, par prudence, et pour se rendre compte.

Était-ce là un travail normal ?... ou plutôt quelque effrayante mise en scène ? Un antre pareil existait-il vraiment à Paris ? Était-ce possible ? Raymond n'avait-il pas été magiquement transporté dans une caverne de cyclopes, dans un cercle de l'enfer ?

Une pénombre emplissait ce lieu, crevée à tout instant par des fusées d'étincelles. L'eau y ruisselait, venue... on ne savait d'où, pulvérisée, puis dispersée de toutes parts... on ne savait comment. Des masses indistinctes tournaient, tellement vertigineuses qu'elles paraissaient translucides, inconsistantes, mais affirmant leur matérialité formidable par un fracas qui faisait tout trembler. Des courroies de transmission zébraient l'espace, trop restreint, de leurs redoutables hachures. Et dans ce hall étroit, parmi ces engins foudroyants, nombreux, tout contre ces meules affolées, sous ces courroies sifflantes, enveloppés d'étincelles, éclaboussés d'eau, calculant leurs gestes entre ces choses qu'on ne peut effleurer sans mourir, il y avait des hommes.

Des hommes ?... La raison en faisait foi, mais non l'aspect fantastique de ces travailleurs.

On voyait d'eux des raccourcis bizarres, qui n'indiquaient ni tout à fait la position debout, ni davantage la position assise. Comment se soutenaient-ils ? Et où leur buste prenait-il son point d'appui pour le singulier mouvement oscillatoire qui l'animait ?

Leur visage disparaissait de seconde en seconde derrière un voile d'étincelles. Par quel miracle résistaient-ils à cet assaut brûlant ?... Quant à leurs jambes... en avaient-ils ? Au-dessous de la ceinture, le prolongement de leur corps, c'étaient deux informes caisses de bois, deux colonnes carrées, ajustées grossièrement, bardées de fer, et sans cesse arrosées d'eau.

Cette eau, qui jaillissait de partout, transformait en cloaque le sol de terre battue. Les semelles de Raymond collaient et s'enlizaient dans une boue noire. Il n'y prenait pas garde, étourdi de surprise, les yeux brouillés par les jeux du feu et de l'ombre, les oreilles bourdonnantes du bruit ronflant des machines et déchirées par des crissements aigus

— « Où sommes-nous ? » demanda-t-il à Tatiane.

— « Chez des émeuleurs de limes. Venez voir de près ce labeur tragique.

— Prenez garde aux courroies, » dit la femme, qui rentrait dans son bureau vitré.

— « Je vous présente la patronne, madame Jouin, qui a l'obligeance de vous permettre l'accès de l'atelier. Elle sait que vous êtes docteur, et mon ami, et que les durs travaux des pauvres vous intéressent. »

Delchaume remercia, tendit la main.

— « Ah ! » dit Mme Jouin, « c'est que nos hommes n'aiment pas qu'on les voie... Ils sont intraitables pour ça... Puis, il y a la responsabilité. Un accident est vite arrivé ici. Monsieur le docteur n'a pas l'habitude... »

Et elle répétait :

— « Prenez garde aux courroies. »

Delchaume, alors, remarqua sa robe noire, la ruche de crêpe à son cou, son bonnet garni de rubans noirs.

Mlle Kachintzeff, craignant qu'il ne s'informât, le toucha du coude, et, dans le tintamarre assourdissant, lui glissa, près de l'oreille :

— « Son plus jeune fils, un gamin de treize ans... happé il y a quinze jours par une courroie de transmission. »

Du froid passa entre les épaules de Raymond. Il y avait quinze jours !... Et cette mère, à sa place habituelle, au milieu des forces dévorantes qui avaient broyé son enfant, présidait encore à l'effroyable travail, comme elle le faisait depuis des années, comme elle le ferait pendant bien d'autres années sans doute.

Il la regardait. Il vit s'allumer dans le visage fané, aux traits vulgaires, un œil d'autorité, d'intelligence.

Mme Jouin s'avança un peu, et cria, d'une voix si claire que l'ouvrier interpellé, — un des plus voisins d'ailleurs, — put l'entendre :

— « Garroni, fais attention... Ta meule a des saccades... Qu'est-ce que c'est que ça ?... »

L’homme — ou plutôt le tronçon d’homme, la momie au rythme de balancier, — eut un hochement de tête fataliste.

— « Tous les mêmes... Faut que leur meule les écrabouille pour qu’ils se méfient... » bougonna la patronne, avec une tendresse grondeuse, comme les mères parlent de leurs enfants trop gâtés.

Tatiane, presque de la maison, questionna :

— « Garroni... Ça n’est pas celui qui vous inquiétait, qui buvait ?

— Oh ! non... Celui que vous voulez dire, il est parti. Faut pas un coup de trop, dans notre métier... Quand un d’eux arrive un peu éméché, je lui dis : « Mon garçon, va te promener, tu reviendras demain. » Ils le savent. Dame... c’est leur vie, à eux, mais c’est aussi celle des autres, la meule, ça veut du sang-froid.

— Expliquez-moi ce qu’ils font, » demanda Delchaume à l’étudiante.

Mais elle s’attarda encore, pour s’informer :

— « Votre mari, madame Jouin ? Je ne le vois pas.

— Le père ?... il est dans la cour, à s’occuper d'une meule qu’on doit mettre dans sa fosse. Parait qu’y a une fêlure. Elle est restée trop longtemps dehors... Je lui ai assez dit...

— Alors ?... Elle est perdue ?...

— J’espère que non... une meule de huit cents francs... »

Hors du bureau vitré, par un guichet, une tête d’adolescent se montra.

— « Ne dis pas ça, m’man. Ne pousse pas le père à monter une meule fendue.

— Paraît que c’est presque rien, mon petit. »

Le jeune garçon rougit de colère.

— « Presque rien... Ça n’est jamais presque rien. La meule est intacte ou elle ne l’est pas… Tu sais comme est le père... à ne jamais croire au danger.

— Enfin, huit cents francs, tout de même… On voit bien que c’est pas toi qui devras les regagner, Prosper. »

Tatiane fit signe à Delchaume : « Laissons-les se quereller. »

Tournant autour d'un des bâtis de bois, où se déchaînait un monstre, une meule de deux mètres de diamètre, dont la rotation effrénée faisait trembler le châssis, l'air, le sol, et qui mugissait comme une bête furieuse, Mlle Kachintzeff approcha de l'ouvrier qui travaillait sur cette meule.

— « Pierre, » dit-elle, « voici le docteur Raymond Delchaume. Il est des nôtres. Je l'ai amené ici pour qu'il te connaisse, pour qu'il nous comprenne. Delchaume, voici Pierre Marowsky, licencié en lettres et en droit, mon fiancé. »

L'émeuleur de limes suspendit un instant son travail, et se renversa légèrement en arrière.

Raymond, alors, constata qu'il avait le dos collé à une planche verticale, suspendue aux poutres du plafond, de telle sorte qu'elle tendait toujours à revenir en avant, et qu'ainsi elle formait tremplin derrière l'homme, le poussant, l'appuyant fortement vers la meule dès qu'il s'abandonnait à ce mouvement.

Et le visiteur se rendit compte aussi de ce qu'étaient ces caisses mal équarries, garnies de fer, cachant les membres inférieurs, et à quoi elles servaient.

— « Voyez, » lui expliqua Tatiane, « c'est ce qu'on appelle « le travail dans les bottes » . Car on pare du nom de « bottes » ces indescriptibles carapaces où s'enferment les jambes. Pierre, veux-tu prendre une lime, et montrer au docteur. »

Le Russe, — qui n'avait pas encore prononcé un mot, mais dont le regard pensif et soupçonneux étudiait le visage de cet ami survenu dans l'existence de sa fiancée, — obéit machinalement.

Un tas de limes, telles qu'elles sortent de la forge, c'est-à-dire simplement façonnées, recuites et dressées, s'empilaient à sa droite. Il en choisit une, l'inséra dans la rainure d'un instrument de fer en forme de T, dont il plaça le manche entre ses genoux, appuyant la branche horizontale sur la partie ferrée des bottes.

— « Il s’agit, » dit l’étudiante au médecin, de donner aux limes une surface absolument lisse, avant de les tailler. »

Marowsky, tout à coup, se pencha vers la meule, cédant à la planche qui le poussait. Il avança les genoux, protégés par leur lourde armature. La face de la lime qui s’y incrustait rencontra la course folle du silex, — deux cents tours à la minute.

Ce fut comme un cri de douleur de l’acier, une lamentation sifflante, que le tympan déchiré tolérait à peine. En même temps, un tourbillon d’étincelles jaillit : poussières enflammées de métal et de silex, qu’aspira jusqu’au fond des poumons l’haleine haletante de l’ouvrier.

Celui-ci, les doigts crispés sur la tige de fer, imposant à la violence centrifuge de l’énorme meule le contact qu’elle repoussait, maintenait la lime de ses poings, de ses genoux cuirassés, de tout son corps projeté en avant par le tremplin vertical. Cet effort, il l’accomplissait dans une position à demi pliée, à demi debout, qui, par elle-même, semblait insoutenable, et qu’il gardait seulement par l’équilibre oscillant de la planche. Elle le suivait, cette planche, tandis qu’il s’inclinait à droite, à gauche, pour présenter à la meule toutes les parties de la lime. Et l’eau, coulant perpétuellement dans le fond de la fosse, afin que l'acier ne fondit pas au frottement de feu, aspergeait brutalement le travailleur, crachée à mesure par la meule à la vitesse de la rotation.

Malgré la colossale force physique de Pierre Marowsky, on ne pouvait le voir à l’œuvre sans s’émouvoir d’effroi et de pitié. Sa face s’empourpra. Les veines de ses tempes gonflèrent. Sur ses bras, qui sortaient nus d’un simple tricot, les biceps saillaient, noués comme des câbles durs. L’horrible aspect des brodequins évoquait un supplice renouvelé du moyen âge. La meule acharnée se ruait vers l’homme avec une férocité qui semblait consciente et une abominable clameur. De fait, s’il eût chancelé, le malheureux, s’il eût livré à l’adversaire la moindre partie de lui-même, fût-ce un de ses doigts, quelle vengeance de la matière brute sur la volonté qui la domptait !...

Cependant la lime était suffisamment lisse. Marowsky l’écarta de la meule. Et, comme elle était brûlante, il se servit d’une pince pour l’arracher du porte-lime.

— « Quel travail effrayant ! » murmura Delchaume.

— « C’est pour cela que je l’ai choisi, » dit le Russe.

— « Je croyais que c’était pour mieux vous cacher.

— Certes. Qui viendrait me chercher ici ? Mais il m’a plu de descendre aussi bas que possible dans l’enfer des métiers qui tuent. Je serai mieux qualifié pour parler au nom des victimes sociales.

— Que gagne-t-on à émeuler des limes ?

— De six à huit francs par jour.

— Pour combien d’heures ?

— Dix heures.

— Vraiment !... On peut faire cela pendant dix heures !...

— C’est pour si peu d’années. On y meurt si vite !... »

À ce moment, une espèce de branle-bas agita l’atelier.

Le père Jouin avait décidé de descendre la meule neuve dans sa fosse et de la placer sur son arbre de couche. Opération peu commode, la masse de pierre pesant deux mille kilos. Mais, comme il l’essaierait aussitôt après, dans le hall vide, et toutes portes fermées, parce qu’elle était douteuse, il congédiait momentanément les ouvriers dont il n’avait pas besoin.

— « Allez trinquer à ma santé, » dit-il en leur distribuant quelque monnaie. « Et surtout, ne vous grisez pas. Soyez tous ici dans une heure.

— Cela tombe bien, » observa Mlle Kachintzeff. « Ainsi vous pourrez tous deux faire connaissance. Pierre, nous allons t’attendre dehors avec le docteur Delchaume. »

Lorsque Raymond, assis avec la jeune fille sur un banc du boulevard Saint-Jacques, vit approcher le réfugié russe, il ne le reconnut pas immédiatement. Bien que Marowsky n’eût procédé qu’à une toilette très sommaire, puisqu’il reprendrait le travail tout à l’heure, sa belle stature, son visage désenflammé, où la cicatrice et l’œil atone paraissaient moins effrayants qu’au milieu des étincelles, ses jambes sorties des horribles « bottes » , offraient un aspect tout autre.

Tandis que ses camarades se rendaient chez le mastroquet à la devanture sang de bœuf, le fiancé de Tatiane prit place à côté d'elle sur le banc, et se prêta, mais sans bonne grâce, à la conversation.

Delchaume essaya d'inspirer confiance à ce grand gaillard taciturne, qui lui semblait un être incompréhensible, lointain, dont, justement à cause de cela, il aurait voulu pénétrer l'âme, si différente de la sienne. Il dut se contenter, pour cette première entrevue, de renseignements sur l'étrange métier que Pierre exerçait.

— « Étrange ?... Pourquoi ?... » protesta le Slave. « Un médecin, il est vrai, n'est pas tenu de savoir que la lime, de toute taille, est un outil de première nécessité. L'industrie en consomme des quantités d'autant plus considérables que la vie d'une lime est bien courte. Il faut la refaire ou la remplacer rapidement. Nous en émeulons autant de vieilles que de neuves.

— Et où vont-elles ensuite ? Cette surface lisse, que vous leur donnez, il faut l'entailler des centaines de fois, pour en faire l'instrument mordant que nous connaissons.

— Ça, c'est l'affaire du tailleur de limes.

— Comment opère-t-il ?

— À la main.

— Non !...

— Mais si, avec un marteau qui pèse plusieurs kilos, et qu'il lève et abat des milliers de fois par jour. De sorte que, sans compter l'effort du coup, il a déjà plusieurs centaines de mille kilos à soulever d'une main, en dix heures.

— C'est dur.

— Dur !... Vous n avez pas un autre mot, » ricana Marowsky. « Le tailleur de limes doit appliquer son coup de marteau sur une tête d'acier pas beaucoup plus large qu'une lentille, — pour la justesse de la frappe... Rarement il la manque, — l'habileté professionnelle... Mais cela arrive...

— Alors... le malheureux... il se blesse ?

— Il s'écrase la main gauche, au moins le pouce. L'un d'eux me disait, me montrant sa patte informe, plusieurs fois meurtrie, — et comment ! — « J'ai encore de la chance, elle n'est pas bien jolie, mais elle peut faire son

service. » Et il ajoutait avec bonhomie : « Si on y pensait, nous autres, on n'oserait jamais frapper. »

— Et on trouve des hommes pour des métiers pareils ! » s'écria Raymond.

— « On en trouve de moins en moins, » observa Marowsky, « à mesure qu'on en trouve de plus en plus pour le métier d'apache. Dame ! en France, ce sont ces derniers qu'on encourage. On leur fournit d'excellents sanatoria sous le nom de prisons, et jamais leur tendre peau n'est en danger.

— Eh !... la guillotine reparaît après dix ans de remisage.

— Oh ! si peu !... Savez-vous que la peine de mort pour émeulage de limes fonctionne avec un tant pour cent très supérieur à celui de la peine de mort pour assassinat ?

— Que voulez-vous dire ?

— Je ne parle pas des fatigues, des blessures, de l'usure précoce. Mais les explosions de meules !... Aussi, le Français, né malin, laisse de plus en plus le métier aux Italiens, aux Belges, aux Allemands... Des tailleurs de limes, vous en fournissez encore. Mais des émeuleurs... ça dépasse votre endurance de race.

— N'aimez-vous pas les Français, monsieur Marowsky ?

— Je serais bien ingrat !... Si, je les aime. Seulement, j'éprouve un peu d'irritation à constater que, dans une démocratie aussi éclairée, aussi généreuse que la vôtre, les plus héroïques travailleurs rencontrent moins de sollicitude que les bandits. Vos législateurs assurent le bien-être, l'hygiène de ceux qui sont un péril social... Et votre forte sève populaire, là où elle donne encore des lutteurs si robustes, si vaillants, que faites-vous pour la sauvegarder ? Voyez... chez le père Jouin... Les courroies de transmission lui ont tué son fils. Pourtant un inspecteur passe régulièrement, et dit : « Les courroies ne doivent pas circuler à nu. » Mais, quand il a dit cela, il s'en va, sans insister. Il sait que les frais pour encager les courroies seraient trop lourds pour le père Jouin, qui fermerait boutique. On ne veut pas l'y forcer. Nul crédit n'existe au budget pour cela. Mais il y a des crédits pour munir de salles de bains et de chauffage central les palaces-prisons de messieurs les chourineurs. «

À ce moment, un tout jeune homme, de seize à dix-sept ans, passa devint eux. Il sifflotait la *Valse des Roses*, — un vieil air, que la jeunesse aimera longtemps. Tatiane l'appela.

— « Eh bien, Prosper... Où en est-on ? »

Delchaume reconnut le fils Jouin, celui qui, tout à l'heure, se chamaillait avec sa mère.

À la question de Mlle Kachintzeff, le garçon haussa les épaules. Cependant, il s'arrêta devant eux. Et il continuait de siffler sa valse, avec une différence affectée.

— « Qu'est-ce que tu as, le môme ? » fit Marowsky. « Tes mains dansent dans tes poches, les nerfs, alors ?... Comme une jolie femme.

— C'est vrai, aussi... Y a de quoi vous fiche en rogne, » émit l'adolescent.

Tatiane s'informa, doucement. On connaissait son bon cœur, à Prosper. On le savait incapable de se buter contre ses parents... Pauvres gens !... à peine remis de la cruelle mort de l'autre.

— « Je voulais pas me buter non plus, mademoiselle. Mais quoi !... c'est plus fort que moi, j'ai pas pu faire ce que le père me demandait.

— Qu'est-ce qu'il vous demandait ?

— À propos de cette satanée meule. On l'a mise en place. Papa a embrayé, a donné le courant. Elle tourne depuis une demi-heure à une vitesse d'enfer.

— Depuis une demi-heure ?... » fit Marowsky. Et on ne nous rappelle pas ?

— Dame ! fallait essayer à fond. Vous savez qu'y a une fissure. Oh ! imperceptible... N'empêche... Le père m'a commandé de me mettre dans les bottes, avec un paquet de limes. J'y ai répondu : « Moi ?... Travailler sur une meule fêlée ?... Jamais !... » Et je me suis donné de l'air.

— J'y vais, » dit le Russe en se levant.

Le gamin l'arrêta.

— « Faites pas ça, m’sieu Marowsky. Je voudrais que tous les camarades lui refusent, au père. Moi, c’est pas que j’aie eu le trac, c’est pour le principe. Faut dégoûter le père Jouin de sa meule.

— Et qui la lui remboursera, mon petit ? Pas nous.

— Ah ! y a trois semaines, il s’en défiait lui-même. Il ne voulait pas la monter. Mais l’accident du pauvre moutard lui a retourné la cervelle. Il est comme saoulé de chagrin... sans rien dire. Il me fait de la peine, le vieux.

— Allons-y, » proposa Tatiane. « Je vois que Prosper regrette d’avoir répondu brusquement, et d’être parti. N’est-ce pas, Prosper ? »

Le jeune ouvrier ne répliqua rien. Ses paupières rougirent dans sa figure pâle. Et, tout à coup, il s’élança, par grandes enjambées, les yeux vers l’usine, comme emporté d’inquiétude.

Derrière lui, les trois autres, aussi, instinctivement se hâtaient. Plus loin, le groupe des émeuleurs, sortis de chez le marchand de vins, suivaient d’un pas plus lourd, roulant et tanguant des épaules comme s’ils sentaient encore contre l’échine l’implacable bascule de la planche.

Par le vaste porche de la cité industrielle, sortait la rumeur faite de tant de bruits, symphonie de toutes les machines à qui se distribuait la force motrice, dans tous ces ateliers, où s’accomplissaient des travaux différents. La grosse cheminée centrale, dressée telle qu’une tour, vomissait une fumée touffue, grisâtre, veloutée. Des jets de vapeur s’échappaient en sifflant de fins tuyaux, vibrants et argentés comme ceux d'un orgue. Des coups sourds, réguliers, faisaient trembler le sol, que recouvrait une cendre où les pieds enfonçaient. Derrière les panneaux de vitre, dans la pénombre des halls, on entrevoyait des formes glissantes, tournoyantes, des luisances huilées de métal, qui paraissaient, disparaissaient, — toute l’animation de cette vie mécanique, si impressionnante par sa frénésie, sa discipline, son mystère.

Delchaume s’intéressait, pris par la nouveauté du lieu et des êtres, jouissant de se détacher de lui-même, d’obtenir une si prompte anesthésie de ce qui lui semblait, une heure avant, intolérable.

Soudain il tressaillit... regarda... Ses compagnons frémissaient de la même secousse... Les yeux s’interrogeaient avec épouvante.

Un bruit... — quel bruit !... détonation profonde, fracas sinistre — venait de rompre le puissant et monotone concert. Des craquements, des chocs inégaux, qui s'égrenaient, diminuaient, cessaient. Puis... rien. Un silence relatif, plus saisissant que le silence complet, avec cette reprise indifférente du grand rythme sourd, cette continuation de l'activité mécanique inexorable.

Marowsky et sa fiancée, le médecin, l'adolescent, coururent. Ils n'eurent pas une réflexion, pas un mot. La même appréhension indicible les étreignait.

Au seuil de l'atelier d'émeulage, l'effroyable drame se révéla.

Qui donc, dans ce métier tragique, n'y assista pas, un jour ou l'autre ?

La meule avait fait explosion, au moment où le père Jouin, après s'être installé dans les bottes, le dos à sa planche, présentait la première lime. Un des blocs de silex, lancé dans le plan de la course à une vitesse de foudre, lui avait enlevé le haut du crâne. Et l'homme demeurait debout, contre l'oscillant appui, dont la vibration le redressait et l'animait, spectre terrifiant. Une fontaine de sang s'épanchait sur sa face, sur sa poitrine, sur ses pauvres mains cramponnées à l'outil. Horrible voile !... Plus horrible ce reste de figure convulsée, les yeux hors des orbites, la bouche affreusement tordue par le cri suprême.

Sa femme, immobile en face du cadavre balancé, le regardait, muette. Était-elle frappée d'une subite folie ? C'était probable. Mais comme elle entendit des clameurs derrière elle, on vit se tourner son visage résolu. Sur la lividité de sa torture passa l'éclair d'une volonté toujours présente, d'une vigilance que rien n'abattait.

— « Barrez la porte, vous autres !... Empêchez que personne entre, avant qu'on ait arrêté cette gueuse. Assez d'un mort pour aujourd'hui ! »

Tout aussitôt, dans la consternation qui paralysait même le médecin, même Delchaume pénétré de son impuissance, une voix sanglotante gémit :

— « Ah ! pourquoi n'ai-je pas obéi !... Mon Dieu !... Je n'aurais pas été touché... Je suis plus petit que mon père... »

Et avant que nul s'interposât, le fils se précipitait, enveloppait de ses bras le corps, pour le soustraire à l'abominable balancement de la planche.

En attendant qu’on vînt aider à le retirer des bottes, il resta là, son front contre la joue sanglante.

En effet, plus petit que le père Jouin, de ses cheveux ras il atteignait à peine la terrifiante blessure, — le front ouvert, le haut du crâne enlevé comme la coque d’un fruit. La meule, peut-être, eût épargné le fils.

Il la défiait.

Morcelée, elle tournoyait encore.

Collé aux plateaux qu’emportait l’arbre de couche, son noyau disloqué, prêt à partir en mitraille, suivant la rotation vertigineuse, menaçait l’enfant que le désespoir rendait insoucieux de la mort. Et quelle menace !... Derrière l’émeuleur foudroyé, une brèche s’ouvrait dans le mur, comme creusée par un obus, des débris de verre, de pierre, de bois gisaient partout. À une fenêtre grillée, trois barreaux de fer avaient été coupés, net, — une certaine hauteur enlevée, les morceaux restants n’étant même pas tordus.

Cependant, armé d’une pièce de bois, Marowsky débrayait à la façon primitive de ces hardis ouvriers. Le monstre mutilé s’acharna encore un instant, puis ralentit, s’arrêta.

Mais, au fond de l'atelier, la meule qui sautait sur son axe, la meule de l’Italien Garroni, dont la patronne s’était inquiétée, gardait son élan, cahotée de saccades sournoises. Et son grondement sauvage semblait jeter à chaque tour :

— « Moi aussi, j’en fracasserai un. J’aurai le mien... J’aurai le mien !... »

XIV LA SOURICIÈRE

Sept heures du soir.

Encore le grand jour, en juin. Pourtant on aurait déjà dit le crépuscule, sous un ciel pesant, fumeux, un ciel d'orage. Au-dessus du joli village de Gif, un grand voile sombre se déployait, roulant sur les collines des plis d'ocre, de soufre.

Deux femmes, jeunes l'une et l'autre, mais de types très différents sous des costumes également ternes et pauvres, commençaient de gravir le raccourci abrupt qui monte à la Tuilerie.

— « Je n'attendrai jamais d'être dans les bois pour dîner. Je meurs de faim, Tanioucha, » dit celle qui était brune, aux cheveux d'encre, avec un profil courbe de sémite et des yeux sauvages.

Sa compagne, l'air absorbé, les sourcils joints, ne parut pas entendre.

Katerine Risslaya ouvrit un petit sac de toile grise brodé de fleurs de laine rouge, et en retira ce qu'elle appelait « son dîner » : deux morceaux de pain que réunissait une mince couche de fromage.

— « Tu ne veux pas manger maintenant ? » demanda-t-elle à Tatiane.

Mlle Kachintzeff secoua la tête. L'autre reprit :

— « Qu'est-ce que tu as, ce soir ? Tu devrais être contente, puisque nous allons aboutir, et plus tôt que tu ne pensais.

— Trop tôt, » dit brièvement l'étudiante, les lèvres serrées.

— « Pourquoi trop tôt ? »

Point de réponse.

La Risslaya mordait avidement dans son morceau de pain. Qui sait depuis combien d'heures son estomac sonnait le vide, et ce qu'elle avait bien pu y mettre d'insuffisamment substantiel en dernier lieu ?

Au bout d'un moment de silence, elle posa une nouvelle question :

— « C’est parce que ton médecin ne nous a pas rejointes à Gif que tu te tracasses ? »

N’obtenant qu’un vague haussement d’épaules, elle crut gentil d’affirmer :

— « Nous le trouverons sûrement au rendez-vous. »

Soudain, Tatiane s’arrêta.

— « Écoute, Katinka, » s’écria-t-elle avec brusquerie. « Revenons sur nos pas. Nous avons le temps. Delchaume a pu m’envoyer un télégramme, à Gif, poste restante. Puisqu’il savait que nous l’attendrions là. C’est tellement incompréhensible, son absence !... Et la première fois qu’il a l’occasion de s’exposer avec nous... »

Lorsque Mlle Kachintzeff parlait, Katerine Risslaya ne songeait point à discuter. Elle se tourna donc vers la descente, en continuant à dévorer son pain et son fromage. Elle entamait le second morceau.

L’intuition de Tatiane se trouva justifiée. Au télégraphe, on venait de fermer le guichet. Toutefois, devant sa figure pâle, son air étranger, la receveuse eut un bon mouvement et lui tendit le papier bleu. Elle lut :

« Poste restante.

« Mademoiselle Tatiane, Gif.

« Cas très grave, impossible venir, vous verrai demain. »

« RAYMOND. »

— « Quel malheur ! » s’écria Tatiane lorsqu’elle se trouva de nouveau, avec son amie, dans la solitude de la campagne. Elle répéta ce mot plusieurs fois, bien que peu démonstrative et acceptant toujours le fait accompli.

— « Bah ! » dit Katerine. « Nos camarades seront plus à l’aise pour les expériences. Tu sais... Il fallait que ce fût toi. Dure à avaler, cette alliance avec un Français, un inconnu.

— Katinka, un homme qui hait Boris comme le hait Delchaume, et avec de telles raisons de le haïr, n’est pas un inconnu pour moi. »

Quelques pas encore, en silence. Puis, la Risslaya proposa timidement :

— « Mange quelque chose, Tatiane.

— Je n’ai pas faim.

— Je t’en supplie !... »

Les yeux durs et scintillants comme du jais fondirent en une supplication tendre. Katerine ouvrait le pauvre sac, en tirait d'autre pain et d’autre fromage. Même elle y découvrit un cornet de papier plein de toutes petites figues sèches, dont la peau épaisse et farineuse ne devait contenir qu’une pulpe bien réduite. Malgré son appétit despotique, la Risslaya n’avait pas touché à cette friandise, qu’elle gardait pour son amie.

— « Tiens, » dit-elle, « vois... Des figues. Tu les aimes tant ! »

Mlle Kachintzeff en grignota quelques-unes. Ses dents de vingt ans eurent raison de la résistance qu’opposaient les petites rondelles de cuir à goût de poussière. Mais elle demeurait si soucieuse, que Katerine n’osait plus lui parler.

Maintenant elles arrivaient sur le plateau. Elles contournèrent la Tuilerie. Au delà commençaient les bois. Le chemin redescendit. Tatiane et Katerine se hâtèrent. Car, au fond de la gorge court le ru, affluent de l’Yvette, et ce serait bon de boire un peu d’eau fraîche, au creux de leur main. L’une et l’autre avaient grand’soif. Le soir orageux était si lourd ! Les aliments absorbés leur laissaient aussi la bouche aride.

— « Tiens, » dit Tatiane, « cette hauteur, à droite, c’est la Petite-Barrerie. Si nous n’étions pas si altérées, nous n’aurions pas besoin de descendre jusqu'au ruisseau. Nous grimperions tout droit par ce sentier. »

Elles y revenaient, la figure encore perlée d’eau, les pieds mouillés, essuyant leurs mains avec leurs mouchoirs, égayées du barbotage dans les herbes glissantes par cette chaleur, lorsque, de ce même sentier, marchant vers elles, surgit le vieux Michel Gorlianoff, le « martyr » .

Comment ?... Les cherchait-il ?... Les supposait-on en retard ? Le rendez-vous n’était que pour huit heures ? De loin, une inquiétude les prit à voir cette physionomie dévorée, aux traits aiguisés par une invraisemblable maigreur, aux yeux creux, à la peau grisâtre, — presque du même gris que

les cheveux longs et la barbe grêle. Un tel aspect, déjà sombre, s’assombrissait encore par l’expression.

— « Mon Dieu ! que se passe-t-il, Michel Vassiliévitch ?

— Rebroussez chemin, Tatiane... Rebroussez chemin !

— Nos amis ne sont-ils pas là-haut ?

— Ils y sont.

— Alors je vais les rejoindre.

— Écoutez, Tatiane. Je n’ai pu avertir ni Pierre Marowsky, ni Wladimir. Mais vous... heureusement ! je vous rencontre. Alors je vous dis : N’y allez pas !

— Est-ce un ordre de Toulénine ?

— Toulénine ! !...

— Eh bien, quoi ? N’est-il pas notre chef ?

— Toulénine aussi est là-haut... Arrivé en même temps que les autres. C’est bien pour cela que je n’ai pas pu les prévenir.

— Les prévenir... de quoi ?

— Nous sommes trahis, Tatiane.

— Alors, ma place est auprès d’Ivan Toulénine et de mon fiancé, si quelque chose les menace. Laissez-moi les rejoindre.

— Arrêtez !... Entendez-moi !... » ordonna le vieillard, d’un tel accent que l’étudiante obéit, impressionnée. « J'ai douté longtemps... J’ai hésité longtemps... Je ne pouvais croire... Aujourd’hui, j’ai la preuve.

— De quoi ?

— Ivan Toulénine est un misérable !... Ou plutôt, ce misérable traître n’est pas Ivan Toulénine.

— Arrière, Michel !... Arrière... Vous êtes fou !

— Le véritable Toulénine, le héros du 7 novembre, — s'il vit encore, — gît dans les cachots de la plus effrayante forteresse...

— Il a réussi à s'enfuir.

— On a machiné la comédie de sa fuite... Omiroff le sait bien. Quel passeport au milieu de nous... un nom pareil ! Je vous dis, Tatiane, que le vrai Toulénine n'est pas ici. Je me suis méfié de celui-ci... Je l'ai suivi... J'ai cru le surprendre...

— Vous avez cru !...

— Oui, déguisé, grimé... pas assez pour que je ne le devinasse... Il se concertait avec Boris. En auto... Ils se rejoignaient.

— Malheureux ! » s'écria Tatiane, écrasant Michel d'un regard où il y avait plus d'indignation que de pitié... « Je vous plains. Votre âge, vos souffrances ont usé la force de votre caractère. En vous sont entrées la méfiance et la peur. Vous ne mesurez pas l'abomination de ce que vous dites. Toulénine !... La calomnie... contre celui-là !... celui-là !... Je n'ai rien à vous répondre. Mais ne me retardez plus. Laissez-moi passer ! »

Il insista encore.

— « Songez à ce qui vous attend là-haut, Tatiane. Nous pouvons, ce soir, être pris au piège.

— Et je fuirais !... J'abandonnerais les nôtres !...

— Ce sont des hommes... Vous êtes une femme... une jeune fille.

— J'ai autant de courage.

— Vous ne savez pas ce qu'on vous ferait endurer.

— Je m'en doute.

— Non, non... Vous ne vous en doutez pas... Vous n'avez pas mes cheveux blancs... Vous n'avez pas vu ce que j'ai vu.

— Assez de radotages ! » cria la jeune Russe, frémissante. Car elle se sentait pâlir, et elle douta de ses nerfs.

D'un bond, elle le dépassait. Il lui toucha le bras.

— « Tatiane, je voulais vous sauver pour vous garder à la cause. Vous êtes si jeune, si intelligente, si résolue ! Mais vous allez au péril... Je retourne avec vous. Moi, qu'importe !... Trop vieux pour être utile... Montons » .

Il partit en avant dans le sentier.

Mlle Kachintzeff, profondément troublée, regardait la vieille silhouette héroïque.

Sous les feuillages, maintenant, le silence s'appesantissait, solennel, presque terrible. Une lumière rougeâtre se mêlait aux reflets des verdures. Les derniers rayons du soleil, entre les nuées fumeuses, arrivaient en un poudroiement d'incendie. L'air avait ce calme suffocant, annonciateur de l'orage. Pas une feuille, pas une herbe ne bougeait. Les oiseaux, déjà endormis, avaient cessé les jacasseries et les ramages par lesquels ils préludent à leur repos nocturne. Du sol surchauffé s'exhalait une odeur électrique.

Tatiane, avant de suivre Gorlianoff, se tourna vers sa compagne.

— « Tu as entendu, Katinka ?

— J'ai entendu.

— Si tu doutes, retire-toi.

— Si je doute... de qui ?

— De notre chef, de notre œuvre.

— Je n'ai qu'un chef, Tatiane : toi. Je ne connais qu'une œuvre : te servir. Je te suis.

— Embrasse-moi, » dit Mlle Kachintzeff.

Elles s'étreignirent. Puis, de leur pas léger de jeunes femmes, commencèrent de gravir le sentier.

À mi-hauteur de la colline, se trouve un accident de terrain bizarre : une sorte de palier, formant clairière, et se prolongeant en caverne sous la crête surplombante. Comment se creusa cet abri, aux parois sablonneuses ? Est-ce une ancienne carrière ? Ou, sans l'aide des hommes, le sol s'est-il pittoresquement désagrégé par suite des infiltrations pluviales ? Qui le dira maintenant ? Le lieu, d'ailleurs, est aussi sauvage que possible. Nul sentier n'y passe. Il faut le connaître pour le retrouver. Les abords en sont encombrés de ronces, d'ajoncs, d'orties, de broussailles. Mais, dans les creux de sable, le sol se veloute et ne porte que le tapis feutré des bruyères.

Quand Tatiane et Katerine parvinrent à cet endroit, où le crépuscule répandait une clarté fauve, elles furent saluées par les poignées de main silencieuses de Toulénine, de Pierre Marowsky et de cette espèce de songeur éveillé qu'ils appelaient Wladimir.

— « Le médecin est bien en retard, » observa rudement Toulénine.

— « Il ne viendra pas, » dit Tatiane.

— « Il ne viendra pas ! »

Ce fut une stupeur. Des soupçons parurent dans l'ironie ou la colère des visages.

Mlle Kachintzeff montra le télégramme. Un docteur ne peut répondre de son temps. Il se doit d'abord à ses malades.

Toulénine énonça des réflexions violentes.

Le vieux Gorlianoff l'observait avec une application tendue, ne dissimulant pas suffisamment sa pensée dans ses regards.

La colère du chef s'éteignait en des soubresauts singuliers. Au déboire furieux, et certainement sincère, que lui avait causé l'absence de Delchaume, succédait un autre état d'âme, tout différent. Une satisfaction rusée jetait d'involontaires lueurs, sous ses énormes sourcils, tandis que, plus froidement, il commentait l'attitude suspecte de leur nouvel allié. Et bientôt l'étonnement douloureux de Tatiane fut indicible, en entendant ce maître infaillible tenir, mais contre un autre, un langage analogue à celui du « martyr » .

— « Nous devrions nous disperser, renoncer à notre expérience. Le secret de ce rendez-vous n'est connu que d'un seul être au monde en dehors de nous. Et celui-là s'est abstenu de nous rejoindre. Nous sommes vendus. »

Cette contre-partie de la scène d'en bas, cette accusation volant de l'un à l'autre des deux hommes en qui elle avait une foi si absolue, bouleversa Tatiane. Involontairement, elle chercha les yeux de Gorlianoff. Et elle tressaillit d'y lire, aussi clairement que s'il avait parlé :

« Toi, faux frère, faux Toulénine, tu saisis avec une fameuse habileté l'occasion d'attribuer à un autre l'infamie que tu as préparée. Ne pouvant le prendre au piège, tu le marques pour notre vengeance future. Bien joué ! »

Ce que l’étudiante découvrait sur le visage trop attentif, dans les prunelles trop aiguisées de Gorlianoff, leur chef le déchiffra peut-être aussi. Car soudain, il interpella le vieillard.

— « Michel, tu as plus d’expérience que nous tous. Donne-nous ton avis. Devons-nous persister ? ou remettre ? »

Qu’allait répondre le vieil oracle ? Palpitante, Tatiane attendit.

— « Fais donc ta besogne, Toulénine ! » cria le « martyr » , qui, dressant sa maigre tète prophétique, sa haute taille décharnée, n’avait jamais paru mieux justifier son surnom.

La sinistre équivoque de ce mot, le mépris qu’il contenait, devaient échapper à Marowsky, à Wladimir. Ces deux jeunes gens adoptèrent avec tant de chaleur le sens littéral de l’injonction, qu’il n’y eut plus à choisir. Toulénine, d’ailleurs, était décidé dès le début. Et c’est ce que Gorlianoff comprenait parfaitement lorsqu'il lui lança la riposte à double sens, défi et crachat sur sa face de traître. On se groupa donc autour du chef, qui commença une démonstration.

Prudemment, avec des gestes circonspects, Toulénine sortit d’un étui une petite capsule, guère plus grosse qu’une noisette, et qui contenait un peu du mélange explosif dont il se disait l’inventeur. Il allait leur en montrer les effets, d’abord sans aucun projectile. Après de minutieuses explications sur la façon de manier la bombe en miniature pour qu’elle demeurât inoffensive, puis, au contraire, sur ce qu’il fallait faire pour qu’elle éclatât lorsqu’on la lançait, Toulénine enjoignit à ses compagnons de se retirer au-dessus de la sablière.

— « Vous vous tiendrez de ce côté, sur ma droite et à vingt mètres au moins du bord. Car c’est dans ce creux, à gauche, que je vais lancer la cartouche... Vous voyez... sous ce petit promontoire, surmonté de trois jeunes bouleaux...

— C’est toi qui t’éloigneras, Toulénine. Et c’est moi qui lancerai la cartouche, » déclara Marowsky.

— « Non, c’est moi ! » cria Wladimir.

Ni l’un ni l'autre n’obtint ce qu’il réclamait.

— « Une expérience sans danger, » plaisantait Toulénine, haussant les épaules. « Vous vous moquez de moi. Attendez que ce soit pour de bon. Vous verrez si j’hésite à vous désigner. »

Satisfaits, ils partirent, entraînant les jeunes filles, que suivit Gorlianoff.

Du monticule où ils s’arrêtèrent, ils virent parfaitement leur chef lancer la cartouche, puis, d'un bond, fuir et disparaître dans le taillis.

Cinq secondes après, une sourde explosion, amortie par l’éboulement des sables. Puis des craquements d’arbres brisés, un bruit de petite avalanche, plus fort que celui de la déflagration.

On attendit encore, dans la pesante atmosphère, qui s’épaississait de vapeurs, de poussières, d’odeurs chimiques, picotant les yeux, prenant à la gorge. Puis, Toulénine reparut, leur fit signe de descendre.

Ils ne purent en croire leurs yeux. La paroi au pied de laquelle avait éclaté l'engin se trouait d’une excavation énorme. Au-dessus, le promontoire déchiqueté, arraché de la colline, laissait pendre ses bouleaux, les racines en l’air, les feuillages effondrés dans le ravin, parmi le massacre des branches. Des crevasses, des débris, mille indices de destruction, transformaient ce coin de la clairière, témoignaient d’une épouvantable force explosive. Car le seul ébranlement de l’air causait ces ravages, en l'absence de tout projectile. Et la cartouche était minuscule.

— « Maintenant, » fit Toulénine, « nous allons essayer d’une petite boite remplie de clous et de déchets de ferraille. Le danger n’est pas plus grand, si vous vous tenez en haut, un peu plus en arrière. L'épaisseur de la terre au-dessus de la caverne vous met à l’abri de n’importe quelle mitraille... Tout sera projeté dans la couche de sable, ou en avant.

— C’est-à-dire de ton côté, Toulénine... Du côté de celui qui jettera l’engin.

— Le temps nécessaire à l’inflammation de la poudre est calculé. Il suffit parfaitement à la fuite.

— Mais si les broussailles t’arrêtent, si tu t'empêtres dans les ronces... si tu tombes...

— Allons donc !

— Donne au moins à l’un de nous l’honneur de se risquer.

— Honneur et risque inutiles... Pour une simple répétition.

— À moi... » dit Michel Gorlianoff, « tu ne refuseras pas ? »

Le vieillard, prononçant ces mots, sortait d’un long silence. Avancé tout près de Toulénine, il le regardait au fond des yeux. La solennité de son accent impressionna les autres. Depuis quelque temps déjà, on sentait sourdre l’antagonisme entre ces deux hommes. Ce soir, c'était comme un duel. Un frisson traversa les assistants durant les muettes secondes qui suivirent la proposition du « martyr » . Quelle complication surgissait ?... En un tel moment ! Tragique incertitude !

Toulénine et Gorlianoff ne pouvaient dénouer leurs prunelles, dont la haineuse fixité était également terrible. Enfin, comme une menace, le chef prononça.

— « Tu le veux. Soit !... »

Tatiane, seule, crut comprendre. L’effroi et le désespoir la saisirent. Mais que faire ? Chacun de ces deux êtres, qui se disputaient l’explosif, songeait maintenant à supprimer l’autre. L’intention de Gorlianoff lui apparut si claire qu’un mouvement d’admiration la transporta pour un tel esprit de sacrifice. Certain d’une trahison qui les perdrait tous, il voulait en détruire l’auteur avant que celui-ci eût le temps d’agir, et en partageant son horrible mort... Car c’était impossible qu’il échappât. Quant à Toulénine... Mais non... Toulénine, au-dessus de tout soupçon, n’aurait pas besoin d’anéantir... Pour méditer un meurtre si atroce, il craindrait donc ?... Tatiane rejeta la pensée sacrilège. Celui en qui elle croyait comme en un dieu dédaignait l’égarement d’un vieillard. Il ne songeait point à toucher un cheveu de cet infortuné, dont la raison cédait à des souffrances endurées pour « la cause ».

« Je suis folle, » pensa la jeune fille. « Toulénine, au contraire, veut regagner le cœur de Michel par une preuve de confiance. C’est pour cela qu’il lui remet la bombe. »

Tandis que ces lambeaux de raisonnement s’agitaient dans son âme troublée, Mlle Kachintzeff suivait ses camarades. Que faire d’autre ? Avec

son fiancé, sa fidèle Katinka et Wladimir, elle atteignait le point élevé où ils devaient se tenir pendant l'expérience.

En s'accrochant à un arbre, Tatiane put se pencher au bord de l'espèce de falaise qui domine la sablière. Elle aperçut Toulénine et Michel. Le premier remettait au second un objet, qui paraissait bien petit, et qui recélait pourtant une énergie monstrueuse. Par son geste, par un mouvement rotatif de sa main libre, l'inventeur expliquait sans doute dans quelle position il fallait tenir l'engin. Comme ceci... aucun risque. Mais, pour provoquer le mélange des éléments chimiques, telle secousse, tel renversement, avant de lancer la boite infernale.

Gorlianoff, attentif, suivait la démonstration. Sans vivacité, comme quelqu'un de résolu à la prudence, il tendait la main. Mais, aussitôt qu'il tint la chose terrifiante, il eut une torsion brusque du poignet...

Ce fut instantané.

Tatiane vit cependant le bond désespéré de Toulénine en arrière. Puis quelque chose la rejeta parmi les branches, qui l'empêchèrent de rouler en bas. Réflexe d'épouvante, recul instinctif ? Poussée violente de l'air, refoulé de l'étroite gorge comme dans la cavité d'une cheminée ?... Elle ne sut, rouvrant les paupières devant les faces anxieuses de ses amis, les oreilles emplies des derniers roulements de la déflagration. Ils la croyaient blessée. Elle n'avait rien, sinon l'affolement d'une frayeur qu'ils ne s'expliquèrent pas.

— « Sont-ils morts tous les deux ? » balbutiait-elle.

Les autres, persuadés que l'expérience s'était produite normalement, ne comprenaient pas. Mais, lorsqu'ils furent redescendus dans la sablière, ils y trouvèrent Toulénine debout près du cadavre de Gorlianoff.

— « L'imprudent !... l'imprudent !... » murmurait le chef.

Il ne trouvait aucune autre oraison funèbre pour le vieux héros de leur guerre mystique. Mais ses disciples ne se scandalisèrent pas de son attitude indifférente, inerte, presque hébétée. Car Toulénine, échappé miraculeusement, sans doute étourdi de la commotion formidable, devait en outre cruellement souffrir. De sa main droite, il soutenait sa main gauche, à

laquelle le pouce et la moitié d’un doigt manquaient, et d’où jaillissait le sang.

Tandis que Tatiane et Katerine s’occupaient à lui faire un pansement hâtif, les deux jeunes hommes se penchaient sur Gorlianoff. S’ils espéraient découvrir encore un reste d’existence, ils furent déçus. Le « martyr » venait d’endurer sa dernière torture, — la moindre de toutes peut-être, — en tout cas, la plus rapide. La charge presque entière de clous et de menue ferraille lui avait déchiqueté la poitrine. Dans la nuit tombante, on distinguait mal ses plaies affreuses. Autrement, parmi les chairs pétries avec des débris de métal et d’étoffes, entre les côtes émiettées, on aurait vu son cœur à nu.

Pas un cri, pas une lamentation, pas un sanglot, ne montait dans ce lieu qui s’enténébrait, et où de misérables êtres humains, victimes de leurs chimères furieuses, traversaient d’indicibles angoisses.

Leur consternation fut d’abord sans voix, sans larmes. Tellement préparés à tout, d’une si sauvage audace, ivres de souffrir pour « la cause » , ils eussent entonné quelque hymne farouche, comme les premiers chrétiens dans le cirque, sous les crocs et les griffes des fauves, si leur sombre foi, à eux, n’avait comporté le rite du silence. Se taire avant tout... Se taire... C’est ce qu'ils firent.

Puis, lorsque l’immense paix orageuse du soir d'été, le calme lourd des bois, les eût persuadés qu’ils étaient bien seuls dans leur drame, que les échos de l’explosion n’avaient atteint nulle oreille étrangère, ils échangèrent des paroles brèves, étouffées.

Que feraient-ils du corps de Gorlianoff ?

La délibération ne fut pas longue. Ils enseveliraient leur champion vénéré au profond de la sablière. Qu’importait le lieu où se décomposerait leur dépouille terrestre ? La flamme dont ils brûlaient tous se transmettait des morts aux vivants. Leur œuvre était impérissable. C’était elle qu’ils devaient sauvegarder, et qu’ils compromettraient en ne cachant pas avec soin toute trace de ce qui venait de s’accomplir.

Toulénine ne donna pas son avis. Mais on respectait sa souffrance morale et physique. Assis sur un tertre, à l’écart, il semblait plongé dans l’engourdissement ou l’attente.

— « Va, aide-les. Car la nuit vient, » avait-il dit à Tatiane. « On s’occupera de mon bobo ensuite. »

Et il serrait autour de sa main mutilée un mouchoir déjà traversé de sang, tandis que ses quatre compagnons, les femmes aussi bien que les hommes, armés de fortes branches, creusaient une fosse au pied de la paroi sableuse.

Travail facile, dans la terre molle et pulvérulente. La première explosion semblait, d’ailleurs, l’avoir préparé, et il suffisait d’agrandir l’excavation ouverte sous le promontoire, pour la murer ensuite avec les débris de l’éboulement.

Le cœur battant d’émotion, ils procédaient à leur funèbre tâche. Maintenant, Tatiane pleurait. Mais ses mains n’abandonnaient pas la besogne. De temps à autre, elle secouait la tète pour faire rouler une larme qui l’aveuglait.

Un peu de jour flottait encore sous les branches. Le crépuscule du solstice est si long. Mais un grondement lointain de tonnerre se propagea, sourd et comme ouaté dans l’atmosphère épaisse. Des gouttes de pluie, larges, rares, crépitèrent çà et là. Une d’elles s'écrasa sur la face immobile de Michel Gorlianoff.

Était-ce l’animation de leur travail, le trouble de leurs cœurs, les bruits avant-coureurs de l'orage ? Le fait est qu’ils ne perçurent point des glissements et des pas dans les taillis. Quel sursaut ! Quel effarement, au cri d’appel de Toulénine :

— « À moi !... Non !... Sauvez-vous ! Sauve qui peut ! !... »

Ils se tournèrent, virent remuer l’ombre, ne discernèrent rien, n’eurent pas le temps de se reconnaître.

Des formes bondirent.

Puis, ce fut, contre leurs visages, l’acier des revolvers. Des mains agressives, brutales, essayaient de lier les leurs.

La résistance fut courte. Ils étaient si peu préparés, courbés sur une tombe, amollis d’angoisse, désarmés, et soudain abasourdis d’une telle surprise.

Scène atroce, dans les demi-ténèbres, le silence. Il n’y eut que des exclamations entrecoupées, halètements, blasphèmes, rauques injures. Marowsky, l’athlète, donna le plus de mal aux assaillants. Mais un agent l’ayant saisi par le pied, il trébucha. Quand il sentit que, pour lutter encore, il devrait piétiner le corps de Gorlianoff, sa force l’abandonna. Il tendit les poings — ses poings qui résistaient à l'élan de la meule. On lui mit les menottes.

Alors ils entendirent des ordres qu’on donnait :

— « Conduisez-les aux voitures. »

Puis des allumettes craquèrent. Un falot jeta sa clarté. Comme les Russes descendaient la côte, bousculés par leur escorte, la même voix leur parvint :

— « Celui-ci a son compte. Ah ! nom de D... ! Dans quel état !... Eh bien, emportez-le. »

En bas, sur le chemin, des automobiles fermées attendaient. Il y avait même des gendarmes à cheval, réquisitionnés dans le pays. En même temps, comme on sortait des bois devenus nocturnes, les prisonniers purent reconnaître que leurs gardiens étaient en nombre.

Toulénine, alors, s’écria très haut :

— « Ah ! tout était prévu. Quel coup de filet ! Le traître Delchaume a bien fait les choses. »

Marowsky, entre ses dents, murmura :

— « Nos frères le sauront. Il y aura toujours des vengeurs. »

À ce moment, un léger cri, un soupir. Mlle Kachintzeff, malgré toute sa force d’âme, s’affaissait, perdait connaissance. Des bras rudes la soutinrent. On l’emporta dans une des voitures.

XV LE GROS CHÊNE

Si Delchaume avait fait faux bond à ses nouveaux amis, les Russes, et surtout à Tatiane, c'était bien contre son gré.

Jamais il n'attendit le succès d'une cure exceptionnelle, d'une opération difficile, comme il attendait cette expérience d'explosifs. Lui, Raymond Delchaume, il assisterait à cela !... On lui livrerait de tels secrets, si redoutables, si bien gardés !... Attiré par le tragique problème, il s'y laissait prendre avec une espèce de dilettantisme cruel. Sans croire encore qu'il irait jusqu'au bout, sans vouloir se préciser un but, il goûtait la fatale ivresse d'une telle aventure. Il savourait, — fumet d'un festin aux narines d'un affamé, — la haine de ces gens pour son ennemi, et leurs préliminaires d'exécution, qui étaient déjà de la vengeance. Aussi éprouva-t-il, en même temps que le chagrin de la mauvaise nouvelle, un très vif déboire, lorsque, au moment où il se disposait à prendre le train pour rejoindre Mlle Kachintzeff, on lui remit un télégramme :

« Prière venir au plus tôt à Claire-Source. Grave accident Bertile. Prévenons aussi madame Flaviana. »

Et c'était signé : « FAVIER » , le nom des parent nourriciers du petit François.

Le docteur eut une seconde d'hésitation. Mais quoi ! L'expérience de la Petite-Barrerie n'était pas décisive. Il aurait l'occasion d'en voir d'autres. Ses terribles alliés ne décideraient point dès ce soir une action immédiate. Cependant... Il tournait le télégramme entre ses doigts. Bertile... après tout... En quoi le touchait-elle de si près ? On trouverait là-bas un autre médecin. On avait dû en appeler un déjà. Flaviana, avertie, — voilà la meilleure sauvegarde pour la pauvre fillette.

Flaviana... L'image aérienne de la danseuse, sa silhouette de grâce, son visage de noblesse et de mélancolie, s'évoquèrent avec une force de réalité.

Raymond crut la voir. Il tressaillit. Son cœur battit plus fort. Et, brusquement, une idée s'implanta dans son cerveau comme avec des griffes. « Si ELLE se doutait !... Oserais-je LUI avouer jamais où je devais aller ce soir ?... »

Pour la première fois, le nom, la pensée de cette jeune femme, entrée à peine dans son existence pourtant, se rencontraient en lui avec les sombre hôtes auxquels il avait, désespérément, ouvert son cœur. Ce fut comme un exorcisme contre les puissances néfastes. Le pacte hasardeux que Delchaume, par bravade fataliste autant que par loyauté, eût proclamé devant des juges, quitte à tout perdre, et même la vie, il souffrirait de le dévoiler à cette exquise Flaviana, — une étoile de théâtre, une ballerine cependant...

Delchaume revit son sourire, d'une si captivante tristesse. Il rêva, étonné de ce qu'il éprouvait. Puis il griffonna la dépêche à Tatiane.

La voiture qu'il avait fait demander stationnait à sa porte. Au lieu d'indiquer la gare du Luxembourg, il se fit conduire à celle du Nord.

Pour comprendre comment Bertile s'était blessée, il fallait connaître quelle fut la journée de la petite danseuse.

Ses douces vacances à Claire-Source prenaient fin. Le moment venait de réintégrer le logement de la rue du Rocher, de poursuivre sa carrière au National-Lyrique.

À son âge, c'est toujours un dur moment, celui où l'on quitte les gâteries d'un séjour de *far niente* pour retrouver la discipline de la tâche quotidienne. Combien plus quand on rentre dans un intérieur où ne règne pas la tendresse. Cependant Bertile s'efforçait d'avoir de la raison, de la gaieté, du courage. Et voici qu'elle y fut aidée par certain joyeux projet de sa belle-mère.

Toute la famille Pageant viendrait la chercher. On passerait ensemble la journée dans les bois. Cette idée souriante avait germé dans la tète, généralement moins idyllique, de Mme Pageant. On fermerait la fruiterie. Un papier collé sur la devanture : « *Pour cause d'inventaire.* » Ça ferait de l'effet dans le quartier. Le frotteur liquiderait, la veille, ses parquets les

plus pressés. Justement les escaliers du ministère venaient d'être faits, — luisants comme glace, — (les reins d'un vieil expéditionnaire qui s'y était étalé en savaient quelque chose). Pageant, sa femme et les deux petits, bien endimanchés, prendraient le train de bonne heure. Et l'on irait rejoindre Bertile dans ce village de Champagne, qui devait être un vrai paradis terrestre, à en juger par les cartes postales que la gosseline envoyait.

Les Favier, prévenus, avisèrent leur maître. Aussitôt, monsieur le docteur répondit pour leur enjoindre de recevoir le plus gracieusement possible les braves parents de sa petite amie. Même il ouvrait un crédit pour les friandises, voitures, et autres félicités campagnardes, avec recommandation de veiller au régime du petit François, de ne pas le faire marcher au-dessus de ses forces, ni le laisser jouer jusqu'à l'énervement.

Dès les premières heures du jour de juin, magnifique mais orageux, qui devait se terminer, dans les bois de la Barrerie, par un si lugubre soir, l'étroit logement de la rue du Rocher ruissela de débarbouillages inhabituels.

— « Tiens-toi tranquille, Totor, pendant que je peigne ta sœur. Attends un peu, Titine !... Si tu chiffonnes ce ruban, je ne te le nouerai pas dans les cheveux. Mais veux-tu le laisser, quand je te le dis... Tiens ! !... »

Le bruit d'une tape.

— « Pageant !... Qu'est-ce que tu fais donc, Pageant ? Viens un peu me gifler ce garnement qui se traîne à quatre pattes avec sa belle culotte.

— C'est pour ramasser ma craie noire !... » hurlait Totor.

— « Je t'en donnerai de la craie noire !... »

Le pied de la fruitière, à défaut de ses mains, prises dans la queue de rat de Titine, s'allongea au hasard. Pour l'éviter, Totor eut un mouvement brusque, et culbuta sur ce qu'il appelait « sa craie noire » , — un petit morceau de braise, qui lui servait à tracer sur les palissades des alentours certain vocable historique, offert en hommage aux camarades d'école dont il avait à se plaindre. Il se releva, décoré de traînées charbonneuses. Mais, en compensation, il eut incontinent la moitié de la figure tout écumeuse de mousse de savon, son père l'ayant calotté avec une main encombrée du blaireau à barbe.

— « M’man, tu me tires les cheveux !... M’man, tu me tires les cheveux ! » geignait Titine, qui ressentait douloureusement l’agitation où la vue du costume souillé de Totor jetait la fruitière.

Malgré tant d’émotions, les quatre Pageant finirent par être habillés. Quelle fierté quand on défila devant les voisins !

— « As-tu vu les yeux de la modiste, Pageant ? Des pistolets, autant dire. Plus souvent que je lui achèterais un de ses galurins ! Elle n'en revenait pas de mon piquet de roses pompon. Ça, c’est de la fleur fine. »

Devant le Terminus de Saint-Lazare, on prit l’impériale de Trocadéro-Gare de l'Est, — trois places seulement, Titine sur les genoux. Quand on se fut assis, malgré le cahot du départ, qui menaça de lancer la famille par-dessus bord, Pageant suggéra :

— Économisons la correspondance. Nous remonterons à pied le boulevard Magenta.

— Nous ne remonterons rien, » déclara sa femme, péremptoire. « Cette voiture nous mène où nous devons aller.

— À la gare de l’Est.

— Eh bien ?...

— Nous partons par la gare du Nord.

— Tu es maboul ! La Champagne, c’est sur l’Est.

— Mais ce n’est pas la province de Champagne. C’est le village.

— Est-ce qu’on boira du vin qui mousse ? » demanda Totor.

Un débat compliqué s’ensuivit. Le frotteur exhiba une lettre où Bertile avait soin de leur indiquer l’itinéraire.

— « Ta fille !... Ah ! je m'y attendais !... » s’écria sa femme avec emphase. « Berthe, n’est-ce pas ?... c’est la loi et les prophètes. Et tu trouves que c’est propre, ce griffonnage-là ?... »

Vexée de son erreur, elle dévia la conversation sur la fâcheuse calligraphie de la petite danseuse.

— « Si jamais tu cochonnais comme ça, Titine, ce que je t’en flanquerais, des corrections !... »

Sa terrible main, rapide et sèche, voltigeait. Titine crut y passer, par avance. Mais l'omnibus s'arrêtait, dans un dernier coup de tangage, qui envoya le nez de Totor contre la poche bourrée d'objets contondants du veston de son père. On courut vers la gare du Nord, l'homme portant Totor, et la femme, Titine, pour aller plus vite.

— « M'sieu, le guichet... pour Champagne ? Comment ?... ligne de Creil ?... Le train est parti ?... Non... dans deux minutes !... »

Ahuris, suants, les yeux égarés, ils coururent le long du quai, croyant ne jamais arriver aux compartiments de troisièmes avant le coup de sifflet. Quatre-vingts mètres de secondes et soixante mètres de premières... Ah ! les trois traits jaunes sur les portières vertes. Enfin !...

Écroulés sur les banquettes, épongeant les cascades de leurs fronts, ils ne connurent plus rien, sinon qu'ils étaient prodigieusement heureux, car ils allaient à la campagne.

Pourtant, ils traversèrent encore quelques angoisses : fallait-il changer à Ermont ? Il y avait tant de lignes ! Sûr, on avait dû se tromper de train. Les nombreuses stations défilaient, et jamais on n'entendait crier : « Champagne ! »

Ensuite, ils se persuadèrent qu'ils l'avaient dépassé sans s'en apercevoir, bien qu'ils eussent mis tout le convoi en révolution à chaque arrêt pour s'assurer qu'ils n'étaient pas à destination.

Enfin, comme on ralentissait devant un quai, Victor, tout à coup, se trémoussa en glapissant. Une attaque de danse de Saint-Guy ?... Le haut mal ?... Non, il venait d'apercevoir Bertile.

— « M'man !... Elle est là... Et le train qui continue !...

— Mais non, imbécile. Il s'arrête. Vite, vite, il pourrait repartir. »

Bousculade. « Ta casquette ?... Où est l'en-cas ? Totor, ne lâche pas la main de ton père... Bon sang !... le fichu de Titine que j'allais oublier dans le filet !... »

Les quatre déboulèrent avec la maladresse de gens inaccoutumés à l'escarpement des marchepieds.

— « Te voilà, Berthe. Eh ben, on peut le dire, t'as engraissé. Tu vas jamais pouvoir lever la patte dans ton premier quadrille. »

La revêche fruitière termina sa phrase désobligeante par un rire aigre-doux. Mais le bonhomme Favier s'avançait, et elle voulait donner à ses nouvelles relations une idée flatteuse de sa personne.

— « Enchantée... Comment !... je ne vois pas Madame.

— Excusez-la. Elle vous attend à la maison, avec notre François, le petit fieu au docteur Delchaume. Histoire de ne pas fatiguer le moutard. Car on doit tous faire un fameux tour, le tantôt.

— Oh ! moi, vous savez, il n'y a qu'une chose que je veux voir dans le pays, » déclara Mme Pageant. « C'est le fameux chêne de la forêt de I'Isle-Adam. Berthe nous a envoyé la carte postale...

— Un chêne ?... Tu veux voir un chêne ?... » balbutia l'ancien hercule, stupide d'étonnement.

— « Ben oui... Un chêne... un chêne... Quand tu me regarderas comme si je l'avais au bout du nez.

— Oh ! m'man Pageant, » pouffa Bertile, « ça vous gênerait plutôt. Il est gros comme la colonne Vendôme. »

Son père la tira en arrière, pendant que, prenant la tête, la fruitière se mettait en frais pour impressionner favorablement Favier. Elle minaudait :

— « J'aime la nature. Pageant ne comprend pas ça. C'est la raison qui m'a fait préférer le commerce des légumes... C'est verdoyant, ça sent le plein air, les champs...

— Ça sent quelquefois le moisi et le sûr, et autre chose... quand c'est resté dans les mannes percées, au bord du trottoir, » riait à mi-voix Bertile.

— « Qu'est-ce qui lui prend ? » chuchota le frotteur. « Croirais-tu qu'elle me rase depuis huit jours avec cette marotte d'aller en forêt ?... Et rien ne l'a arrêtée, — ni la journée perdue pour les affaires, ni la dépense, — un si grand voyage, pour quatre !... Enfin, moi je ne voyais qu'une chose, mon petit Berthon : c'est que je t'embrasserais plus tôt. »

La fillette lui sauta au cou.

— « Comme tu embellis, mon Berthon ! Quelle jolie petite mine tu as ! »

Ses gros bras retenaient le buste gracile. Encore un bécot... Lorsqu'une voix acerbe les fit se détacher en sursautant, comme deux coupables.

— « Ça marche, les fricassées de museau ?... Allons, vous êtes ridicules... Et sur la route... de quoi que ça a l'air ? Est-ce qu'on est payé pour savoir que vous êtes le père et la fille ?... »

À cette vilaine réflexion, du rose monta aux joues fines de Bertile, tandis que le gros Pageant haussait ses larges épaules, gêné.

— « C'est sa jalousie de moi... C'est honteux ! » murmura la jeune fille, dans une révolte. « N'y a qu'elle pour avoir des idées pareilles !... La route !... un sentier où on ne rencontre que des grillons et des lézards.

— Tu raisonnes, mauvaise tête ! » cria sa belle-mère. « Gare un peu ! Toute grande que tu te crois, je t'allongerai encore les oreilles. »

Et, baissant le ton, elle confia à Favier, qui n'en revenait pas :

— « Ah ! quelle charge que de faire quelque chose d'honnête avec ça ! De la graine de saltimbanque. Sa mère dansait sur la corde. Ce qu'il faut avoir l'œil !... Et ça traîne les coulisses… Un de ces jours, elle filera avec le premier venu. Ça nous pend au nez. »

Le brave père nourricier regarda ce nez effilé, pointu, qui supportait tant de choses, et, timidement, rétorqua :

— « Elle ne nous a pas fait cet effet. Une petite demoiselle si convenable !...

— C'est que je la tiens. Elle me craint un peu, la mâtine. C'est bien heureux... Car, avec la faiblesse de son père... »

On arrivait à Claire-Source. Et, la connaissance faite, après s'être rafraîchi, on décida de partir tout de suite, avec des filets de provisions préparés par la nourrice. Le véritable festin devait avoir lieu sous le Gros Chêne. Un bon bout de trotte jusque-là. Et par des chemins qui montent. Mais on irait à la douce, en se reposant de temps à autre, à cause des mioches.

Et d’abord, ce fut l’émouvante aventure de traverser en bateau les deux bras de l’Oise, en deçà et au delà de l’île de Champagne. Les grandes personnes se cramponnèrent aux enfants comme dans les affres d’un abordage en pleine mer.

— « Totor, ne laisse pas pendre ta main dans l'eau. Tu pourrais être piqué par un poisson venimeux.

— Titine, si tu bouges, tu vas nous faire chavirer. »

Le beau petit François, de ses larges yeux attentifs, regardait les deux polissons, puis leur mère, puis sa nounou Favier. Les mœurs de leurs visiteurs l’étonnaient. D’abord attiré vers Titine, plus près de lui par l’âge, et poussé par un instinct de puérile galanterie, il avait timidement offert une fleur à cette jeune personne. Mais elle lui avait sur-le-champ tiré la langue. Et il gardait de cet échec une confusion pénible. Totor lui faisait un peu peur. Toutefois, il l’admirait, parce que c’était un grand garçon, qui possédait un couteau, et qui, en mettant d’une certaine manière ses deux paumes l’une contre l’autre, puis en soufflant, imitait le sifflet d’une locomotive. François essaya, pendant qu’on ne le regardait pas. Mais il parvint seulement à remplir ses menottes de salive. Et il ne savait où les essuyer.

Par la route de la Queue-de-Champagne, on arriva tout de suite à la Table de Cassan. Elle est en pierre, et se dresse au milieu d’un carrefour.

On émit des nombres destinés à préciser le temps depuis lequel cette table est érigée là. Mme Favier, née dans le pays, l’avait toujours vue.

— « Pour sûr ! » déclara Pageant. « Vous pensez... Elle remonte peut-être à deux ou trois siècles.

— Ah ! la, la... ça n’a pas d’âge ces pierres-là, » s’écria la fruitière. « C’est peut-être seulement tombé de la lune, tout taillé rond comme ça.

— Mets-moi dessus, » demanda Victor à son père.

On l’y plaça debout, puis Titine, puis François. Les trois enfants se tenaient par la main, ne remuant plus, avec des sourires d’émotion et d’orgueil.

— « Ils sont à croquer, » déclarèrent les femmes.

Favier, consultant les poteaux indicateurs des routes, poussa une exclamation :

— « Bigre ! en voilà un qui a trois bras, comme je me souhaiterais deux jambes. »

Le nez en l'air, il s'extasiait. On courut voir.

C'était un chêne d'une forme rare, d'une beauté impressionnante. Le tronc, colossal, se divise, à deux mètres environ au-dessus du sol, en trois colonnes égales, qui s'écartent fort peu et suivent des angles symétriques, dans leur jet prodigieux vers le ciel. Tout en haut, là où elles commencent à s'amincir, elles étendent et laissent retomber des branches puissantes, disposées avec une grâce régulière, que l'on croirait voulue par un artiste divin. Le feuillage qui, d'en bas, parait léger comme une dentelle verdoyante, forme un dôme ajouré, reposant sur le pilier triple. Moins célèbre que le fameux « Gros Chêne » et n'ayant pas, comme lui, de notice dans les guides, ce chêne de Cassan, dressé à l'angle de la route qui conduit aux Vanneaux, fait battre le cœur de ceux qui révèrent l'antique majesté des arbres. Créature splendide, d'une noblesse que les mots ne sauraient rendre, il fait entendre une voix silencieuse. Il enseigne à la folie humaine ces deux vérités, qu'elle n'osait pas méconnaître jadis, mais qu'elle essaie aujourd'hui de nier : Tout ce qui est supérieur est exceptionnel. Tout ce qui est exceptionnel ne s'élabore qu'avec l'aide du temps, par le concours de milliards de causes mystérieuses, de milliards de hasards heureux. « Pourquoi ce chêne, et pas moi ?... » murmurerait le tortillard voisin, que la hache menace, s'il avait l'âme vaine des hommes et leurs paroles d'ignorance. « Foudre du ciel, écrase celui-ci, qui nous offusque par sa hauteur et par le rythme incomparable de sa forme !... Nous devons tous être du même niveau, » clameraient les voix envieuses de la forêt, si la sève portait aux ramures les passions démentes que le sang porte au cerveau des foules humaines.

Bertile, la petite danseuse, alanguie par la poésie de ses quinze ans, restait en arrière, pour contempler le merveilleux chêne sans la discordance des propos. Quelque chose descendait de l'arbre vers elle. Quoi donc ? Elle ne savait. Ses yeux se mouillaient. Avec une espèce de suffocation, elle murmurait :

— « Quelle beauté ! quelle beauté !... »

Tandis que son regard montait successivement le long des trois colonnes à l'écorce grise, pour se perdre sous la voûte verdoyante, haute comme le vaisseau d une cathédrale.

On l'appela. Elle courut pour rattraper les autres, engagés déjà dans la Chaussée du Lary. Sa belle-mère ne manqua pas l'occasion d'une remarque acerbe :

— « Mademoiselle trouve que notre société n'est pas digne d'elle. C'est à croire que tu cherches une aventure, pour t'attarder comme ça par les bois. »

À ce moment, comme ils croisaient la route du Saut-du-Loup de Prérolles, une automobile déboucha de cette direction, vira, et allait prendre en même temps qu'eux la route Conty, lorsqu'un ordre, parti de l'intérieur de la limousine, arrêta le chauffeur, puis le fit repartir du côté opposé, vers Cassan.

Totor s'écria :

— « Tiens ! l'auto du vieux type... celui qui voulait emmener Berthe en ballade.

— Qu'est-ce que tu chantes, vaurien ? »

Sa mère, blêmissante, levait une main redoutable.

— « Répète un peu... Tu vas voir !... »

Totor, les coudes levés, en fallacieuse protection, devant sa figure, ne répéta pas. Son sens très vif des réalités claquantes le mettait en garde.

— « Qu'est-ce qu'il a dit, ce pauvre mignon ? » intervint Mme Favier.

— « Rien. C'est un vilain. Il sera au pain sec, s'il se mêle encore de ce qui ne le regarde pas. »

Les yeux de la fruitière allaient de son mari à Berthe, guettant s'ils avaient entendu. Mais tous deux s'étaient rejoints. La fillette avait passé le bras sous celui de son père, et leur bonheur de marcher côte à côte, dans l'émerveillement des choses, les rendait inconscients du reste.

— « Vois donc les fougères, papa. C'est comme une petite forêt sous la grande.

— Regarde, » fit son père, lui désignant un écriteau : *Défense aux nomades de stationner ici.* « Voilà une interdiction qui m'a quelquefois gêné quand j'organisais l'étape du cirque ambulant. Ah ! c'était le bon temps, malgré la misère, » soupira-t-il.

— « Maman vivait, » risqua Bertile, très bas.

Mme Favier disait à Mme Pageant :

— « Vous avez vu cette auto, qui vient de passer ?

— Moi, non. »

La nourrice passa outre à l'invraisemblable dénégation.

— « C'est, » poursuivit-elle, « la voiture d'un fameux original. Un vieux monsieur, très riche à ce qu'il parait... Figurez-vous qu'il a loué, à Prérolles, une maison délabrée, que personne n'habitait depuis des temps... Il y a fait meubler une ou deux chambres, tout ce qu'il y a de beau... des tapis... des glaces... des fauteuils en satin...

— Ben, il vient chercher un peu de bon air par ici... Les riches, ça se passe comme ça des caprices.

— Vous croyez ?... Il est toute la journée en auto, par les routes... Il va... il revient... comme tout à l'heure... changeant ses ordres, à croire qu'il ne sait pas ce qu'il veut. Je suis contente que votre chère petite Bertile ait été devant quand il a passé.

— Pourquoi ?

— Elle a eu peur, une fois qu'elle a rencontré sa voiture, à Champagne. Un saisissement... Je ne sais quoi !... Elle en a divagué la nuit, dans un cauchemar : « Protégez-moi... Le vieux va m'emporter !... »

— Un bon verre d'eau à la figure... Ça l'aurait remise. Une fille de quinze ans ! C'est-il malheureux, tout de même !

— Oh ! elle est si gentille, si raisonnable !... » protesta Mme Favier.

Regrettant ce qu'elle venait de dire, la nourrice ne dévoila pas le fond de sa pensée, pour ne pas créer un malentendu et faire accuser la jeune fille

de coquetterie. Ayant observé le bizarre manège du vieux monsieur et de son auto, elle se demandait s'il n'était pas venu dans les environs pour tourner autour de Bertile. On l'avait remarqué à Champagne.

« Enfin, » pensa-t-elle, « la mignonne nous quitte aujourd'hui. Le bonhomme sera dépisté. En tout cas, nous n'aurons plus la responsabilité de cette jolie petite fille. Pauvre gosseline ! Qu'est-ce que ça deviendra ? »

Des cris de joie montèrent. L'avant-garde arrivait à la grande étoile qu'on appelle le Pavillon de Paris et que traverse la route départementale. L'espace brusquement ouvert, la perspective des avenues, donnaient une idée grandiose de le forêt à ces citadins.

Mais ils tournèrent à gauche et pressèrent le pas. Le Gros Chêne était proche. L'idée qu'on déballerait là les provisions de bouche aiguillonnait les promeneurs plus encore que la curiosité du site.

Un étroit sentier s'offrit bientôt, muni du poteau indicateur : LE GROS CHÊNE.

La bande s'y enfonça, galopant, acclamant, grisée par le soleil, l'air balsamique, le mystère verdoyant, aiguillonnée par la bonne faim qu'on allait si agréablement satisfaire.

Pas moyen de s'égarer. Des treillages en fil de fer, protégeant les jeunes cépées contre les lapins dévastateurs, formaient comme un couloir.

— « Ce qu'il doit y avoir du muguet ici, en avril ! » observa Mme Favier.

— « À quoi voyez-vous cela, madame ? » demanda naïvement Bertile.

Dans les coulisses du National-Lyrique, on ne connaît le muguet que sous les espèces de bottillons odorants et tassés. La petite danseuse concevait vaguement ces fleurs comme suspendues en paquets à des arbustes, dans le genre des boules de neige. La nourrice lui montra le sol entièrement tapissé, le long du sentier comme dans le sous-bois, de feuilles d'un vert clair, droites et luisantes. On en apercevait de toutes parts, là où l'épaisse armée des fougères ne détenait pas le terrain.

Favier s'approcha.

— « C'est la renommée de notre forêt, le muguet, mademoiselle Bertile.

— Est-ce qu'on n'en trouverait pas encore de fleuri, en cherchant bien ? » demanda la petite Parisienne.

Le rire soulevé par cette question ne dura pas, tout de suite figé dans une gravité involontaire. Le sentier aboutissait à la place aride, où rien ne pousse entre les dévorantes racines et l'ombre des ramures colossales.

Un demi-jour... Le silence... Une stabilité imposante, comme d'un édifice ou d'un rocher... Cependant c'est de la vie qui circule sous l'écorce bossuée de l'être millénaire.

Le Chêne était devant eux.

C'est pour cela que ces hommes, ces femmes, ces petits enfants même, sans savoir, cessaient de rire. Le sentiment religieux, — un respect mêlé de terreur confuse devant le mystère des Forces, l'inconnu des Causes, l'incommensurable du Temps, — solennisait leurs âmes simples. Après une exclamation profonde, ils se taisaient, contemplaient.

Cet arbre est un des plus beaux de France. Son tronc gigantesque s'élance d'un seul jet, hors du piédestal noueux que douze hommes, en se tenant par les mains, embrasseraient à peine. Ses branches, dont chacune est grosse comme un arbre de haute futaie, se répondent et alternent, telles les strophes d'un poème, — harmonie indicible — le long de la tige prodigieuse. Celles d'en bas, retenues dans l'ombre par le fantastique épanouissement de leurs sœurs aériennes, renoncent peu à peu à se couvrir de feuillage. Une ou deux donnent, à cause de cela, une impression de caducité. Mais le géant tranquille, qui les laisse périr à son flanc, apparaît dans la splendeur de sa vie abondante et intacte. Si la foudre l'épargne, il bravera peut-être autant de siècles qu'il en a déjà vu passer, et dont il garde le souvenir, année par année, dans son cœur formidable.

Les promeneurs commençaient à s'accoutumer à cette écrasante présence. À voix basse, comme dans une église, ils risquaient des remarques.

— « Est-il beau !

— Moi, il me fait peur.

— Pourquoi ?

— On dirait qu’il pense des choses...

— Quel âge peut-il avoir ?

— Est-ce qu’on sait ! Huit cents... mille ans.

— On devrait l'écrire sur une pancarte.

— Qui ça ?... l’écrire ?... À qui veux-tu qu’on le demande ? Il est loin le gland d’où ce chêne-là est sorti.

— Dis, papa... Pourquoi il a des plaques en fer ?...

— Pas en fer... Plutôt du zinc. On a mis ça sur la place des branches qu’on a coupées.

— Pourquoi ?

— Pour que la sève ne gèle pas à la plaie.

— Mais pourquoi qu’on y a coupé des branches ?

— Parce qu’elles mouraient. Regarde, Totor, en voilà une qu’on coupera bientôt. Elle n’a plus qu’un bouquet de feuilles tout au bout.

— Elle a l’air méchante. On dirait un bras qui va vous faire du mal. »

La grande membrure noire s’étendait, se coudait sinistrement, en effet, comme dans une intention hostile. Elle semblait un foudre lancé jadis par quelque dieu terrible, et maintenant consumé, refroidi. Elle ajoutait un peu d’horreur à la majesté du souverain de la forêt. Ce mauvais petit garnement de Totor en avait eu la juste impression.

Un autre sentiment, qui faisait honneur à l’instinctive poésie fleurissant l’âme de ces humbles, les empêcha d'étaler leurs victuailles au pied même du chêne, de profaner ce lieu avec les débris de nourriture et les papiers gras. Ayant aperçu le petit échalier qui permet d'enjamber le treillage, ils allèrent choisir une salle à manger tapissée de fougères et de feuilles de muguet, parmi les jeunes chênes, rejetons du puissant aïeul.

Une fois rassasiés, dans la chaleur de l’après-midi, les deux hommes et le bébé s’assoupirent.

François reposait dans la jupe de sa nounou, assise à terre. Elle ramena contre elle la tête aux boucles fauves, et, de son mouchoir, elle en essuyait la moiteur. Une tendresse profonde inclinait la mère sans enfant vers ce

petit être qu'elle avait appelé « Serge » pendant trois ans, que maintenant elle appelait « François » , — qui, sous les deux noms, lui était cher, comme le fantôme charmant de son enfant mort.

Perdue dans sa rêverie, et un peu engourdie elle-même, la nourrice ne fit pas attention au départ de Mme Pageant et de Bertile. La jeune fille voulait rapporter de belles palmes de fougères. Aimable par hasard, la belle-mère prétendit la conduire à un endroit où elle en avait remarqué de magnifiques.

Totor et Titine, livrés à eux-mêmes, jouaient aux environs. Chose extraordinaire, ils paraissaient d'accord et presque sages. C'est qu'ils venaient de capturer un scarabée, et le mettaient à la torture.

Tout à coup, une rumeur passa dans les feuillages... Des cris lointains. Puis Mme Pageant revint en hâte, un peu rouge, les roses pompon de travers sur l'oreille, la main crispée sur son petit sac, dont elle fit claquer le fermoir.

Son mari se dressait hors de l'herbe, inquiet :

— « J'ai cru entendre Berthe. On n'a pas crié : « Papa... » ?

— Tu es fou !

— Où est ma fille ?

— Là, tout près... Elle cueille des fougères.

— Où ça ?

— Tout près, que je te dis.

— Conduis-moi. »

Il lui avait saisi le poignet, rudement.

Favier, le nez sous son chapeau, ronflait toujours. La femme éventait le visage du bébé endormi pour le préserver des moustiques. Totor et Titine, ayant arraché les six pattes du scarabée, puis ses élytres et ses ailes, l'empalaient maintenant avec une brindille pointue.

— « Mène-moi où est Berthe, et tout de suite !... » chuchotait Pageant, redevenu soudain l'hercule de jadis, et serrant le bras de son épouse comme la barre d'une haltère.

À présent il faisait galoper Célestine dans le sentier. Les autres ne pouvaient plus les entendre. Elle l'injuria.

— « Tu me fais mal, grand lâche ! »

Ce fut la moindre de ses aménités. Pageant appelait :

— « Berthe !... Berthe !... »

Une angoisse grandissait en lui. Quand il arriva sur la route départementale, il vit au loin la poussière d'une automobile qui fuyait. Un soupçon abominable fulgura. Se retournant vers sa femme, le père bouleversé lui vit, dans les yeux, une expression de triomphe mauvais.

— « Malheureuse !

— Est-ce ma faute si ta fille veut faire la noce ?...

— Ma fille ?... Ma petite Berthe !... Tu oses ?... »

Il balbutiait, dans un tel accablement qu'elle le crut retombé à sa résignation ordinaire.

— « Allons, mon vieux, te frappe pas. Fallait que ça arrive. Un peu plus tôt, ou plus tard. Tiens, regarde... Colle-toi ça sur l'œil. »

Elle entr'ouvrit son sac. Pageant aperçut des billets de banque.

— « Les premiers... Mais ça ne sera pas les derniers, » dit la mégère.

Du moins, elle voulut le dire. Car elle n'acheva pas. Pageant avait saisi le sac, et il l'en souffletait à tour de bras. Vlan, sur son nez pointu !... Vlan, sur les roses pompon !... V'lan!... V'lan!... Elle ne pouvait même pas reprendre haleine pour crier. Mais le cordon du sac sauta. Le contenu tomba à terre. Le frotteur alors se mit à piétiner les billets épars sur le sol. Il les déchiqueta du talon. Puis, courant vers le chêne, dont la sérénité ne perçut pas l'agitation d'éphémères créatures humaines, le pauvre homme clama :

— « Favier !... Favier !... Venez avec moi, vous qui connaissez le pays !... Courons... Un misérable vient d'enlever ma fille ! »

Ils auraient pu courir longtemps et en vain, si le père nourricier de François n'eût été au courant des tentatives du vieil original de Prérolles. Coupant par des raccourcis, par des sentiers de forêt inaccessibles à une

auto, ils pouvaient atteindre rapidement ce village, assez proche en ligne directe.

Prérolles, d'ailleurs, est moins qu'un village, — une agglomération de demeures pittoresques, sur une hauteur, à l'orée de la forêt vers l'est. La voiture ne pouvait y accéder que par une rampe à forte inclinaison, très découverte, et que l'œil suit de loin, entre les prairies, comme un ruban obliquement tendu.

D'en haut les deux hommes y distinguèrent la limousine, qui, à une allure ralentie, gravissait la côte. À peine eurent-ils le temps de se réjouir. Comme l'auto approchait des maisons, ils virent une des portières qui s'ouvrait brusquement. Une forme légère s'en échappa, qui bondit sur la route. Mais, à peine les pieds eurent-ils touché le sol, que la gracieuse silhouette chancela, tourna sur elle-même, s'abattit. L'auto stoppa.

Pageant, s'élançant de plus belle, hurlait à pleine gorge :

— « Me voilà, Berthe !... Courage !... C'est moi ! Tiens bon !... »

Ces clameurs, qui firent sortir de leurs maisons les rares habitants de Prérolles, durent singulièrement gêner le propriétaire de la limousine. Il trouva prudent de faire exécuter par son chauffeur un virage savant vers la descente, et de filer à toute allure.

Lorsque Pageant, Favier et les curieux qui suivaient, rejoignirent Berthe, la jeune fille essaya de se relever, sourit à son père, puis retomba sans connaissance. Dans la chute violente, son coude avait porté sur un caillou aigu, qui, pénétrant profondément au défaut de l'articulation, occasionnait une blessure cruellement douloureuse.

Plus malade encore d'épouvante, la pauvre petite fut rapportée à Claire-Source dans un état assez alarmant pour motiver le télégramme adressé par la nourrice à Delchaume.

Pageant, retenu par le ménage Favier, resta auprès de sa fille. Quant à Mme Pageant, après avoir tamponné son nez, qui saignait, et redressé ses roses pompon, elle avait d'abord recueilli avec soin les débris des billets de banque. Puis, privant Totor et Titine des dernières convulsions de leur malheureux insecte, elle les emmena sauvagement, comme une lionne fuyant avec ses petits.

— « Vous n’avez plus de père, pauvres innocents, » leur dit-elle. « Je vais demander le divorce. »

Association des Amis
www.daniel-lesueur.com
de Daniel-Lesueur

XVI LE BALLET DE FAUST

Au Pré-Catelan, par une admirable nuit bleue, sous les feuillages pleins de frissons, s'agitait toute l'élégance de Paris et de ses hôtes cosmopolites. Un spectacle d'attrait unique se donnait au théâtre de verdure en l'honneur d'un souverain étranger. Le Gouvernement offrait au roi de Carinthie, ainsi qu'à une élite d'invités, une splendide représentation chorégraphique sous ce titre :

LA DANSE

à travers les Races et les Ages

Les sujets les plus célèbres des premiers corps de ballet russes, espagnols, italiens, anglais, attirés exprès à Paris, prêtaient leur concours. Les organisateurs avaient même fait venir de la Haye les petites danseuses javanaises, clou de l'Exposition universelle, en Hollande, cette année-là.

Cette fête au Pré-Catelan surexcitait depuis quinze jours les imaginations, les vanités, les désirs. Malheureusement, les places des gradins n'étant pas numérotées, il fut indispensable d'arriver de bonne heure. On ne sut même pas d'avance à quel point. Le public compta sur un service d'ordre suffisant. Le service d'ordre compta sur la qualité du public. Or, ces gens, si bien élevés qu'ils fussent, ayant bataillé moralement toute la semaine pour obtenir une invitation, allaient batailler matériellement aux entrées, non seulement pour profiter de leur invitation, mais pour qu'on les vît en profiter, en bon rang et sur des sièges enviables.

Les plus malins avaient retenu des tables — Dieu sait depuis combien de jours ! — pour dîner à deux pas du théâtre, dans ce restaurant aux pilastres légers, aux balustres fleuris, qui, par la magie d'un architecte

éminemment artiste, ressuscite, dans la grâce du paysage, la grâce du plus élégant des siècles français.

Par les baies ouvertes sur la nuit chaude, la grande salle envoyait ses flots de lumière blanche — blancheur de l'électricité, blancheur des murailles où courent des guirlandes, blancheur des nappes, scintillements des glaces immenses, des cristaux, de l'argenterie. Blancheur des robes, des chapeaux gigantesques, des longues plumes neigeuses et mousseuses, des aigrettes en fusées de givre. Blancheur mate des perles, blancheur enflammée des diamants. Blancheur des plastrons, entre les revers noirs des habits. Ces tristes habits noirs des hommes, qui, dispersés comme ce soir, parmi de merveilleuses toilettes féminines, dans leur rôle de repoussoirs, acquièrent presque du style.

Au long des allées ténébreuses du Bois, les phares des autos se suivaient, chapelets d'énormes lucioles. Les brusques coulées de lumière faisaient surgir d'un massif d'ombre — apparition martiale — un cavalier immobile, cuirassier ou garde, le visage affiné sous le casque, la jugulaire au menton, dont le cheval assoupi tout à coup tressaillait, avec un coup de tête, un froissement de cuir et d acier.

Les rumeurs s'accrurent, les piétinements, les protestations. Les femmes s'indignaient qu'on ne laissât pas entrer les voitures dans le Pré-Catelan. Et elles galopaient, jouant des coudes à mesure qu'en avançant elles rencontraient plus de monde. Grands dieux ! elles ne seraient pas les premières !... Elles n'approcheraient pas le roi. Les gradins élevés restant dans l'ombre, on ne verrait pas leurs toilettes !...

Les petits souliers à talons Louis XV écorchaient leur satin sur le gravier, se tordaient contre les arceaux de fer des pelouses, se mouillaient dans les gazons abondamment arrosés. Les dentelles, les mousselines de soie, les gazes lamées, s'accrochaient aux broussailles. Les écharpes glissaient des épaules, et l'on entrevoyait des rondeurs de chair, des nuques emperlées, des jambes rapides sous les collantes tuniques, des chevelures où les brillants tremblaient semblables à de la rosée, à travers les taillis, dans un rayon électrique, comme si Diane et ses nymphes eussent ce soir poursuivi Endymion, à la faveur d'une lune argentée, parmi les bocages du Pré-Catelan.

Aux diverses entrées du théâtre de verdure, — cartes bleues, cartes roses ou orange, — se produisait une bousculade inouïe. Les agents, débordés, finissaient par porter des mains hardies sur ces furies vêtues — ou dévêtues — comme des déesses, et qui eussent, sous leurs transparences incrustées de pâleurs et brodées de reflets, bravé une charge de cavalerie pour entrer avant tout le monde. De sournois passages à tabac de ces belles formes provoquèrent des cris aigus. Des créations miraculeuses de Daquin ou de Poucet s'évanouirent comme fumée, se dispersèrent en lambeaux, contre des barrages d'épaules, de poitrines vêtues de drap rude et constellées de boutons de métal.

Des femmes, plus malignes, gémirent : « Je me trouve mal... Je meurs... De l'air !... » Comme on ne pouvait les dégager que vers le théâtre, car, en arrière, c'était l'irrésistible poussée de milliers de gens, les municipaux, les croyant près d'expirer, leur livrèrent passage. À peine dans la verte enceinte, elles reprirent leurs sens et coururent à toutes jambes le long des gradins vers les places les plus favorisées, dont elles s'emparèrent.

Les agents, furieux d'avoir été joués, renoncèrent à tout passe-droit. Aussi, lorsqu'un moment après, à cette même issue, la voix d'un chef de cabinet affolé cria :

— « Laissez entrer monsieur l'ambassadeur... Laissez entrer monsieur l'ambassadeur... »

Le brigadier, plein de zèle, empoignant le représentant d'une grande puissance, le rejeta dans la bousculade, lui criant en pleine figure :

— « Ambassadeur ?... Et quoi encore !... Évanoui, peut-être... comme ces mâtines... On ne me la fait plus !... »

Le diplomate prit la chose avec bonhomie et attendit son tour, sûr qu'on se précipiterait tout à l'heure pour le mettre à son rang.

Les spectateurs, filtrant un à un par les entrées, eurent vite rempli la salle rustique, dont le tapis est fait de gazon et la voûte de feuillages. Les lamentations des mécontents, qui avaient de mauvaises places ou pas de places du tout, augmentaient la satisfaction des privilégiés. Une multitude de personnes restaient debout. Et il y avait encore une heure à attendre jusqu'à l'arrivée du roi. En avant du parterre, des rangs de chaises vides et

quelques fauteuils dorés, gardés avec vigilance par des huissiers et des agents, attiraient des regards de convoitise respectueuse.

Une profusion de lumières électriques, suspendues en guirlandes au pourtour, répandaient une clarté douce, propice à la beauté des femmes, car un peu de nuit s'y mêlait. De chaque côté de la scène, on devinait les projecteurs, qui, dans un moment, dispenseraient la féerie de leurs rayons aux couleurs diverses. Parmi le décor naturel des beaux arbres, des massifs fleuris, des mystérieuses allées s'enfonçant dans le noir, on avait ajouté une grotte avec une cascade, et une espèce de labyrinthe que surmontait un petit temple antique.

Maintenant, le gros des invités se trouvait placé tant bien que mal. Les retardataires qu'on laissait entrer étaient des personnages importants, que les commissaires casaient par une compression savante opérée sur les meilleures banquettes, ou grâce à des chaises transportées des coulisses.

Pour quelques-uns, — suprême honneur, — les cordelières en velours se décrochaient autour des sièges réservés, et ils s'installaient à leur guise dans ce saint des saints du monde officiel. Un de ces élus provoqua un grand mouvement de curiosité. Sa taille athlétique, sa beauté un peu barbare dans le modernisme du frac, l'air aisé, fier, presque arrogant, avec lequel il soutenait des centaines de regards, tout cet extérieur si frappant, produisait encore moins d'effet que son nom, chuchoté le long des gradins.

— « Le prince Omiroff... le prince Omiroff... »

Aussitôt les réflexions, plus ou moins prévues, se donnèrent essor : — « Il a de la veine de se trouver là. — Peu s'en est fallu qu'en fait de danses... ce ne fût lui qui ait sauté. — Tout le complot était dirigé contre lui. — Oui, on en a trouvé la preuve dans les papiers de ces nihilistes.

— Vous savez que les perquisitions continuent. Il y a encore eu des arrestations aujourd'hui. — Quels misérables, ces gens-là ! — Ils ont laissé un des leurs sur le carreau. — Ça console quand, de temps à autre, il y en a quelques-uns d'éventrés avec leurs explosifs. — Mais, le malheur, c'est qu'on en a laissé filer un. — Toulénine... Bah ! on le retrouvera. D'ailleurs, il a son compte... une main emportée. — On avait dit deux doigts. — Inouï qu'on laisse échapper des bandits pareils quand une fois on les tient. — Et l'un des plus dangereux. — Oh ! les pires là dedans, ce sont les femmes. Il

y a une certaine Tatiane... Avez-vous vu son portrait dans les journaux ? — Un monstre... Les yeux bridés, les cheveux courts. — Et ça a... quoi ? Vingt ans ?... On devrait fouetter ces filles-là. — Ils ne s'en priveront pas, là-bas, dans les forteresses…

— Est-il épatant, ce Boris !... Regardez-le. »

L'objet de tous ces propos, et de bien d'autres, — faux ou vrais, — s'était d'abord installé au premier rang, comme l'y autorisaient sa situation et son amitié personnelle avec le roi de Carinthie, — un homme de son âge à peu près, qui, du temps où il était prince héritier, ne goûtait que les frasques organisées par Boris. Mais, peu après, Omiroff changea de place. Le dos à la scène, la lorgnette à la main, il passa en revue l'assistance, s'arrêtant complaisamment, impertinemment même, aux plus jolies femmes. Puis il se rapprocha d'une entrée — celle des cartes blanches, les meilleures — et parut attendre quelqu'un. Des amis s'approchaient, le saluaient, tâchaient d'entrer en conversation, pour se targuer de son intimité devant tout Paris. Distrait, il répondait à peine. Enfin, il s'élança pour accueillir deux dames, les dirigea, se fit leur cicérone, avec un empressement qui alimenta de nouveau les bavardages du public. D'autant plus que les deux dames — deux grandes dames, à tous les sens du mot : hautes de taille, d'allure, de façons, d'une élégance un peu trop fastueuse pour le goût parisien — n'offraient pas de physionomies connues.

Ce n'était pas en fiancé de sa fille que la duchesse de Carington traitait le prince. Elle ne l'avait pas revu, et elle eut juré que Maud ne l'avait pas revu davantage, depuis qu'elle l'avait prié d'interrompre, au moins momentanément, ses assiduités, et de leur laisser le temps de la réflexion. Décidée, lui déclara-t-elle, à entreprendre un grand voyage, qui changerait sans doute les idées de sa fille, — et elle ne lui cacha pas qu'elle y comptait bien, — elle le priait de remettre toute démarche décisive et tout espoir d'une réponse catégorique au lendemain de leur retour. Ce n'était pas un refus irrévocable dans la forme. C'en était un par l'intention, d'ailleurs très marquée. Toutefois, rien n'interdisait à Boris d'agir ainsi qu'il le faisait ce soir, en se posant comme le cavalier de ces dames. Étrangères, ne connaissant que leur ambassadeur, par qui elles avaient eu l'invitation, et qui n'était pas arrivé quand elles entrèrent, elles durent accepter les bons

offices du jeune Russe, — la mère, avec raideur et ennui, la fille, avec la satisfaction tranquille de quelqu'un qui use de ses droits.

Il eut la discrétion de ne pas s'asseoir à côté d'elles, après qu'il leur eut conquis de haute lutte, contre les protestations des huissiers, deux des places incluses entre les cordelières en velours. Il exigea d'un tel ton ce privilège pour Sa Grâce la duchesse de Carington, que les honnêtes fonctionnaires n'osèrent point résister jusqu'au bout.

Pendant les pourparlers, Maud avait trouvé moyen de glisser un billet à Boris. Celui-ci attendit pour le lire que les yeux des spectateurs fussent détournés, absorbés, par l'arrivée du cortège officiel. Et tandis que le roi de Carinthie, au son de son hymne national, gagnait le fauteuil qu'il occuperait à côté du Président, le prince Omiroff, glissant le feuillet à l'intérieur d'un programme qu'il parut étudier attentivement, dévora les lignes suivantes :

« Mon cher Boris, bientôt mon cher mari,

« Le départ pour le Japon est fixé à demain matin. Il était temps, vous voyez. Mais comme vos ennemis les anarchistes sont sous les verrous, que votre duel n'aura pas lieu, nous sommes libres, n'est-ce pas ?

« Écoutez bien. Ce soir, nous rentrerons, mère et moi, au Palace-Hôtel. Nos femmes de chambre y organisent notre appartement pour cette nuit, tandis que notre courrier, avec les bagages, va directement à la gare pour installer notre wagon-salon.

« L'une de ces femmes, attachée à mon service, m'est absolument dévouée. Elle me passera mon costume de voyage et se tiendra prête à partir avec moi, tout à l'heure, dès que j'aurai souhaité le bonsoir à lady Arthur. Accompagnée par elle, je vous rejoindrai, place de l'Étoile, où vous m'attendrez en auto.

« Nous filerons immédiatement sur Bruxelles, et nous traverserons demain en Angleterre, d'un des ports belges. C'est plus prudent que d'aller à Boulogne ou Calais.

« Dans vingt-quatre heures — quarante-huit au plus — please God , nous serons mari et femme, unis pour toujours, for better and for worse.

« Montrez-moi que nous sommes bien d'accord, et que vous m'avez bien comprise, par un signe : quand je vous regarderai, déchirez le programme, — ou, si vous n'avez pas de programme, le double feuillet blanc de cette lettre. Ou, enfin, faites le geste de mettre en pièces un papier.

« À tout à l'heure, mon fiancé bien-aimé. À tout à l'heure... Et pour la vie.

« MAUD. »

En achevant cette lecture, Boris, malgré toute sa force, palpitait d'émotion. Il n'osait bouger, ni lever les yeux, craignant de se trahir. Déjà, il se voyait, place de l'Étoile, ouvrant la portière de son auto, pour recevoir la précieuse créature qui se donnait à lui. La passion, la fierté, l'aventure, lui faisaient battre follement le cœur. Ses yeux se levèrent. Il rencontra ceux de Maud. La jeune fille, franchement tournée, l'observait sans se soucier de la galerie.

La poitrine d'Omiroff se gonfla d'ivresse. Il saisit son programme et le déchira en morceaux, si violemment que ses voisins le regardèrent. Maud eut un furtif sourire. Son délicat profil disparut. Boris ne vit plus que le grand chapeau en paille de riz blanche, enguirlandé de roses blanches, et sous lequel s'érigeait le cou nu, si long, si pur... Puis c'était le triangle de peau satinée hors des dentelles du corsage légèrement décolleté en pointe. Un fin sillon commençait entre les épaules naissantes, s'enfonçait dans le mystère des tulles neigeux, à peine plus pâles que cette chair suave.

« À moi... à moi... Elle est à moi... » se disait-il éperdument, tandis que des flammes rapides s'allumaient et couraient dans ses veines.

Au delà de la rampe improvisée, sous les rayons des projecteurs, des formes étranges s'agitaient suivant un rythme traînant, plaintif. Agenouillées en ce moment, la tête courbée jusqu'au sol, étaient-ce de grands scarabées d'or et de feu ?... des créatures de songe ?... Des carapaces rutilantes les couvraient. Leurs fronts dardaient des antennes... Chacun de leurs mouvements allumait, le long de leurs corps, des fulgurances de pierreries.

Mais ces êtres fantastiques se redressèrent. On distingua, sous la lourdeur des plaques et des gemmes, des mitres, des pendentifs et des ceintures. la gracilité des corps. Des bras maigres, couleur de safran, s'écartèrent des gorgerins d'orfèvrerie. Et des mains étroites, souples, douées d'une expression singulière, dessinèrent sur l'espace des gestes d'une grâce énervante, d'une sensualité ténébreuse. Une musique de cristal, barbare et douce, gémissait dans l'ombre.

Paris, ensorcelé, attendait le frisson inconnu dont allaient le faire tressaillir les petites danseuses javanaises.

Elles s'enfoncèrent dans le sous-bois. Les projecteurs cessèrent de les suivre. Ce ne fut plus qu'une fuite de larves grisâtres.

Un soupir courut.

Des fantômes surgirent, — théorie légère, qui semblait flotter sans toucher le sol. Les rayons opalins, aussitôt dirigés vers leur apparition, révélèrent les danseuses grecques.

Elles furent très applaudies. Après l'excitation, aiguë jusqu'au malaise, suscitée par la vision captieuse de Java, la grâce noble, presque sacrée, de celles-ci, dégagea les âmes. L'animalité rôdeuse dont on avait senti le souffle s'apaisa.

Les Espagnoles furent lascives, mais avec tant de hardiesse, d'esprit, d'agitation endiablée, que leurs trémoussements parurent véniels auprès des perverses lenteurs dont on avait haleté au début.

Le plus gros succès de la soirée fut pour les Russes. D'abord parce qu'ils présentèrent des sujets extraordinaires. Puis, par politesse pour le roi de Carinthie, dont on connaissait les attaches slaves. Ses sujets, aussi bien que ceux du tsar, étaient nombreux dans l'assistance. Ils ne manquèrent pas de faire une ovation à leurs compatriotes. Et enfin, l'enthousiasme avait une raison de plus pour se manifester. Le complot anarchiste, déjoué quelques soirs auparavant, dans les bois de la Petite-Barrerie, encore présent à toutes les pensées, émouvait l'opinion. Des hôtes illustres de Paris avaient failli en être victimes. Un surtout, — ce prince Omiroff, que tous les spectateurs se montraient tout à l'heure, et que, maintenant, ils regardaient en acclamant les artistes de son pays. La chaleur des bravos dépassait le plaisir du

moment, témoignait de la joie d'une ville sur laquelle a passé le cauchemar d'un attentat, — quand cet attentat menaçait un étranger, et qu'on en a empêché l'exécution. Le roi de Carinthie, ayant cherché des yeux son ami Boris, pour se tourner vers lui en applaudissant, ce fut un délire de bravos pendant quelques minutes.

Mais le fameux danseur Illinsky accourait sur le devant de la scène. Les spectateurs se calmèrent, immobiles soudain, la respiration suspendue.

Ceux qui ne le connaissaient pas s'étonnèrent de la simplicité avec laquelle s'avançait le très jeune homme, presque un adolescent, vêtu sans prétention d'un court justaucorps et d'un maillot clair, qui moulait ses jambes parfaites. Son cou très long, grêle encore, donnait une espèce de noblesse à son visage, sans beauté quoique assez fin, et d'un type slave très caractéristique. Sans perruque, il portait les cheveux courts, ras à la nuque, comme n'importe quel jeune garçon.

Et les curieux le regardaient, un peu désappointés, quand, tout à coup, il s'envola.

On ne saurait décrire d'un autre mot l'élan de pied ferme, qu'il prit à l'improviste, et qui l'enleva de telle sorte qu'on le vit dans les airs, en une attitude aisée, charmante, et qu'il parut lent à redescendre.

Un « oh ! » de stupeur, d'admiration, monta de cette foule blasée, — rumeur si rare dans une salle de premières, que ce fut un étonnement de plus.

Illinsky continuait ses bonds surprenants, — tours de force, dont la force demeurait cachée, dont seule apparaissait la grâce.

On lui fit une longue ovation.

Après cette merveille inattendue, il semblait téméraire à aucun artiste de se risquer.

Cependant, il y avait encore un numéro sur le programme.

VARIATION DU MIROIR DE « FAUST »

par Mlle Flaviana, du National-Lyrique.

Toute la faveur dont jouissait l'étoile préférée arriverait-elle à établir la balance avec l'impression produite par le Vestris russe ? — surnom qu'instantanément le public venait de donner à l'incomparable danseur. Les plus chaleureux partisans de Flaviana en doutaient. Et ils murmuraient : « Mon Dieu... c'est autre chose... » avec un peu d'inquiétude.

— « C'est autre chose ?... » répéta d'un air agressif un monsieur, à l'air anglais, qui avait entendu l'observation.

— « *Be quiet, Freddy* » chuchota lady Maud, derrière laquelle lord Hawksbury venait de se placer.

Il arrivait seulement, n'ayant rien voulu voir que son idole. Sa cousine lui demanda :

— « Vous étiez dans les coulisses ?

— Vous appelez ça « des coulisses » ? Des abris de toiles... un campement de bohémiens.

— Oh ! j'aimerais voir...

— On n'y mène pas les petites filles.

— « Petite !... » riait Maud, en redressant sa longue taille. Et, se tournant vers sa mère, qui se levait. — « C'est inutile, maman. N'essayez pas de partir. Je veux voir cette femme danser.

— Vous pourriez l'appeler « la princesse, » dit gravement son cousin.

— « Vous avez parfaitement raison, Freddy. Je souhaiterais qu'elle fût encore plus princesse et moins danseuse. Mais, tout de même, elle mérite son titre.

— Devenez-vous folle ? » demanda lady Arthur.

— « Ne vous fâchez pas, maman. Je voudrais tant savoir quelle surprise lui a ménagée Frédéric. Car il y a une surprise, vous savez. »

La duchesse de Carington haussa les épaules.

Flaviana paraissait. Le rayon électrique tomba sur elle.

Se détachant du groupe, où l’on voyait les quatre porteuses de coffrets, qui allaient lui fournir le motif de sa variation, elle fit un « petit couru en avant », un « pas de bourrée » , puis descendit en diagonale sur les pointes, et resta immobile en un « assemblé soutenu » , toujours sur les deux pointes.

Les Parisiens reconnurent cette magie d’élégance, dont ils avaient un instant douté devant l’imprévu d’un art exotique. Une espèce de reconnaissance les attendrit, dans leur ravissement. Leur acclamation salua la danseuse. Maintenant, la vanité nationale était rassurée. Flaviana valait Illinsky.

Elle avait autant de style, une personnalité tout aussi accusée, tout aussi rare, des moyens aussi précieux, quoique différents — et, comme femme, elle surpassait infiniment l’homme qu’il était. Lorsqu’elle dansait, son sourire divin, jamais nerveux ou tendu, fascinait autant que les arabesques de ses pieds agiles. Ses jambes, très fines, avaient une façon chaste de dessiner leurs pas les plus hardis. Aucune sensualité, mais une poésie indicible. Quand, après avoir tourbillonné, elle s’arrêtait sur les pointes, dans l’envol de la jupe de tarlatane qui dévoilait toute la ligne de son corps, c'était avec un tel redressement de fierté, et une si radieuse ivresse, qu’elle paraissait une grande fleur pure, et qu’un respect involontaire paralysait, à l'orchestre, les curiosités du désir.

Elle venait de prendre le miroir que lui tendait une esclave, lorsque, en exécutant le « détourné » qui accompagne ce mouvement, ses yeux rencontrèrent, au troisième rang des spectateurs, les yeux de Boris Omiroff. Son sourire s’éteignit, et peut-être eut-elle un vacillement de défaillance... Un éclair, une seconde... S’étant ressaisie presque aussitôt, elle voltigeait, accomplissant les jetés avec son brio habituel, tout en se mirant, l’expression éblouie, telle Marguerite prise au piège délicieux.

À ce moment, quelqu’un se leva d'un gradin, au fond de la salle de verdure, et commença de s’avancer pas à pas, en s’excusant, à travers les espaces de dégagement bondés de spectateurs debout. C’était un jeune homme, dont la tenue de soirée n’eût pu indiquer qu’il était en deuil, s’il n’eût tenu à la main son chapeau haut de forme, encerclé de crêpe. Plusieurs personnes murmurèrent son nom : — « Le docteur Delchaume. » Car il

commençait à être connu, et il évoluait ici, précisément, dans le monde de sa clientèle.

— « Comme on se console ! » observa un spectateur. « Voilà un homme qui devait pleurer sa femme toute sa vie. Au bout de quelques mois, on le rencontre dans une fête.

— On l'a peut-être appelé pour un malade, » fit l'interlocuteur, bienveillant. « Voyez... il se faufile… il a l'air pressé... Et quelle figure sombre ! »

Flaviana terminait sa variation, quand Delchaume arriva contre la cordelière qui contournait les places réservées. Il s'y tint appuyé un moment, sans plus essayer d'avancer.

Les applaudissements éclataient, plus tumultueux, si c'était possible, que pour Illinsky. Un incident fit qu'ils redoublèrent. Des gerbes de fleurs furent lancées sur la scène, tombèrent aux pieds de l'étoile. Et, sitôt à terre, ces fleurs devinrent lumineuses. Par un ingénieux mécanisme, les gens qui les avaient envoyées des côtés de la scène, et qui gardaient à la main un fil invisible, les allumaient électriquement.

Debout, au milieu de cette jonchée féerique, Flaviana, souriante, saluait. Les projecteurs ayant détourné leurs feux, la danseuse n'était plus éclairée que par cette floraison de miracle. Et ce fut d'un si séduisant effet, que le roi de Carinthie se leva pour mieux voir, en criant :

« Bravo ! »

— « Mes compliments, Frédéric, » disait lady Maud. « Elle est réussie, votre surprise.

— Les projecteurs n'ont pas fait la nuit assez vite. Je leur avais pourtant bien graissé la patte, » rétorqua flegmatiquement lord Hawksbury, croyant parler le meilleur français du monde.

Cependant, le roi et les assistants ne bougeaient pas encore, bien que la représentation fût finie, parce qu'on jouait l'hymne corinthien. C'était un truc des organisateurs pour empêcher une bousculade trop hâtive. Seuls, les gradins éloignés se vidaient sournoisement.

Alors Raymond Delchaume, arrachant d’un seul coup la cordelière de velours, se précipita vers le prince Omiroff. Celui-ci tournait le dos. Raymond s’approcha jusqu'à le toucher, et lui adressant la parole :

— « Monsieur, voulez-vous regarder de mon côté... »

Les voisins s’étonnaient. Boris comprit vaguement qu’il était interpellé. Delchaume ajouta :

— « J’ai besoin de vous voir en face. »

Le prince, mis en éveil, eut un geste de la tête, puis des épaules, reconnut l’agresseur, pâlit.

— « Qu’est-ce à dire ?

— Oui... vous voir en face, » répétait Delchaume, « pour vous gifler, comme je vous l’ai promis. »

Et, du gant qu’il tenait dans la main droite, avant que l’autre eût pu se mettre en garde, il le souffletait.

Le geste fut adroit et vigoureux. Boris reçut en plein le gant, qui claqua sur son visage, et lui cingla un œil si douloureusement qu’il y porta la main avec un recul du buste, — les réflexes instinctifs de préservation ayant agi, dans le saisissement de la souffrance, avant ceux de la fureur.

Ces derniers ne se déchaînèrent qu’avec plus de violence. Un poing formidable jaillit vers la figure de Delchaume. Celui-ci para de sa canne, frappant les phalanges de Boris. Mais la bataille en resta là. Tous les hommes présents s’interposaient. Quelques femmes jetèrent des cris. D’autres, à distance, fuyaient, effarées, croyant à un nouvel attentat anarchiste.

Le cortège officiel se retirait tranquillement, ne s’étant aperçu de rien, à cause de la musique.

Boris écumait entre les mains qui cherchaient à le retenir, tandis que Delchaume, très calme, les bras croisés, mais blanc comme un suaire et un tic nerveux aux lèvres, le considérait avec une haine et un mépris intraduisibles.

— « Voyons, prince... voyons, » disait quelqu’un à l’énergumène. « Songez qu’il y a des femmes, ici... Vous aurez réparation sur un autre

terrain. »

Il fallait bien qu'Omiroff redevint maître de soi. Mais son aspect fut inquiétant. Il paraissait sortir d'une crise d'épilepsie, l'écume à la bouche, les yeux égarés, une orbite injectée de sang par la gifle reçue.

Debout, à quelques pas, sa fiancée le regardait.

— « Je suis aux ordres du prince Omiroff, » dit Delchaume, tendant ostensiblement sa carte. Mais il n'a pas besoin de mon nom. Il me connaît. Demain, je me tiendrai à la disposition de ses témoins. »

Il partit.

On attendit qu'il se fut perdu dans la foule, pour lâcher le fauve, — c'est-à-dire pour ouvrir le cercle étroit que des assistants pleins de prudence et d'énergie formaient autour de Boris.

Le prince s'orienta, comme s'il s'éveillait. Tout de suite, il aperçut la haute silhouette de lady Maud, qui s'éloignait. Rapide, il s'élança. Mais des groupes de gens retardèrent sa poursuite. D'ailleurs, un tel trouble le bouleversait en songeant à son rendez-vous de la nuit, à l'enlèvement projeté, à toute son enivrante aventure, arrêtée par le duel du lendemain — (inévitable maintenant... Tout Paris, le monde entier, connaîtrait l'insulte), — que cet être, pourtant si volontaire, perdait la tête, ne savait pas où il courait, ni ce qu'il pourrait demander à la belle jeune fille, dont la robe légère fuyait dans la nuit.

Il parvint à la rejoindre comme elle allait monter en voiture.

Lord Hawksbury offrait la main à la duchesse de Carington, qui s'introduisait dans l'auto. Maud, un peu en arrière, attendait son tour. Le prince l'aborda hâtivement :

— « Tout à l'heure... n'est-ce pas ? » glissa-t-il, haletant d'émotion. « C'est toujours convenu ?

— Et votre duel ?

— Je vous mettrai en sûreté. Puis je reviendrai me battre.

— Pas pratique... Non... Je ne vois pas... » réfléchit-elle. « Songez donc... Si vous étiez tué... sans que je fusse votre femme... Moi partie,

compromise... Et ma mère... Elle ne me pardonnera que si je lui télégraphie dans les quarante-huit heures : « Je suis princesse Omiroff » .

— Quarante-huit heures... » balbutia Boris, hésitant.

— « Oh ! c'est trop pour faire attendre une affaire d'honneur, *my dear*... » fit orgueilleusement la jeune fille.

Son cousin se tournait, la cherchait des yeux. Il aperçut Omiroff.

— « Mon cher prince... Comment allez-vous ? Quel était ce goujat ? Vous savez, si vous m'accordez le plaisir d'être votre témoin... enchanté... Nous n'avons pas le duel en Angleterre. Aussi, c'est une occasion qui me divertirait beaucoup.

— *Well, Maud... What ever are you waiting for ?...* » demanda lady Carington, essayant de mettre la tête à la portière, sans y réussir, vu les dimensions incommensurables de son chapeau.

— « Me voilà, maman. Au revoir, cousin Freddy. Au revoir, prince.

— Au revoir, à quand ?... » murmura-t-il éperdu.

Elle prononça très haut, lui plongeant au fond des yeux un calme regard d'irrévocable volonté :

— « Mais... bientôt... Dans quelques mois. À notre retour du Japon. »

XVII UN DUEL INATTENDU

Le comte Frédéric de Hawksbury n'avait pas de résidence à Paris. Quand il y venait, ce qui lui arrivait souvent, il prenait un appartement à l'hôtel du Danube, place Vendôme.

Le matin qui suivit la fête du Pré-Catelan, il s'était levé de bonne heure, suivant son habitude. Mais dérogeant à une autre de ses habitudes, il ne sortit pas aussitôt, pour faire un tour à cheval, au Bois. Il n'y manquait guère cependant, à quelque saison que l'on fût et quelque temps qu'il fit, pas plus qu'il ne manquait de s'arrêter au retour chez Gastinne-Rennette pour moucheter quelques cartons. Aujourd'hui, lorsqu'on vint le prévenir que le groom était là avec le cheval, — un groom et un cheval, tous deux anglais, qu'il avait en pension à Paris toute l'année, — il fit donner l'ordre que la monture et l'homme s'en retournassent. D'une minute à l'autre, il attendait un coup de téléphone du prince Omiroff, qui allait l'aboucher avec le second témoin, et les envoyer ensemble chez le docteur Delchaume.

« Pourvu qu'il ne tarde pas trop, » commençait à se dire lord Hawksbury, « afin que j'aie le temps d'accompagner mes cousines à la gare, ou, tout au moins, d'aller leur dire adieu et leur souhaiter bon voyage. »

Lady Carington et sa fille partaient à onze heures. Elles gagnaient une station de la Grande-Ceinture, où, par faveur exceptionnelle, elles seraient admises à monter dans le rapide de Londres-Brindisi, dit « malle des Indes » , qui ne prend en route aucun voyageur. Elles iraient par cette voie jusqu'à Suez, où elles changeraient de paquebot pour le Japon, décidées à n'employer que des lignes anglaises et des navires anglais.

Lord Hawksbury sonna. Son valet de chambre parut.

— « Mylord ?...

— Les fleurs ont été portées au Palace-Hôtel ?

— Sûrement, mylord. J'ai assisté moi-même tout à l'heure au départ du garçon, rue Royale.

— On avait bien fait ce que j'avais commandé ?

— Absolument. C’était admirable. Et très facile à emporter dans une auto ou en wagon.

— Bien. »

À ce moment, le téléphone particulier de l'appartement résonna dans l'antichambre voisine.

— « Voyez ce que c’est, et apportez-moi l’appareil, Richard. »

Le domestique revint presque immédiatement.

— « Mylord, c’est du bureau, en bas. Une dame demande à voir mylord.

— Une dame !... À huit heures du matin ! Quelle dame ?... Qu’est-ce que cela veut dire ?

— Je ne sais, mylord.

— Allez voir, Richard. »

La dame était parfaitement *lady-like*, au dire de Richard, qui s’y connaissait. Mais elle ne voulait pas donner son nom.

— « Faites-la monter, » commanda lord Hawksbury.

Ce serait une diversion à son impatience.

Lorsqu’il pénétra dans le salon, où Richard introduisit la visiteuse, il s’exclama, abasourdi. Son flegme britannique ne résista pas à une telle surprise.

La personne qui se tenait debout au milieu de la pièce avait le visage couvert par une de ces voilettes en dentelle blanche à ramages, sous laquelle les traits se brouillent au point de devenir méconnaissables. Mais quelle femme possédait cette taille, cette silhouette ? Quelle femme s'habillait ainsi de vêtements souples, sans lignes précises, dont les plis tombaient avec une grâce noble de péplum ?

— « Flaviana ! » s’écria le comte. Et, tout de suite, se reprenant avec le plus profond respect :

— « Princesse, voulez-vous me faire le grand honneur de vous asseoir chez moi ? »

La merveilleuse ballerine accepta un fauteuil, et releva sa voilette.

Lord Hawksbury s’enchanta les yeux de cette figure d’une gravité suave, toute pétrie de finesse, d'esprit, de bonté, de tristesse fière. Comment définir un tel charme ? Ce n’était pas une beauté classique. Mais quelle séduction ! Un pli de la bouche, la flamme pensive du regard, ces cheveux sombres ondoyant autour du front blanc... — ah ! pour celui qui la contemplait, y avait-il rien sur terre plus capable de faire palpiter aussi délicieusement un cœur d’homme !

— « Je suis trop heureux... » murmura Frédéric de Hawksbury.

Flaviana dit précipitamment :

— « Je viens à vous comme à un galant homme et à un ami, — pour vous demander un service. »

Il ne put que répéter :

— « Je suis trop heureux. »

Et chez cet homme rigide, compassé, d’une telle maîtrise de soi, le ravissement intérieur, en se trahissant au tremblement de la voix, à la timidité souriante des prunelles, à la gaucherie de l'attitude, prenait une éloquence de sincérité dont une coquette même se serait attendrie.

— « Oh ! » s’écria Flaviana, « mon Dieu !... pourvu que je n’aie pas eu tort !... »

Le gentilhomme anglais se ressaisit.

— « Madame, vous n’aurez jamais tort en vous adressant au plus respectueux de vos serviteurs. Si vous m’accordez l’immense privilège de vous servir, je ne vous importunerai pas de la gratitude infinie que j’en pourrai garder. »

Flaviana le considéra, prise d’une hésitation.

— « Je devine en vous une âme très chevaleresque, lord Hawksbury. C’est pour cela que j’ose une démarche en dehors de tous les usages. Mais, à présent, je crains d abuser de votre générosité même... Oui, je crains... »

Elle s’arrêta.

— « Ne craignez rien, » prononça-t-il. Et il répéta plus fortement, s’engageant d’un regard à toutes les abnégations, à tous les sacrifices : —

« Bien !

— Je vous remercie, » fit-elle, avec la même espèce de solennité qu'il avait mise dans le dernier mot.

Frédéric se détourna, fit quelques pas, secoua le front, comme pour dissiper une impression douloureuse, puis il revint se placer devant la jeune femme. Sur son glabre visage anglo-saxon rien ne se lisait qu'une attention empressée, et cette loyauté, ce sérieux, ce respect de ses propres sentiments, cette déférence pour ce qu'il adorait, dont l'intuition décidait Flaviana à lui présenter une étrange requête.

— « Maintenant, madame, demandez... commandez. Toute ma joie sera de vous obéir.

— Lord Hawksbury, m'a-t-on bien informée en me disant que vous alliez être le témoin du prince Omiroff, dans un duel ?

— On vous a bien informée.

— Un duel avec le docteur Delchaume.

— Oui.

— La provocation s'est produite hier soir, comme je venais de sortir de scène ?

— Exactement.

— Lord Hawksbury, je souhaiterais que ce duel n'eût pas lieu. »

L'impassible Anglais ne sursauta pas. Mais son prodigieux étonnement se manifesta par une exagération de calme. Il parut, pendant quelques secondes, changé en pierre, les yeux vides et fixes.

— « Vraiment, princesse ? » dit-il enfin, vaguement. Puis comme frappé par une idée soudaine : — « Ce monsieur Delchaume vous intéresse à ce point ?

— Pourquoi Delchaume ? ne sont-ils pas deux adversaires ?

— Oui... Mais Delchaume a outragé publiquement Omiroff. Une femme telle que vous ne préférerait pas la sécurité d'un homme pour qui elle aurait un sentiment quelconque, si cet homme avait été souffleté. De ces deux

adversaires, comme vous dites, un seul, et vous le savez bien, peut se passer de réparation.

— S’en passer !... Mais il n’a qu’un désir... se battre. N’est-ce pas pour cela qu’il a insulté le prince avec tant d’éclat ?

— Aussi, je suis bien sûr que vous intervenez à son insu, » dit Hawksbury.

Une flamme rose courut sur le visage de Flaviana. Elle venait de s’enferrer. Elle le comprit.

— « Vous avez raison, » reprit-elle. « Ce serait une pitoyable rouerie que d’essayer de vous donner le change. D’ailleurs, même pour une heure, comment tolérer qu’on me suppose quelque sollicitude pour Boris Omiroff ! C’est un être que je hais, que je méprise... Mais, quant à Delchaume, ce n’est pas de lui personnellement que je me préoccupe. »

Les sourcils de Frédéric se levèrent, en une intention légèrement sardonique.

— « Non, lord Hawksbury, veuillez me croire. Mais il y a un enfant...

— Un enfant !...

— Un petit enfant, qui resterait seul au monde. Puis... comment vous dire ?... Ce sont des choses que je ne me suis pas dites encore à moi-même…

— Sans doute.

— Oh ! c’est mal ! » s’écria l’étoile, troublée, en se dressant. « Lord Hawksbury... vous ne pouvez pas savoir...

— Pardonnez-moi, princesse. Je ne chercherai pas à savoir.

— Mais je veux bien essayer de vous expliquer. Il y a un mystère dans la vie de Delchaume. Et il y a un mystère dans l’existence de son enfant. Et, je ne sais pas pourquoi, mais il me semble... Des rapports obscurs... C'est fou !... Moi aussi, j’ai mystérieusement souffert... Lord Hawksbury, si cet homme meurt... des choses mourront avec lui... Voyez... Je ne trouve pas de mots... Ce sont des voiles qui s’entr’ouvrent... Et qui retomberont pour jamais... Je ne sais pas... Je ne sais pas… »

Un égarement flotta dans les beaux yeux d’ombre. Ils prirent une expression déchirante.

Lord Hawksbury s'inclina, saisit une des petites mains qui s’agitaient comme pour écarter ces voiles fantastiques.

— « Moi, je sais... » proféra-t-il, très doucement. « Vous l’aimez.

— Non... non... pas cela !... Ne dites pas cela !... »

Flaviana s’accouda au fauteuil, et se couvrit le visage de la main même qu’elle retirait à Hawksbury.

Un grand silence.

L’Anglais allait et venait, très pâle. Enfin il dit :

— « Empêcher un duel ?... Avec un homme tel qu’Omiroff... insulté de pareille façon !... Vous me demandez, princesse, ce qu’un dieu ne pourrait faire. »

Elle releva le front, puis les yeux, sans une parole.

Frédéric se rapprochait d’elle. Il vit ce front, ces yeux, un instant dérobés. Alors il sentit que l’amour est plus puissant que les dieux.

— « J’essaierai, » murmura-t-il.

Flaviana se leva.

— « Mais je vous jure, lord Hawksbury, je vous jure qu’il n’y a pas d’amour entre moi et Raymond Delchaume.

— Croyez-vous donc, » demanda-t-il avec un pli amer de la lèvre, « que cela m’empêcherait de vous aider, si je le pouvais ? »

Elle n’eut pas à lui répondre. La sonnerie du téléphone vibra.

— « Vous permettez, princesse ?... Non, ne vous retirez pas. C’est sans doute Omiroff... Vous allez être au courant. »

Le valet de chambre se présenta.

— « Son Excellence le prince Omiroff demande si mylord peut lui parler au téléphone. »

Hawksbury quitta le salon et resta dehors assez longtemps.

Flaviana renversa contre le dossier du fauteuil sa tète expressive. Son grand chapeau de paille souple plia sous sa nuque. Elle rêva. À travers le tulle voilant les vitres, son regard suivait machinalement la spirale des scènes guerrières qui se déroulent autour de la colonne Vendôme. Un soleil rose baignait la place, qu'emplissait le silence de l'heure matinale. La jeune femme, perdue dans un songe, semblait oublier le lieu où elle se trouvait, ce salon d'hôtel, et la singulière visiteuse qu'elle était, à l'heure où les étoiles de théâtre dorment encore, dans cet appartement d'un homme par qui elle se savait aimée, et à l'amour désintéressé de qui elle osait faire appel. À tout cela, qui eût agité, inquiété ou amusé toute autre, elle ne pensait même pas, sans doute.

Lorsque la porte se rouvrit, elle se redressa, tandis qu'une légère teinte rosée colorait son visage mat.

Frédéric de Hawksbury eut presque un mouvement de nervosité.

— « Comprenez-vous !... » s'écria-t-il. « Ce Russe qui avait l'air de ne plus vouloir de moi comme témoin... Il essayait de se dérober. Après l'engagement d'hier soir !... Si cela n'avait pas été pour vous, avec quel plaisir je l'aurais envoyé promener, lui et son duel ! Mais comment aurais-je pu vous être utile, après cela ?

— Vous avez déjà fait quelque chose pour moi, » dit-elle. « Je vous ai contraint, je devine, à une insistance dont ne s'accommodait guère votre fierté. »

Il ne le nia pas, mais eut un hochement de tête, qui signifiait : « Voilà un bien petit effort auprès de ce que je me sens capable d'accomplir pour vous. »

Comme il l'accompagnait jusqu'à l'escalier, Flaviana demanda :

— « Vous ne savez pas quelle arme choisira le prince ?

— Non. »

Elle soupira.

— « Quelle que soit l'arme, ce n'est pas un homme de science, un médecin, qui pourra tenir tête à ce bretteur fameux.

— Je ferai l'impossible, » dit Hawksbury. « Mais empêcher un pareil combat... ou seulement en adoucir les conditions... »

Son geste acheva, exprimant la folie d'une telle tentative.

— « Je vous serai si reconnaissante !... » murmura la danseuse.

Elle détournait la tète, craignant que la prière et l'espoir, dans ses veux, ne suscitassent, par leur ardeur, l'équivoque d'une promesse. Sans voir le regard de Frédéric, elle en sentait la brûlante sollicitation. Trop loyale, elle se refusait à un engagement, même le plus tacite. Et cependant, la tentation fut forte d'exalter ainsi la volonté qui allait agir pour elle.

Chez Omiroff, avenue de Messine, où il se rendit immédiatement, lord Hawksbury trouva le second témoin, qui l'avait précédé.

— « Monsieur de Calonne... Guy de Calonne, » présenta le prince.

Il prononça ce « Guy de Calonne » d'un ton qui sous-entendait : « C'est tout dire, on connaît ce nom-là. » Et l'intention fut tellement soulignée que le comte anglais, gêné de son ignorance, crut marquer de la courtoisie en émettant, un peu au hasard :

— « La famille des hommes d'État qui ont si bien servi, en France, sous l'ancien régime ?...

— Les ancêtres de Monsieur ont en effet servi sous l'ancien régime, » affirma Boris, d'un ton bizarre.

— « Monsieur de Calonne est certainement une autorité en matière de duel, » dit Frédéric. « Cela fera compensation... Je ne prétends à aucune science de ce genre. Toutefois, j'ai assez fréquenté les salles d'armes françaises... »

Omiroff l'interrompit.

— « Ne vous mettez en peine d'aucune subtilité, mon cher lord. Je demande l'épée. Étant donnée l'offense, les témoins de mon adversaire n'ont rien à nous refuser. »

C'était si net, si juste, c'était tellement ce que Hawksbury attendait, que, malgré son désir de réaliser le vœu de Flaviana, il ne trouva pas un mot à objecter.

M. de Calonne n’avait pas encore ouvert la bouche.

Après un instant de réflexion, Frédéric hasarda :

— « Ce duel, prince, quoi qu’il arrive, ne vous fera pas honneur. »

Omiroff bondit :

— « À qui le dites-vous ? Ce duel !... Mais savez-vous ce que c’est ?... Le résultat d’un procédé d’apache... un vol... un cambriolage. Oui... c’est cela, j’ai été cambriolé par un gredin... Au lieu de me barboter de l’argent, il m’escroque le droit de se battre avec moi... N’est-ce pas une honte que je sois obligé de lui accorder un tel honneur, quand il ne relève que de la correctionnelle ?... Moi, un Omiroff, croiser le fer avec ce grotesque carabin !

— Pourquoi ne l’y envoyez-vous pas, en correctionnelle ?

— Ce serait pire. Tout est ridicule dans cette histoire. En Russie, je lui ferais appliquer le knout. Ah ! il a de la veine d’être en France, le Delchaume ! Il va falloir que je le tue. Ce sera pour lui une gloire inespérée, et pour moi la posture la plus piètre où je me sois vu de ma vie. Tuer ce donneur de remèdes !... C’est comme si, à la chasse, je prenais un putois pour un sanglier !... »

Le sanglier, en ce moment, c’était Boris. Il allait et venait comme un fauve, dans ce même salon au style byzantino-slavo-empire, témoin de sa dernière frénésie.

Du regard, lord Hawksbury interrogea l’autre témoin.

L’Anglo-Saxon commençait à estimer M. de Calonne pour son sang-froid et son mutisme. Il existait donc un Français capable d’une sérénité si remarquable ? Une sourde jalousie naissait chez le cousin de Maud. Aurait-il rencontré un homme plus maître de soi que lui-même ?

Frédéric examina cette physionomie fermée. Guy de Calonne devait être en deçà de la trentaine. Son visage glabre accusait, aussi bien que ses façons glaciales, une propension à copier les mœurs d’outre-Manche. Mais il avait doublement tort de ne pas porter au moins la moustache. Pour se faire ainsi raser, il manquait trop d’une certaine régularité de traits, et il possédait un système pileux trop foncé, trop exubérant. Au lieu de distinction, il en

résultait un peu de dureté et presque de vulgarité. Mais le port de tête et de buste du personnage, son air d'être perpétuellement sous les armes, la rareté de ses gestes, la totale impassibilité de sa figure, faisaient de lui ce que lord Hawksbury désignait intérieurement par ces mots : *a perfect gentleman* .

« Il me dira sa pensée quand nous serons seuls, » pensa l'Anglais. « Les propos écumants et la gymnastique d'Omiroff répugnent à l'esprit de mesure dont ce garçon me parait doué. »

— « Ce qu'il me faudrait, » cria le prince, « c'est un autre duel... instantanément... sur l'heure ! Un beau duel, bien sérieux, avec quelque chic type. Ensuite... vainqueur ou blessé, je serais délivré du morticole. Si je dégringolais quelqu'un, aujourd'hui, sur le terrain, je pourrais, demain, m'offrir le luxe d'envoyer promener un adversaire plus habitué au maniement de la seringue de Pravaz qu'à celui de l'épée.

— Un autre duel... » répéta lord Hawksbury, rêveur.

— Votre Excellence a suffisamment fait ses preuves, » fit observer M. de Calonne à Boris.

L'éclat de rire fou par lequel celui-ci accueillit cette phrase, pourtant flatteuse, dérouta Frédéric.

« Sans doute, c'est la forme à la troisième personne, qui l'amuse, et le titre : « Votre Excellence » . Ce jeune de Calonne s'exprime bizarrement. Mais-est-ce une raison pour se moquer de lui sans vergogne ? Quel butor que ce Russe ! »

Cependant le prince, à grand'peine, modéra son hilarité.

— « Mes preuves, comme vous dites si aimablement, mon cher monsieur de Calonne » — il pouffa et se tordit — « ne sont pas assez parisiennes. »

Une recrudescence de gaieté le convulsait. Familièrement, sa main tapota l'épaule de son jeune témoin.

— « Emmenez-le, Hawksbury, emmenez-le… Il me ferait mourir... »

« Quel homme ! » pensa Frédéric en le quittant. « Dire que ma délicieuse cousine Maud est éprise de ce boyard intempestif !... »

Sous la voûte, le coupé automobile du prince était aux ordres de ces messieurs.

Guy de Calonne, s'effaçant pour laisser monter son compagnon, jeta l'adresse au valet de pied qui tenait la portière :

— « Rue du Général-Foy. »

Hawksbury, qui tournait le dos en enjambant le marchepied, s'assit, et, machinalement, regarda. Rêvait-il ? On eut juré que le chauffeur sur son siège, trépidait sourdement du même rire que le maître. Et le valet, sautant à côté de lui, eut quelques frissons spasmodiques, comme d'une contagion atténuée, dans son habit marron passepoilé de rouge, contre lequel brillaient, en énorme relief, sur les boutons dorés, les armes des Omiroff.

— « Nous nous sommes fourvoyés, monsieur, dans une affaire bien désagréable, » dit sèchement l'Anglais, aussitôt que l'automobile roula sur le macadam de l'avenue de Messine.

— « Elle sera surtout désagréable pour l'adversaire de notre client, » déclara M. de Calonne, avec une désinvolture inattendue.

— « C'est à nous d'empêcher qu'un homme de cabinet, comme ce monsieur Delchaume, s'aligne avec un duelliste tel que le prince. Nous serions impardonnables...

— Mais s'il y tient ! Ne l'a-t-il pas cherché ?

— Un mouvement irréfléchi peut-être... La colère... Qui sait s'il ne va pas consentir à des excuses ?

— Ça m'étonnerait.

— Vous le connaissez ? »

M. de Calonne parut gêné de cette brusque question.

— « Et vous ? » demanda-t-il à son tour, comme pour esquiver de répondre.

— « Moi ?... Je ne sais pas du tout qui il est, ni à quelle rancune il a pu obéir. J'ai assisté à sa provocation, hier. Ce fut d'une crânerie incontestable.

— Cristi !.. Il en fallait pour gifler le prince ! »

Une espèce de satisfaction mauvaise vibra dans la grossièreté de l'exclamation. Lord Hawksbury coula un regard vers ce témoin qui ne paraissait guère l'ami de son client. Ici, dans cette voiture, M. de Calonne lui produisait un effet tout autre qu'en la présence d'Omiroff. Ce personnage, si correct tout à l'heure, semblait comme délié d'une contrainte. On l'eût dit près de lâcher la bride à une nature très différente.

— « Avez-vous une idée, » lui demanda-t-il, « de ce qu'il peut y avoir entre eux ?

— Ça doit être une histoire de femme. »

L'image de Flaviana surgit immédiatement devant la vue intérieure de Frédéric. Mais quoi !... La belle-sœur de Boris... — Boris épris de Maud — quel rapport ?

— « Qu'est-ce qui vous fait croire ?...

— Deux êtres ne sont pas enragés l'un contre l'autre, comme je les ai vus, sans que...

— Vous les avez vus ? »

Le jeune de Calonne se troubla.

— « Oui... Il y a quelques jours... J'arrivais en visite chez le prince... au moment où il flanquait l'autre dehors.

— Il le flanquait dehors... Diable !

— Et comment !... Devant tous les domestiques... Quel raffut !... »

Un rire sournois, un rire vil, détendit bassement la physionomie, jusque-là si compassée, de l'étonnant gentilhomme. Le souvenir évoqué lui causait une joie où entrait à coup sûr une forte dose de haine. Mais de haine contre qui ? Perplexe, Hawksbury l'étudiait à la dérobée.

— « Monsieur, » s'écria l'Anglais précipitamment, « nous allons arriver chez ce Delchaume, qui nous mettra en rapport avec ses témoins. Pas une minute à perdre. Je serai franc avec vous. Écoutez. Je donnerais tout au monde pour empêcher ce duel. Si vous m'y aidez, ma reconnaissance vous sera acquise pour toujours. Vous me paraissez connaître beaucoup de choses que j'ignore. En est-il une dont je puisse profiter ? »

Guy de Calonne eut l’air abasourdi.

— « Oh ! oh !... » fit-il.

Et il considérait son co-témoin avec des yeux nouveaux, luisants d’astuce et d’une naissante espérance.

— « Vous dites que vous donneriez beaucoup pour que ce duel n'eût pas lieu ?...

— Ma vie, s’il le fallait.

— Oh ! votre vie... »

Sa moue désappointée signifiait : « Que voudriez-vous que j’en fisse ! » Tout à coup, il proféra :

— « Mylord, on vous dit excessivement riche... »

Hawksbury, à son tour, éclata de rire :

— « De l’argent ?... Ce n’est que cela ?... Je vois... vous avez perdu au jeu ? »

Et en lui-même : « Allons donc !... le décorum n’était qu’en façade. Un décavé vulgaire... Ça me soulage de le mépriser. Je commençais à le trouver nauséabond. »

— « D’ailleurs, » prononça M. de Calonne, comme pour conclure une série de réflexions, « je ne serais pas fâché de jouer un tour à ce damné prince...

— Vous le détestez ? Je sentais cela.

— Si je le déteste !... (Marche donc encore un peu, Ludovic ! » cria-t-il soudain dans le porte-voix — car l’auto venait de s’arrêter. — « Dis à Ernest qu’il fasse un tour. Nous avons encore à parler, mylord et moi). Si je le déteste! » poursuivit-il de nouveau en se tournant vers Frédéric, stupéfait. « Vous pouvez le dire ! Il me traite comme un de ses moujicks.

— Vous, Guy de Calonne ?

— Je ne suis pas Guy, ni de Calonne. Je m’appelle Guillaume Calot. Mais... attention !... Si cette circonstance peut vous servir...

— Je crois bien ! » s’écria Hawksbury. « Admirable !... Allez toujours, mon garçon. Qu’est-ce que vous voulez de moi ?

— Mille balles.

— Je vous en donne deux mille. Ainsi donc ?...

— Eh ben, voilà. Je suis valet de pied chez le prince depuis six mois. J'en ai plein le dos. On croit toujours qu’il va nous assommer. On ne serait pas le premier, d’ailleurs, parce que là-bas, dans son pays, à ce qu’on raconte...

— Passons.

— J’étais là, avec les camarades, quand il a flanqué le médecin hors de chez lui. Il nous a commandé de le prendre aux épaules et de le pousser à coups de bottes.

— Vous l’avez fait ?...

— Non. Ses cosaques allaient marcher... Mais, nous autres... c’était pas dans le service, s’pas ? Ça ne nous chantait guère, cette besogne... D’autant que ce monsieur Delchaume crânait bien... Un Français comme nous, quoi !... On s'est écarté pour qu’il passe.

— Et alors ?

— Alors, Son Excellence (comme il faut qu’on dise) ne se possédait plus. Les yeux lui sortaient de la tête. « Un duel... » il criait. « Des témoins !... Tu auras mes larbins pour témoins !...

— Je commence à saisir.

— Mylord va comprendre encore mieux, » ajouta Guillaume, reprenant d’instinct l’usage de la troisième personne, et se rencognant par respect dans la voiture.

« Ce garçon est beaucoup mieux ainsi, » se disait Hawksbury. « Le voilà de nouveau qui ressemble à un membre de la chambre des Pairs. »

En effet, sous l’impersonnalité du laquais de grand style cachant le fond voyou, Guillaume Calot redevenait le personnage impassible, haut sur cravate, sobre de mots et de gestes, qui en avait imposé à lord Hawksbury lui-même dans le salon de l’avenue de Messine.

— « Quand mylord a téléphoné ce matin, » poursuivit-il, « Son Excellence a été navrée. Le prince ne pensait plus que mylord s'était proposé comme témoin. Et il voulait faire l'affront complet à monsieur Delchaume. Déjà il avait désigné mon camarade, Ludovic, — celui qui est là, sur le siège, pour jouer le second témoin avec moi.

— À quelle grande famille devait se rattacher Ludovic ?

— Il est né à Santeny, en Seine-et-Marne. Alors, il devait s'appeler le comte de Santeny.

— Parfait. Eh bien, monsieur Guy de Calonne, si vous voulez prier monsieur le comte de Santeny de faire stopper l'auto, j'aurai l'honneur de prendre congé de vous.

— Mylord sait tout ce qu'il veut savoir ?

— Tout. Et... tenez. »

L'Anglais sortit un carnet de chèques, un porte-plume à réservoir, et remit sur-le-champ à Guillaume Calot un petit papier bleuté qui valait deux mille francs. Puis il se disposa à sortir de la voiture.

— « Que mylord garde l'auto. C'est moi qui en sors. Mylord pense bien que, maintenant, je ne vais pas retourner avenue de Messine.

— Vous êtes bien bon, mon ami, » dit lord Hawksbury. « Mais pensez-vous, à votre tour, que j'aille rester dans la voiture de votre maître ? »

Lestement, il sauta dehors, du côté où Ludovic (le comte de Santeny) ne tenait pas la portière ouverte. Aussitôt il consulta sa montre.

— « Juste à temps, » murmura-t-il.

Un taxi-auto le porta au Palace-Hôtel. Et c'était juste, en effet. Sous le péristyle, la duchesse de Carington et sa fille s'installaient dans la limousine, pour la première étape de leur grand voyage.

— « Excusez-moi. Du moins, j'aurai eu la joie de baiser vos belles mains.

— Voyez vos fleurs, Freddy. Je suis sûre qu'elles iront sans se faner jusqu'à Brindisi.

— Vous en avez reçu de plus belles, » observa-t-il en remarquant un merveilleux coussin d'orchidées.

— « Ce sont celles de Boris.

— L’aimez-vous ? » demanda-t-il tout bas, avec une évidente anxiété.

— « Pourquoi cette question ? Vous n'êtes pas jaloux, Freddy. Je sais à qui est votre cœur.

— Je ne suis pas jaloux, mais j’ai besoin de savoir.

— Si les circonstances l’avaient permis, je serais aujourd’hui sa femme.

— Ce n’est pas une réponse. L’aimez-vous ?

— Je vais au Japon pour le savoir, » répondit Maud.

Dix minutes après, lord Hawksbury se faisait annoncer chez Boris Omiroff.

— « Eh quoi ! » s'écria le prince en le voyant. « Qu’y a-t-il ? Avez-vous vu les témoins de Delchaume ?

— Mon cher prince, il n’est plus question de votre duel avec Delchaume.

— Bah !

— Vous souhaitiez un autre adversaire, plus digne de vous, de votre rang, de votre réputation d'invincible. Je vous l’amène.

— Fichtre ! Et qui est-ce ?

— Moi. »

Boris sursauta.

— « Vous êtes fou !

— Pas le moins du monde. Ne m’avez-vous pas envoyé chez votre adversaire, dans votre voiture, coude à coude avec un de vos laquais, pour que je vous servisse de témoin avec ce porteur de livrée, affublé d’un faux nom ? »

Omiroff commença de rire, sincèrement, irrésistiblement, avec la même incoercible gaieté qui, trois quarts d’heure avant, le secouait quand son valet de pied lui avait dit :

— « Votre Excellence a fait ses preuves.

— Voyons, » protesta-t-il, « n’était-ce pas du plus intense comique ?

— Je suis de votre avis. Je vous dirai même que cela m’a énormément amusé, » fit Hawksbury.

— « Alors, mon gentilhomme s'est trahi ? » questionna Boris, riant toujours.

— « Il s’est trahi.

— Le maladroit ! C’était la seule avanie par laquelle je pusse diminuer pour Delchaume l’honneur de se battre avec moi.

— Je prends l’avanie à mon compte, » déclara Frédéric.

Il demeurait paisible, un léger sourire aux lèvres, sans aucune marque d’indignation ou de colère. Aussi le bouillant Boris ne pouvait croire qu’il parlât sérieusement.

— « Vous plaisantez, mon cher Hawksbury.

— Je plaisante si peu, mon cher Omiroff, que j’aurai dans un instant pour témoins les hommes les plus compétents en matière d’honneur. Pas un qui ne conteste ma qualité d'offensé ni mon droit à la plus sérieuse réparation. »

Boris devint grave.

— « Soit, » fit-il après réflexion, « Vous n’ignorez pas, lord Hawksbury, que vous me comblez de joie ?

— Je ne l’ignore pas. Vous m’en voyez bien aise. Je ne vous en veux nullement. Le plaisir que je vous procure est d’ailleurs partagé. Cela vous ennuyait de vous mesurer avec Delchaume. Moi, cela m’ennuyait que Delchaume se mesurât avec vous.

— Tiens !... par exemple !... Pourquoi ?... »

Frédéric eut un mouvement qui signifiait : « Désolé de ne pas satisfaire votre curiosité. Mais, c’est mon affaire. »

Une inquiétude fugace passa, comme une ombre, sur le visage du prince. Sa physionomie sans finesse prit une espèce d’acuité, tandis que son regard essayait de sonder les prunelles froides et claires du grand seigneur

anglais. Mais la pensée, chez Boris, le cédait vite à la sensation. Comment eût-il suivi un raisonnement compliqué, établi un rapport quelconque entre ces deux ordres d'idées lointains : les susceptibilités d'un comte de Hawksbury et le drame obscur d'où naissait sa propre haine folle contre Delchaume, sa crainte secrète, inavouée, du mari de Francine ? Il était tout à l'excitation de l'incident nouveau : ce duel brillant, glorieux, qui lui permettrait de rejeter à l'abîme de la médiocrité l'autre adversaire, — celui qu'il souhaitait de supprimer, mais non de sa main, non sur le théâtre trop visible et trop retentissant d'une rencontre d'honneur.

— « Ah ! mon cher lord, comment vous exprimer la joie que je vais avoir à me battre avec vous ?

— Et moi, mon cher prince... Si je vous disais que, ce matin, j'aurais donné dix ans de ma vie pour une occasion pareille.

— Nous n'allons pas perdre de temps, hein ? Il faut étourdir Paris du fracas de notre affaire, avant qu'on ait le loisir de prétendre que Boris Omiroff reste sous le coup d'une insulte.

— Les jours sont longs en ce moment de l'année. Si cela vous agrée, nous aurons liquidé la chose avant le dîner.

— J'en serai ravi.

— Je vais de ce pas constituer mes témoins.

— Avant une heure, les miens seront à leur disposition, » déclara Boris.

— « Les vôtres !... » fit Hawksbury d'un ton dubitatif, en une suggestion de méfiance railleuse.

Le Russe comprit, et fit résonner une fois de plus son rire bruyant et facile.

— « Oh ! pour vous, pas de blague ! »

Puis, recouvrant son sérieux :

— « Comte Frédéric de Hawksbury, pair d'Angleterre, je choisirai des amis, dignes, — vous pouvez y compter, — du grand honneur que vous nous faites. »

Le lendemain les journaux du matin publiaient le procès-verbal suivant :

À la suite d’un différend qui s'est élevé entre le prince Boris Omiroff et lord Frédéric Hawksbury, au sujet d’une constitution de témoins contre un tiers, une rencontre a été décidée.

Lord Hawksbury, qui se considérait comme gravement offensé, chargea ses témoins, le général Saint-Loup et M. le marquis de Peyralès, de demander les conditions suivantes : au visé, avec un nombre de balles indéterminé, et poursuivant jusqu’à ce que l’un des adversaires fût atteint. La distance laissée au choix des témoins du prince.

Ceux-ci, — le duc de Pontefalco et le comte de Miranoff — répondirent que, tout en reconnaissant à lord Hawksbury la qualité d’offensé, ils devaient tenir compte des intentions de leur client, qui n'avaient pas été de parti pris insultantes pour son adversaire. Ils admettaient pour lord Hawksbury le choix des armes, mais non le droit de s'écarter à ce point des conditions ordinaires, l'affaire ne comportant pas un tel caractère de gravité.

MM. de Pontefalco et de Miranoff ne pouvant faire prévaloir les conditions ordinaires — c’est-à-dire quatre balles au commandement à vingt-cinq pas — proposèrent six balles dans les mêmes conditions, ou quatre balles au visé.

Les quatre témoins sont tombés d’accord sur six balles au commandement, à vingt-cinq pas, au pistolet de tir.

En conséquence, la rencontre a eu lieu hier, à cinq heures de l’après-midi, dans la propriété du duc de Pontefalco, à Neuilly :

Quatre balles ont d’abord été échangées sans résultat.

Au dernier commandement, lord Hawksbury ne tira qu'après que le directeur du combat eut crié : « deux ! » ayant déjà essuyé le feu de son adversaire. La balle atteignit le prince Omiroff à l’épaule droite, brisa la clavicule, dévia, laboura l’articulation du bras, et ressortit en arrière par le côté, presque au niveau de l’aisselle.

On vit alors, tandis que le blessé restait debout, malgré sa terrible souffrance, lord Hawksbury lâcher son pistolet en chancelant. Comme ses témoins se portaient à son secours, il leur déclara que la première des trois balles tirées par son adversaire l'avait atteint à la hanche gauche ; mais que, glissant insensiblement l’avant-bras pour l’appuyer sur la blessure, il avait pu la dissimuler, et continuer le combat.

Les médecins, l’ayant examiné immédiatement, constatèrent que la balle, entrée un peu au-dessus de l’aine, était restée dans l’abdomen, sans qu’on pût déterminer le chemin suivi, et que la blessure, plus grave que celle du prince Omiroff, nécessitera sans doute l’opération de la laparotomie.

Les quatre témoins déclarent sur l'honneur qu'il leur eût été impossible de s'apercevoir qu'un des adversaires avait été touché, lord Hawksbury n'ayant même pas tressailli ou changé de visage.

C'était d'ailleurs le droit de l'un comme de l'autre d'épuiser ses trois balles s'il ne se reconnaissait pas hors de combat.

Pour lord Frédéric Hawksbury :

Général SAINT-LOUP.

Norbert de PEYRALES.

Pour le prince Boris Omiroff :

Vittorio di PONTEFALCO.

MIRANOFF

XVIII LA MINIATURE

— « Mon cher ami, je me suis décidée à mettre sous vos yeux une de mes reliques, la plus précieuse peut-être... C'est l'intimité de ma vie que je vais vous découvrir. Je n'aime guère à parler de moi. Mais je me trouve aux prises avec un étrange mystère. Vraiment, je n'en puis supporter seule l'oppression. »

C'était Flaviana qui parlait à Raymond Delchaume. La veille, elle s'était rendue à Champagne, pour y chercher Bertile, et la ramener à Paris. Elle comptait garder la jeune fille chez elle. La mignonne danseuse était remise de son accident, du moins quant au bras blessé. Car, au moral, elle conservait, des odieuses minutes, une impression de découragement, de honte, un inguérissable dégoût. Elle disait à sa « petite mère » :

— « La vie n'est pas belle. Je ne tiens pas à la connaître davantage. Je sens bien que je ne suis pas faite pour être heureuse.

— Quel enfantillage ! Tu riras plus tard des désespoirs de ta seizième année, » répondait l'étoile en souriant.

Mais, sur le puéril visage, une ombre demeurait. Elle portait au front, la petite Bertile, sous la soie bouffante des cheveux blonds, le signe qui eut inquiété une mère. Mais sa mère n'était plus là pour exorciser en le baisant ce maléfice du destin.

Point n'était question pour elle de rentrer rue du Rocher. Le faible hercule Pageant y était retombé sous le joug conjugal. À cause des deux petits, le pauvre homme n'avait pas conservé le courage de son indignation. Après une absence de quarante-huit heures, il était revenu rôder autour de la fruiterie.

Dieu sait par quelles méchancetés harcelantes, par quelles mortifications, sa redoutable épouse lui fit expier la scène du Gros Chêne, la volée si parfaitement administrée dont elle gardait le cuisant souvenir. De l'abominable piège tendu à la pureté de sa belle-fille, elle n'avait même plus conscience :

— « Cette mijaurée de Berthe, » disait l'aimable personne, « nous a-t-elle assez roulés !... Elle est arrivée à ses fins. Mademoiselle a plaqué sa famille. Mademoiselle vit avec une parvenue de la danse, l'étoile de son théâtre… un joli chaperon pour une fille de seize ans !... Enfin, on en est débarrassé, c'est le principal. Pour l'exemple qu'elle aurait donné à Titine !... »

Le soir même du jour où Flaviana ramena sa petite compagne de Claire-Source, elle téléphona à Delchaume pour lui demander de venir la voir dès le lendemain matin. Un peu avant midi, il se présentait boulevard de Courcelles.

Tout de suite, il voulut annoncer une bonne nouvelle à son amie. Ses travaux, repris avec une ardeur acharnée, aboutissaient à un résultat qu'il n'aurait jamais cru si proche. Il venait d'obtenir une guérison extraordinaire. Et non point un cas spécial, isolé. Ses expériences... Le jeune docteur se lançait dans une explication, tirait un journal de sa poche.

— « Songez donc !... une laryngite infectieuse radicalement guérie par la création, à la base du cou, d'un léger abcès artificiel. C'est le cautère d'autrefois, repris, perfectionné par la science moderne. Une mobilisation instantanée de phagocytes... Mais, » s'écria ici Delchaume, « vous ne m'écoutez pas. Je vois dans vos yeux que votre pensée est absente.

— Oh ! pardonnez-moi, » dit Flaviana. « Je sais... J'ai compris l'importance de votre découverte. Mais une idée s'impose à moi, je l'avoue...

— Laquelle ?

— Une étrange préoccupation me hante, m'oppresse.

— Une préoccupation ?... » (Les sourcils de Raymond se contractèrent.) « Pas au sujet de votre champion, lord Hawksbury ? On le dit sauvé. »

L'ironie, l'amertume, n'échappèrent pas à la danseuse. Ses beaux yeux sombres exprimèrent la tristesse et le reproche.

— « Que les hommes sont injustes ! Vous comme les autres, mon pauvre ami !

— Injuste ?... Et pourquoi ? Tout Paris sait que cet Anglais excentrique a juré de vous conquérir. La floraison lumineuse sous vos pas, au Pré-Catelan, devait être un hommage anonyme. N'empêche qu'on a chuchoté aussitôt le nom du magicien. Le lendemain, il provoque en duel un adversaire qui était le mien, qui, suivant toutes les lois de l'honneur, me devait la priorité. Il me frustre d'une rencontre à laquelle je tenais plus qu'à ma vie... Vous souriez ?... Oh ! ce n'est pas bien, Flaviana. »

Elle ne se choqua pas de l'intimité du prénom. Raymond ne l'employait ainsi que sous le coup d'une émotion. Et elle le vit troublé, en ce moment. Il pâlissait. Ses paupières battirent. Elle eut peur d'y voir poindre une larme.

— « J'ai tort !... j'ai tort !... » s'écria-t-elle, précipitamment.

— « Ah ! comme il a ajouté à ma misère morale, cet Anglais ! » prononça Delchaume avec un accent si douloureux que le cœur de la jeune femme se serra. « Son attitude héroïque... sa fortitude. comme on dit dans sa langue, l'avez-vous assez vantée !... On aurait pu croire que les racontars étaient vrais... qu'il s'était battu pour vous.

— Pour moi !... On l'a prétendu ?

— Naturellement.

— Pourquoi, naturellement ? D'où peut venir cette légende ?

— Ne me le demandez pas... Je vous respecte trop pour vous rapporter de méprisables cancans.

— Je vous en prie !...

— Eh bien, vous ne pouvez ignorer, Flaviana, qu'on allie souvent votre nom à celui du prince russe.

— Du prince... Boris ? » insista la danseuse.

— Sans doute. Il n'y en a pas d'autres, que je sache. »

Elle se tut, réfléchissant.

On la disait la maîtresse de celui-ci, le confondant avec son frère, le prince Dimitri, dont elle avait été la femme. La discrétion même que Flaviana avait mise, en reparaissant sur la scène, à voiler d'un silence plein de dignité la courte période de sa vie conjugale, à ne pas s'arroger le titre de

princesse, tournait contre elle, contre sa réputation. Elle sourit avec un peu de dédain.

— « Bah ! n'y a-t-il pas également les partisans de ma vertu, — l'autre légende, celle qui me montre insensible, intangible ?... C'est notre sort, à nous autres...

— Aussi, » proféra Delchaume, d'une voix pénétrée, « ce qu'on dit de vous ne pourrait effleurer l'image que je me fais de votre âme... Mais ce que vous dites vous-même...

— Je vous ai parlé de Hawksbury comme si je l'aimais ? »

Le jeune médecin ne répondit pas. La tristesse de sa physionomie exprimait suffisamment ce qu'il avait cru deviner, ce qu'il en avait souffert.

Un pli de fierté — d'ironie aussi, mais d'une ironie subtile, indulgente, presque tendre — prêta une expression saisissante au sourire de Flaviana. Elle se rappelait la confession que Hawksbury tenta de lui arracher. Il voulait la convaincre qu'elle aimait Delchaume, — mais pour se convaincre lui-même qu'elle ne l'aimait pas. Et voici qu'à son tour Delchaume supposait — et comme il en paraissait torturé ! — qu'elle pouvait avoir de l'amour pour Frédéric de Hawksbury. Dans l'âme de cette belle créature, d'autres souvenirs, d'autres impressions, passèrent. Tant d'hommes lui apportaient quotidiennement ce brûlant tribut de soupçons, de jalousies, de désirs. La jeunesse, le succès, la grâce incomparable, l'isolement, faisaient d'elle la proie la plus brillante, la plus convoitée.

— « Mon Dieu !... » soupira-t-elle, avec une espèce de détresse, les deux mains contre sa poitrine, comme suffoquée par des sentiments excessifs et intraduisibles.

— « Je vous ai blessée ?... Je vous ai affligée ? » murmura Delchaume, presque en tremblant.

Elle secoua la tête.

— « Non, » dit-elle. « Comment auriez-vous pu ? Dans la vie, — c'est affreux, — nous passons tous à côté les uns des autres sans nous comprendre, presque sans nous voir. Vous parliez tout à l'heure à une Flaviana toute différente de la Flaviana que je suis. J'aurais tort, par

conséquent, de me révolter. Mais que faire pour avoir un ami, pour lui ouvrir sincèrement son cœur ?

— Je serai cet ami... Oubliez... Parlez-moi de vous, » dit Raymond.

Elle sourit délicieusement.

— « Si c'était possible !... Ah ! sortir du chemin où tant d'étrangers nous coudoient. Ne pas entendre toujours les mêmes mots... Ne pas se guinder dans l'attitude nécessaire. Pouvoir dire à un ami, qui vous écoute vraiment, qui vous croit vraiment : « J'ai beau être une danseuse, me faire applaudir sur un théâtre de Paris, j'ai un pauvre cœur de femme, blessé, saignant, plein de regret. Je ne songe pas à l'amour. J'ai fait un trop beau rêve, trop vite brisé. Rien ne m'en consolera, ne m'en distraira... Et quand je me représente ce qui pourrait, malgré tout, être encore pour moi du bonheur, le trésor vers lequel crie tout mon être n'est pas la félicité de la passion. Cette félicité-là... »

Elle ferma les yeux, regarda au dedans d'elle-même, n'acheva pas sa phrase.

Raymond prit une de ses mains, et dit seulement :

— « Merci... Pardon. »

Elle le récompensa d'un regard.

Ce fut alors qu'elle se résolut à plus de confiance encore.

— « Je vais vous mettre sous les yeux, » lui annonça-t-elle, « une des reliques les plus précieuses que je possède. Elle vous remplira de l'étonnement qui me bouleverse depuis quelque temps, mais surtout depuis hier, où j'ai revu votre fils. Le petit François se développe, grandit... Je ne pouvais me lasser de le regarder... Je ne pouvais m'arracher de Claire-Source. Vous allez comprendre pourquoi. »

Flaviana ouvrit un coffret, en retira un petit cadre en or, incrusté de menues perles et pierreries. Puis elle vint présenter à Delchaume ce cadre, qui contenait une miniature.

Le jeune homme poussa une exclamation stupéfaite. Dans ce portrait, — œuvre d'art d'une grande finesse, — il reconnaissait, avec d'autant plus de saisissement que le visage offrait une intensité de vie plus expressive,

l'enfant de Francine, l'enfant qu'il avait légalement fait sien, le petit François Delchaume. Au premier moment, il ne fut frappé que par la ressemblance, — une ressemblance telle que, pour lui, sans aucun doute, c'était une peinture faite d'après François. Il crut à une surprise gracieuse de Flaviana. Il leva les yeux vers elle, prêt à la remercier. Cependant, l'intuition — cette pensée inconsciente, qui chemine plus vite que nos pensées les plus rapides, — lui faisait pressentir autre chose. Un second examen de la miniature lui révéla un arrangement, une manière, quelque chose dans l'habillement du petit modèle, qui n'était pas de nos jours. Le portrait datait d'une autre époque. Mais alors ?...

Sans qu'il eût besoin d'exprimer ses sentiments, toute sa physionomie décelait un étonnement voisin du désarroi. Une interrogation ardente élargissait son regard.

— « C'est mon mari quand il était enfant, » prononça Flaviana avec une sorte de solennité. « Il devait avoir à peu près l'âge actuel de votre fils.

— Votre mari ?

— Oui... le prince Dimitri Omiroff.

— Vous avez été la femme du prince Dimitri !

— Sa femme légitime.

— Vous êtes princesse Omiroff !

— Je n'ai jamais eu le droit de porter ce titre. La disgrâce dont fut frappé celui qui m'aimait assez pour tout braver, le jeta en exil, dépouillé de ses biens, de son rang. Plus tard, son héroïsme dans la guerre d'Extrême-Orient lui valut une rentrée en faveur, qu'il ne connut peut-être pas, si j'en juge d'après ses dernières lettres. Il fut tué là-bas. Alors... le titre... les biens... tout passait à l'autre... Qu'importe !... »

Dans ce « qu'importe ! », Raymond sentit vibrer une douleur supérieure, en effet, à toutes les compensations, à toutes les considérations de rang, de fortune. Cette femme, qui avait perdu un être tellement aimé, tellement précieux, ne se souciait plus de rien. Mais il y avait en elle un autre regret, non moins cuisant. Raymond allait le découvrir.

Flaviana lui reprit le portrait des mains, contempla, avec des yeux noyés et le plus passionné sourire, cette tête enfantine, qui eût charmé le regard même d'un indifférent, mais qu'un cœur plein d'amour devait trouver radieusement belle : cheveux cuivrés aux boucles épaisses, larges yeux d'un bleu presque noir, d'une expression ravissante, petite bouche mutine... Et cette fraîcheur de carnation qui évoque, avec l'idée du baiser, une saveur de fleur et de lait... Elle soupira :

— « Ah ! s'il m'eût laissé un fils... Un enfant qui fût son image !... »

Et, sur un mouvement de Delchaume :

— « Comprenez-vous maintenant pourquoi le vôtre m'est si cher ?... »

S'il comprenait !... Et aussi des choses qu'elle ne pouvait pas savoir. Les lui dirait-il ?... Une tempête d'idées se déchaînait sous son crâne. Mais celle qui se répercutait avec le plus de fracas, roulant des éclats de foudre dont il tressaillit douloureusement, était celle-ci. « Ah ! comme il est bien un Omiroff, ce petit que j'essaie d'aimer ! »

De nouveau, il se pencha sur le portrait, scruta les yeux... Ah ! les yeux de François où il croyait retrouver ceux de Francine... Eh bien, non... non... pas même cela... Cette illusion-là n'existait plus. Il savait maintenant... La rencontre d'une nuance particulière de l'iris l'avait trompé jusqu'à présent. Mais voici l'identité absolue. Les purs yeux bleus de l'enfant, c'étaient ceux de la race étrangère, de la race détestée... Il n'osait dire, même au fond de lui, quoiqu'il en hurlât secrètement d'horreur : « les yeux de l'amant ! »

Ainsi, ces deux êtres, cet homme, cette femme, — Raymond, Flaviana, — brûlés de fièvres si différentes, s'inclinaient avec une émotion égale vers ce petit cadre précieux, où souriait l'innocence d'un enfant. Ils oubliaient tout le reste, et ils s'oubliaient l'un l'autre dans cette contemplation. Toutefois, le sentiment de leur mutuelle présence leur revint avec celui de l'inexpliqué, du mystère qui flottait entre eux.

Flaviana se disait : « D'où vient son trouble ? Ah ! j'en étais bien sûre... Il a quelque chose à me révéler. Une telle ressemblance ne peut se produire fortuitement, par le seul effet du hasard. »

Delchaume, anxieusement, s'interrogeait :

« Vais-je lui apprendre ?... Puis-je apprendre à qui que ce soit au monde, — fût-ce à elle ? — que ce fils, qui porte mon nom, que j'ai voulu si complètement mien, représente le déshonneur de Francine ? Je dois la vérité à cette femme, cependant. Ce petit Serge, que j'ai baptisé François, est son propre neveu. Dans sa soif de maternité, cet enfant, image vivante de son mari, deviendrait le trésor qu'elle réclamait si douloureusement tout à l'heure. Ai-je le droit de l'en frustrer ? Il lui appartient plus qu'à moi. »

— « Mon ami, » proféra tout à coup Flaviana, « je n'ose pas vous interroger. Mais que dois-je augurer de votre silence, de votre émotion, en considérant ce portrait ? Que se passe-t-il en vous ?... Qu'allez-vous me dire ? — si vous vous décidez à me dire quelque chose. — M'expliquerez-vous pourquoi votre fils ressemble — incroyablement — à cette miniature, faite il y a une trentaine d'années, d'après le prince Dimitri Omiroff ?

— « Mon Dieu !... » murmura Delchaume.

Dans une hésitation tragique, il passa la main sur son front. Soudain, une détermination s'imposa. Non, il ne devait pas parler. Restituer, même indirectement, l'enfant, aux Omiroff, serait un crime. Le dépôt sacré de Francine... Ah ! l'agonie de la malheureuse !... Son angoisse… Mais ne l'avait-on pas anéanti, ce mystère affreux dont elle était morte ? Il n'y avait plus de petit Serge. Il y avait François Delchaume, avec son état civil irréfutable. Aucun lien avec le bandit de l'avenue de Messine... Aucun lien !... En renouer un... jamais ! C'était comme une impossibilité matérielle. Les lèvres de Raymond se refuseraient à établir l'alliance abhorrée.

Pourtant Flaviana attendait... dans quelle palpitation d'une espérance folle, — qu'il ne pressentait même pas.

— « Ma pauvre amie, cette ressemblance qui vous émeut... et qui existe, en effet, votre tendre imagination l'exagère...

— Raymond, laissez-moi la voir, puisqu'elle m'est douce. J'ai cru... Ah ! Je n'oserais vous dire ma folie... Mais jurez-moi, jurez-moi seulement...

— Quoi donc ?

— Que votre secret, à vous, le secret que je devine et que vous avez le droit de garder, ne me concerne en rien.

— Il ne vous concerne en rien.

— Mon Dieu !... Vous me le jurez ?...

— Je le jure... Sur la mémoire de la femme que j'ai adorée, et qui n'est plus. »

Flaviana tenait toujours la miniature dans ses mains tremblantes. Elle la regarda encore. Ses larmes jaillirent. Dans cette image d'un enfant, elle ne cherchait pas l'homme qu'il fut plus tard, — de quelque amour qu'elle eut aimé cet homme... L'enfant ! l'enfant !... Elle l'avait vu, la veille encore, vivant, riant... Elle l'avait pris dans ses bras, serré sur son cœur... Pourquoi cette hallucination cruelle, ce jeu atroce du hasard ?...

— « Comme vous souffrez ! » murmura Delchaume. « Je donnerais ma vie pour que vous ne souffriez pas de la sorte.

— Ce petit garçon... » sanglota la pauvre danseuse. « Je pourrais en avoir un comme lui... Et ressemblerait-il davantage à mon noble Dimitri, qui souhaitait un fils, qui avait l'espoir de m'en laisser un, lorsqu'il partit pour cette maudite guerre...

— L'espoir ?... » répéta Raymond.

— « Oui... Un espoir qui ne s'est pas réalisé... »

Flaviana baissait sa voix, coupée de larmes, chuchotait comme malgré elle, en une plainte irrésistible et douce, la tristesse de sa destinée.

Sa fierté s'étonnait d'avouer tant de détresse. La rayonnante créature, dont l'art était un art de joie, d'allégresse triomphante, méprisait les défaillances inutiles. Acceptant la mélancolie, elle écartait le chagrin qui s'exhale et se lamente. Elle y voyait une diminution, une laideur. Aussi ce fut avec une confusion de pudeur surprise que, se reprenant vite, elle s'excusa auprès de Raymond :

— « Vous connaissez maintenant ma vie. Vous connaissez aussi mon âme. Je ne les révèle pas volontiers. N'en parlons plus. Laissez le public arranger ses légendes autour de la danseuse-étoile, Flaviana. Vous, mon ami, vous aurez vu saigner le cœur de la pauvre Flavienne, qui fut pendant quelques mois la femme heureuse de Dimitri Omiroff. Le regret de ce bonheur incomparable, c'est tout ce qui me reste... Avec un autre regret, plus amer encore : celui de n'avoir pas pu faire naître à la vie le fils qu'il m'avait donné. Ma chair trop faible, trop lâche, s'est brisée de douleur...

brisant du même coup un si merveilleux trésor. Voilà de quoi je me punis maintenant. Je m'interdis de me plaindre. Je me retiens de gémir... Pas assez, puisque je n'ai pu me contenir devant vous. »

Delchaume essaya de parler. Flaviana l'arrêta, lui tendit la main. Le sourire éclairait de nouveau ce visage de femme, au charme profond, adoucissait la bouche expressive, la splendeur des sombres yeux.

— « Vous ne croyez plus que j'aime lord Hawksbury ? » demanda-t-elle.

— « Je suis trop heureux de ne pas le croire ! » s'écria Raymond.

L'accent, le regard, prolongeaient la vibration pénétrante des mots. Flaviana reprit très vite :

— « Et vous partagerez un peu avec moi votre petit François ?

— Il vous chérira comme sa mère, » dit le jeune homme avec une exaltation sourde et frémissante.

Aussitôt, comme effrayé de son propre trouble, il la quitta.

Association des Amis
www.daniel-lesueur.com
de Daniel-Lesueur

XIX LA VRAIE GUIRLANDE DES MARGUERITES

Delchaume, sortant de chez la danseuse éprouvait la hâte d'être seul, car il sentait la tête lui tourner, et se défiait de son vertige. De quoi était fait ce vertige ? Était-ce l'admiration pour une Flaviana nouvelle, plus rayonnante, plus haute que l'autre, dont son cœur s'éblouissait ? Allait-il s'enivrer d'elle, follement, sans espoir, comme d'une fleur inaccessible et capiteuse ? Allait-il se ressaisir et la détester, comme la femme, fidèle et inconsolable, d'un Omiroff ?

Elle, Flaviana, avait droit à ce nom. Elle avait adoré, elle pleurait toujours, un être qui devait être pareil à l'infâme Boris.

« Quoi !... » pensa Raymond, « après ma Francine, que m'a volée ce monstre, je pourrais aimer une femme qu'a possédée l'autre, le frère... Encore un Omiroff. Ah ! jamais... C'est abominable. Je me ferai plutôt sauter la cervelle. »

Il semblait à Raymond qu'une ruine nouvelle s'amoncelait en lui par la même influence néfaste. La même griffe de rapine lui arrachait encore quelque chose d'infiniment précieux, sa seule chance de consolation et de joie sur la terre. Quoi ?... Il ne voulait pas se le dire. Mais jamais il ne s'était senti plus misérable.

Ses expériences, le succès de ses découvertes, — ce n'était pour lui qu'un moyen de patienter sans devenir fou de rage. Il attendait la guérison d'Omiroff. Le prince avait quitté Paris. Il voyageait, malgré sa blessure. Et l'on disait que ses perpétuelles imprudences s'opposaient à un traitement efficace. Les chirurgiens avaient dû lui désarticuler de nouveau l'épaule, qui se soudait mal. Peut-être resterait-il estropié. Rien à faire contre lui pour le moment.

Avec un intérêt passionné, Raymond suivait tous les détails que donnaient les journaux sur l'affaire des nihilistes, ce que la presse appelait

couramment : l'affaire de la Petite-Barrerie.

Ce bois, inconnu des Parisiens jusque-là, était devenu célèbre. On s'y rendait en excursion.

Delchaume y alla, lui aussi, pour voir l'endroit où il avait promis de se rendre, où il aurait été arrêté, — quelle chose étrange ! — à moins que peut-être il n'y fût resté, le corps fracassé, en lambeaux, comme l'infortuné Michel Gorlianoff. Il vit le lieu lugubre, — sans émotion pour lui-même. Bah !... cette destinée-là ou une autre !... Mais il s'apitoya sur la pauvre Tatiane. Que devenait-elle ? L'instruction se prolongeait. Peu à peu, le bruit du scandale s'apaisa, les notes s'espacèrent. Puis, dans les journaux, ce fut le silence. Ceux qui pensaient encore au soir tragique purent croire à un mot d'ordre, à une volonté de laisser l'oubli se faire.

Raymond, au risque de se compromettre, entreprit mille démarches, fit agir toutes les influences dont il disposait pour communiquer avec Mlle Kachintzeff. On la tenait au secret. Ce lui fut impossible.

Et voici qu'à l'automne de cette année si cruelle pour lui, un nouveau malheur vint lui faire connaître avec quelle méchanceté puissante le destin l'avait mis aux prises, et lui démontrer qu'en rêvant à la vengeance, il avait négligé la lutte, — la première arme de la lutte, — la prudence essentielle.

Un vendredi matin, en octobre, il se trouvait à Claire-Source. Volontiers, il allait y travailler. Il y portait les documents pour un mémoire médical qu'il rédigeait. Dans ce lieu, il se dévorait moins qu'ailleurs. L'enfant, — ce petit être autour duquel tournait un drame, et dont l'innocence ignorait tout, — l'attendrissait. Contradiction singulière : Raymond, sur ce beau visage pur, ne réalisait pas la ressemblance des Omiroff. Il ne voyait pas Boris, dans ce fils de Boris.

Pourquoi ? Parce que l'enfance a de ces immunités. Parce que Delchaume, devant un enfant, n'était pas l'homme de science, évoquant les lois de l'hérédité, mais un grand frère qui se penche, un géant qui se fait nain, un cœur conquis. Il les adorait tous. Il savait bégayer leur langue, les apprivoiser, jouer avec eux. Comment n'eût-il pas eu, très vite, des sentiments de père, pour celui-là, le plus charmant, le plus câlin qu'il eût jamais fait sauter au bout de ses grands bras.

Du jour où il avait signé sa paternité sur le registre de la mairie, où il avait légalement reconnu le bambin, qui, désormais, s'appelait François Delchaume, un état d'esprit nouveau, inanalysable, s'était créé en lui. L'enfant était sien, et il restait sien, malgré la miniature de Flaviana, malgré cette ressemblance physique, acceptée par Raymond comme un fait, classée dans son intellectualité, mais n'ayant aucune réalisation effective dans son cœur.

Donc, le jeune docteur aimait tendrement son petit François.

Et il aimait ce nid de Claire-Source, perché sur la colline, où tant de souvenirs palpitaient. Quels beaux couchers de soleil dans cet humide mois d'octobre, quand les masses violettes des nuages, amoncelées au-dessus de Beaumont par la poussée du vent de sud-ouest, remontant l'Oise, tout à coup se zébraient de flammes pourpres, s'ourlaient de feu, atteintes par les derniers rayons du soleil, qui descendait en face, glissant dans une pluie de roses sous la crête des collines. La rivière s'allumait entre les rives noircies. Et, contre un écran de braise, le médiéval clocher de Champagne découpait le double étage de ses arcades légères, sa fine flèche, aérienne déjà comme du gothique, sobre encore de lignes comme du roman, si merveilleusement posée dans le paysage, que, sous les couleurs romantiques du crépuscule, cette vallée de l'Oise prenait un air féodal, eau-forte de légende parmi l'encre de Chine de ses forêts.

Au lendemain d'un de ces soirs où la songerie fut si poignante, Raymond, le matin, voulut s'absorber dans son travail. Mais, à l'encontre de ce qui lui arrivait d'habitude, il ne trouva pas cet oubli de tout, cette espèce d'hypnose où le plongeait l'évocation des problèmes scientifiques.

« Allons, » pensa-t-il, « je me sens nerveux, mal en point. Je ne gagnerai rien à lutter. D'ailleurs, je n'ai guère de temps jusqu'au déjeuner, que j'ai avancé à cause de mon train. Car il ne s'agit pas d'être en retard pour ma consultation. Je vais prendre mon petit bonhomme et aller vagabonder à travers champs avec lui. »

Il allait appeler l'enfant lorsque Mme Favier — « Nounou » , suivant le protocole du bébé — frappa à la porte.

— « Je demande pardon à Monsieur... Mais si Monsieur le permet, j'irai jusqu'à l'Isle-Adam. C'est vendredi, jour de marché.

— Allez, nounou. Moi, je vais faire un tour, avec François. Voulez-vous habiller le petit ?...

— Mais, Monsieur ne se rappelle pas ?... J'ai dit qu'on le trouverait ce matin, pour la signature de cette lettre chargée.

— Ah ! oui. Comme c'est ennuyeux ! Mais aussi quelle drôle d'idée !... M'adresser quelque chose d'important ici... De qui ça peut-il venir ? Il n'y a pas dix personnes qui connaissent ma retraite de Claire-Source.

La nourrice ne répondait pas, n'en pouvant mais.

— « Allez, » lui dit son maître. « Où est le gamin ? Avec Favier ? Dites qu'il me l'envoie.

— Je vais lui dire, monsieur. Mais si Monsieur a besoin de Favier, il n'aura qu'à appeler, du coté du jardin. Mon homme est en bas, sous la terrasse, à fixer une planche dans la resserre, pour ranger ses boutures de géraniums. »

Delchaume eut un sourire.

— « Il m'amuse, votre mari. On croirait qu'il a un parc à soigner. Ses boutures !... deux douzaines de petits pots...

— Mais, monsieur, si peu qu'on ait de fleurs, faut pas les laisser périr.

— Je contenterai ses ambitions, allez, nounou. J'achèterai le pré d'en bas, et Favier nous y fera un jardin de curé, avec des bordures d'œillets et de réséda, des rangs de groseilliers, des carrés de fraises, des lis, des roses trémières... et un berceau de chèvrefeuille. J'adorerais cela.

— Oh ! monsieur, ce serait plus beau d'avoir une pelouse avec des corbeilles. On dessinerait le chiffre de Monsieur en mosaïques de fleurs dans le gazon. C'est ça qui aurait du genre !

— Avec une boule en verre étamé sur un support, n'est-ce pas, nounou ?

— Je crois bien, alors ! » s'écria la brave femme, qui ne saisit pas l'ironie.

Un instant après, des petits pas trotte-menu longèrent le corridor.

— « Viens, mon petit, viens avec ton grand camarade de papa. Nous allons nous amuser, nous deux, » fit Delchaume.

Son cœur battait plus doucement. Il s'inclina vers le petit être. Il prit à pleins bras le tendre corps, et baisa le cou frais sous les boucles blondes. L'enfant fleurait la chair laiteuse, le savon du bain, et la menthe sauvage. Il froissait encore dans ses menottes les feuilles aromatiques.

— « Papa, tu m'as promis...

— Quoi donc, petit poussin ?

— Tu sais bien...

— Je ne sais pas, mais je tiendrai ma promesse. Dis encore : « papa. »

— Papa... mon papa... » répéta l'enfant, avec un orgueil tendre.

— « Comment s'appelle-t-il, ton papa ?

— Il s'appelle monsieur Raymond Delchaume. Et moi, je m'appelle François Delchaume.

— C'est cela, mon fils. Et ta maman ?...

— Maman ?... »

Le petit hésita. Dans cette mignonne tète de presque quatre ans, certaines choses primordiales demeuraient, que toute l'existence n'effacerait pas. Il demanda, tandis que ses beaux yeux se fonçaient, dans une expression soucieuse, appliquée, scrutatrice :

— « Quelle maman ?... Maman nounou ?... ou marraine Francine ?

— Marraine Francine était ta vraie maman.

— Pourquoi qu'elle s'appelait « marraine » alors ? »

Déconcerté, Raymond fit une de ces réponses de grandes personnes, auxquelles l'enfance, qui se tait, songeuse, ne se trompe guère :

— « Pour ne pas faire de la peine à nounou qui aurait été jalouse. »

François reprit, en conservant à la morte le titre que son petit cœur chérissait, en dehors duquel il ne la reconnaissait plus :

— « Marraine Francine... elle est toujours chez le bon Dieu ? »

« C’est ce que sa nourrice lui dit, » pensa Delchaume. « Ne troublons pas cet heureux rêve. »

Et tout haut :

— « Oui, mon mignon, toujours.

— Pourquoi qu’elle ne revient pas, puisqu'elle m'avait promis ?

— Elle ne peut pas, mon pauvre enfant.

— Pourquoi ?... elle ne peut pas ? C’est trop loin, dis, papa. C’est trop loin, chez le bon Dieu.

— Sans doute.

— Mais avec une auto ?... Ça va vite, une auto. »

Le père adoptif ne répondait pas, regardant, écoutant, penché sur ce mystère de l’enfance.

Le petit garçon était si beau ! Sa petite figure prenait une gravité si charmante ! Et il parlait de Francine... Francine... sa mère... Dans quels abîmes de l’âme virile sonnait sa voix frêle !

Raymond l’avait assis sur un de ses genoux et le laissait dire. Comme tous les enfants, celui-ci, sans se mettre en peine, fit les réponses à ses questions, que le silence accueillait. Levant ses larges yeux vers le ciel d'octobre, il vit courir sur le bleu encore vif du clair matin quelques nuées grises :

— « Tu vois, papa... Marraine Francine pourrait venir du ciel en auto. Voilà les autos du bon Dieu qui passent... »

Et, comme cette chimère ne rencontrait qu’un vague sourire :

— « Peut-être qu’une de celles-là va venir me chercher pour retrouver marraine Francine. Tiens !... la grande là-bas, tout en argent, qui roule sur la montagne, en face... regarde. Elle vient par ici. »

« Dire que nos raisonnements ressemblent à ceux de ce petit être ! » réfléchit alors Delchaume. « Ce que nous voyons de l’infini avec nos sens bornés, les interprétations que nous en donnons par analogie avec l’étroit domaine de nos sensations, est-ce très supérieur à cette conception d’une

auto venant à nous parce que la course de ce nuage semble suivre la crête de la colline ? »

Mais un désir douloureux le saisit. Quelque chose, dans la maison, l'attirait, une chambre close, celle où veillait, parmi les demi-ténèbres, l'adolescence de Francine. Raymond s'interdisait d'y goûter la déprimante ivresse des évocations, des chuchotements du passé, des regrets, des larmes. Il se savait trop sensible au parfum nostalgique, un peu refroidi et âcre, qu'il humait, en frémissant, aussitôt la porte poussée. Il s'énervait, les fibres trop secouées d'apitoiement, devant les puérils trésors amassés là par une petite fille tendre, — ingénieuse à tisser de souvenirs son humble vie, qui devait être si courte. Mais, avec l'enfant, il ne risquait pas cette dérive de sa sentimentalité.

— « Veux-tu, mon petit, que je te montre le portrait de marraine Francine, quand elle n'était pas beaucoup plus grande que toi ?... Et sa chambre ?... Et les beaux livres qu'elle a reçus en prix parce qu'elle travaillait si bien, et qu'elle était si sage ?... »

Ce fut un enthousiasme... une émotion... « Oh ! oui, papa !... » la petite poitrine gonflée. Delchaume s'en inquiéta presque. « Aurais-je eu tort ? »

Cependant, lorsqu'on fut dans le gentil sanctuaire, les croisées ouvertes, les volets rabattus contre le mur, dans la gaieté du beau jour automnal, l'excitation des découvertes, l'amusement du nouveau l'emporta chez le petit garçon.

— « Dis, papa... elle avait une belle chambre, marraine Francine... C'est parce qu'elle était sage ?... C'est là dedans qu'elle mettait ses joujoux ?... Est-ce qu'il y en a encore ?... Si on ouvrait le tiroir ?... un tout petit peu... »

Mais ce qui le fascina, — car il avait déjà le goût des livres, des images, — ce fut, sur les rayons de la petite armoire vitrée, la rangée de reliures estampées d'or.

— « Papa... c'est ça, les prix ?... Qu'est-ce qu'il y a dedans ?... Des dessins de bêtes ?... des bonshommes ?... Papa, laisse-m'en voir un… rien qu'un... »

Raymond tourna la clef dans la serrure, heureux du prétexte, fier de se sentir ferme et calme, au moment de manier ces volumes, qu'il n'avait pas

encore osé toucher.

Le battant vitré s’écarta. Les cartonnages bleus et rouges, qui éblouissaient François, s’alignaient dans l’ordre où, jadis, une petite main soigneuse les avait rangés. Celle de Delchaume trembla légèrement.

— « Lequel allons-nous regarder, mon François ?

— Celui-là... le gros... qui a tant de lettres en or... »

En effet, le titre, un peu long, flamboyait en plusieurs lignes de majuscules. Machinalement, les yeux du jeune homme le lurent. Raymond demeura pétrifié, béant. Puis il jeta un cri sourd.

— « Papa... quoi tu as ?... J’ai peur !

— Non... non... N’aie pas peur. »

Maintenant, comme un fou, Delchaume s’emparait du livre, l'ouvrait, le feuilletait... Pâle, le souffle coupé, haletant, frémissant des pieds à la tête, il eût effrayé un autre homme. Combien plus ce petit enfant, qu’il tentait de rassurer d’un mot vague. François fondit en larmes, appelant sa nounou.

Au même instant, au-dessous des croisées ouvertes, la sonnette de la grille tinta. Tressaillant comme un coupable, Raymond fit un effort violent. Ne devait-il pas s’arracher momentanément à une émotion inouïe, s’occuper de cet enfant épouvanté, de cette survenue étrangère qui le réclamait ? Tout à l’heure, il remonterait là, il s’enfermerait dans cette chambre, — plus sacrée, plus émouvante que jamais, — oh ! cette chambre où vivait le mystère... Et il avait fallu que le doigt de son enfant...

Vers la fenêtre, une voix monta :

— « Lettre chargée... pour monsieur le docteur Delchaume.

— Voilà !... Je descends !... » cria-t-il.

Et il posa sur la table, tout en y jetant un regard où s’élançait toute son âme, le volume au cartonnage cramoisi, sur le dos et sur le plat duquel se détachait en gaufrures d’or ce titre :

« LA GUIRLANDE DES MARGUERITES »

Ouvrage qui, depuis un quart de siècle, tient sa place dans les bibliothèques des jeunes filles, et récompensa maintes fois leur application, joint à une couronne en papier, aux distributions de prix des pensionnats. Cette GUIRLANDE DES MARGUERITES est une suite de biographies, détaillant l'histoire, les vertus, les aventures, toujours honnêtes dans ce recueil, de toutes les reines ou femmes illustres qui ont porté le prénom de Marguerite. Des effigies plus ou moins fantaisistes obligent la lectrice à un gros effort d'imagination pour croire à la beauté de ces héroïnes, qui, d'après l'auteur, en étaient toutes également douées, ainsi que d'une vertu irréprochable. Les plus légères de ces brillantes créatures sont réhabilitées dans cette GUIRLANDE de manière à servir d'exemple à la jeunesse féminine. Mais ce n'est point ce tour de force moral, — dont il n'avait d'ailleurs pas eu le temps de juger, — non plus que les très médiocres illustrations du volume, qui avaient bouleversé Delchaume. Une révélation foudroyante émanait pour lui du titre seul, — révélation instantanément confirmée, dès qu'il avait soulevé la couverture. Cette GUIRLANDE DE MARGUERITES... Voilà celle que désignaient les balbutiements de Francine à l'agonie. Entre les feuillets de ce livre, son mari trouverait la confession qui expliquerait l'existence, l'origine de son enfant.

« La GUIRLANDE DES MARGUERITES, à Claire-Source !... »

Comment cette infortunée, que la vie abandonnait de seconde en seconde, qui n'avait que la force, le temps de prononcer les mots strictement indispensables, dont, sans doute, la pensée s'obscurcissait déjà, aurait-elle eu la prévoyance d'ajouter quelque chose à cette indication ? Sûrement, à cette minute suprême, elle se loua d'avoir naguère attiré l'attention de l'aimé sur ses chers bouquins, sa gloire enfantine. Elle n'avait pas manqué de les lui présenter avec un orgueil gentil et ces commentaires prolixes des femmes, que les hommes n'écoutent jamais, — au début, parce qu'ils sont trop amoureux, ensuite parce qu'ils ne le sont plus assez.

Ainsi en avait-il été durant les jours de délices passés par les nouveaux époux à Claire-Source. Qu'importaient alors à Raymond toutes les Marguerites de l'histoire !... Est-ce qu'il entendit seulement ce que sa Francine racontait du prix d'excellence et des rêves dont les belles princesses l'avaient charmée à douze ans ! La bouche qui parlait lui semblait autrement intéressante que le babil d'oiseau. À ce babil, la jeune

femme apportait assez de désinvolte gaieté pour ne pas mettre en éveil l'immédiate curiosité de l'époux. Elle ne voulait pas lui donner l'envie d'ouvrir ce livre, où elle avait inséré sa prose, à elle, son secret, le récit qui devait être fixé pour toujours. « Mais, de la sorte, » pensait-elle, « si un malheur m'arrivait, il me suffirait de pouvoir jeter à Raymond ce titre : La GUIRLANDE DES MARGUERITES, pour qu'il vînt tout droit à la cachette... Car, alors, il devra savoir. »

Et les mots fatidiques, dans l'horreur imprévue du drame, n'avaient point accompli leur tâche révélatrice. Raymond, oublieux d'un enfantillage de pensionnaire, ne songea pas une minute au volume rouge et doré, mais évoqua les fleurs... les marguerites à la collerette blanche qui disent les secrets d'amour, — la véritable guirlande, où, si souvent, avec des rires de tendresse, Francine et lui avaient cueilli des corolles bavardes pour les interroger.

Ce matin, l'éclair de vérité l'aveugla.

Avec cet aspect d'homme foudroyé dont s'effara le petit François, il ouvrit le livre. Là… sous le cartonnage... des pages enlevées... remplacées par les feuillets couverts d'écriture… L'écriture de Francine — fraîche et toute récente au-dessous de l'en-tête... puis plus ancienne... et, graduellement, rapprochée du dernier type... avec des dates qui se succédaient… des alinéas courts... parfois une ligne seulement... Ses yeux tombèrent sur celle-ci :

« Aujourd'hui, vu le cher petit... Plus de fièvre. Dieu ! qu'il m'a inquiétée !... »

Cette phrase crépita dans le cœur de Raymond ainsi que les premiers craquements d'un feu sous les broussailles, dans la nuit. La flamme ne jaillissait pas. Une fumée tourbillonnante montait... Qu'éprouvait-il ? Que comprenait-il ? Tout se brouillait... Et quel grondement d'incendie !...

Avant le tintement de la sonnette et l'appel d'en bas, qui lui rendirent un peu de lucidité, il avait encore vu, ce qui le remua le plus à fond et le fit

trembler d’un accablant émoi, son nom, au début, dans les lignes de fraîche écriture :

« Raymond adoré, quand tu auras lu cette révélation, tu comprendras... »

Malgré la fascination terrible, le malheureux dut s’interrompre, et s’arracher à CELA. Il eut la force de poser ce volume, qu’il n’eût pas lâché sous des tenailles de torture. Mais François jetait des cris perçants. On réclamait le docteur Delchaume pour la signature du facteur. On serait monté. Favier serait accouru, croyant à un accident. Raymond saisit l'enfant dans ses bras, descendit.

Sur l’étroit perron, un homme se tenait, avec un registre ouvert, une enveloppe à gros cachets rouges. Favier ne parut pas. On entendait ses coups de marteau assourdis, qui montaient de loin, en arrière, car il travaillait sous la terrasse. Rien n’était parvenu jusqu’à lui des bruits d’en haut : piailleries d’enfant, grêle sonnette.

François, énervé de peur, s’époumonait à l'appeler :

— « Pépé Fa !... Pépé Fa !... »

Nom de papa nourricier, combinaison de syllabes trouvées par le bébé qui formule ses premiers mots, et dont la douceur reste dans les maisons, jusqu’aux cheveux gris de ceux que l’on berça.

Delchaume, la tête perdue, et dont la sensibilité à vif s’écorchait sous ces clameurs d’enfant, dit avec impatience :

« Va le trouver, mon petit, va trouver Pépé Fa, au bas du jardin. Tu l’entends bien, qui tape des clous, dans la resserre. »

Et, se tournant vers l’homme, qui portait la casquette des postes, filetée de rouge :

— « Donnez votre registre, mon ami. Où vais-je signer ?... Ah ! très bien. Une seconde... J’ai une plume et de l’encre, là... tout suite. »

Il rentra dans la maison, trouva aussitôt ce qu'il cherchait, signa, ressortit.

— « Voilà... Ah ! attendez. »

Le facteur, qui descendait les marches, tourna la tête. Delchaume, par la force de l'habitude fouillait dans la poche de son gilet, sortait quelques sous de pourboire.

— « Tenez.

— Merci, monsieur. »

Rendu sans doute plus complaisant par cette générosité, l'homme ajouta :

— « Vous donnez pas la peine à fermer la grille derrière moi. Je connais le truc du loqueteau intérieur. Le facteur, s'pas ?... Vous voyez que je suis entré sans peine. »

En effet, Raymond s'en avisa seulement. Les familiers de Claire-Source, en passant la main par une ouverture, dans le grillage, sous le lierre, tiraient le pêne, qui, du dehors, n'obéissait qu'à une clef.

Le facteur franchit en deux pas la courte distance jusqu'au massif où s'encastrait la grille de bois, sur le côté de la maison, et disparut.

Raymond demeurait là, sa lettre à la main. Quel soupir de délivrance ! Seul... enfin !... Ce court moment lui avait paru un siècle. L'enfant, consolé sûrement par son Pépé Fa, ne faisait plus retentir ses exigeantes clameurs. Le jeune homme s'élança, pour remonter à la chambre, vers le mystère où il se déchirerait le cœur, vers la gémissante voix d'outre-tombe.

Cependant, comme la montée de l'étage lui donnait le temps d'ouvrir sa lettre, il fit sauter les cachets, intrigué, même en un tel moment, par ce fait bizarre qu'on lui envoyât un pli de quelque importance à Claire-Source. Nul de ses clients ne connaissait l'adresse de sa retraite, à Champagne.

Dans l'enveloppe, un papier blanc, — destiné seulement à la remplir, à lui donner du corps. Le papier, retourné, secoué, laissa échapper une carte de visite.

Raymond la ramassa, Voyait-il bien ? N'était-il pas le jouet de sa formidable hantise ? Cette carte ?... Qu'y avait-il sur cette carte ? Un nom

seulement... Mais ce nom... à cette minute... C'était à douter de ses yeux :

« PRINCE BORIS OMIROFF »

Que comprendre ?... Une provocation ?... Plût au ciel !... Mais non : un cartel par lettre chargée... les extravagances du Russe n'allaient pas jusque-là. D'ailleurs, à en croire les bulletins de sa santé, dans la presse, son épaule fracassée ne serait, de longtemps, pas en état de lui laisser manier une arme sur le terrain.

Perplexe devant ce problème, Raymond allait toutefois l'écarter momentanément — Là-haut… là-haut... l'énigme initiale... Quand il l'aurait déchiffrée, tout s'éclairerait sans doute... — lorsque, de nouveau, tinta la sonnette d'entrée.

Des voix, dans le petit vestibule, se répondirent :

— « Me voilà... Je n'ai pas été longtemps, » disait Mme Favier.

— « Non. J'ai posé ma planche. Et je venais voir si le petit n'ennuyait pas Monsieur.

— Peu probable. Il est si mignon ! Et Monsieur l'aime tant !

— Favier ! » cria Delchaume du haut de l'étage.

Quel accent d'angoisse ! Les époux tressaillirent.

— « Monsieur ?

— Qu'est-ce que vous dites ? Le petit n'est pas avec vous ?

— Mais non, monsieur.

— Il n'est donc plus prés de Monsieur ? » demanda la nourrice.

— Non. Il criait... Je l'ai envoyé... Regardez donc... Il sera resté à quelque jeu, sur la terrasse. »

En parlant, Raymond descendait. Les paroles qu'il venait de prononcer, déjà, il n'y croyait plus. Un pressentiment, poignant comme une certitude, l'étreignait. Mais, par un effort, il gardait son sang-froid. S'avérer la catastrophe, c'était la déterminer. Comment s'y résoudre ?

Les recherches ne furent pas longues. Le jardinet, avec le sentier en pente, la vasque de la source, où un barbet de deux mois ne se fût pas noyé, l'étroite charmille d'en bas, la terrasse, la resserre en dessous, tout fut parcouru en un clin d'œil. L'enfant ne se trouva nulle part. Dans la maison, pas davantage, ni sur la route, ni dans les environs. Aucun voisin ne l'avait vu.

À vrai dire, — des voisins, il n'y en avait guère, autour de Claire-Source. Toutefois, on connaissait bien les Favier et le beau petit François. Le village s'émut. Tout de suite quelques renseignements furent recueillis. On avait vu filer une auto. Elle était fermée. Que contenait-elle à l'intérieur ? Nul ne savait. Mais la mercière avait parfaitement distingué, sur le siège, un individu qui portait un képi — peut-être un képi de facteur.

À la poste, on n'avait jamais eu de lettre chargée pour M. Delchaume. L'homme qu'il décrivit ne ressemblait pas à l'employé du bureau de Champagne. Un jardinier donna ce détail : il avait remarqué le chauffeur de l'auto, — l'auto fermée de la mercière. Et il lui avait semblé que ce chauffeur, — un brun, barbu jusqu'aux yeux, — conduisait avec une sûreté étonnante, malgré une main gauche estropiée.

— « Je jurerais qu'il lui manque un doigt ou deux, » affirmait le témoin.

Cela parut improbable. Une erreur de vision. Le chauffeur pliait les doigts sans doute.

— « Non, » protestait le jardinier. « J'étais à tailler ma haie. Il a ralenti au tournant, sans m'apercevoir, parce que je me baissais en dedans. Mais, moi, j'ai très bien vu, entre deux troènes… au niveau de mon œil, cette main charcutée, rouge encore par places comme d'une cicatrice toute fraîche. Ça m'a épaté, vous pensez. Conduire une auto avec une main et demie, moi qui n'oserais pas avec les deux miennes !... »

Delchaume ne s'arrêta pas aux commérages des campagnards. Il savait, lui, qui avait fait enlever l'enfant. Qu'importaient les mercenaires de Boris ! L'impudence du misérable, qui osait lui faire remettre sa carte de visite au moment où s'exécutait le crime, indiquait la volonté que Delchaume n'en n'ignorât point. Pour le braver plus cruellement, on choisissait un jour, une heure, où il se trouvait à Claire-Source. On s'assurait même de sa présence par le truc de la lettre chargée.

Les ravisseurs aux aguets virent sortir la nourrice, — la vigilante nounou. Ils épièrent les coups de marteau, certains ainsi que Favier travaillait dans le bas du jardin, — l'étroit jardin, en boyau et en pente raide, qu'on ne remontait pas instantanément. Ils entendirent crier l'enfant. Ce fut alors qu'ils se présentèrent. Du moins, l'un d'eux se présenta, avec le registre, — quelque faux grimoire, — et se gardant bien d'offrir la plume et l'encre indispensables à la signature réglementaire. Un complice, blotti au massif de l'entrée, avait sauté sur François, lui enveloppant sans doute la tête, pour étouffer ses appels. Ingénieuse combinaison, — qu'un rien, d'ailleurs, pouvait faire manquer.

L'horreur qu'éprouvait Raymond à l'idée de sa propre négligence, du geste fait à faux, — écarter l'enfant, l'envoyer dehors... fatalité !... — du peu qu'il aurait fallu pour déjouer l'audacieuse tentative, — ces réflexions tardives et inutiles, en le torturant, prouvaient à quel point son ennemi avait calculé juste. C'était à lui-même, presque entre ses mains, qu'Omiroff arrachait l'enfant. Le bafouer, l'humilier, le faire souffrir, — le tenir à merci, peut-être, — on avait voulu tout cela.

Mais on voulait certainement autre chose. Quoi ? Quelle menace planait sur l'innocent ?

« Ah ! je ne savais pas que je l'aimais à ce point, le cher petit ! » se disait Raymond. Mais ce bandit ne le gardera pas longtemps, » grondait aussitôt sa fureur exaspérée. « Je suis le père légal. J'ai tous les droits. Je remuerai ciel et terre... »

Ayant téléphoné à son remplaçant pour sa consultation de l'après-midi, le docteur passa tout le reste de la journée en démarches. Tandis que les deux Favier, au désespoir, battaient le pays, lui, Delchaume avisait les gendarmeries et commissariats de police, à Beaumont, à l'Isle-Adam, à Pontoise, téléphonait à la Sûreté.

Dans ses premières dépositions, qui ne pouvaient rester secrètes, il se garda bien de mettre en cause la personnalité du prince Omiroff. Mais il se proposait de tout dire au préfet de police. Il demanda donc, par téléphone, une entrevue immédiate, confidentielle, pour une révélation de la plus haute gravité. Déjà, dans cette circonstance, il put constater, à l'empressement qu'il rencontra, à l'aisance avec laquelle s'abaissaient les barrières, qu'il

n’était plus le jeune médecin débutant, estimé de ses maîtres, mais ignoré de la foule. Le bruit de ses travaux, de ses expériences, de ses cures extraordinaires, dont les journaux se remplissaient depuis peu, en jetant son nom à tous les échos, avait fait de ce nom une sorte de passe-partout. Ce fut ainsi qu'il obtint, pour la soirée même, un rendez-vous du Préfet de police.

« Il faut, » se dit-il, « que j’aille auparavant chez Flaviana. Pourvu que j’arrive chez elle avant son départ pour le National-Lyrique !... Je veux lui apprendre... moi-même... Déjà, il peut y avoir une note dans les dernières éditions des journaux... Ou bien quelqu’un lui apporterait cette déplorable nouvelle... La police est sur pied… le téléphone, le télégraphe fonctionnent. Et quelle potinière que ce foyer de la danse ! »

Donc, il s’agissait de rentrer à Paris au plus tôt. L’horaire des trains, leur lenteur, ne concordaient guère avec la hâte fiévreuse de Raymond. Il découvrit, à l’Isle-Adam, une auto de louage.

Vivement... à Champagne, d’abord, où il avait quelque chose à prendre. La nounou, qui venait de rentrer, le cœur défaillant, les jambes fourbues, sanglotait, assise sur une marche du perron.

— « Du courage, pauvre nourrice. Je vous le rapporterai, notre petit trésor.

— Monsieur a découvert quelque chose ?...

— Je crois être sur la voie. Ne vous laissez pas abattre. Veillez, vous et votre mari. Répondez exactement à toutes les questions des inspecteurs. Et que l’un de vous deux soit toujours ici, pour le téléphone.

— Entendu, monsieur. Dieu nous vienne en aide ! Quelle nuit se prépare !... J’en deviendrai folle... Songez... Je croirai qu’il est perdu dans le bois noir, qu'il m’appelle... J’écouterai tous les bruits... je ne pourrai pas rester dans la maison.

— Il faut y rester, ma bonne nounou. Il faut être calme. L’enfant n’a pas été abandonné dans les bois. Je crois pouvoir vous en répondre. Ceux qui l’ont enlevé veulent surtout que je ne l’aie pas. Quelle raison de penser qu’ils maltraiteraient ce petit ange ? Au contraire. Il est si attachant, le cher mignon !... Je craindrais leur tendresse pour lui, si elle s’éveille, plus que leur haine contre moi.

— Ah ! Je devine ce que monsieur le docteur pense... Le père...

— Silence !... nounou. Pas cela... À personne !... Le fils de Francine n'a pour père que moi ! »

Ayant dit ces mots avec douceur, mais avec une résolution qui défiait tout, — et la nature même, — Delchaume gravit l'étage et rentra dans la chambre.

Telle il l'avait laissée, telle il la retrouvait. Personne n'y était retourné depuis le matin. Le doux parfum fané, les meubles vieillots, les souvenirs d'une enfance rêveuse, tout lui pénétra le cœur comme chaque fois qu'il entrait. Sur la table, LA GUIRLANDE DES MARGUERITES, ouverte, avec des feuillets blancs soulevés, les feuillets du manuscrit, emboîtés moins régulièrement dans le cartonnage, et qui, hors de la pression habituelle, s'insurgeaient.

Raymond saisit le volume. C'était cela qu'il était venu chercher. Il le glissa dans son pardessus et s'éloigna précipitamment.

La voiture qu'il avait louée était une auto découverte. Elle traversait maintenant la forêt, filant vers Paris.

Cinq heures. La journée d'octobre avait été tiède et ensoleillée comme une journée d'été. Mais le soleil s'approchait de l'horizon. Entre les hautes futaies, en fuite aux deux bords de la route, on sentait l'automne et le soir.

Un vaste espace découvert s'ouvrit. À gauche, sur la crête assombrie des collines, au ras de l'immense houle des feuillages, qui, dans le jour, se teintaient à peine de roux, et qui, à cette heure-ci, étaient noirs, un troupeau de nuées roses cheminait. Petites masses lentement mouvantes, qui se succédaient à la file, au long de la terre obscure, contre le rideau mauve du ciel pour fond, elles glissaient sur la forêt déjà nocturne avec une grâce enflammée. Rien ne peindrait la délicatesse et l'éblouissement de leur coloris. Au zénith, l'azur blêmissait parmi des flocons de cendre. Quelques voix tristes d'oiseaux s'élevaient par instants dans les profondeurs ténébreuses des milliers d'arbres.

Ce fut là, sous l'étreinte de ce décor et de cette solitude, assis dans cette voiture, dont la vitesse semblait le vertige même de la minute insondable, que Raymond, aux dernières lueurs mourantes du jour, affronta le mystère.

Il lisait... L’ombre se rétrécissait autour de la page, comme pour l’effacer... Il lisait... Dieu !... encore un instant de lumière !... Encore jusque-là... encore !... Il lisait... Les yeux lui faisaient mal... Il les forçait à suivre... ligne par ligne... mot par mot... syllabe par syllabe... Puis ce furent les lettres qu’il discernait une à une... Il les rassembla... il les reconstitua... Quelque chose de flamboyant jaillit de cette ombre, quelque chose de plus lumineux, de plus radieux, de plus divinement suave que les suaves nuées roses, maintenant dissoutes dans la nuit.

Un gémissement indicible souleva la poitrine de Raymond.

Alors il se dressa dans l’auto.

Son regard, ses bras ouverts, attestaient les antiques futaies, si graves de ténèbres, aux deux côtés de la route pâle.

— « Arrêtez » dit-il au chauffeur.

Et comme l’homme se tournait, surpris.

— « Oui, arrêtez. Laissez-moi. Je veux marcher seul, ici. Vous m’attendrez à la sortie de la forêt.

— Mais, monsieur, il y a encore trois bons kilomètres.

— Ça m’est égal.

— Je croyais que Monsieur était pressé.

— Faites ce que je vous dis. Partez en avant. »

À la clarté du phare, le mécanicien aperçut un visage extasié, égaré, une bouche souriante et tremblante.

— « Est-il fou ? » se demanda l'homme, « Non, voyons... un docteur épatant, dont tous les journaux parlent. Bah ! quelque lubie de savant. Faisons ce qu’il veut. »

L’auto s’éloigna dans la solennité des bois muets.

Raymond, immobile, attendit jusqu’à ce que la trépidation se fût éteinte, engloutie dans l’énorme silence, que le dernier scintillement des phares eût disparu, absorbé par l’ombre énorme. Alors, ce qui faisait éclater son cœur monta à ses lèvres. Ne fallait-il pas que le cri s’exhalât — autrement sa poitrine se fût brisée, incapable de le contenir.

Tombant à genoux, baisant les pages du livre qu'élevaient ses mains jointes, Raymond bégayait, dans les larmes, dans l'ivresse, dans le remords, dans le déchirement, dans l'amour :

— « Francine !... Francine !... ma Francine !... ma Francine à moi... toute à moi !... Ce n'est pas ton enfant !... ce n'est pas ton enfant !... ce n'est pas ton enfant ! »

FIN DE :

FLAVIANA, PRINCESSE

PREMIÈRE PARTIE DE :

DU SANG DANS LES TÉNÈBRES

Association des Amis
www.daniel-lesueur.com
de Daniel-Lesueur